

L'Ile Atlantique

Tony Duvert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TONY DUVERT

L'ILE ATLANTIQUE

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

TONY DUVERT

L'ÎLE ATLANTIQUE

LES ÉDITIONS DE MINUIT

1979

I

Julien se redresse dans son lit : la demie de dix heures a sonné à l'église. Le mur derrière sa tête est humide et sent le tissu pourri ou les champignons. L'enfant n'ose pas allumer : il n'est pas certain que ses parents dorment. Ils verraient la lumière sous la porte qui fait communiquer les deux chambres.

« Ça tombe de plus en plus fort. Je sais pas si j'y vais. Non j'y vais pas. Y aura rien, il pleut trop. Non y aura rien. »

Aucun vent. Les vagues battent la côte sous l'averse. On est fin avril.

Julien tend l'oreille. Ils dorment, maintenant. Le ronflement en trompette, brusquement coupé d'un hoquet puis qui reprend en sifflant avec lenteur, c'est celui de sa mère, Simone Roquin.

« Et lui qu'est-ce qu'il attend le vieux. Il se branle le salaud. »

Julien lui-même a la main blottie sur le sexe, son sexe de garçon de dix ans. Ce qu'il vient de penser le dégoûte : il retire la main.

« Ça y est, je l'entends. »

L'autre ronflement, celui de son père.

Julien hésite à se lever. Mais il ne veut pas rester non plus. Il n'a pas sommeil.

« Tant pis j'essaie. Y a peut-être Guillard qui y est allé. Peut-être y aura René. Allez j'y vais. »

Il est déjà debout, sûr de ses gestes malgré l'obscurité. La chambre est minuscule : il y a le lit, la commode, la chaise. Julien tâte rapidement le mur : il sait que les deux lattes bruyantes du plancher sont juste un pas après l'angle de la commode. Il fait une grande enjambée qui évite les lattes, comme s'il y avait un molosse endormi ou la lame d'une faux.

Julien, ensuite, prend presque cinq minutes pour ouvrir la fenêtre et les volets, millimètre à millimètre. Il ne craint pas le bruit des charnières, il les a graissées ce matin. C'est le bois lui-même qui gémit et criaille dès qu'on le touche. Il est pourri de sel, de bourrasques.

« Merde. »

Un coup d'air lui a arraché un volet, qui a claqué contre le mur extérieur. La petite maison de faubourg a tremblé.

Julien, la respiration coupée, s'immobilise. Ici, à la fenêtre, la pluie l'empêche d'entendre ses parents ronfler.

« Qu'est-ce qui s'est passé. Pourtant y a pas de vent. Pas un pet. Celui de gauche. Faire gaffe. »

Après un instant il se rassure. Maintenant il peut s'habiller. Il pose ses chaussures au bord de la fenêtre : il les enfilerà dehors.

Il change d'idée, à cause de la pluie, et il les lace dans sa chambre. Ce sont de forts souliers de paysan ou d'orphelin.

Il se relève. Il scrute l'obscurité du jardin. Il accoutume ses yeux. Bientôt, il distingue les détails. Il n'y a plus d'éclairage dans les rues, on le coupe après dix heures. Maisons dispersées, basses, chaulées, sur des terrains plats sans arbres.

L'averse est moins forte à présent.

« Ouais y aura Guillard. »

Son ciré d'écolier est pendu dans la cuisine. Impossible d'aller le prendre. Il passe sa veste de pyjama par-dessus son pull-over. Les manches se boudinent et le garrottent aux articulations.

Un élan, Julien se retrouve sur le rebord de la fenêtre, puis aussitôt en bas. Il se met à courir, de la pointe des pieds, en évitant les flaques. Aucun jardin d'ici n'a de vraie clôture du côté de la rue.

Le rendez-vous est dans la remise à bateaux des Thérét.

Alain Viaud habite chez sa grand-mère. Il a neuf ans. Les gosses le surnomment Mille-pattes parce qu'il louche un peu. Il s'est échappé de chez lui dès dix heures du soir : la grand-mère Viaud se couche tôt, et il aime la pluie.

Sa maison, comme celle de Julien, est au faubourg occidental de Saint-Rémi, là où commencent les cultures maraîchères. En bas, sous la falaise, l'eau est noire, inquiétante, plus puante que celle du port. On n'y regarde pas et on n'y descend jamais. Les jolies plages sont au sud-est, de l'autre côté de la ville, vers les riches.

Viaud arriva le premier à la remise. Il portait une pèlerine de cycliste en plastique fumé, un peu transparente. Elle lui tombait aux chevilles, mais elle était déchirée par-devant. Ses genoux nus reçurent des cinglons d'averse. Viaud serrait sous son aisselle un sandwich au pâté qui, malgré la pèlerine, répandait à plusieurs pas des bouffées

d'ail et de foie grassex.

Il s'engouffra sous la remise, grimpa dans une barque tirée sur les graviers, s'assit et se mit à manger sans repousser sa capuche en arrière : mouillé, souriant des deux joues au gros bout de pain.

La vieille Viaud supportait mal que son petit-fils chaparde. Elle criait, grondait, calottait quand elle l'attrapait. Autrefois, une sottise de l'orphelin, qui avait cinq ou six ans, l'avait tellement exaspérée qu'elle l'avait fait poursuivre et punir par un voisin. Celui-ci avait déculotté et fouetté Viaud jusqu'au sang, devant la maison. Une bonne fois pour les cinquante auxquelles il avait échappé.

Les autres enfants se moquent et disent que c'est depuis ce jour-là qu'il louche, Alain Viaud.

Désormais il sait éviter les coups, on ne le piégerait plus. Il vole devant la vieille, il la nargue avec celui de ses yeux qui n'est pas exactement droit. Il parle peu et il est nul en classe. Mais il est intelligent.

Sa grand-mère fait des efforts pour le civiliser, car elle hurle :

– Mais pourquoi tu demandes pas, au lieu de chiper !

Viaud n'en sait rien. C'est vrai qu'il n'aime pas demander, ni à elle ni à personne. C'est vrai qu'il aime seulement ce qu'il vole. Les repas que prépare sa grand-mère, petite momie dure et aigre, ne lui donnent aucun plaisir. Il engloutit machinalement. Ses délices sont le soir, quand il dévore, seul dans son lit, ce qu'il a chipé. Un croûton mouillé d'huile, un fond de terrine racorni, une cage thoracique de lapin figée dans sa sauce, un œuf cru, et surtout les couennes du lard. Sa grand-mère les sépare et les réserve pour les soupes, mais il les guette, les repère, les soustrait avec une patience de rat. La peau fumée, ambrée, la graisse blanche et nerveuse, marquée d'entailles, les poils raides qui piquent comme un menton de vieille, tout l'affole. Il mâche les couennes sur son oreiller, il s'huile les doigts, il s'endort dedans. La viande du lard lui est égal.

La grand-mère Viaud explique aux voisines qu'il n'est pas si méchant, le louchon : mais il ne peut pas s'empêcher. La sauvagerie.

Le docteur Ambreuse, une jeune femme, lui a demandé si elle n'avait jamais volé, fillette. Jamais, a répondu la Viaud. Ses parents l'auraient écrabouillée. Ses douleurs à la colonne vertébrale, c'est une trempe il y a soixante-quatre ans. Mais on était honnête, on ne volait pas – sauf les criminels.

La doctoresse Ambreuse explique que l'œil d'Alain serait facile à opérer. Madame Viaud refuse brusquement, hargneuse, révoltée

comme si on la menaçait, elle, de devenir belle et jeune.

La doctoresse abandonne parfois au petit une seringue à jeter. Elle ne semble pas craindre qu'il se blesse. Il joue sous ses yeux. Il projette des fils d'eau, il pique des pommes, des carottes, des trognons de choux, des chiffons.

Il s'écorche volontairement un doigt sur le biseau de l'aiguille, il laisse saigner, il observe la jeune femme avec défi. Elle ne réagit pas. Satisfait, il suce sa blessure et recommence à piquer toute la baraque de sa grand-mère. Il casse bientôt l'aiguille. La doctoresse sourit, parle, ne menace pas, ne crie pas, ne frappe pas, ne pose pas de pansement, ne geint pas, ne claque pas les portes. Perplexe, Alain Viaud en oublie de voler jusqu'au lendemain.

Voilà une semaine que René Thérét rattrape son algèbre. Il a eu treize ans et il a pris, fils aîné, de graves résolutions.

Désormais, il avale des couleuvres, croque des cafards, boit du fiel, caresse les araignées, baise à la bouche une montagne de crapauds. Autrement dit, il se masturbe à peine, tolère ses parents, ne fume plus, écoute en classe, se lave chaque matin du nez jusqu'au nombril, ne bouscule pas ses deux petites sœurs, exerce ses abdominaux sur sa descente de lit et transpire sur ses mathématiques.

S'infliger tout cela lui paraît important. Il a même soupesé vaguement l'idée de retourner à la messe. Mais le curé lui déplaît. Saint-Rémi, qui compte vingt-six mille habitants, a d'autres paroisses et d'autres prêtres ; René ignore prudemment ce détail. Il a jugé plus expédient de mépriser l'Église à travers un seul homme, celui qu'il a connu.

Thérét n'a encore découvert aucun avantage à sa nouvelle conduite. Il a l'impression, au contraire, que les gens en profitent. Les férociétés se dévoilent, excitées par sa propre douceur. Depuis qu'il corrige ses défauts, il subit ceux d'autrui sans recours. Il bout : encore un jour de couleuvres et il éclate.

– René qu'est-ce que t'as fichu de ton slip, je le trouve pas ?

Sa mère, une nature romanesque, crie devant la machine à laver. Les Thérét sont une épicerie fine assez fréquentée, dans le vieux Saint-Rémi. Le mari s'y connaît, la femme pose, la clientèle chipote. On gagne petitement.

– Je l'ai mis au sale, répond sourdement René.

Il sent une vexation venir, il rentre la tête. Elle et ses slips. Il égorgerait la terre entière, mère par mère.

Madame Thérét aime exécuter après dîner ses travaux domestiques, pour mieux faire sentir à son entourage de quel esclavage elle est victime. Le mari plonge dans ses comptes. Les enfants se jettent des regards silencieux. Ensuite, Louise Thérét couche les fillettes et ouvre la télé. René a alors le droit de s'enfuir.

– Eh bien je le trouve pas, répète madame Thérét à travers le bruit d'eau. T'es sûr que t'en as changé de slip ? Mon petit ami il est resté sous ton lit, ou viens le chercher ici, moi je vais pas y passer la nuit !

Au magasin, Louise Thérét est soignée, ne porte pas de blouse, joue même les élégantes. On la dit blonde naturelle. Elle sait être aimable avec qui il faut, subtilement. On n'en pense que du bien. C'est l'une des belles adultes du quartier. Mais, la boutique fermée, elle use les nippes flapiées et les mauvaises humeurs qu'on ne peut montrer qu'en famille.

Elle aurait dû être, selon sa rêverie, la dame à longs gants, champs-élyséenne, de la publicité du parfum *Soir de Paris* dans *Sélection*. Ce destin désirable est manqué : elle méprise son mari raté et les gosses du raté. Les clients, leurs foies gras, leurs vins de Chine. Elle méprise tout. Elle se hait ; elle n'aime qu'elle.

– René j'attends ? Il me faut mon compte de slips ! Je recommencerai pas une lessive à part pour toi.

René a dû quitter la cuisine, le bouquin de mathématiques, les signes rassurants, et entrer dans la salle de bains, fouiller des yeux les sous-vêtements de la famille entière. Les joues chaudes, les manches retroussées, le regard biais, Louise Thérét cache son plaisir sous un air d'industrie.

« Elle l'a planqué exprès », pense René.

À ces moments, lui, qui n'est qu'un enfant pubère, se sent devenir un adolescent, un détrit, quelque chose comme eux. Il a dû avoir son accès de vertu risible par espoir d'échapper à ça. Non : qui échapperait ? On l'empoigne, on le coince, on lui met le nez dedans. C'est son tour : qu'il y passe, lui aussi. Ce serait trop facile.

René, la figure écarlate, a montré du doigt son slip sale, soudain identifié parmi plusieurs taches à dentelle, frisées comme des méduses roses et merdeuses, qui sont les culottes des fillettes. Instantanément, il analyse le détail de chaque souillure, devant et derrière. Sa petite bite baveuse, son trou du cul jaunâtre, et du gris aux élastiques, là, sous leurs yeux. Une empreinte révélatrice, un négatif abject.

D'un vaste geste qui mime l'épuisement, madame Thérét enfourne la balle de linge dans la machine automatique. Son regard étincelle de satisfaction. Elle fait une grande lessive par semaine et ne tolère pas

que ses mâles changent de linge plus souvent : ce ne sont plus des mioches, à leur âge on ne se crotte plus. Si son mari ou son fils osent se changer deux fois au lieu d'une, elle les accable de soupçons, de questions, de reproches. Ils ont une double vie, une maladie honteuse. Ils surchargent madame Thérét de travail ; elle va leur montrer qu'elle n'est pas une domestique.

Pour le prouver, elle grince, braille et querelle comme une souillon qui rend son tablier. Parfois, elle se plaint si fort qu'on lui propose de faire la lessive à sa place. Elle tremble d'indignation à l'idée de ce matricide ; elle refuse avec un ton âpre et des motifs tranchants. La machine serait dérégulée, ils mélangeraient tout, ils gaspilleront du produit, le linge sera mis en lambeaux. Elle a à charge une tribu d'incapables, son calvaire est irrémédiable. Madame Thérét règne sans partage et gémit sans réplique.

René Thérét a saisi son imperméable, un trench-coat trop court sur la jambe, et il murmure quelques mots : il va chez les Guillard regarder le film de l'autre chaîne, qui finit à onze heures trente ou quarante.

On fait confiance aux Guillard. Depuis son veuvage, le père se frotte à la police, dont il a les travaux de peinture. Marc, âgé de quatorze ans, l'aide après la classe. Il est adroit et bon fils. Le père Guillard le rémunère sans parcimonie. Ils n'ont pas d'ouvrier, mais ils font leur pelote. On ignore qu'après dîner le père Guillard se boucle dans sa chambre avec un flacon de cognac ou de vieux rhum. Marc et René le savent, eux, et ils en tirent parti.

Le jour de son anniversaire, la première résolution de René avait été de rompre avec les autres.

Il avait manqué un rendez-vous, bien qu'ils eussent lieu, depuis peu, dans le terrain qu'ont ses parents au faubourg maraîcher (ils disent : les jardins). Il y a une rivière étroite, molle, assez propre, qui descend à la mer, et leur remise à bateaux. Un grillage délabré délimite ce bout de terre sans le clore. C'est un potager en friche. Les embarcations ne servent jamais ; les Thérét les ont eues d'ils ne savent qui, lorsqu'ils achetèrent le terrain. Ils les laissent pourrir.

René ira à la réunion de ce soir, avec Marc. Il ne peut plus tenir. Ses vertus familiales et scolaires ont duré une semaine : sept jours de trop.

La selle de son vélo est mouillée. Il l'essuie d'une gifle, monte dessus et démarre sous la pluie.

Raymonde Seignelet apporta les pâtes et, du glapisement ânonné

qui lui servait de voix, elle menaça :

– C'est des vrais spaghetti ! À l'italienne ! Une vraie sauce ! Pas une en boîte !

– Y a qu'à voir la viande dedans ! ajouta-t-elle.

Elle posa le plat et elle toisa les spaghetti comme pour les faire taire.

De lents balancements de nuques circonspectes, de légers remous d'épaules précautionneuses furent produits par les quatre garçons devant le mets indicateur d'orage. La soumission, l'inquiétude rôdèrent, et une vague gourmandise de gaillon.

Madame Seignelet s'assit sèchement, malgré ses formes infiltrées.

Robert Seignelet, pesant chef subalterne à l'Électricité, considéra les pâtes noyées de sauce grumeleuse et brune. Il pencha un nez frissonnant de gourmet conquis, puis il émit un grondement péremptoire d'approbation.

Les enfants respirèrent trop tôt : madame Seignelet n'était pas d'humeur à se contenter d'un hommage aussi bref.

– C'est pas comme toutes ces saloperies du commerce, renchérit-elle, amère.

Elle expliqua ses mérites. Jean-Baptiste Seignelet, âgé de onze ans, lança un regard moqueur à son frère Dominique, treize ans, et examina avec un étonnement de biologiste les boulettes noirâtres que la sauce engluait. Joli, il avait un caractère rieur. Il se reprit avant que sa mère eût aperçu son manège.

Monsieur Seignelet, n'ayant pas d'opinion sur les sauces industrielles, se servit en accentuant son masque de componction gastronomique et familiale. En réalité, il était alcoolique et mangeait très peu, sans faim, sans désir. Son ventre gonflé, sa poitrine bombée, sa nuque lourde en imposaient et faisaient oublier ses membres atrophiés. D'ailleurs, il giflait ses enfants comme un boucher qui tue. C'étaient des exécutions théâtrales et de sang-froid.

Les assiettes des garçons furent remplies à déborder : ils avaient besoin de grandir. Raymonde Seignelet les bourrait de gaillon et leur défendait de répondre, c'est-à-dire d'en laisser.

– Mmm, mmm, exprima monsieur Seignelet, déglutissant un gros rouleau de spaghetti qu'il avait, avec un rond de coude, une emphase, des préceptes verbeux, des sentences touristiques, formé autour de sa fourchette. Il se fit copier par sa progéniture.

Le palais une fois dégagé, il remplit son devoir conjugal.

– Mmm, mmm, affirma-t-il. Ils sont infiniment meilleurs qu'en Italie. C'est normal, du reste : normal. Comme c'est fait par *une* cordon-bleu française. Française ! Donc la meilleure du monde !... Mmm.

La tablée rumina cette notion. Robert Seignelet mangea une autre bouchée, qui vida son assiette. Il décapsula son deuxième litre de vin, et dit :

– Ma chérie, c'est, mmm... C'est, dirai-je, c'est... goûteux !... C'est goûteux ! Chérie, ta sauce est goûteuse !

Les enfants s'observèrent avec anxiété. La goutte est une maladie, dans les bandes dessinées : et, malgré la lèvre inférieure humide et vaste dont leur père avait illustré l'adjectif, ils sentaient là un danger, une gaffe. Ils attendirent la réaction de madame Seignelet, sans oser regarder vers elle.

Elle mangeait, d'ailleurs. Et l'usage était de détourner les yeux, de simuler l'indifférence : car Raymonde Seignelet était d'une gloutonnerie dégoûtante. Elle n'en avait pas conscience. Elle se voulait des manières, un genre, une éducation petite-bourgeoise : on l'aurait supposée propre et silencieuse à table. Mais la nourriture détraquait tout.

Madame Seignelet prenait ses spaghetti sans comédie de fourchette. Elle les aspirait par sept ou huit, telle une mioche enrhumée qui ravalerait des morves parallèles. Les pâtes suivaient une seule courbe de son assiette à son estomac, mais suçotées, clapotées, sectionnées au passage.

Quand elle entendit, derrière sa batterie buccale, le mot goûteux, Raymonde Seignelet se contenta de hausser les yeux au plafond puis de jeter un regard noir et bref aux bouteilles et à son mari. Elle vérifia que ses fils mangeaient proprement. Elle fusilla des yeux le benjamin, Philippe, un enfant de sept ans un peu fragile, qui lambinait ; et elle reprit ses manducations de mante religieuse.

Enfin, assez contente, elle eut une mine tatillonne, chipoteuse, faussement dégoûtée et, faisant le museau de rate qu'on attendait comme son rituel de mère, elle piailla :

– Non ! Non ! Tu vas pas me dire ! Ça ressemble pas à du Buitoni ! Pf ! Prrrf ! Non ! Non ! C'est pas d'la vraie la mienne !

Elle ricana de pitié. Aussitôt, la tablée ricana de pitié, mais sans conviction.

Froissée, Raymonde Seignelet insista.

– Non ! Non ! Pas d'la vraie ! piailla-t-elle.

Elle reprit une lapée, l'oreille droite penchée vers son assiette comme si elle écoutait les pâtes approuver et ramper. Quand elle les eut montées jusqu'à sa bouche, elle béa, découvrit les dents, sortit la langue. Elle eut des yeux d'aveugle, et elle happa brutalement, avec le rictus d'un chien qui dégueule et le bruit d'une bonde. Puis elle reforma son museau :

– Et pis y a même pas d'viande moi ! Dans ma sauce à moi !... Pas du Buitoni ! Viande rôtie tu parles ! Avec leur ragougnasse ! Comme si j'la rôtis moi !... Non ! Pas d'viande ! piailla-t-elle encore, en suçant. Rien du tout ! Pff ! Pf ! La mienne !

Elle désigna les boulettes d'un coup de menton, et elle ricana de pitié. La tablée ricana de pitié. Bertrand, l'aîné, âgé de quinze ans, un lourdaud à grosses fesses, gros cou, gros menton, les joues carrées enflammées de boutons à bout jaune, protesta en souriant de forte malice et la voix rauque :

– Elle est bonne m'man ! C'est des bons ta sauce ! Ah non !

D'un coup de paume convaincu, il remonta ses lunettes à cercles d'or sur son nez boxé, piqueté de points noirs qui suintaient. Il eut un masque considérant qui imitait celui de son père. Il frappa son assiette, tournant les pâtes trop cuites dans leur étang de farine vaguement tomatée, brûlée à l'huile. Il sauça avec quatre doigts et une grande pelle de pain. Il sourit encore, il mâcha. Il aimait avoir des rapports paisibles avec les supérieurs.

Il y eut un silence satisfait, on avala, on était accordé.

Puis une voix aiguë murmura :

– J'ai mal au ventre.

C'était Philippe. Sa naissance tardive, sa taille menue, sa présence continuaient de surprendre.

On sursauta. Philippe, réellement malade, n'aperçut pas la sensation qu'il avait faite. Il voulait la permission d'aller rendre, et n'osait pas demander. Il avait peur : on ne doit pas vomir ce que donne maman. Il aurait bien gardé, mais son ventre refusait d'obéir. Il était ce que les ménagères appellent un gamin délicat, un enfant difficile, un chipoteur, une plaie, un supplice.

Madame Seignelet médita un éclat, hésita rapidement, l'œil plissé, entre deux attitudes.

Elle dit, d'une voix dangereusement basse et lente :

– Mais non tu n'as pas mal Philippe. Je te connais. Tu as fait caca à l'école ?

– Oui, murmura l'enfant.

Il blanchissait.

– Et ici, depuis, je t'ai pas vu faire caca, non ?

– Non, avoua Philippe.

Il fronça les sourcils de supplication, il allait vomir à table. Dessous, il y avait un orgueilleux tapis d'Orient en nylon bleu canard, plein de fleurs.

Madame Seignelet comprit que son fils ne se retiendrait pas. Elle parut réfléchir. Elle devint mielleuse, elle chercha un ton de contralto :

– Alors vas-y maintenant. Dépêche-toi. Ça suffit maintenant. Tu veux que je t'amène ?

– Non, souffla le petit en se levant. Il s'enfuit.

On l'entendit lancer une énorme bordée de boue épaisse dans l'eau du siège, aux toilettes. On envia un peu Philippe. On ravala de la salive. On était écoeuré : les petits, décidément, ce n'est que des boyaux.

On se taisait. Madame Seignelet haussa les épaules, et elle reprit sa voix glapie et niaise :

– Il va jamais au cabinet ! Il est toujours à jouer ! Il prend même pas le temps de faire ! Et à l'école non plus ! Il ment ! Sa maîtresse m'a dit ! Qu'il raconte pas de blagues ! Sinon il serait pas malade pour deux ou trois nouilles ! Il a même pas fini son assiette !... Regarde-moi ça, c'est bien la peine !... Et vous, continua-t-elle, vous allez pas me laisser ça non ?

Elle s'empara du plat où son gaillon refroidissait. Les enfants tendirent à nouveau leur assiette.

– Vraiment goûteux, ma chérie, répéta monsieur Seignelet d'une voix fatiguée, comme s'il avait eu un pénible petit renvoi de compliments. Il se servit du vin. Ses gestes devenaient cotonneux. Il y eut quelques gouttes sur la nappe. Il était assommé.

Philippe tira la chasse d'eau et rentra dans la salle à manger. Madame Seignelet l'accueillit sévèrement, et décida de le coucher sans délai puisqu'il était malade.

Elle patienta, excédée, tandis qu'il prenait un peu d'eau. Philippe était le cauchemar de sa mère. Son appareil digestif sensible refusait, dénonçait la cuisine des mégères et des cantines. Il était maigre à faire honte aux personnes qui se représentent, qui ont de la surface, qui sont des mamans respectées. Consulté, le docteur Jurieu avait prescrit

une nourriture fraîche, légère, choisie : ce que l'enfant accepterait, et pas plus qu'il n'en accepterait. Madame Seignelet s'était sentie accusée de ne pas savoir nourrir. Elle se rebiffa. Elle gifla Philippe au premier prétexte, pour lui apprendre à avoir un estomac normal. Elle continua à l'alimenter comme avant, en le menaçant de purges, lavements, paraffine, et de représailles pires. Le petit obéissait, avalait, blêmissait, rendait tout, était puni.

– Jamais tes frères ils m'ont fait d'histoires comme ça ! Jamais !

Raymonde Seignelet grinça en mettant le malade au lit. Elle n'en pouvait plus. C'était une torture, cet enfant chaque soir à table. Une vraie comédie. Maintenant, cela devrait changer. S'il osait encore, il verrait ses fesses. Et il ferait caca devant elle, comme un petit, puisque c'était le seul moyen. Ou il avait mangé quelque chose en cachette, acheté une friandise ? Des saletés, bien sûr. Et avec quel argent ? Il devenait voleur, en plus ? Il promettait de n'avoir rien volé ? Elle allait vérifier son porte-monnaie.

Elle borda Philippe comme on boucle une camisole de force et elle partit. L'enfant resta seul dans le noir. Il était glacé d'avoir vomi, il claquait des dents. Il desserra un peu la literie à coups d'épaule et se recroquevilla, enfouit jusqu'aux oreilles.

Les soirs où Jean-Baptiste Seignelet quittait la maison en cachette, il ne rencontrait pas d'obstacle. Il n'avait pas une nature anxieuse, il s'amusait, rusait, trompait. Il partageait une chambre avec l'aîné, Bertrand. Celui-ci, lycéen laborieux, se couchait à dix heures et demie, lisait ou bavardait quelques minutes, éteignait. Seule demeurait une petite lumière au chevet de Jean-Baptiste, qui éteignait lui-même peu après. Bertrand se masturbait draps au cou, en se tortillant comme s'il changeait de slip sous une serviette de bain, à la plage. Il ronflait un court instant plus tard, s'étant torché le sexe à l'aide d'un mouchoir spécial, raide, craquant, collé, jaune et verdâtre, qu'il dissimulait. Il le lavait parfois.

Monsieur et madame Seignelet, même s'ils veillaient longtemps devant la télévision à cause d'un film ou pour se faire une scène, oubliaient l'existence de leurs enfants dès que ceux-ci se repliaient dans les chambres. On fermait les portes. C'était chacun chez soi : Raymonde et Robert, Jean-Baptiste et Bertrand, Philippe et Dominique. Jamais les parents n'auraient fait une inspection de nuit, ou seulement prêté l'oreille, épié et déchiffré les silences imparfaits. Ils semblaient croire que des enfants bien dressés n'ont pas de volonté propre. Le soir, après usage, on les range dans un coffre à pantins, et ils s'y tiennent muets, immobiles, effrayés, jusqu'au lendemain – quand on les tire de là et qu'on recommence à les manipuler, en

parlant pour eux.

Les Seignelet occupaient un pavillon à jardinet, dont ils étaient propriétaires. Il restait dix-sept ans de traites à verser. Ce pavillon était situé au nord de Saint-Rémi, à la périphérie où, depuis un quart de siècle, s'étaient édifiées des constructions d'un genre inconnu dans l'île jusque-là. C'étaient les résidences des petits employés, immeubles ras, cubiques, déjà vétustes, maisons individuelles en préfabriqué, prétentieuses, mesquines, fichées de travers sur des lopins en terre de remblai, chacun le sien, son herbe, sa tondeuse, ses thuyas desséchés et somptuaires.

Sans même attendre que son frère dorme, Jean-Baptiste se leva dans le noir, emporta ses vêtements, sortit. Il s'enferma au cabinet, s'y rhabilla. Il cacha son pyjama derrière la chasse d'eau.

Il fila dans le jardin par la cuisine. Il n'avait pas de vélo : il devait rejoindre un rendez-vous où l'attendait Cormaillon l'aîné, qui l'emmenait à solex.

La nuit était bonne. La pluie était agréable. Jean-Baptiste, bien couvert, chantonna. Il oubliait qu'on pouvait l'entendre de chez lui. Ce n'était pas chez lui, cette maison-là, ce quartier, ces casernes à parents, ces terrains défoncés.

Un des garçons, à gauche du petit Lescot, répétait :

– Mon couteau faut pas rigoler moi c'est un Loubinox !

Lescot était le plus jeune, avec ses huit ans. On ne l'avait encore jamais vu aux réunions nocturnes. Son cousin de treize ans, Hervé Pellisson, l'avait conduit. Il avait profité de ce que madame Lescot était surchargée de travail : veuve, dans les trente ans, elle tenait un humble café du côté des usines de conserve, près du port. Elle cuisinait quelques plats, des moules, des omelettes, des ragoûts, des légumes au gratin. Elle servait jusque tard dans la nuit. La clientèle du café était animée, nombreuse, familiale. Hervé, qui aimait ce climat, venait souvent aider. Un neveu très bon garçon, Hervé, toujours gai, serviable, bien chrétien, et qui idolâtrait le petit.

– T'as vu ? lui dit Joachim Lescot, en montrant les poutres de la remise à bateaux, qu'un coup de lampe avait éclairées.

– Qu'est-ce qu'y a ? demanda Hervé.

– En haut ! murmura respectueusement le petit Lescot. T'as pas vu ? Eh ben y a plein d'p-pois d'araignées !...

Hervé rit et le bisa :

– On dit des toiles, pas des poils ! corrigea-t-il.

Il se pencha vers des garçons assis en avant de lui :

– Eh, écoutez c’qu’i dit mon cousin !...

Un grand faisait éteindre les boîtiers, faisait taire. Joachim Lescot le reconnut : c’était Guillard. L’enfant séparait les grands en deux catégories : ceux qui bavardaient avec lui et ceux qui le méprisaient. Marc Guillard et Hervé constituaient la première sorte ; tous les autres formaient la seconde. Joachim écouta.

Mais il avait sommeil. Il comprenait mal les phrases. Il s’ennuyait. La barque où il était assis trempait un peu dans l’eau, et des garçons la balançaient à coups de fesses.

Joachim prit son pouce dans sa bouche, s’entoura le nez avec l’index et commença de dormir les yeux ouverts, en dodelinant. La seule lumière, maintenant, était un bout de bougie autour duquel on avait construit une cage de galets.

Plus tard, Joachim ferma les yeux. Il s’effondrait. Son cousin le prit sur ses genoux, l’adossa à sa poitrine, l’enlaça d’une main, mit l’autre main entre leurs cuisses, l’embrassa sans bruit. Joachim approcha la tête et se laissa aller.

Plus tard encore, il y eut un mouvement de garçons mouillés et haletants qui entrèrent sous la remise avec un coup d’air froid. Des torches électriques furent allumées quelques secondes. Lescot rouvrit les yeux et demanda ce que c’était.

– C’est ceux avec Théret et Roquin, expliqua Hervé. Ils reviennent.

Il avait toujours la main sur la petite pine raide de Joachim et il s’y chatouillait la paume. L’enfant ne posa pas d’autre question.

Mais ce n’était pas fini. On discuta longtemps. Quelqu’un avait parlé de Roche-Notre-Dame. On prononça le mot filles. Plusieurs voix protestèrent. La suite se dit plus bas. Il y eut une conciliation ; Joachim se rendormit ; Hervé le réveilla bientôt et ils partirent. Les garçons s’éparpillaient. Joachim se retrouva dans son lit sans savoir comment.

Professeur de lettres au lycée mixte de Saint-Rémi (qui comptait aussi un collège libre), Laure Boitard était depuis quinze ans l’amante de Maurice Glairat, professeur de philosophie dans le même établissement. Ils étaient nés sur l’île.

Célibataires, ils vivaient ensemble, avaient deux enfants, scandalisaient, fréquentaient les notables, atteignaient cinquante ans.

Ils rédigeaient tous deux des chroniques culturelles pour *le Républicain réuni*, quotidien gouvernemental d'opposition qu'on lisait beaucoup dans le département dont l'île dépendait.

Glairat fournissait des articles de pensée. Laure Boitard rédigeait des comptes rendus de livres, de musique, d'art local.

Elle n'est plus heureuse. Maurice Glairat boit trop, fume trop, pontifie trop dans les cafés, avec sa cour d'élèves des terminales. Il se vante d'une pièce jamais jouée, d'ailleurs jamais achevée ; et d'une somme philosophique jamais écrite et qu'il bave partout, verre après verre. Il vieillit.

Pourtant Laure et Maurice s'habillent, se coiffent, copulent, lisent, parlent et pensent *jeune*. Ils n'ont pas un jour de retard. Ils sont l'intelligence d'ici et ils ne le dissimulent pas.

Leurs deux enfants, un garçon et une fille, sont bien traités. Cependant, une puberté en cours aigüise le caractère bénin de François-Gérard, douze ans.

Laure Boitard regarde l'heure. Bientôt minuit. Maurice rentrera soûl, désespéré, attendrissant, merveilleux. Elle doit rendre, demain matin, de la copie au *Républicain réuni*. Elle compte les lignes. Elle a exprimé son admiration pour trois romans ; elle n'en peut plus ; mais il lui manque encore pas mal de texte.

Elle quitte son bureau en soupirant. Elle cherche dans la pile de nouveautés, avec un vague appétit de médecine. Ça la requinquerait. Elle aperçoit un livre de poche consacré au diabète, une vulgarisation. Soulagement. On peut en rendre compte sans penser à rien. Elle l'ouvre, se rassoit, le pose à côté de sa machine et commence à rédiger l'article, en pêchant au hasard, selon son habitude, des phrases qu'elle enchaîne avec l'aplomb qui lui vaut une réputation de compétence.

Elle a mal aux reins, elle se sent épuisée, belle, mûre, émouvante. Très belle peut-être. Très. Prendre une vodka, tout à l'heure, très forte, très glacée, dans un très beau verre très simple. Un jus d'orange ? Fatigant de sortir l'appareil. Voir si en bocal.

« ... Il faut répondre oui, et tant pis pour le croissant du matin ! Car en effet le docteur Prot nous avoue franchement qu'au plan du diabète interviendra la notion de sucre, en raison de la présence d'un manque d'insuline que le pancréas hélas ne sécrète plus.

« Mais cependant est-ce une raison pour mériter le vilain mot de diabète ? Hélas oui encore ! Mais il faut savoir heureusement que toute précipitation à l'inquiétude serait hâtive, car en effet cette maladie se soigne très bien prise à temps – l'hérédité (où la femme enceinte jouera un rôle déterminant) étant très loin d'être toujours

décisive.

« C'est ce qu'affirme le docteur Prot, qui n'hésite pas à affirmer en effet qu'on soigne indiscutablement cette maladie si elle n'est pas prise trop tard. À condition, évidemment, que les conditions qui l'autoriseront seront sévèrement remplies par le malade lui-même, qui effectue là un rôle non négligeable en l'occurrence. Un bon conseil à suivre, à n'en pas douter. »

Zut, et préparer son cours sur *Phèdre*. Elle abomine cette pièce. L'auteur aimait-il les femmes ? Ces écrivains. Les programmes. Il faut tout changer.

« Néanmoins pourtant on s'imposera un régime strict, et on s'interdira les fruits, qui seront indispensables. Telle est la vertu de ce précieux petit livre accessible à tous, et qui sera certainement utile à toutes celles ou ceux qu'il aidera. Peut-être vous, demain ! »

Laure Boitard adora son ton enjoué, agréable : elle savait son métier. Elle sentait que ses phrases clochaient un peu, mais c'était cela, le journalisme : il fallait passer sur certains défauts, il fallait être à l'heure.

Au reste, on ne lisait jamais ses chroniques. Pas même le typographe qui les composait. Elle recevait des compliments, elle avait sa notoriété. On vérifiait simplement que sa signature ou ses initiales étaient là chaque semaine : sinon, on aurait modifié le salut à lui faire.

Elle alla à la cuisine et elle se prépara une vodka-orange glacée, légère. Elle revint d'un pas d'elfe rêveur jusqu'à son fauteuil. Elle eut envie de composer un poème très beau, très pur, très silencieux. Ah, et cette momie de Racine. Non, son cours attendrait. Assez de corvées maintenant. Elle but la vodka et se sentit subitement bien. (« ... Une vodka-orange légère et glacée pourra, si vous êtes lasse... car il faut savoir que... » commença-t-elle à dactylographier mentalement, par lambeaux.)

Elle se prépara un second verre, plus corsé.

Elle se blottit dans un coin de sofa, pieds repliés sous elle, à la petite fille, à la chatte. On l'interviewa pour *le Républicain réuni*, après le suicide théâtral de Glairat, prophète révolté, maître à penser d'une génération riche de moissons futures. (« ... Il faut savoir que nous nous aimions trop pour nous marier... d'ailleurs Maurice respectait trop en moi le, la... et le lien qui nous... oui, il... profondément, oui... son rapport difficile au corps-propre... un rapport, disait-il, profondément questionné et... »)

– Crotte et ce récital demain.

Indispensable d'écrire l'article ce soir, dernier délai : sinon il ne paraîtrait que dans dix jours et la pianiste, fille de l'ancien sous-préfet, serait furieuse, actionnerait ses relations.

Laure Boitard repensa à Maurice. Un génie. Authentique. Différent. Au-dessus de tout, de tous. Mais comment l'empêcher de boire, de se vider de sa substance, de se remplir d'alcool ? Sinon il n'accomplirait jamais son œuvre de géant. C'était à elle de l'y aider. (« ... Oui c'est vrai au fond... l'alcool... poison à double tranchant... c'est la chose dont il s'agit... la drogue... une drogue au fond... une drogue. L'alcool. Moi. Le sauver. Lui. Vite. Réussir. L'œuvre à ce prix. La sienne. La nôtre. Je dois. Protéger. Inspirer. Procréer. Celle qui. Être celle. Laure, *laurus*, laurier. *Lugdunum*, Lyon. *Populus*, poule. Laure de Noves. Le *Canzoniere*. Laurier, Laurent, gril (grill ?), laurier-thym (tin ?), laurier-sauce, cheveux teints : l'Oréal. Dante aimait-il les femmes. Vraiment. La chose dont il s'agit. Louanges, lauréat, Lawry, Laurel, Hardy. Les lauracées : sassafras. L'autre l'hôte l'autiste l'otite l'hôtel l'autel laudes. L'aide. Laide. Moi... Être moi. »)

Un léger bruit de porte (« qu'on ouvre, qu'on ferme ? ») brisa le fil de ses pensées. Elle crut que Maurice Glairat rentrait. (« ... Si léger bruit... heureux, peut-être... le bonheur... c'est... merveilleux... »)

Elle prépara une voix chaude, un visage ému, l'aide laide, elle se leva.

– Chéri, appela-t-elle. Maurice ?

Non, il n'y avait personne. Si : un mouvement qu'elle sentit derrière elle, dans l'obscurité du dégagement, vers les chambres des enfants.

(« Est-ce que Maurice... ? Lui, ce refuge-là ? Tomber jusque-là ? Les gosses, alors que nous deux... nous... Non. Folie. Vérifier. »)

Elle ouvrit d'abord la porte d'Amélie-Lyane, quatorze ans. L'adolescente, un ravissant creux de coude et sa tête dessus, ronflait. Toute fleurs, toute boutons, toute ombre, toute vapeur, dentelles centenaires, crevettes roses, ongles noirs, lilacées. Laure Boitard l'admira à la lumière du couloir (« ... je suis un peu lesbienne... comme toutes les femmes... »).

Elle referma, éprouva un rapide vertige (« si peu d'alcool ?... ») et passa au living prendre son verre de vodka. Ensuite elle vint ouvrir la porte de François-Gérard. Pas de lumière, mais elle entendit un gros bruit de sommier.

– François-Gérard ?

– ... Oui, dit le garçon.

– Ah, chéri, tu ne dors pas ? Je peux allumer ?
– Laure non s'te plaît, ça fait mal dans les yeux !
– D'accord chéri, je comprends. C'était toi, le bruit ?
– Quel bruit ? demanda François en faisant l'étonné.
– Mais... la porte, enfin ! Une porte !
– Ah ouais quand j'ai euf quand j'ai allé pisser.
– Pisser, chéri ? dit Laure Boitard. Ah bon. Mais... tu as oublié de tirer la chasse d'eau, non ?

– Ah ouais. Ah non. Parce que j'ai pas pu. Laure tu sais.
– Comment, pas pu, chéri ? Elle est cassée ?
– Euf non j'veux dire, pas pu pisser. (François prit un débit de désarroi.) J'sais pas c'que j'ai moi c'te nuit j'arrive pas à dormir hha putain j'sais pas c'qu'y a. Ffffou ! C'est pas marrant.

– Allons chéri, allons, dit Laure. Apaise-toi. Je crois que j'ai compris. Mais oui, compris !... Les filles aussi ont des problèmes délicats au même âge, tu sais... Le rapport au corps-propre cesse, chez toi, d'être... hmm... tu sais...

Elle but une gorgée. Elle chercha son fils des yeux dans la pénombre. Il avait ses couvertures tirées jusqu'au cou. « *Trop* haut, pensa-t-elle. Que cache-t-il ?... Ça ?... »

– Et si je te parlais de moi ! continua Laure Boitard. Mais oui, moi, ta mère, sans chercher plus loin !... Mais... ce que tu me dis, ce que tu exprimes, chéri... Je le reçois. Plus que tu ne le penses. Mon fils... Je sens que – un jour – tu rendras quelqu'un très, très profondément *heureuse*. Je le sais. Réellement... Ne sois pas inquiet. Apaise-toi.

– Eh, Laure, j'vais quand même au lycée, demain ? demanda François, qui excellait à tirer parti des pires situations.

– Chéri, je sais... Tu sais l'importance de... Il ne s'agit pas du tout, mais enfin... Tu ne préférerais pas dormir vite et, demain, je t'assure... Tu serais malheureux de ne pas y être allé. Ce foutu lycée. C'est idiot mais. Nous avons tous besoin de ces... ces régulations. Veux-tu une pilule pour t'aider, rien de médical bien sûr, simplement des herbes ?

François accepta le lycée, refusa la pilule. Laure soupira et referma.

(« ... Où est Maurice... J'ai peur. Stupidement. D'une. D'une... infidélité. Grotesque. »)

Elle écrivit sa critique musicale du lendemain.

Dès que François entendit la machine à écrire, il alluma sa lampe de chevet et il rejeta sa literie. Il était encore tout habillé. Il se leva, se mit en pyjama, chercha ses chaussures, qu'il avait vite jetées sous le lit en entrant. Elles étaient boueuses.

Il se recoucha, cette fois pour de bon. Il avait eu chaud, avec cette folle.

Il rougit et rit de son audace. C'était sa première escapade nocturne. Il n'avait jamais imaginé cela possible. Il n'en revenait pas d'avoir osé, d'avoir réussi. Il était remonté par l'escalier de service du petit immeuble, les pieds en chaussettes, le cœur battant, l'esprit éveillé comme jamais jusque-là.

Maintenant il avait l'impression de comprendre tout. Un poids énorme s'était envolé. Il songea à une autre audace qui le démangeait. Il irait à quatre pattes voir sa sœur dormir, cette andouille. Il lui toucherait tout, avec sa lampe de poche, il fouinerait, lorgnerait, volerait. Renifler. Se coller. Enfoncer le doigt, la bite. Dans les fesses, au milieu du trou, sur le nez. Pouah lécher la chatte. Croquer les oreilles. Mordre, pincer, piner.

Secouer. Il se masturbait. Il faillit s'interrompre pour mettre sa rêverie à exécution. Il jouit. De l'index, il tâta s'il avait eu du sperme. Rien, une gouttelette de gluant. Ça ne sentait rien. Ce serait quand même bientôt. Et...

Laure Boitard tapait. Elle était épuisée d'avoir déjà imaginé tant de compliments. Mais comment se permettre des critiques, quand on était critique ? Ça peut vous retomber dessus, on ne sait jamais. Même des inconnus qu'on suppose désarmés ont parfois des relations, des appuis occultes. Et puis pour esquinter un livre il faut le lire. Pas le temps. Elle se promit de dactylographier un tableau de formules admiratives, tous les genres. Comme les précis de dissertation littéraire, chapitre *Sachez développer*. Deux ou trois après-midi de travail intelligent, et ses chroniques seraient écrites pour la vie entière. S'y mettre.

Elle avait posé carrément sur son bureau le bocal de jus d'orange, la vodka, les glaçons dans un bol duralex.

Elle aurait été poète, romancière, quelqu'un.

« ... L'auditoire qu'auront, frappé comme moi le jeu de Maïté Ducuq-Lepousseur seront unanimes à, reconnaître que, ni, Chopin ni, Beethoven, ni P. Petit, ni H. Limpuisset (dont une brillante *Toccata* si, moderne !) n'aurait à redire à, cette interprète. Car en effet ses interprétations énergiques dont le sens de la nuance a frappé, chacun touchait chaque fois, il faut le savoir, la chose dont il s'agit. En musique. Au piano, même. C'est pourquoi l'important auditoire,

attentif mais recueilli, acclama l'endurance avec laquelle, Maïté Ducuq-Lepousseur sut dominer et imposer le programme, écrasant dont pour nous tous... »

C'était une artiste départementale, vieux notables, fermes, immeubles, administration, alliances. Le haut de Saint-Rémi (qui était sous-préfecture). Elle aimait se donner à entendre, deux fois l'an, dans la salle d'armes XIV^e siècle de la célèbre citadelle. Elle enseignait le piano supérieur au conservatoire municipal.

Un bruit de porte à nouveau.

Vraiment la porte d'entrée. Lui.

La Boitard accourut, pieds de Laure, jusqu'à Maurice Glairat. Sa vodka à la main. Tintinnabule (« ... tinabulle ? »). Mutine lorette. Sassafras, camphre, cannelle.

– Chéri.

– Merde... Bêêêêêêêê...

Maurice. Dans quel état. (« ... Admirable retour, admirable scène. Cet admirable livre : nous. Simplement. »)

Une deuxième petite goutte incolore, pendant ce temps, coula de François-Gérard. Il dormait à plat ventre, il était tombé amoureux du matelas. Un canon ne l'aurait pas réveillé.

II

– Oh, gémit madame Lescot, douce et dolente, ils ont assassiné une malheureuse vieille femme pour cinquante francs !...

Elle feuilletait le journal du matin.

– C’est combien cinquante francs ? demanda Joachim Lescot.

Il comprenait seulement les sommes en centimes. Il était débarbouillé, ravissant, peigné de frais. Il mangeait des tartines de beurre avec un bol de chocolat.

– Cinq mille francs mon poussin, dit Yvonne Lescot. Ils sont épouvantables ! Une pauvre vieille de chez nous. Et voilà.

– Cinq mille francs !... Qu’est-ce qu’elle était riche !

Joachim ouvrit des yeux admiratifs.

– Non ma bébé c’est que dalle ! corrigea Hervé. Elles planquent leur pognon à la caisse d’épargne, y a plus rien à voler. Là c’est complètement con de les bousiller !

Il prenait toujours son petit déjeuner au café de madame Lescot, dans la cuisine. Puis il emmenait Joachim à l’école. Il allait lui-même au collège technique ; il y rencontrait Guillard, Cormaillon et d’autres.

Joachim, au reste, n’avait pas besoin qu’on l’accompagne : il faisait les autres trajets tout seul. Hervé s’en occupait plutôt pour le plaisir.

– Ça en fait du pognon ! insista Joachim, épaté.

– C’est où ? demanda Hervé. Ça s’est passé où, tante ?

– Ah je sais pas mon petit, regarde, dit madame Lescot d’une voix accablée. C’est trop affreux, toutes ces histoires... Et si ça se trouve vous verrez ç’aura été des gamins de dix-huit ou vingt ans, les imbéciles ! Ils l’ont même pas fait exprès, le journal dit qu’elle était cardiaque. Elle a eu un coup quand elle les a vus, tu penses, à son âge. Et plof. C’est terrible.

– Zzzz ça doit faire un peu un peu peur ! reconnut le petit Lescot. Moi si y en avait un là dans la cuisine ! qu’arrive comme ça là ! ajouta-t-il avec enthousiasme.

Il rit. Hervé rit aussi.

– Vous n’avez pas de cœur ! reprocha tendrement Yvonne Lescot. Cette pauvre femme, si c’était une fin pour elle...

Hervé avait pris le journal. Il trouva l’article.

– Soixante-cinq francs elle avait ! Pas cinquante ! Soixante-cinq ! s’écria-t-il. Six mille cinq. Dans son porte-monnaie.

Joachim roula les yeux de considération, et secoua la main comme si son pouce le brûlait :

– Ça en fait du pognon !... Hervé lis-moi ?

Hervé lut l’article, d’une voix vivante. Madame Lescot soupira à chaque phrase, la paupière désolée, son beau visage un peu gras embué de commisération. Elle jeta un coup d’œil à la pendule.

– Vous avez encore le temps pour une tartine, les enfants, proposait-elle.

Joachim fit non de la tête. Hervé dit qu’il allait se griller un bout de pain, juste comme ça, à la flamme du gaz, en le piquant avec une fourchette. L’odeur intéressa Joachim. Ils grignotèrent ensemble le pain brûlé, tartiné de beurre qui fondait. Gourmande, madame Lescot en accepta une petite bouchée très beurrée, qu’elle trempa dans le chocolat de son fils.

– Quand même, dit-elle avec un sourire triste, vous n’êtes pas bons pour cette pauvre femme !

– C’est pasqu’elle a eu peur, maman. Sinon elle serait pas morte. C’est sa faute ! affirma Joachim.

– Cannibale ! lui dit madame Lescot en riant. Vous êtes deux petits cannibales !

Elle pensa qu’elle allait se réchauffer un peu de café, et elle commença à débarrasser la table pour éplucher les légumes. Hervé voulut l’aider. Elle refusa.

Elle envoya son monde à l’école. Elle relut l’article ; la victime était une vieille que Madame Lescot ne connaissait pas, quelqu’un d’un village aux environs de Saint-Rémi. On y élevait des moutons, dans un val.

Il y avait de bons légumes, par là-bas, de jolies primeurs. Elle était au lit, elle a entendu du bruit, elle est allée dans sa cuisine, elle les a vus, elle est morte.

« Comment ils savent tout ça ? » pensa madame Lescot. Les malfaiteurs n’avaient laissé aucune trace, malgré le temps pluvieux.

« Moi je serais restée dans mon lit, et qu’ils volent ce qu’ils veulent !... Les vieilles c’est un peu folles », pensa-t-elle encore.

Elle admira ses légumes, imagina la brave cuisine qu'elle allait faire. Une soupe, d'abord. Puis de la poitrine et du collet de mouton en ragoût, avec des carottes, des navets, des patates, des oignons : Yvonne Lescot saliva et se coupa un petit bout de fromage.

Elle n'ouvrait pas avant neuf heures, ne fermait pas avant minuit. Elle l'expliquait aux gens : elle était du soir. Le café commençait à bien tourner. Il y avait eu deux années difficiles après la mort de son mari. Ce fut mal fréquenté. Elle avait failli vendre. Mais que faire, et où ?

Peu à peu, ses bons petits plats, sa jeunesse grasse et maternelle, sa propreté, sa gentillesse avaient attiré une nouvelle espèce de clients. Des dames seules, à midi. Des ouvriers honnêtes. Des employés économes. Quelques bons vivants. On braillait et buvait moins, on mangeait davantage, on causait, on n'avait pas honte d'amener les enfants. Un jour elle abandonnerait la limonade, elle ferait restaurant à prix fixe. Mais elle n'aimait pas se lever tôt, se coucher tôt, c'était cela l'obstacle.

Elle se ferait bien des escargots, à midi.

Hervé rendait service comme un ange. Il aurait mieux été à sa place devant un fourneau qu'à l'école, ces lois étaient idiotes. Quand madame Lescot récompensait son neveu, celui-ci en profitait pour acheter, avec l'argent, des friandises ou un jeu à Joachim. En voilà un qui était adoré, et qui ne s'en doutait même pas ! Madame Lescot eut les yeux un peu humides d'attendrissement. Elle se coupa un doigt de lard.

« Il trouve ça beaucoup, soixante-cinq francs ! » Elle sourit. Joachim n'aurait pas fait de mal à une mouche. Il était triste que les biftecks soient des bêtes. Mais il faut bien manger, soupirait Yvonne Lescot. Les pauvres bêtêtes, les pauvres, les petits lapins, les petits bœufs, les petites saucisses, oh oui. Toutes les bêtêtes. On était méchants.

Elle éleva et tendit les bras devant elle, pour éplucher les oignons sans se piquer les yeux. Elle se rinça les mains, elle but son café. Bientôt l'heure d'ouvrir. Ça restait calme, jusqu'à onze heures, mais ce n'était pas une raison. On a besoin d'habitudes.

Elle préférait le café noir. Cependant, elle préparait, pour la salle, un vrai café au lait : le café moulu très fin infusait dans le lait, sucré d'avance. On en prenait des bols, on complimentait, on le croyait fait à la crème, on avait des moustaches, un régal. C'était bon marché. Une cafetière émaillée bleu et blanc, qui contenait presque trois litres. Il fallait des bras !

Les parents d'Hervé travaillaient tous deux en usine, à la conserverie de poisson. Elle parait les sardines, il entretenait des mécaniques. Il avait une bonne paye. Mais ils n'étaient jamais là. Ils n'habitaient qu'à cent mètres, pourtant. L'usine était en arrière du port vieux. Madame Pellisson aurait voulu une place aux biscuiteries ; elle patientait.

Tout naturellement, Hervé se réfugiait chez sa tante, au café. D'ailleurs c'était commode, cela soulageait madame Pellisson du petit déjeuner, du dîner (Hervé déjeunait à la cantine). On s'arrangeait pour l'argent à la fin du mois, il n'y avait pas d'histoires : et c'étaient des occasions d'avoir des nouvelles, de se voir un peu.

On gourmandait seulement Hervé quand il rentrait vraiment trop tard, la nuit. Oh, sans le battre : les Pellisson n'avaient pas ce genre-là. Ils n'étaient pas doux, mais l'idée de frapper un gosse leur aurait fait hausser les épaules. Pourquoi pas injurier une porte, mettre une plante au piquet, gifler un robinet qui fuit.

Un pied de veau, une sauce piquante. Madame Lescot saliva. Elle faillit encore manger. Elle se morigéna, elle croqua un sucre. La vitrine du café, maintenant.

C'était une ancienne épicerie, on avait gardé le rideau de fer.

Sur le seuil, Yvonne Lescot contempla la longue rue vide, les murs d'usines, l'horizon plat, le vieux quartier géométrique aux maisons sans étage. Il faisait encore frais. Bientôt mai. Elle achèterait deux chemises en coton et une culotte courte en velours bleu pour Joachim. Elle maigrirait à cause d'un chemisier brodé, ou elle déferait les pinces là et là. Un nœud papillon sous son cou qui rit à Joachim le dimanche, et elle aussi se nouerait un ruban.

D'ailleurs le premier mai ils se retrouveraient tous, avec les Pellisson, ils prendraient la navette, ils iraient sur le continent. Les vaches y sont moins belles, mais le paysage est moins plat, les enfants voient un tas de voitures et on ne sent plus du tout la mer, ce qui est curieux. Odeur fade de l'intérieur.

Des tripes de mouton aux haricots rouges. Si Pussort en a cuit. Mais les haricots sont bien vieux. Joachim, ce serait simple : deux noisettes d'agneau ou une solette, un peu de beurre cru, pas de persil il le recrache. Une poignée de légumes délicats, à peine cuits, qu'ils aient encore leurs bonnes vitamines et qu'ils croquent, croquent sous ses jolies dents. Ensuite une vache-qui-rit et une glace au chocolat, un bâton. Il aime tant les glaces. C'est gras, sucré, ça lui fait son petit ventre tout doux, tout sucré.

Madame Lescot eut les yeux un peu mouillés d'attendrissement.

Non, il ne faisait pas si chaud. Elle se servit une larme de vieux marc.

Rôtir une jolie poulette, plutôt, s'il y en a chez Beauregard. Joachim sera heureux. Il la miamiamera la poulette, il les croc-croquera ses cuissettes, il sera tout barbouillé de jus luisant. Yvonne Lescot, séduite par ces images, se décida pour une volaille.

Elle restait émerveillée d'avoir un fils. Incrédule, même. Cela durait depuis la naissance de Joachim. Qu'elle le quitte des yeux, et il s'évanouirait en fumée, car c'était impossible qu'il existe vraiment.

Mariage trop court, veuvage, maternité : qu'est-ce qui avait eu lieu ? Yvonne Lescot ne le savait plus. Quand le petit garçon commença à marcher, la journée fut trouée de longs moments où elle ne le voyait pas. Il avait disparu à jamais. Elle avait rêvé. Maintenant, un fantôme enfant lui rendrait des visites immatérielles.

Puis elle craignit qu'il meure, loin d'elle ; lorsqu'il se couchait, douillet, coquet, dans sa chambre, il lui échappait : il allait cesser de respirer, son cœur ne battait plus, sa chair deviendrait froide et verte. Les premières années, Yvonne Lescot se leva plusieurs fois par nuit pour vérifier que Joachim n'était pas mort. Ensuite elle se raisonna. Elle s'interdisait ces enquêtes, à présent : mais elle avait des pensées, des pincements douloureux.

Chaque matin, elle tremblait de trouver un cadavre dans le petit lit. Ou de ne plus trouver personne. C'était possible. Son mari déjà avait été effacé comme cela.

Oui, on n'était pas sûr que les gens existaient. On n'était pas sûr de vivre soi-même. Cette pauvre vieille du journal non plus, elle n'avait pas deviné qu'elle serait morte : sinon elle n'aurait pas bougé de son lit.

Il y eut des clients, qui burent de la bière. Joachim, lui, il aimait le panaché : surtout de la limonade, évidemment, avec trois gouttes de bière pour teinter. Ça avait la couleur de son pipi, ça moussait. Égarée, madame Lescot embrassa le gros navet qu'elle épluchait. Puis elle rit d'elle.

– Tu ferais mieux de te remarier ma fille ! se dit-elle à voix haute.

Elle ne rit plus. Elle ne regrettait pas vraiment son mari. Elle n'avait pas envie d'un homme.

Les Roquin sont maraîchers. Julien est leur dernier enfant, et ils l'ont eu tard. Maintenant, les autres sont à l'armée et il ne reste que celui-là à élever. Une teigne, une nature coléreuse. Beau gamin solide, pourtant, et pas idiot pour ses dix ans. Mais il manque l'école, il traîne

on ne sait où, il fait la tête quand on lui demande d'aider un peu au travail.

Cette nuit il a plu : les jardins maraîchers sont boueux. Il faut attendre que la terre se ressuie, mais le temps est encore humide, avec un soleil jaunâtre et sans chaleur. Simone Roquin a découvert des châssis, elle travaille en grosses bottes, penchée dessus. Son mari passe la matinée à Saint-Rémi, sous un prétexte d'outils, de moteur.

Simone Roquin n'est pas dupe. Le bonhomme l'entendra à son retour. Qu'il se coupe et, au moindre mot qui ne tient pas avec le reste, ce sera la scène.

Madame Roquin aperçoit soudain des traces de pas, à peine marquées, très espacées, à travers un terrain.

– Qui c'est le salaud qu'a marché là-dedans ?

Elle va voir. Les empreintes sont petites, mais claires à suivre, orientées.

– Un gosse ?... Un gosse qu'est-ce qu'il a foutu là ?...

De son flair spécial, elle sent une occasion d'être furieuse, de crier, peut-être de battre. Elle étudie la trace.

– Mais ça va à la fenêtre de Julien !... Mais ce petit con pourquoi il rentre dans sa chambre par la fenêtre ? Il est fou ! Mais il est fou ce même !...

Elle se rend compte, s'indigne, analyse.

– Mais non il a pas que rentré !... Il est sorti. Sorti : sorti !... Et quand ça ? Petit salaud. Qu'est-ce que t'as fabriqué ? Cette petite ordure qu'est-ce qu'elle a foutu...

Elle inspecta encore les alentours, entra à la maison, se débotta, examina la chambre de Julien.

– Toi mon bonhomme ! gronda-t-elle. Attends un peu que tu reviennes, on va s'expliquer. Ah ça va être le jour. Allez, les deux ensemble. Ces deux-là, merde. Merde !... Salauds !... Salauds.

Elle voulait dire : l'enfant, le père.

Elle pensa que les traces dataient forcément de la nuit précédente. Julien avait donc vadrouillé pendant la nuit ? Cela dépassait tout. Il pouvait préparer son dos. Elle cria aux murs une quantité d'imprécations, de menaces, d'insultes, monta de ton, ragea d'être seule.

– Jusqu'au sang le petit salaud la raclée ! Jusqu'à l'os !

Elle serrait les dents, elle se serait frappée elle-même d'impatience.

Elle remit ses bottes.

Elle avait à planter sur couche des semis de mars qui avaient levé et qui n'attendraient plus : tomates, courgettes, concombres, un essai de melons. Mais c'est un travail presque délicat, et elle était trop énervée. Elle alla en bottes à la cuisine, elle se hurla :

– Et merde allez tant pis pour la bouillasse ! C'est moi qui lave ! Hein ! C'est moi qui la lave leur merde par terre ! Alors la mienne j'aurais pas le droit peut-être ?... Non mais salauds. Salauds ! Vous gênez pas mais vous gênez pas, salauds ! C'est pas vous qui lavez !

Elle but du vin faible à même le litre, avec un suçon violent. Elle fut tentée de fracasser la bouteille. Elle se retint. Une fois, elle s'était assouvie de cette façon et elle l'avait regretté : trop d'odeur de vinasse, trop d'éclats de verre. Un travail infernal, à en dynamiter la baraque.

– Petit salaud !... Et ce vieux con !... Encore avec sa putain. Sa pouffiasse ! Ah c'est bien ce qu'il lui faut. Vieux con. Vieux c-con ! Mais qu'est-ce qu'il a foutu cette nuit ce petit salaud ? Oh mais je vais le savoir. Je l'saurai ! Je l'saurai ! Sale merdeux. Ah je suis montée avec ces deux salauds. Ah je suis bien montée. Ah i vont me voir. Ah les brutes ! Ah les salauds les sauvages ! Ah j'pourrais bien crever i danseraient dessus ! Ah les salauds ! Ah j'en ai ma claque de ces deux-là !...

Elle rangea la bouteille, referma le frigo, qui fut secoué. Elle eut faim. Elle alla pisser.

Julien n'a pas dit non, il avait un peu compris. Cependant il hésite. Il ne connaît pas bien Marc Guillard. Il se méfie.

– Eh si vas-y Roquin on l'fait ! insiste Guillard.

Julien a un drôle de sourire :

– Et si y a quelqu'un qui vient ?

– T'es con je t'ai dit qu'il est chez Grandieu mon père.

– Et ouais s'il a oublié quelque chose ?

– Il a rien oublié pourquoi. Et puis s'il a oublié on l'entendra. Et puis il entre pas comme ça dans ma chambre hein... Allez !...

– Alors t'aurais qu'à mettre un verrou s'il entre pas, dit Julien.

Le petit Roquin pesa les meubles du regard. Il se demandait si l'un d'eux pourrait servir à barricader la porte. C'était riche chez Guillard, on n'aurait pas imaginé. Tout bien ciré, une descente de lit, un bureau en métal avec une lampe de bureau en métal et la chaise, les cahiers rangés, les bouquins. Même un tas de romans policiers des séries

chères. Il s'embêtait pas Guillard. Il se débrouillait. Il se débrouillait pas qu'un peu.

– T'as même pas la clef ? demanda Julien Roquin.

Marc lui dit de laisser tomber et il lui attrapa une jambe, entre les cuisses, avec une main qui ne cherchait pas une jambe. Julien recula les fesses, se libéra, fronça les sourcils.

– Non écoute faut pas j't'ai dit !

– T'es con c'est normal ça s'fait, dit Guillard pour la trentième fois. T'es plus un môme non ? C'est pas de ma faute si ça se fait. Ou alors t'es un môme quoi ?...

– Non, fit Julien à mi-voix.

La main de Guillard revint, devint précise, adroite. Julien eut, sur son visage sévère, rustique, naïf, un nouveau sourire de malaise :

– Eh touche pas ça t'es un con !... Si tu touches ça.

Mais Guillard agissait étrangement. Il n'était pas seulement en train de provoquer Julien : il semblait presque attiré par l'enfant. Ou bien il le prenait comme support d'un rêve trop amoureux.

– T'as qu'à avoir des filles, murmura Julien, masturbé. Toi c'est facile. Ça doit être facile ! Mais alors moi j'en suis pas une ! de fille !

Son sourire gêné s'élargissait, comme s'il venait de découvrir, dans ses propres phrases, qu'il était un garçon. Il ne se l'était probablement jamais dit. Il rit, haussa les épaules. Guillard se leva du lit et prit Julien par le cou et la taille, à la façon des danseurs.

– Dis donc si on s'marie alors ! dit grassement Julien, qui reçut avec une grimace comique, rétive, satisfaite, rengorgée, le baiser que Marc Guillard lui ficha sur une joue, près de la bouche. Alors toi tu t'maries !... Toi t'y vas ! Dis donc. T'y vas toi !... Arrête.

– C'est là qu'on s'marie, répondit Guillard.

Il sortit son sexe d'un revers de paume et le poussa, gluant, contre Julien.

– Touche, dit-il.

Julien hésita puis, en continuant à faire non avec la tête, il caressa gauchement de deux doigts la grosse bite à Guillard. Celui-ci lui attrapa la main et la disposa autrement.

Le contact chavirait Julien. Il n'aimait pas ça : on avait une impression, on éprouvait quelque chose. C'était dégoûtant.

Guillard pressa d'une main les fesses du garçon, qui se tortilla, rigola, se laissa défaire à la fin. Le cul c'était bête, il n'y avait pas de

mal, mais pas lui toucher le rond attention.

Julien se regarda, ses vêtements aux cuisses. Il sentit un peu d'odeur. Il jeta un coup d'œil à son slip, s'il avait été sale. Pas trop. Guillard s'agenouilla devant Julien et grogna :

– J'bouffe ça.

Il le fit. Légèrement picoté au pubis, l'enfant demanda :

– Ah tiens Guillard tu t'rases !

Marc Guillard fit non avec la tête. Quand même, sa lèvre piquait.

– Eh si tu t'rases ! dit Julien.

Il haussa les épaules. Il était fou Guillard. Guillard le dégueulasse. Ah quel vieux salaud. Guillard il t'bouffe la quique. Guillard il encule les pétasses (les filles, dans l'argot de Julien). Guillard il s'agite à deux mains. Il est fou. Son père roi des poivrots.

– Aïe ! Eh quel salaud ! fit Julien, qui tenait le crâne de l'autre et n'osait pas le repousser, peur d'être mordu. M'use pas tout !

Plus tard, Guillard tomba sur le lit avec Roquin. Il le tira contre lui, il lui jouit entre les cuisses, par-devant, en l'empoignant de haut en bas sans ordre.

– Magne eh maintenant ! répétait Julien emprisonné, embarrassé que Marc l'embrasse à la bouche et essaie d'enfoncer la langue. Les gens, de tout près, c'était écœurant. Ça n'aurait pas dû exister. Salauds.

Marc Guillard se retira, fut debout. Julien voulut se lever.

– Attends, bouge pas ! dit Guillard. Il chercha un mouchoir, essuya l'entrejambe du gamin.

Julien se reculotta. Ça n'était que ça alors. Il fit la conversation :

– Guillard dis donc des poules alors y en aura ceux de Roche-Notre-Dame ?

– T'es con non. Là s'ils en ramènent mon vieux. Là non hein.

– Théret il m'a dit qu'y en aura.

– Pas vrai. On sait même pas si on ira avec eux.

– ... Ouais tu peux le dire si y en aura des pétasses moi je le dirai pas. Sinon si tu l'dis pas c'est qu'y en aura. C'est la preuve.

Guillard ricana :

– Et quoi t'en veux des à piner peut-être ?

– Non ça dépend. Ça s'pourrait ! dit Julien Roquin. Ouais ça s'peut.

Ça dépend. Ça dépend. Moi j'te demande que si y en aura.

– De toute façon ça vous regarde pas, dit sèchement Guillard. Et je te dis que non. Théret non plus il veut pas. Même pas les mecs de là-bas. Ça sera des histoires.

– Quelles histoires ?

– Des bagarres, ils sont un peu cons. C'est des ploucs à Roche-Notre-Dame.

– Ah ouais et ceux de Saint-Loup ? dit malicieusement Julien.

– Quoi Saint-Loup, comment tu sais Saint-Loup ?

– Rien, je sais. Je sais !

– T'as pas besoin. Arrête avec ça. Je te dis que c'est pas vos affaires. Fous-nous la paix.

– Si c'est nos affaires autant que toi. Et t'as pas le droit de faire le chef. On a pas de chefs. On a pas besoin de vous. On a que des emmerdes à cause de vous. C'est vous qui la foutez toute la merde. Nous avant c'était bien.

Julien semblait retenir une colère :

– J'suis tout seul, tu peux me battre, dit-il durement. Mais parce que je suis tout seul maintenant.

– Eh où t'as trouvé ça ? Je veux rien te faire, dit Guillard, gêné.

– Ouais ben t'as pas intérêt.

Il était bientôt une heure. Ils sortirent de la chambre. Ils étaient fâchés. Ce n'était pas à cause de ce qu'ils avaient dit, pensa Guillard. Le gosse s'en fichait. Non, il ne fallait pas se branler avec lui, voilà tout. Julien avait trop mauvais caractère, une brute, ses parents tout crachés. Les autres morveux pareils : rien faire avec. Ils disent qu'ils connaissent, ils sont d'accord, et puis quand on a joui ils se vexent.

Marc Guillard ne se trompait pas. Roquin était humilié d'avoir servi à ça. On ne lui ferait plus le coup.

Cependant, ils voulurent ne pas se brouiller.

– Les trucs comme ça c'est dégueulasse, murmura Julien. Toi t'es un drôle de mec si tu les fais. T'avais qu'à me dire, moi j'aurais pas dit oui. C'est les salauds qui font ça. C'est dégueulasse.

– Alors on se fâche pas ? demanda Guillard le plus gentiment qu'il put.

Julien fit non de la tête. L'air penaud de Guillard le satisfaisait. Dans la rue, ils se remirent à parler comme si rien ne s'était passé.

La boulangerie Dumay était encore ouverte. Ils y entrèrent. La fille Dumay, un boudin de seize ans à gros pieds, gros nichons, des joues de charcutière, des yeux de porc, apparut en blouse rose. La famille Dumay déjeunait dans l'arrière-boutique. Vapeurs de friture et de chou-fleur merdeux.

Elle ne connaissait pas les garçons, qui n'étaient pas clients. Julien demanda un pain aux raisins, le paya, le rendit, demanda un pain au chocolat à la place, le rendit, réfléchit en traînant, se décida pour un flan et le refusa. Il choisit enfin un éclair. La fille Dumay rougit de bêtise : elle aurait houspillé le gosse qui la charriait, mais elle n'osait pas à cause de l'autre, le garçon qui était grand et beau. Guillard souriait tout gentiment, timide. D'abord il n'acheta rien, puis il prit un petit étui de chewing-gum à la fraise. Il le défit immédiatement et il offrit une tablette à Anne-Grâce Dumay.

Elle souffla, écarlate, qu'elle était en train de manger.

– Du chou-fleur, dit aimablement Guillard.

– Ui ! chuchota Anne-Grâce.

– Ça fait rien, prenez-le pour plus tard, insista Marc Guillard avec un sourire printanier.

La fille Dumay saisit le chewing-gum d'une main effarée, plus rouge que ses oreilles. Elle la retira aussitôt. Elle loucha sur les monnaies, s'empêtra, rendit de travers. Guillard rectifia, forma encore un museau galant, ramassa ses pièces, prit l'air photogénique.

Il eut tort. La Dumay le trouva enfantin et devina qu'il était nettement plus jeune qu'elle.

Elle balança son avant-bras, en un geste à la par-dessus les moulins, et elle se vengea :

– Allez allez allez les gosses rentrez chez vous vot' maman elle vous attend.

Elle nasillait *rintré, minmin, atin*. Elle piaulait le reste. Marc et Julien filèrent, mouchés.

Quand ils eurent tourné la rue, pris une ruelle, gagné l'abri d'un porche, et qu'ils se virent seuls, ils se montrèrent ce qu'ils avaient volé à la barbe de mademoiselle Dumay. Un butin d'escamoteurs chevronnés, à croire qu'ils avaient huit mains et douze poches. Bonbons, biscuits, crêpes, chocolats, dragées, caramels, réglisse, petits fours, jouets en plastique, mirlitons, et le hérisson de caoutchouc rouge sur lequel on rend la monnaie.

Ils rirent, ils s'estimèrent, ils se racontèrent les coups : ceux de Guillard pendant que Julien se faisait servir, puis ceux de Julien

pendant que Marc avait enjôlé la fille. Ils partagèrent les friandises : Julien empocha presque tout. Ils étaient réconciliés.

Grandieu était un capitaine de gendarmerie à la retraite. Il possédait un pavillon cossu, un grand jardin de roses, un escalier de vieilles pierres qui descendait jusqu'à la grève de galets. Grandieu y avait fait construire un petit môle derrière lequel il abritait un canot automobile.

Sa femme, une veuve maniérée qu'il avait connue par une agence matrimoniale, quelques années plus tôt, aimait aussi descendre là, en été. Elle lisait ou tricotait sous une paillotte et observait son mari s'en aller, revenir. Il pêchait dangereusement, vers les récifs. Une bonne apportait le thé, le porto. Madame Grandieu appréciait la marche, la promenade, mais non pas le canot, qu'elle appelait un hors-bord. Hugo était resté si jeune d'esprit, si dynamique, si vigoureux. Un sportsman ! Elle avait cent ans de plus que lui ! Plusieurs siècles !

On disait que madame Grandieu c'était le sac : Hugo n'avait rien.

Le père Guillard repeignait la longue clôture sur rue de leur jardin. Elle était faite d'un muret à hauteur de cuisse, où étaient scellés de grands barreaux qui portaient un fort grillage treillissé. C'était un gros travail de repeindre tout cela, de gros frais.

Monsieur Grandieu tenait volontiers compagnie au père Guillard. Le soleil n'était pas mauvais, vers quatre heures. Ils parlaient des affaires, des événements, de l'avenir, entre vieux.

À la vérité, monsieur Guillard avait peut-être quinze ans de moins que Grandieu : mais la fatigue, les chagrins, l'alcool, une constitution mesquine, une figure à avoir l'air fripé effaçaient cette différence d'âge. Et le père Guillard était bien du parti des vieux, des plus vieux, qui le rassuraient.

Le meurtre de la paysanne avait fait sensation. L'île, avec ses cent trente kilomètres carrés et ses soixante-douze mille habitants, n'était pas un lieu où l'on assassinait beaucoup. Une forte moitié des insulaires habitait des villages de quelques centaines d'âmes ; l'autre moitié se répartissait entre Saint-Rémi, Saint-Loup, Pierrenoire et quelques gros bourgs. On existait chacun pour soi.

L'assassinat évoquait ceux du continent. Il sentait le voyou, le samedi soir, la populace, la ville. Grandieu estimait que les auteurs du crime devaient habiter Saint-Rémi ou ses environs. Une banlieue douteuse n'enserrait-elle pas désormais la sous-préfecture ? Saint-Rémi avait tellement changé de caractère, depuis quelques années.

– Et s'ils étaient du continent ? demanda le père Guillard.

Hugo Grandieu eut une moue d'ironie. Venir de France pour voler soixante francs à une pauvre, ce n'eût pas manqué d'humour. Mais le tourisme, particulièrement au printemps, était relevé, luxueux. Et ça, c'était un crime de petites gouapes à moto. Un fric-frac minable, sans doute improvisé par des jeunes ivrognes, et qui avait mal tourné.

Oui, la racaille des périphéries, insista monsieur Grandieu. Ou, si le père Guillard y tenait, un universitaire parisien, un intellectuel de gauche qui avait voulu s'amuser... On en voyait souvent par ici, avec leur chauffeur, leurs nippes savamment effilochées, leurs enfants nus, leurs domestiques de pauvres. Mais Hugo Grandieu n'y croyait pas sérieusement. Ces jeux-là. Ce serait trop puéril.

Monsieur Guillard suivit mal ces finesses. Il demanda :

– Est-ce qu'on va les rechercher, au moins ?

Autre problème, soupira Grandieu. Les forces de police, sur l'île... Ou déranger ceux du continent... Enquêter pour une, enfin une... C'était triste à dire, mais il y avait victime et victime : et celle-là manquait un peu de poids pour...

– Ce qui rend de telles agressions encore plus odieuses ! conclut Grandieu.

Il n'était visiblement pas de ceux que la société négligeait de venger, et qui n'en étaient que des victimes plus scandaleuses, selon lui. D'ailleurs, l'élégante portion de littoral où il résidait n'avait pour ainsi dire jamais connu de faits divers.

Le père Guillard parla de l'inquiétude générale et affirma l'éprouver vivement.

Grandieu, qui n'était pas une baderne, sourit au pataquès. Il répondit que, sans doute, la police ferait un peu de remue-ménage pour assoupir la conscience publique. On patrouillerait, on importunerait les habitants suspects, les adolescents, les chômeurs, les étrangers sans le sou, les célibataires mal famés. Au reste, il arrivait que des coupables soient appréhendés à la faveur de ces opérations, qui intimident toujours les faibles.

– Les gens n'ont pas tellement peur de la jeunesse, chez nous, dit le père Guillard.

Il était indigène, tandis que Grandieu était continental.

– Ce qui effraie, continua-t-il, c'est plutôt que ce soit un professionnel. Un truand. Un assassin, vous comprenez : un assassin.

Grandieu le tranquillisa. Allons donc, les truands sont du côté de

l'État, ils ne commettent pas ces sottises. Ce sont les gosses qui... L'idée qu'un truand à mitraillette eût pu envahir la cuisine de la vieille femme, entre son chat et ses pantoufles, le mit de bonne humeur.

– Non, Guillard. Des gosses. Des gosses. Peut-être même des mineurs !... Et ça, ajouta brusquement Hugo Grandieu, ça ça me fait gerber. La responsabilité des... On ne surveille plus les...

Le père Guillard posa des questions sur la délinquance juvénile. Grandieu, en réalité, ne savait pas grand-chose et il l'avoua. Il avait, lui, une formation d'ingénieur, il avait travaillé dans des bureaux, il était un scientifique, un militaire : mais pas un flic.

Tous deux en fréquentaient, des flics. Ils échangeaient des opinions à ce sujet. Ils auraient des renseignements sur l'affaire. Monsieur Guillard remarqua naïvement que les cambrioleurs avaient été adroits, pour des amateurs. Ne laisser ni empreintes ni traces, malgré la boue de l'autre nuit...

Grandieu haussa les épaules. Ils portaient des gants, tous les motards en ont. Les traces de pieds, cela se brouille avec la semelle. Dehors il y avait du ciment, des gravillons, du pré, un chemin vicinal bitumé, que l'averse avait battus et lavés dix fois. Du moins on était sûr qu'ils avaient été plusieurs : le carrelage de la cuisine était une telle porcherie. Non, aucun désordre.

– Ils n'ont pas perdu la tête, dites, avec cette morte sur les bras.

Monsieur Grandieu demanda à Guillard pourquoi il ne brûlait pas l'ancienne peinture au chalumeau. Il serait allé beaucoup plus vite. Le père Guillard prétendit que le grillage était trop fragile. Ça ne tenait plus que grâce à la peinture qu'il y avait dessus : à l'intérieur, c'était tout pourri.

En ce cas, suggéra Grandieu, n'était-il pas préférable de ne rien gratter ? Le père Guillard fournit des arguments, allégua le juste milieu.

Vers la fin de l'après-midi, ils souhaitèrent un beau temps sec. Au moins quand Guillard poserait la première couche. Le peintre dit qu'il suffisait d'être patient. Hugo Grandieu, pétulant, était d'un autre avis. Cette clôture grattée lui torturait la vue.

Oui, du blanc, comme d'habitude. À peine cassé, coquille d'œuf pâle. C'était le plus élégant, avec les haies, le chèvrefeuille, les prodigieux rosiers.

Le vert foncé, lui aussi, était distingué. Mais cela dépendait de l'effet à produire, sans nul doute. Le style que l'on affectionnait. Car le blanc cru était ceci, le blanc cassé était cela, le vert foncé était encore

autre chose. Quant au noir, il eût paru sombre : du moins, c'était la conviction de madame Grandieu. Elle se portait comme un charme, merci.

Le blanc était bien le ton le plus clair, reconnu le père Guillard. Il n'accepta pas de vin avant l'heure de la sortie des classes, qu'on entendit sonner à la gracieuse école du quartier : trois jolies maisons couvertes de tuiles, murs blancs, fenêtres de poupée, dans un immense et ravissant jardin. Les petits enfants mignons et décents, eux aussi. Sans racaille dedans, précisa monsieur Grandieu, qui ajouta :

– Oui, on est entre soi... Oh, je sais, ce n'est pas charitable, mais il faut être réaliste. Les enfants des, des employés de maison par exemple, seraient malheureux s'ils devaient aller à l'école ici et, ensuite, retourner dans leurs... Enfin, vous vous êtes bien, Guillard : le vieux Saint-Rémi, pardon. Ça devient du luxe. Et d'ici qu'on ait tout rénové...

– Je serai mort avant qu'on nous expulse, prédit le père Guillard.

Hugo Grandieu protesta, sollicita des nouvelles de Marc. Il ne venait pas aider son père aujourd'hui ? Ah oui, trop de travail : cette scolarité, cela accapare. Enfin, il serait qualifié, diplômé en somme. Monsieur Grandieu ricana sur le mot diplôme, le père Guillard aussi. Ils se portèrent une santé.

Ils eurent des points de vue sur l'âge d'homme, le travail manuel, l'armée, l'immobilier et ses escrocs, les fonctionnaires corrompus, la fin de toutes choses, le drôle de siècle. Hugo Grandieu acheva sans façon la bouteille avec son peintre : un petit vin local à sept ou huit degrés, il n'était que temps. Il répéta fortement que l'île manquait de vignes. Elle avait eu un cru si aimable. Mais les vieux mouraient et on arrachait les ceps. On boirait du vin préparé sans raisins, une infection qui vous ronge les boyaux et dont les bouteilles en plastique pollueraient tout le littoral. Quel dommage c'était, avec un climat si admirable, si propice aux cultures. Grandieu le pensait. De vrais étés. De vrais hivers. Des printemps paradisiaques, des automnes émouvants. Oui, un climat. Sauf cette année : on ne savait pas expliquer pourquoi, mais on avait l'impression que ça commençait mal. C'était réel : on pouvait sentir ces choses-là. L'Homme avait des pouvoirs méconnus, des certitudes infuses.

Jean Roquin n'était rentré chez lui qu'à deux heures de l'après-midi. Il avait trouvé sa femme dans un état proche de la crise de nerfs.

Haut, vigoureux, sanguin, il était aussi violent qu'elle mais il n'aimait ni les scènes ni les cris.

Il s'assit à la cuisine et déjeuna de rillettes, l'air désabusé, tandis que Simone Roquin, lancée d'un coup, hurlait. Il ne répondait pas, ne la regardait même pas. Debout, embarrassée de ses bras, elle tournait, piétinait, harcelait, et sa gueule claquait. Roquin supposa qu'elle avait ses règles : devenues rares, elles demeuraient volcaniques, acerbes, meurtrières.

– C'est Claire Fouilloux. Hein. C'est elle que t'es allé voir ! Cette pouffiasse. C'est elle. La Fouilloux ! Hein ! accusait Simone Roquin, plus brutale qu'émue. Son mari négligea de nier.

Elle avait d'ailleurs raison. Claire Fouilloux, une gamine de seize ans et demi, soulageait cinq ou six pères de famille, dont Jean Roquin. Elle était employée à l'usine de chaussures Baron ; elle y cousait des empeignes. Mais elle était souvent absente, et toujours en retard. On la renverrait bientôt. Elle en trouverait vite d'autres, des empeignes, plaisantait-elle. Ses parents l'assommeraient ? Qu'ils n'aillent rien lui reprocher. Si son vieux l'avait pas tripotée et à moitié violée toute gosse – oui, qu'il la ferme. Quant à sa charogne de mère... là aussi elle en aurait raconté long.

Les parents Fouilloux, en effet, ne réagissaient pas. Claire ramasserait bientôt ses cliques et ses claques, elle ferait sa vie sur le continent. Elle avait déjà de quoi.

En réalité, les hommes mûrs qu'elle rançonnait (cela se passait invariablement à l'heure du déjeuner) lui abandonnaient cent francs ou environ. Elle quémandait davantage, ou des cadeaux, une gentillesse. Ils prétextaient grossièrement que la chambre était ruineuse.

Ils ne mentaient pas. À Saint-Rémi, on avait peine à trouver où coucher avec une mineure, si on voulait un lit, un siège de w.-c., de l'eau courante, un bidet. Les hôtels de passe se méfiaient, et on se connaissait trop entre familles. Il fallait changer de niveau social, louer au Sphynx-Club.

C'était une auberge de week-end pour les continentaux fortunés. Ils venaient là filer de rapides adultères gastronomiques, luxueux, sans conventions, qu'ils portaient sur leurs notes de frais.

Le personnel du Sphynx-Club commençait à la connaître, Claire Fouilloux. Elle leur souriait, bonne fille. On la toisait, on plissait les lèvres, on s'inclinait ironiquement devant le miché mal à l'aise qui donnait de trop gros pourboires et qui acceptait la pire chambre au pire prix. Le couple saugrenu prétendait monter se rafraîchir, puis aller déjeuner. Ce mensonge ne variait jamais. Les papas s'échappaient dès treize heures, Claire hirsute à leur bras. Elle avait besoin d'un secours, elle n'aurait pas osé descendre seule après eux.

Claire Fouilloux était brève et maigre. Sans seins, presque sans figure ni fesses, du goût des mâles. Elle avait le menton effacé, les traits falots, les oreilles décollées qui lui sortaient des tifs, les poings serrés, l'œil vide, à grandes comédies compliquées, comme si elle avait fait jouer des faux cils un peu trop longs et posés de travers.

Moins petite, on l'aurait prise pour une adulte, cependant, si elle avait déguisé son museau et maquillé sa carte d'identité. Mais ses papiers lui donnaient seize ans, sa figure n'avait pas d'âge, son grand ventre osseux évoquait une femme morte. Les amateurs s'excitaient sur son état civil et négligeaient le reste.

D'ailleurs elle était agréable, elle avait bon caractère ; elle ne pensait de mal que d'elle-même, des salauds ou des gens.

– Oui ! hurlait Simone Roquin, la lèvre retroussée, c'est la Fouilloux ! Claire Fouilloux ! Ton sac d'os ! Ce cadavre ! Ah t'aimes ça. Ah t'en tiens. Ah c'est des petites filles qu'il te faut maintenant. Ah c'est ça. Tu vas faire les sorties d'école. Qu'est-ce que t'attends ? Mais vas-y. Vas-y ! Sors-leur ta queue aux gamines ! Sors-leur ta queue ! Si au moins ça te fait bander une fois dans ta vie. Impuissant. La Fouilloux !...

Elle lui sauta à la figure, mais avec une retenue qu'ils sentirent. Il la repoussa d'une main, sans frapper. Et elle n'enfonça pas ses ongles, qu'elle avait avancés pour lui déchirer une joue.

Elle se replia contre la cuisinière et elle se remit à hurler.

– Ah oui les petites filles ! Ah ah ah. Les mêmes. Voilà c'qu'i te faut ! Des mêmes ! T'en violerais bien hein vieux dégueulasse ! Dis-le : t'en violerais bien !... Vieux sadique. Et des p'tits garçons, tant qu'tu y es ?... Tu vas t'faire enculer aussi ? Ordures !... Mais t'as qu'la Fouilloux hein ! L'araignée ! T'as qu'ça ! Cette sauterelle ! T'as qu'ça hein ! T'as qu'ça !... Ah j'te dégoûte hein ! Ahh. Aaahhh !...

Elle bondit à nouveau sur son mari. Elle avait saisi le couvercle d'une cocotte en fonte.

Il se leva brusquement, il la désarma. Il se rassit, en affectant d'être calme, de continuer à manger.

Un instant, elle fut paralysée. Elle haletait. Puis elle reprit en grondant, avec un râle qui s'enfla peu à peu et rejoignit le hurlement, tandis que son débit se précipitait :

– ... Et combien t'as claqué pour l'enfiler cette traînée. Tu t'en fous d'en claquer quand c'est pour le cul hein. Là tu t'en fous. Tu fais pas de comptes. Tu discutes pas. Tu casques. Là tu casques tu discutes pas. Elle peut te faire bouffer sa merde la Fouilloux là tu casques. T'aimes

ça en claquer pour le cul hein. À quatre pattes elle te la fait bouffer sa merde la Fouilloux. Et toi t'en redemandes. Il te la faut ta merde, au prix de l'or il te la faut tu t'en fous ! Ordure. Salaud. Salaud. Salaud. Eh ben – eh ben tu peux raller les lui bouffer ses crottes à la Fouilloux ! Tu peux raller lui sucer le cul à l'araignée ! Ah ah ! Tu vas avoir tout ton temps pour ça ! Tout le temps que tu veux ! C'est pas moi qui va te déranger ! Ah ah tu peux bien le claquer ton fric pour ce qu'on en voit ! C'est pas moi qui va t'empêcher ! Qu'est-ce t'attends donc pour la ramener ? T'es chez toi ! Qu'est-ce t'attends ?... Vieux salaud. Ordure. Ordure. Ordure. Ordure. Ordure. Tu peux y raller !

Elle émit ses menaces habituelles de divorce, de départ immédiat. Elle récita une vieille litanie d'invectives contre leur métier, leur terre, leur baraque (l'exploitation appartenait à Roquin), leur mariage, le passé, le présent, le passé, l'avenir, le passé. Elle exprima le désir de tuer les autres et de se suicider : elle croyait en Dieu, au moins, on lui rendrait justice dans l'au-delà. Elle estimait que quand c'était trop c'était trop. Elle avait droit à la tranquillité, à la sainte paix. Elle avait travaillé et travaillait encore comme une chienne : elle méritait, sinon du respect (elle n'en demandait pas tant) ou de l'affection (elle n'était pas folle à ce point), du moins un peu de calme, de repos, de repos. Mais son mari lui refusait même cela. Alors où ? Qui ? Quand ?...

Elle poursuivit dans ces grandes vues, s'écorchait la gorge, oubliait l'adultère. Elle en tirait rarement un motif oratoire fécond, il est vrai. Puritaine, elle détestait coucher avec son mari. Elle haïssait tout ce qui était physique, sauf la mangeaille et les coups. Elle était intimement satisfaite que Jean Roquin se vidange hors d'elle. Parfois, dans ses crises de démence, elle osait le lui brailler : elle aurait même payé une pute pour être débarrassée définitivement de cette saloperie. La Fouilloux ou une autre. De sa poche.

– De ma poche ! De ma poche ! hurla-t-elle.

Le dégoût, le mépris lui inspirèrent de montrer les muqueuses de ses lèvres. Cette grimace de guenon menaçante était familière à Jean Roquin : elle annonçait le sommet de la scène. Il fut sur ses gardes.

Elle se jeta une troisième fois sur lui. Elle avait attrapé un couteau.

Il se dressa devant elle, lui balança tout son bras contre une oreille, d'un énorme élan. Elle tomba. Il se pencha, lui arracha le couteau. Elle hurla, s'empoigna elle-même à s'en déchirer les jupes. Elle sanglota.

– Tu m'emmerdes, dit-il pesamment, à voix basse.

Elle se remit debout. Elle léchait ses larmes. Elle aspira sa salive

mousseuse, qui coulait.

– Assez ! Assez ! Assez ! hurla-t-elle. Assez ! Va les retrouver tes putains ! Assez ! Assez ! Assez ! Mon Dieu !... Assez !

Elle oscillait, elle allait s'écrouler, s'assommer, se détruire.

Jean Roquin la gifla, lui saisit les poignets, la secoua. Elle parut se défaire. Il la toucha, hésita à l'embrasser, renonça.

Un peu après, ils étaient attendris, calmés. Elle s'assit près de lui, à table. Elle accepta même, sur une pointe de couteau, une noix de rillettes, un cornichon, en hoquetant.

Parfois elle s'en tenait là ; parfois la scène comportait une seconde partie ; Roquin sentit que ce serait le cas. Elle se revigora. Elle gardait les joues pâles, mais ses yeux redevenaient fiévreux, féroces.

Elle se relança à propos des enfants, thème rituel de cette phase de la crise. Elle aimait se réconcilier avec son mari au détriment d'un de leurs fils, qui s'en rappellerait longtemps.

Leurs enfants. Ah !... Ceux qui étaient à l'armée, bien entendu, n'écrivaient jamais. Sauf pour réclamer de l'argent, exiger des colis. Des douceurs ! Il leur fallait des douceurs ! Et ça ne vous répondait même pas merde, ça passait ses permissions Dieu sait où, on s'était torturé pour eux, mais je t'en fiche. Quant à Julien...

Madame Roquin eut soudain en mémoire ce qu'elle avait découvert. Elle s'enflamma. Julien ! Elle avait failli oublier ça !

Ah mais oui ! Mais Jean Roquin ne savait pas encore la plus belle de la journée ! Ah mais non ! Il n'était pas au courant ! Mais il ne savait pas ! Mais il ne savait pas ! Ce qu'il venait de foutre ce petit salopiot de Julien !...

Elle gloussait, riait, étincelait. Elle fit du mystère, du genre. Elle aimait mettre en scène ses dénonciations, ses autodafés.

Elle tira Jean Roquin dans le jardin. Elle lui montra avec véhémence, avec enthousiasme, les traces de pas à travers le terrain humide. Elle lui demanda cinq ou six fois ce que cela voulait dire.

Roquin dit qu'elles étaient très espacées, les traces. Madame Roquin prit un masque indigné, comme si on l'injurait. Il avait couru, le salopiot, voilà tout : mais c'était lui ! C'était lui !

Jean Roquin joua le jeu, gagné par la colère de sa femme. Il était brutal, obtus, formaliste : les preuves contre Julien étaient évidentes, indiscutables. Il douta cependant que l'enfant eût osé sortir la nuit : les traces dataient peut-être de ce matin seulement ? Cela restait très grave, d'ailleurs, très grave.

Simone Roquin fut à nouveau scandalisée. Non, non, c'était cette nuit. Pas ce matin. Cette nuit ! Elle dévida brillamment ses déductions. Elle risqua même un rapprochement entre la fugue de Julien et la fameuse vieille assassinée dans le journal d'aujourd'hui. Roquin n'avait pas lu ?... Une vieille ! Qu'on avait égorgée chez elle. Un village à deux ou trois kilomètres d'ici. Les murs barbouillés de sang. Ah, il n'avait pas lu ? Dommage, elle n'avait plus le journal. Oui, une femme encore belle, peut-être cinquante-cinq ans, éventrée du cou jusqu'à la nature, les tripes dehors. Un crime sadique, et ils avaient pas perdu leur temps : six millions elle avait. Dans son linge, l'imbécile. Six millions !

Jean Roquin haussa les épaules. Sa femme exagérait. Un morpion de dix ans. Non, d'ailleurs la faute de Julien était bien pire. Un gosse qui tue, au moins, on le comprend : c'est un fou. On le soigne. Mais Julien, lui, n'était pas fou du tout. Il avait désobéi. Il cachait quelque chose. Il avait une autre vie.

– Pas fou ça non ! Pas fou, oh là non ! psalmodiait Simone Roquin, comme pour suggérer que l'enfant avait des malices subtiles, monstrueuses, une intelligence qu'on ne soupçonnait même pas.

La femme et le mari s'accordèrent. Ils décidèrent de grandes mesures contre le mioche. Ce soir, à son retour, Julien aurait à s'expliquer. On tuerait le ver dans le fruit avant qu'il soit trop tard.

Les Roquin visitèrent leurs cultures. La saison serait mauvaise. Ils envisagèrent vaguement des remèdes, des travaux, des achats. Ils se jouaient la comédie d'être réfléchis, avisés, maîtres d'eux. Ils parlaient durement, sans se regarder. Leur tension montait. Ils ne pensaient qu'au soir.

Julien rentra à huit heures, chose qu'on lui permettait.

Il n'était pas inquiet. Il avait vidé ses poches.

Personne dehors. Aucune lumière, sauf à la fenêtre de la cuisine. Rien d'anormal. Julien passa la porte d'entrée et négligea d'allumer le plafonnier du couloir.

Il était à deux mètres de la cuisine, quand on se jeta sur lui. On l'empoigna par un bras, on hurla.

Sa mère l'avait entendu et s'était mise à l'affût. De son coin de couloir, dans un renforcement de porte, elle avait guetté et étudié sa silhouette, vaguement découpée sur le vitrage de la porte d'entrée. Elle avait repéré l'endroit qu'elle agripperait.

D'un coup vers un interrupteur, elle donna de la lumière. Julien eut un vacillement des jambes. Puis il se renfrogna, se contracta,

ferma presque les yeux. Ces séances-là tombaient n'importe quand, il était toujours prêt.

D'abord, il éprouva une curiosité pour le prétexte qu'elle aurait. Puis, secoué avec une brutalité anormale, il ne pensa plus rien.

Simone Roquin interrogea et frappa Julien là, sur le carrelage mal éclairé du couloir, marqué de pas boueux. L'ampoule était faible. Cette lumière entre chien et loup, jaunâtre, sinistre, miséreuse, convenait aux corrections, et les Roquin l'appréciaient. Une odeur de soupe, poireaux, navets, carottes, sortait de la cuisine. Dans l'île, on disait qu'une marmite au coin du feu doit sourire. Chez les Roquin, elle crachait, sifflait, se martelait elle-même en faisant battre son couvercle. Car Simone Roquin avait la passion de tout exécuter à fond. C'était son mot, son jugement, son principe. On lavait à fond, balayait à fond, cuisait à fond, discutait à fond, inspectait à fond, apprenait à fond : et ce qui n'était pas fait à fond n'était pas fait du tout. Cette règle mettait une grimace de vertu sur sa haine perpétuelle des choses et des gens.

Les questions qu'elle posait à Julien n'appelaient pas de réponses : elles ajoutaient simplement de la couleur aux secousses et aux claques. L'enfant n'eut pas de peine à demeurer muet, sa mère criait trop.

Puis elle le lâcha d'un grand coup, comme s'il était devenu gluant.

Maintenant il devait répondre, s'expliquer, raconter, avouer, ou sinon. Julien nia tout, même les traces. Il ne savait rien, n'avait rien fait.

C'était sa tactique face aux plus forts que lui : résister en bloc. Argumenter, imaginer des phrases, donner le change, ruser, mentir, devant les grandes personnes ? Non. Pas plus que si un éléphant vous charge.

Son père avait suivi l'interrogatoire. La mauvaise tête de Julien l'avait exaspéré. Il en eut assez. Il entra en scène. Noyé de cris et de coups, l'enfant ne le vit pas tout de suite.

– Pousse-toi. Va dans la cuisine, ordonna Jean Roquin à sa femme. Et toi, torse nu.

Julien, étonné, regarda son père. Roquin, manches retroussées, avait une chaîne qui lui pendait au bout d'un bras. Un clebs à eux, mort quelques années plus tôt.

Comme l'enfant hésitait à enlever son pull-over, Simone Roquin, revenue là, se jeta sur lui et lui arracha le vêtement en criant. Il secoua la tête et défit plus docilement sa chemise.

Solennellement, d'une voix sourde, Jean Roquin demanda à Julien

d'expliquer pourquoi il était sorti la nuit précédente. Le gamin baissa la figure, nia. Roquin resta calme, grave, et répéta lentement sa question. Julien ne dit rien. Roquin prit son temps, planta ses yeux sur le petit, souffla par les narines, patienta encore, en mauvais acteur qui sait impressionner les imbéciles en foule. Il posa sa question une dernière fois.

Julien ne répondit pas ; ses lèvres tremblèrent ; il lui vint honteusement, rapidement, une larme à chaque œil. Son père lui poussa le crâne pour le retourner, le retint par un bras et frappa.

Simone Roquin accompagnait :

– Le salaud ! Le petit salaud ! L'ordure ! hurlait-elle.

Elle s'enfonçait les ongles dans les paumes, elle regardait la chaîne, le bras, la victime. Elle était rouge d'excitation à en éclater.

– Le petit salaud ! hurlait-elle. Salopiot ! Salopiot ! Ah tu l'as pas volée celle-là ! Ah tu l'as pas volée au moins celle-là ! Mais qu'est-ce qu'il a foutu cette nuit ? Qu'est-ce qu'il a foutu ? Qu'est-ce qu'il a pu aller foutre ? Mais il le dira ! Il le dira la vache ! Je te jure qu'il le dira ! Jusqu'aux os on le démolira ! Mais tu le diras ! Tu le diras ! Je te jure que tu le diras ! Le petit salaud ! La petite ordure ! Qu'est-ce qu'il a fait encore ? Qu'est-ce qu'il a encore fabriqué ? Non mais on en a pas assez d'emmerdements comme ça ? Non mais tu crois pas qu'on en a pas déjà assez comme ça des emmerdements ? Non mais tu crois pas qu'on en a pas plein le dos à cause de toi ? Tu crois que ça suffit pas ? Ça te suffit pas ? Ça te suffit encore pas ? On en a pas encore assez bavé à cause de toi ? Il faut aussi qu'on crève à cause de toi ? Ça te suffit pas ? Faut que tu continues ? Faut qu'tu continues ? Ah faut qu'tu continues. Ben on va continuer nous aussi ! Ah maintenant c'est fini ! C'est fini ! Fini ! On va pas se laisser faire figure-toi ! On va pas se laisser avoir ! Oh mais tu nous auras pas ! Si tu te figures que tu nous auras ! Tu nous auras pas !... Mais il nous tuerait ! Mais il nous tuerait ! Mais c'est plus possible ! Mais c'est plus possible ! Mais c'est un supplice ce gosse ! Mais je peux plus ! Je peux plus ! Mais on peut plus ! Personne pourrait ! Mais c'est une croix !...

Elle hurla si rudement le mot croix qu'elle fut blessée. Elle se courba, toussa, cracha un glaviot sanglant qui colla à sa lèvre.

– Il me tuera ! Il me tuera ! gémit-elle en allant boire un peu d'eau à la cuisine.

Jean Roquin cessa en même temps de frapper : il avait senti que la chaîne retombait à vide. Il aperçut par terre, devant ses pieds, une chose rouge, molle, mouillée, sans forme explicable. Roquin contempla son fils.

III

Alain Viaud tendit le bras gauche et montra à Marie-Antoine Péréfixe un cercle de garçons assis dans l'herbe, à quelques mètres.

La bande n'avait pas été si nombreuse depuis les vacances de Pâques. Certains manquaient, il y avait des nouveaux, on remarquait un groupe d'inconnus qui n'avaient pas le genre habituel. Ceux-là discutaient avec les plus âgés.

Les garçons s'associaient à leur fantaisie. Ils étaient cependant sensibles aux identités d'âge, de classe, d'école, et aux proximités de domicile. Quant à la bande de Joachim Lescot – Viaud et Marie-Antoine –, on la tenait un peu à l'écart. Ils étaient trop petits : on préférerait ne rien leur dire, de crainte qu'ils répètent. On les supposait étourdis, imprudents, presque dangereux.

Ils babillaient dans leur coin de prairie, indifférents à ce que tramaient les autres. Le soleil les ravissait ; on était bien.

Péréfixe, un garçonnet un peu bête, très coquet, était l'ami principal de Joachim Lescot. Il avait quelques mois de plus. C'était donc Viaud l'aîné. Les parents de Péréfixe tenaient une papeterie-journaux près de l'école où ils allaient tous trois.

– Eux là-bas ? demanda Marie-Antoine.

– Non pas eux, dit Alain Viaud. Lui !... Et puis lui !...

– Eux-là ? Qu'est-ce qu'i z-ont ?

Viaud baissa le bras. Personne au monde n'avait encore remarqué qu'il était gaucher : les petits n'y prenaient pas garde, les grands ne voyaient même pas Viaud, et, à l'école, il cochonnait tout de la main droite. On s'était seulement aperçu qu'il louchait, parce qu'il fallait plaisanter dessus.

– I z-ont rien, fit Viaud, qui avait oublié ce qu'il voulait dire.

– Alors rien, admit Marie-Antoine, conciliant.

Il prit une bonne tête intéressée. Il adorait le calme plat. Ce coin de pré était très joli. On ne s'ennuyait pas du tout, non.

– Ah si, je sais c'qu'i z-ont, reprit Alain Viaud après un moment.

Parce que lui, attends... Ça y est. Lui, il lui met sa biroute dans sa turbine à chocolat, alors lui il a sa biroute en chocolat. Voilà.

Il avait montré des garçons qu'il n'avait jamais vus. Marie-Antoine n'avait aucune notion de turbine, il redemanda.

– Alors lui, répéta paisiblement Alain Viaud, il lui met sa biroute dans sa turbine à chocolat, et lui il l'a après celle à lui en chocolat.

– Qui, lui ? dit Marie-Antoine.

– ... Lui ! Parce que c'est lui ! Il lui met sa biroute dans sa turbine à chocolat, et puis alors après, lui, il a sa biroute en chocolat !

Viaud écarta largement les bras d'évidence.

Joachim Lescot mâchouillait du trèfle et n'écoutait pas.

Cette fois, Marie-Antoine eut une petite bouffée de pensée qui avait peut-être un rapport avec ce que racontait Viaud. Il sourit, en coquin :

– Sa goulotte ?

Alain Viaud soupira : il ne savait pas ce mot, qu'on employait dans une région de l'île où Péréfixe était né.

– Tu sais, expliqua-t-il placidement, c'est facile !... Lui, il a la biroute en chocolat, parce que lui, il lui met sa biroute dans sa turbine à chocolat. Tu comprends ? Parce que c'est du chocolat !

– Qu'est-ce que je fais, moi ? dit une voix rieuse derrière eux.

C'était Hervé Pellisson qui leur rendait visite.

– Voilà Paillasson, il a sa biroute en chocolat, dit Viaud.

– Tais-toi Mille-pattes ! dit Hervé, bonasse. Dis pas ces mots-là avec mon cousin !

Il bisa Joachim, puis Marie-Antoine. Il serra la main à Viaud. Il s'assit près d'eux. Il recherchait la compagnie des trois enfants, malgré la différence de taille entre eux et lui, et sa voix presque un peu muée. Elle redevenait claire et gaie quand il leur parlait.

Il allongea ses jambes et les écarta en équerre. Il invita son cousin à s'asseoir là. Il se l'appuya contre le torse et eut ses cheveux dans le nez.

Joachim aimait qu'on le caresse. Il aimait aussi entendre le ventre d'Hervé résonner dans son dos, à cause des paroles, des rires, des exclamations. Le ventre s'effaçait, ressortait, vibrait. Une boucle de ceinture gênait un peu : Joachim se décala et il ne la sentit plus.

– Eh t'as perdu qu'qu' chose, dit rapidement Viaud à Hervé, en

montrant du doigt une touffe d'herbe, derrière.

Hervé regarda : il n'avait rien perdu. Il comprit et il rit. Alain Viaud faisait cette farce à tout le monde. On s'y laissait prendre chaque fois.

– On a beau savoir tu m'as encore eu Nœuneuil ! dit Pellisson.

– Non j'ai eu ça, répondit Viaud.

Il explora sa culotte. Il extirpa un élégant collier de chien en cuir souple, menu, luxueux et neuf. Ah ce chien-là ! Ils accrochent des choses riches à leurs chiens ! Ils étaient pas fauchés !

– Où tu l'as eu, dans un magasin ? demanda Hervé, intéressé.

– Sur le chien j'l'ai eu, dit Viaud.

– T'as un chien ? demanda Marie-Antoine.

– Le collier, dit Viaud.

– Justement, dit Marie-Antoine, nous non plus ma mère elle en a pas un chien comme ça. Y en a des dorés.

– Des chiens dorés, dit Pellisson, Marie eh !

– C'est le collier non, dit Marie-Antoine.

– Eh comment tu l'as eu ? dit Joachim, enthousiaste.

– Sur le chien, dit Viaud. La vioque, une vioque, c'était son chien tu comprends ? Avec une laisse. T'enlèves le chien, t'enlèves la laisse, et puis t'as l'collier.

– Ah oui si i mord pas, dit Marie-Antoine.

– Elle faisait quoi ? dit Joachim Lescot.

– Moi j'étais dessous, dit Viaud, un banc avec le chien tu sais.

– Il mordait pas ?

– Moi un chien i mord pas, dit Viaud, on s'est marrés sous le banc et puis il s'est barré, et puis moi.

– Moi j'ai rien, dit Péréfixe.

– Moi j'ai un truc ! cria Lescot.

Il repoussa un peu le ventre de Pellisson et se fouilla une poche.

– Je l'donne à Marie-Antoine ! dit Joachim en tendant l'objet.

On sifflait d'admiration. Péréfixe accepta, mais il dit :

– Je peux pas le garder, ma mère elle va le voir, elle va croire que je l'ai pris. Alors tant pis !

– Moi non plus, dit Lescot.

– Moi si, dit Alain Viaud. Tu me le donnes ?

– D'accord, dit Marie-Antoine, je te l'donne après moi, d'accord tout à l'heure ?...

Hervé lissait doucement l'intérieur des cuisses de Joachim calé contre lui. Il lui demanda de raconter le vol. Un coup de chance, d'après Lescot.

Sa mère l'avait envoyé au bar-tabac Vasseur acheter deux cartouches de cigarettes pour ses clients. Il avait rangé les cartouches dans son sac à provisions, puis il avait regardé les présentoirs d'illustrés. Ils étaient au bord d'une table où quelqu'un consommait.

– Et t'as piqué ça sur la table ? dit Hervé, sensationné.

– Oui.

On resiffla : il était doué Lescot, pour son âge.

Mais le client, alors ? Il était là ? Joachim répondit, grisé, d'une voix trop rapide et criarde :

– Là non juste il s'est levé, c'est madame Vasseur qui l'appelait au comptoir pour téléphoner, elle a dit monsieur votre numéro ! Moi j'ai vu le stylo, alors j'ai regardé si on me voyait et puis après flop ! Eh il avait même laissé son porte-monnaie !

– Non il aurait gueulé t'as bien fait, dit Hervé Pellisson.

Sa main droite avait rejoint l'entre-cuisse de Joachim et lui tatouillait machinalement les génitoires.

– Tiens j'vais pisser, dit Lescot.

Il se leva, alla à deux pas, montra le dos, tourna la tête vers les garçons et continua son récit :

– Il a dit mais où qu'il est foutu mon stylo vous l'avez pas vu madame Vasseur eh dis donc ? Un quatre couleurs !

– Y en a des dorés, remarqua Marie-Antoine Péréfixe, ma mère elle en vend, y en a même avec six couleurs !

– Ça coûte trente francs ceux-là à quatre ! annonça Hervé.

Il n'avait aucune idée du prix, il désirait simplement flatter son cousin.

– Quoi ? cria Lescot. Combien ? Ça fait combien ?

– Non deux mille, corrigea Marie-Antoine, chatouillé dans son amour-propre familial.

Joachim parut trouver deux mille très bien. Jamais il n'avait imaginé qu'il volerait un jour quelque chose d'aussi cher. Deux mille

francs !

– Ça en fait du pognon !...

– Oui dis ! renchérit Hervé, complaisant. Il avait réinstallé le petit comme avant, mais il attendait un peu pour remettre la main.

Péréfixe se leva à son tour et il alla pisser.

– Eh t’as perdu qu’qu’ chose ! dit rapidement Alain Viaud.

Marie-Antoine se retourna, chercha des yeux par terre, puis il secoua la tête et traita Viaud de crétin.

– T’as qu’à le faire ! Fais-le à moi ! Fais-le-moi à moi ! tu verras ! protesta Alain Viaud.

– Et il a pas cru que c’était toi ? demanda Hervé.

– Si mais pas lui ! dit Joachim. C’est madame Vasseur elle a dit au monsieur monsieur ! Y a qu’un voleur alors c’est le petit Lescot ! Là dans le coin ! C’est quand même pas lui monsieur quand même !

– Elle a dit ça ?

– Oui et lui il a dit non non quand même pas j’veais pas accuser va t’inquiète pas mon bonhomme non je...

– Mon bonhomme ! ricana Alain Viaud.

Joachim le tapa en riant :

– Arrête, seulement après madame Vasseur elle m’a dit eh Lescot tu l’as pas vu toi le stylo du monsieur un quatre couleurs eh ?

– Et tu l’avais pas vu ? demanda Péréfixe, qui ne suivait plus.

– Si mais j’ai dit non parce que j’ai dit je vais regarder par terre ! Pasque si i s’était méfié tu comprends moi je dis oh je le vois là par terre sous les machins et puis je fais semblant que je le trouve eh !

On admira l’astuce, l’adresse, l’audace de Joachim Lescot. L’histoire était à peine croyable. Mais le stylo était là.

Joachim recommença tout son récit. Hervé lui embrassait le derrière des cheveux et des oreilles. Alain Viaud s’écrivait sur la main avec le stylo.

Madame Théret, assise à sa caisse, appelle René. Elle patiente un instant, crie une seconde fois, hausse les épaules. Impossible de le tenir celui-là le mercredi. Une manie de vadrouiller. Et Dieu sait où il va. Pour ce qu’il y a d’intéressant par ici. On se demande même quelle bêtise on pourrait faire. Madame Théret essaie d’imaginer. Non, vraiment. À part des âneries. Elle soupire.

Elle se tortille sur son siège, elle appelle son mari :

– Edmond ?...

Long silence. Serait-il sorti, lui aussi ? Ce n'est pas son genre. Un mari de tout repos. Non seulement il ne tromperait jamais sa femme, mais il oublie un peu trop souvent de s'en servir. Louise Thérét ne s'en plaint pas. Elle n'est pas prude, mais ces saletés.

Elle passe dans l'arrière-boutique, appelle encore. Une faible réponse monte de la cave. Bon, Edmond fait l'inventaire des bouteilles. Un homme qui ne boit jamais. Une perle. Madame Thérét soupire. Il ne fume même pas. Il travaille. Il obéit. Il dirige. Madame Thérét se dit qu'elle a épousé un bonnet de nuit. Elle jure qu'elle ne sait seulement plus comment ils ont fait leurs trois gosses. Le pauvre aussi a dû oublier. Qu'est-ce qui les a pris. Enfin, tant mieux.

Une cliente entre. C'est la vieille madame Salorde et sa petite-fille. « La petite Salorpe », pense Louise Thérét, qui est caustique à ses heures. La gamine a cinq ou six ans. Les Salorde sont très connus sur l'île, très ancienne famille, le dessus du panier.

Madame Thérét n'était aucunement jalouse des femmes de ce milieu, pourtant si supérieur au sien. Elle n'enviait que les continentales. Qu'une touriste chic, en pantalon, bronzée, longue, lunettes de soleil remontées sur le front, pacotilles ruineuses, maigre comme une chèvre et la voix comme un aéroport, entre dans la boutique : et madame Thérét chavirait de rage. Elle qu'on jugeait belle, élégante, juste assez replète, elle n'était plus qu'un petit pot, une commère, une concierge bas du cul, une bonniche mal ficelée et mal attifée, devant ces prétentieuses de Paris. Des femmes qui réclamaient des produits impossibles sur un ton protecteur, vous souriaient comme à une attardée et n'achetaient presque rien. Ça ne les empêchait pas de vous empoisonner pendant une heure, avec leur genre, à sucer leurs lunettes pour vous cracher dessus.

Belle et élégante, au contraire, demeurerait madame Thérét devant les Salorde et toutes leurs semblables de l'île, qu'elle accueillait courtoisement.

Madame Salorde baisse les yeux vers sa petite-fille :

– Yolande voyons ! Ne mets pas tes doigts sur ce comptoir tu vas te salir ma chérie !

« C'est ça fous-les-toi au cul ce sera plus propre », pense madame Thérét, en veine d'ironie.

L'enfant préfère se toucher le nez. Madame Salorde fait la cliente avec talent. Elle ne lésine pas. Louise Thérét lui donne très bien la

réplique. Hélas non, elle n'a pas de vinaigre de mangues. Ni même de vinaigre de framboises ? Ni même de framboises. Cela se prépare chez soi, madame. Certes, madame, mais j'aurais souhaité, euh. Désolée, madame.

Yolande a rêveusement investi une de ses narines et elle l'occupe du pouce, en béant sur les rayons poussiéreux de chêne noirci. Tant de boîtes colorées ! Tant de bouteilles ! Tant de beaucoup, non, de bocal ! Tant de choses, de choses. La narine, bien grattée, s'humecte peu à peu.

– Je t'ai pourtant défendu Yolande ma chérie. À ton âge, voyons !

La fillette fronce les sourcils : quelle interdiction est-ce, déjà ? Ah oui, le nez. Zut pour le nez. Elle se fait indolemment essuyer le doigt coupable. Madame Thérét, du haut du comptoir, lui grimace un sourire. Ce ne sont pas ses filles à elles qui seraient aussi moches et gourdes. Des trésors, les petites Thérét.

– Et vos trésors ? dit madame Salorde. Je ne les vois plus ! Nous habitons, oh ! si loin !

– Elles vont bien, mais je vous remercie ! dit coquettement madame Thérét. Elles sont un peu plus grandes que cet amour, bien sûr, neuf et dix ans, bien sûr.

– Bien sûr, oui oui, oh ! oui ! Ça pousse si vite, si vite, oh, oui !

– Oh oui, oh, oui ! Ça pousse vite ! Ça pousse à une allure !...

– Oh, oui, à une allure ! C'est le mot ! On ne les voit plus grandir ! À peine elles naissent, et les voilà déjà mariées !

– Oh oui, oh. À peine ! approuve Louise Thérét.

– Je sais pas, de votre temps, mais de mon temps, on ne grandissait pas si vite ! dit madame Salorde. On restait plus longtemps petite fille, il me semble ! Tenez votre fils est-ce qu'on ne dirait pas déjà un grand garçon ? Ah ! Et pourtant il n'a que...

– Treize ans, complète madame Thérét. Eh oui ça pousse, ça pousse. À peine ils sont là et on ne les voit plus.

– Oui, oui, oh ! Ne m'en parlez pas !... À une allure !

– Oh, ne m'en parlez pas, c'est affolant ! Enfin... Vous l'aurez bien encore quelques années cet amour !...

– Oui, oui, oh ! oui ! Tout de même ! Cette chérie ! Ça ne pousse quand même pas si vite que ça !

– Oui, oui, oh non ! Il ne faudrait quand même pas exagérer ! Ça ne pousse pas si vite, oh non !... On a le temps de les voir les années !

– Oh ! oui, on a le temps ! oh oui, hélas, oh ! Comme ça passe !...

Elles émettent des soupirs protecteurs, nostalgiques et tendres.

Madame Salorde achète des confitures de gingembre, de bergamote, de cédrat, un flacon de marjolaine, cinq grammes de safran en filaments et deux onces de thé *Mao Feng cha*.

– Oui, oh ! Succulent, si fin, si léger, si délicat, oh ! Il n'y a que chez vous qu'on le trouve ! Rien que pour cela d'ailleurs ! Mais toute votre boutique est... Oh ! cet arôme !

« Je te crois qu'elle sent meilleur que la tienne ma boutique », pense sarcastiquement madame Thérét. Elle jette à la dérobée des regards carnassiers à la vieille madame Salorde, baisse les yeux avec pudeur, murmure « un thé très rare, il est très rare », tuerait un chat à coups de talons s'il y en avait un sous le comptoir.

Yolande a changé de doigt et de narine ; et, juste quand la grand-mère et la petite-fille vont sortir, René Thérét franchit la porte. Il tient son pull-over en boule contre un côté de sa figure comme s'il réchauffait une fluxion ; il traverse rapidement le magasin.

Madame Thérét n'aime pas que ses enfants rentrent par la boutique. Surtout René, qui est toujours dépenaillé, dans un état, un clochard. Qu'est-ce qui s'est passé aujourd'hui ? Une bagarre, sûrement. C'est encore un gnon qu'il dissimule avec son chandail. Il doit savoir boxer, quand on pense à la quantité de bleus qu'il a ramenés à la maison depuis qu'il trotte.

La porte tinta, les Salorde étaient parties.

– René ? appela madame Thérét.

Ce fut Edmond qui accourut, et il dit à mi-voix :

– Viens vite, c'est grave.

Madame Thérét prit l'air allons-y, elle franchit son mari et pénétra dans l'appartement. René était devant l'évier, il lavait sa joue, il s'était mis torse nu.

– Fais voir ça ! dit sèchement Louise Thérét.

Elle hocha du menton.

– Ça c'est un coup de couteau mon petit ami, je me trompe ?

René fit non.

Son père, tout blême, les avait rejoints.

– René, c'est terrible ! murmurait-il.

Edmond Thérét, père timide, mari feutré, était terrorisé par la

violence de son fils, de sa femme. Il se consolait avec les deux fillettes, qui étaient douces comme lui.

La blessure de René saignait à gros bouillons. Elle était longue, un peu courbe, les lèvres nettes. Elle s'ouvrait sur la joue droite, commençait sous l'orbite, descendait jusqu'au maxillaire. Il aurait fallu plusieurs points de suture.

– Si j'appelais le docteur Gorin ? suggéra monsieur Thérét.

– Pf, dit la Thérét, ce vieux singe ! Il l'enverra à l'hôpital, il est bon à rien. Quand il te vise une fesse il pique l'autre. Non.

Elle était en verve, décidément. Mais on ne rit pas.

– Montre si c'est vraiment profond ?

René, passif, approcha la joue. Sa mère, paupières plissées, fit l'experte, prononça mm, mm, bouche close ; et dit que ç'aurait pu être pire.

– Appelle Ambreuse, conclut-elle. Celle-là elle n'est pas bavarde, au moins, et elle n'exigera pas d'explications.

René se tamponnait la joue et le cou avec un torchon, qui devenait déjà écarlate. Les vêtements qu'il avait ôtés étaient inondés de sang, eux aussi.

– Je te demande rien maintenant, dit madame Thérét, mais y a d'autres morts ?...

René dit non.

– Si tu te mets à te battre au couteau, mon ami, il faut s'attendre à tout figure-toi. Ce sera lui ou toi ! affirma Louise Thérét, héroïque, comme si elle avait livré jadis cent combats au poignard.

– J'en avais pas, de couteau, murmura René.

Il raconta d'un seul jet une histoire exagérée, dramatisée, à moitié fausse : il voulait faire l'homme, le dur, se vanter, se protéger de sa mère en se couvrant d'une grande aventure.

– Non, dit-il, je me battais normalement avec un mec, pas des mecs d'ici, c'est des, euh... des copains de Saint-Loup... On se battait normalement et puis y en a un qui a voulu m'avoir par-derrière, c'est lui qui avait le couteau, heureusement je l'ai senti, alors je l'ai reçu là le coup parce qu'il m'a raté... parce que sinon c'était là, je sais pas il était cinglé.

René venait de se trancher la gorge avec l'index. Madame Thérét fut soudain choquée et effrayée. Le récit du garçon la révolta, réveilla ses peurs, sous forme de hargne et de colère. Elle imagina son fils dans un terrain vague ou une impasse de briques, à la pleine lune, seul

contre les Loups Noirs ou les Tigres Bleus, une terrible bande de voyous, fils d'ouvriers, de putains, chacun brandissant des coutelas, des rasoirs, des bouteilles cassées.

– Tu me raconteras ta vie plus tard, dit-elle. Pour l'instant, je ne veux plus que tu sortes. Je te l'interdis. Tu entends ? Tu entends ? Tu passeras la journée là, devant moi. Et je t'interdis de voir personne. Et tu as de la chance d'avoir... ça, sinon je te montrerais, moi, si tu es un gosse ou quoi. Des bagarres au couteau, à treize ans !... Même à n'importe quel âge, d'ailleurs !

La doctoresse Ambreuse passerait après dîner. Elle expliqua au téléphone ce qu'on devait faire en attendant. Monsieur Thérét sortit acheter les produits pharmaceutiques. Madame Thérét s'échauffait.

– ... Ici ! Devant moi ! Toute la journée ! Et quand tu retourneras au lycée ce sera pareil ! Je veux, tu entends, je veux la preuve que tu y seras allé ! On aura un carnet spécial que tu feras signer là-bas ! Tamponner par le proviseur ! Tous les jours ! Tu entends ! Et le reste du temps, ici ! Avec nous ! Et tes fameux copains, dehors !... Et la nuit, bouclé ! Bouclé !

Elle faisait le geste de tourner une clef dans une serrure. Puis René eut le droit d'enfin s'allonger. Il avait perdu trop de sang, il était blanc, il avait un vertige, il allait tomber dans les pommes, Louise Thérét le vit bien. Qu'il se dépêche ! Elle l'accompagna, laissa la chambre ouverte et dut quitter le garçon : des clients étaient entrés. Mais elle l'avait à l'œil.

Amélie-Lyane se demandait, comme souvent quand elle n'avait rien à faire, quel serait le meilleur nom : Amélie-Lyane Glairat, Amélie-Lyane Boitard, Amélie-Lyane Boitard-Glairat, Amélie-Lyane Glairat-Boitard. Jusqu'ici, par un caprice des parents, la fille portait le nom de son père et le garçon celui de sa mère. Malgré la notoriété de Glairat, Amélie-Lyane n'était pas satisfaite de ce partage : d'ailleurs elle aurait préféré, à tout prendre, le nom de jeune fille de sa grand-mère paternelle, mère de Maurice et épouse du pépé Gaston Glairat. Elle s'appelait Constance Pinon, avant la noce. C'était gentil, Pinon. *Amélie-Lyane Constance* aurait été le rêve. Quand son père serait député, elle... Ah ce même ! Encore François-Gérard qui sort sa boutique toute raide.

– Tu peux bien te promener avec ton zingouingouin en l'air, protesta Amélie-Lyane, ça-ne-m'in-té-resse-pas-du-tout !

François-Gérard ricana. Sa sœur ricana aussi.

Les rejetons de Laure et de Maurice avaient gardé, de leur petite

enfance, certaines habitudes de nudisme, sinon d'impudeur. Laure Boitard jugeait cela si gracieux, si éthéré. Cependant, Amélie, depuis la puberté, dissimulait énergiquement son corps. François, lui, profitait de son état de cadet, et de ses douze ans – s'il était seul avec sa sœur. Il prétextait un bain, se déshabillait, traînait tout nu, l'importunait.

Amélie-Lyane était accoutumée à ce rituel. Elle jouait les excédées, les dédaigneuses, juste comme il fallait.

– Encore un bain qui coule pour rien, je devine ça... commenta-t-elle avec ironie.

– Si ! je vais le prendre ! dit François-Gérard.

On entendait la baignoire se remplir. François détestait se laver : mais, quand il avait terminé ses exhibitions, il était obligé de faire semblant. Il fermait la porte, il agitait un pied dans l'eau, il grognait brouf, brouf, il se mouillait un peu les cheveux, remuait encore un peu son bain de l'autre pied. Puis il enfilait le grand peignoir de papa et il se versait de l'eau de Cologne sur le crâne et les orteils. Il débondait la baignoire. Pendant qu'elle se vidait, il s'admirait dans la glace, flatté de soi, parodiant un clown ou sa mère. Vous êtes très joli, très beau, François-Gérard. Il simulait un nez de lapin. Vous êtes très lapin, très, très, François ! Et la bistouquette, oui ?... Hum, pas mal. Pas mal, mon garçon. Il se finissait en trois coups de poignet, il entendait le dernier rot de la bonde. Il prélevait l'odeur de son sexe avec un ou deux doigts, qu'il reniflait, délecté, en quittant la salle de bains. Il adorait ce parfum-là, que la toilette atténuait parfois, car il prenait quelques douches. Le tempérament de François était porté au plaisir : et, depuis le printemps, un goût pour l'insolence, la farce, les gros mots, les calembours, l'imitation, s'y ajoutait. Il approchait des années difficiles.

– D'ailleurs c'est zigouigoui, pas zingouingouin ! dit-il à sa sœur.

– Tu peux l'appeler comme tu veux, le pauvre, ça y change rien, dit Amélie-Lyane.

Ils se piquaient volontiers tout un après-midi, tout un soir, à échanger des méchancetés conventionnelles, en riant mal, en s'énervant.

Entre les quatre Glairat, parents et enfants, tout sonnait toujours faux. C'était la fausseté du théâtre de boulevard, quand il met en scène les familles bourgeoises telles qu'elles se rêvent. Modernes, non-conformistes, follement enjouées : chacun est très drôle et a beaucoup de personnalité, on s'adore, on pétille. Ce ton régnait chez les Glairat à en écœurer les visiteurs les plus complices. On repartait nauséeux. On quittait des Glairat enchantés de soi et de la représentation fournie :

ils étaient l'idéal, non ?

– Oui le pauvre c'est déjà assez triste depuis douze ans qu'il est pareil... Moi à ta place je préférerais le cacher, dit Amélie.

Vaincu, François, qui avait à ce moment une érection si intense qu'elle lui endolorissait l'anus, cria :

– Toi si t'avais pas la chatte grande comme une vache !

– Je vois pas le rapport, d'abord, et tu crois pas que tu exagères pas un tout petit peu par hasard ? Il faudrait quand même pas...

– Ouais bon, coupa François, pas comme une vache, disons, euh, comme une âne, euh, une ânesse !

– ... T'es lourd, François-Gérard, dit Amélie. Et ce bain ?... Je te signale que tes pieds ne sentent pas la rose. La couleur non plus.

– Mes pieds la barbe, glapit François, tu nous rases le minou !

Amélie-Lyane composa une mimique appropriée et soupira par les narines.

– Ils sont pas sales, reprit son frère. Tiens, regarde !

Il s'était approché et, sous prétexte de lever un pied à hauteur d'Amélie (elle était vautrée à la Récamier sur les bras d'un fauteuil club), il lui ficha dans la figure son petit pénis cambré.

Amélie-Lyane s'indigna et l'éloigna d'une tape, qui prit de fouet le membre du garçon. Il brailla :

– Rhahh ! Non mais vas-y ! Te gêne pas ! Au viol ! Au viol ! Au secours ! À moi ! Les pompiers !

– Chh !... Et tu sais même pas ce que c'est, un pompier, dit mystérieusement Amélie-Lyane, avec hauteur.

Elle pinça l'air pour que son frère cesse de hurler. Il était fatigant, il ne se contrôlait pas, il tournait hystérique.

Par malheur, François avait appris récemment le sens obscène du mot en litige. Et il l'expliqua d'un geste, joues gonflées, main devant la bouche comme s'il mangeait une carotte, et répétant gromp, gromp. Il la regarda avec des yeux particulièrement comiques et brillants. Gromp, gromp.

Amélie-Lyane détourna le visage et réprima un rire, en pinçant et en étirant les lèvres, haussant les épaules, louchant sur son nez en marmite, pour dire quel petit idiot s'il croit me faire rire quelle pitié de voir ça. Elle ne s'intéressait qu'aux hommes mûrs, dans les vingt-cinq ans. D'ailleurs elle n'était pas vierge : seulement niaise.

– Encore tout nu, François-Gérard ! s'exclama gaiement Laure

Boitard en pénétrant dans le living.

Le garçon tourna les talons aussitôt et il disparut.

– Quelles jolies petites fesses il a ton frère ! ajouta-t-elle pour Amélie-Lyane.

Elle jeta sa sacoche sur le sofa. Elle gémit :

– Quelle épuisante journée, chérie ! J'aime encore mieux enseigner, au moins on est assise !

– C'est même tout ce qu'il a de bien, ses fesses ! dit Amélie. Y a des jours je me demande avec qui tu l'as fait ce singe-là... Au fait, tu as vu le père Guillard, pardon, *monsieur* Guillard ?

– Tu es dure chérie ! François-Gérard est encore un enfant... Il est naturel, spontané... À croire que tu es jalouse... Non, je n'ai pas vu Guillard. J'ai laissé un mot, je lui demande de venir avec les échantillons ce soir ou demain. Tu seras là demain ?

– Tu parles jalouse d'un singe ! C'est un comédien oui ton petit garçon si spontané, un cabotin oui !... Demain, ça dépend de l'heure, ajouta Amélie sur un ton « ma vie me regarde ».

Laure Boitard n'appréciait pas ce genre. Depuis plusieurs mois, elle avait promis des contraceptifs à sa fille, sous simple condition que celle-ci lui rendrait compte de leur emploi. Or Amélie n'avait rien demandé et rien dit jusqu'à ce jour. Pourquoi donc simulait-elle d'avoir une vie privée ? C'était ridicule. Et quelle marque de défiance. Laure Boitard haussa les épaules :

– Je suppose que tu peux être là vers sept huit heures, non ?

– Je peux... oui je peux, forcément je peux, et pour cause je peux ! grinça Amélie-Lyane, vexée.

– Enfin chérie, c'est toi qui as demandé qu'on la refasse, cette chambre ! Moi je m'en moque ! Tu es extraordinaire ! On croirait que je te torture. Si tu as changé d'avis, dis-le calmement, et...

– Avec ces meubles tocards, de toute façon, même retapissée... soupira Amélie.

– Tu es terrible chérie... Je sais, je sais que tes meubles te déplaisent, ils sont pourtant charmants, mais soit !... Seulement un peu de patience je te prie, comprends à la fin que... Non ! Il te faut tout tout de suite, et...

– Quel toutou ? demanda François-Gérard avec esprit.

Il avait déjà pris son bain, ou ce qu'il nommait ainsi.

– ... Ah ça pue ! gémit Amélie-Lyane en se pinçant le nez.

– Quoi ?... C'est l'eau de Cologne de papa !

– Il en met moins, chéri, il en met moins, dit la Boitard.

– En tout cas bon, je serai là demain, enfin, s'il passe pas ce soir, dit Amélie. Mais t'es sûre que ces tissus adhésifs...

– Mais non je ne suis pas sûre, chérie ! Évidemment non ! Nous n'en avons jamais utilisé. Nous verrons ! Ne sois pas, enfin, si... si... Tu es si... agressive avec moi ! Il faudrait que tu saches que...

– Minou minou minou, persiflait François. Miaou ! Mrrrwôh !...

Il y eut, tranquille, un bruit de clefs.

– Tiens, Maurice. I s'pique pas l'nez *today* ? dit François.

– Tu as trop... trop d'entrain, chéri, tu deviens mal élevé ! admonesta Laure Boitard.

Elle se tourna avec sollicitude vers l'entrée du living.

Maurice Glairat entra. Il semblait n'avoir pas bu.

– Bonsoir. Tous. Bonsoir, dit-il, sourire grave, doux.

– C'est vrai qu't'es pas bituré ? cria François en fausset. Maman elle veut pas qu'j'le dise !

– C'est vrai, chéri, dit Glairat, moelleux. Mais ne dis pas *maman*, c'est moche. C'est bête. Ça pue. C'est passé. Ne le dis pas. Oui ?

– Bon, euf, *Laure* elle veut pas.

– Oui, elle veut pas. Tu viens de le dire. Soit. Elle ne veut pas. Oui. En effet, elle a peut-être tort, car en effet au fond...

Il s'interrompt pour sucer théâtralement la bouche de Laure Boitard. Il n'ôta pas ses lunettes importantes. La Boitard, quant à elle, n'en portait qu'au lycée ou pour écrire : elle était presbyte, son amant était myope.

Laure s'aperçut qu'il était imprégné de... C'était peut-être de la vodka, mais avec quelque chose d'anisé, ou du genièvre, ou...

– De l'akvavit, murmura Glairat à son oreille, quand il eut retiré les lèvres. Mais très peu !... Cinquante degrés je crois... Un délice que... Mais enfin tu sais, Humières, celui qui a passé trois ans au Jutland...

Humières était un vieux garçon, vieux prof, qui avait des appuis politiques quelque part, des airs acerbes, méprisants, une vocation d'éminence grise. Des Parisiens lui rendaient visite. Il détestait Glairat. C'était stupéfiant qu'il l'eût invité à boire.

– Chez lui ? murmura Laure, prudente, la prune agitée d'espoir.

– Oui. Oui. En effet. Chez lui. Je dois le dire. Chez lui. En effet. Sinistre endroit, dit Maurice. Sinistre. Vieux puceau... Enfin.

– Chéri ! c'est vrai ! je suis radieuse ! glapit Laure Boitard.

– Maurice t'as pas cent balles ? disait François, entortillé dans son interminable peignoir.

Deux ou trois fois par semaine, il faisait les poches de son père. Ce privilège était officiel, moqué, contesté rituellement.

– Simplet ! On dirait Simplet ! nasilla Amélie-Lyane. Tu sais, celui qui joue dans Blanche-Neige, là, le dessin animé, le nain !

– Hier t'en as eu, chéri, protesta Boitard, presque raide.

– Chéri, dit Maurice Glairat en se tournant vers François, j'ai peut-être... mmm... « cent balles », en effet... encore que je ne sache si tu l'entends en francs ou en centimes... mais, *basta* !... mmm... mais... crois-tu indispensable de me fouiller ?... Mmm... Hhhh... Est-ce que je fouille les poches, tes... hhh... poches, à toi ?...

– Parce que j'y fous pas des litrons, sinon ! riposta François-Gérard. Il avait déniché et happé un billet de dix francs froissé en boule.

Maurice Glairat attesta des yeux le plafond, haussa les épaules et sourit en écartant un peu les bras, comme un pingouin qui se donne de l'air. Il vénérât son fils, il l'aurait posé sur un trépied pythique et l'aurait drapé de vapeurs, pourvu que l'enfant soit une statue de la Liberté, en facile et en mieux.

Or François-Gérard avait toujours été un gamin obéissant, passif, travailleur, sage, indolent, presque falot. Une larve, que le suc et la sève de la puberté (pensait Glairat) étaient désormais en train de métamorphoser. Le monstre allait s'épanouir, justifier, témoigner, accomplir, réincarner, transfigurer, être.

– Tu sais que je suis amoureux de toi, gâtifia Glairat, visqueux, en pointant un index un peu tremblant, un peu flasque, vers le nez de son fils. Mais n'abuserais-tu pas... hhh... un peu, quand même ?...

– Pof, juste c'qu'elle dit ta fille, juste pareil, paraît que j'exagère ! s'écria François.

– Ah ça oui ! Ah ça oui ! dit Amélie-Lyane, à la mijaurée qui ne tolère pas qu'on la pince. Elle eut un long ricanement agacé.

Maurice Glairat, l'oreille tirée par ce nouveau bruit, papillota des cils sous ses lunettes et tourna lentement, pompeusement sa figure vers Amélie.

– ... Oui... Ma merveilleuse fille... Merveilleuse... Qu'a-t-elle ?

Il lui dédia un sourire si alcolo que même Laure Boitard dut se

rendre à l'évidence. Glairat était rentré tôt parce qu'il s'était bourré plus vite que d'habitude. Voilà tout. Il allait, d'ici une minute, penduler, ronronner, se prendre les jambes dans des obstacles imaginaires : ses jambes, par exemple. Il se tenait trop soigneusement debout.

– P'pa t'sais j'ai estourbi une vieille ! cria soudain François-Gérard.

Il affabulait. Sa sœur haussa les épaules et se vissa un doigt dans la tempe. Sa mère n'entendit pas. Son père, lui, réagit.

Maurice Glairat, en effet, réorienta son masque, le baissa péniblement, vit François, écarta péniblement les lèvres, les étira péniblement en un sourire de patriarche indulgent, qui a tout compris et qui contemple, désabusé, les générations des générations.

– ... La mort, François-Gérard, la mort... hhh... en effet... une blague de gosse... Une blague de gosse... Oui... Mmm. Mmm... Hhh...

Il referma la bouche. On comprit que c'était un mot de la fin. Il sortirait de scène, ôterait sa cravate, jetterait son veston, vacillerait jusqu'à sa chambre en bousculant les meubles.

François-Gérard, mécontent, regarda sa mère et se tordit le nez dans le poing.

Laure ignore le message. Maurice avait besoin, tant besoin d'elle. (« ... Non, je ne négligeais pas mon fils... mais il faut savoir que Maurice avait tant besoin de moi... et l'attachement de cet enfant pour moi... presque maladif... pathologique... psychanalytique... pour sa mère... moi... je ne devais pas l'encourager, je... moi... »)

Sauver Maurice, son immense cerveau, son œuvre de géant. L'alcool. Terrible drogue. La chose dont il s'agit. Bref, des problèmes d'adultes (« certes, adultes privilégiés, mais... ») : il était temps que François-Gérard le comprenne, et laisse un peu leur couple se réaliser. Son attachement maladif, pathologique, presque psychanalytique, à-sa-mère, une ambiguïté équivoque dans son rapport-au-père... Jalousie ? Quoi qu'il en soit, il fallait désormais qu'elle contraigne le garçon à se détacher d'eux, à se projeter autrement, à... Cet amour fou était si...

Laure Boitard suivit Glairat. Leurs enfants se regardèrent avec satisfaction et filèrent piller le frigo. Ils portèrent la télé dans la chambre d'Amélie et, vautrés au lit côte à côte, ils se goinfrèrent de mangeailles froides et de baratin en se lançant des niches.

Ils adoraient les soirées où leur père rentrait assez tôt pour que Laure, accaparée par l'ivrogne, leur fiche la paix à eux. Ils en redevenaient presque naturels.

Celui qu'on appelait Cormaillon l'aîné, fils de paysans devenus elle femme de ménage et lui gardien de la paix, avait offert un jeu de cartes obscènes à Jean-Baptiste Seignelet quand ils s'étaient quittés.

C'était venu à propos de tampons périodiques. Cormaillon avait expliqué à Seignelet l'usage de ces machins qui, par intervalles, bouchaient les chiottes chez eux. Jean-Baptiste avait été sidéré : il n'aurait pas cru ça si large, si long, si vaste, le trou où. Il était trompé par le gonflement des tampons dans l'eau du siège. Cormaillon, ignare malgré ses quatorze à quinze ans, ne démentit pas. Une cave immense et rouge béa autour d'eux.

Ensuite Cormaillon avait eu les pommettes piquées de sang. Il avait fait un sourire excessif qui avait découvert beaucoup de dents jaune citron, courtes, gâtées. Il avait fait aussi des petits yeux de rat noir, et son front boutonneux avait lui.

Alors il avait invité Seignelet dans un bosquet taillis, au bord du pré où s'étaient rassemblés les garçons. Il avait désiré qu'ils se touchent, et s'était débraillé. Pendant ce temps, il avait eu l'air si fou qu'on aurait cru que les boutons lui poussaient même dans les yeux.

Jean-Baptiste avait refusé, mais il n'avait pas osé partir. Il s'était détourné du fou. Son attention avait erré. Étrons, papier cul, emballages de friandises, gros journaux croûtés. Orties. Pas un seul oiseau.

À l'orgasme, Cormaillon l'aîné avait donné un coup de coude dans le flanc de Jean-Baptiste, et il avait haleté ou bégayé :

– Regarde ! Regarde ! Regarde !

Dans l'autre main, il tenait plusieurs cartes en éventail, que Seignelet avait regardées d'abord, poliment. Des cœurs, des carreaux, des têtes frisottées de ménagères à poil, des gros seins de nourrices, des cavalières cambrées et crémeuses, des mères bourrelées en poire. Les femmes.

Les photos (ce jeu devait dater des années cinquante ou environ : Cormaillon l'avait peut-être volé à son père, à un jeune oncle) étaient en couleurs, avec des plantes en pot comme décor. Les cuisses étaient serrées. Certaines jambes avaient du linge, des godasses. Trèfle, carreau, valet, dame, roi, maman.

Pénis gros rouge secoué mousseux rouge gros astiqué. Floc floc blanc de floc floc un floc de. Plusieurs. Blanc glauque floc. Papa.

Le jus écœura Jean-Baptiste encore plus que les photos. Il n'était vraiment pas pressé d'être comme Cormaillon. Ça vous soulevait

l'estomac.

Cormailon avait arraché des feuilles aux buissons pour s'essuyer. Elles piquaient un peu, selon lui.

Jean-Baptiste avait caché l'étui de cartes obscènes dans une jambe de chaussette, à sa cheville, et rabattu attentivement son pantalon. Il avait envie de jeter, de garder, il ne savait pas.

Quand les enfants Seignelet se couchèrent, Jean-Baptiste arrêta Dominique dans le couloir, devant leurs chambres. Philippe, le petit dernier, était déjà au lit. Bertrand, lui, discutait avec leurs parents, on entendait sa voix rauque se tortiller, pataude, du caverneux à l'aigu et retour. Il devait émettre des convictions, des promesses, le ton était sincère, gai, éléphanesque. Cela aussi soulevait un peu le cœur de Jean-Baptiste : Bertrand communicatif. Bertrand se confiant à papa et maman, s'exprimant dans leur langue, entrant dans leurs vues. Rapide nausée.

Jean-Baptiste montra l'étui, qui était en plastique rigide et transparent :

– Tiens, Cromagnon il m'a filé ça ! Toi si t'en veux. C'est des bonnes femmes.

Dominique sourit :

– Qui ça ?

– Un mec que tu connais pas, il s'appelle Cormailon. On dit Cromagnon, vu qu'il est...

Jean-Baptiste mima ce qu'était Cormailon. Comme Bertrand oui, à peu près. Ce devait être l'âge. Non, pourtant : Dominique, lui aussi, était de leur bord, avec ses treize ou quatorze ans. Et il ne leur ressemblait pas. Il était bon garçon, intelligent, affable. Il était gentil même avec Philippe, qu'il aimait beaucoup – d'ailleurs sans y penser : un petit n'est qu'un petit, on n'en attend rien.

L'amusant était qu'une mince cloison seulement séparait ces âmes douces, Dominique et Philippe, de la chambre conjugale où monsieur et madame Seignelet prenaient, rarement mais pesamment, leurs ébats laborieux. Philippe n'entendait et ne comprenait rien, heureusement. Il écoutait autre chose, qui l'hypnotisait le soir et l'éveillait le matin : une horloge lunaire, ronde, douce et calme comme le cœur, qui était le battement du sang dans son oreille écrasée sur l'oreiller. Une cloche nocturne ou matinale, l'étrange place d'un village où il neige. Car c'était un bruit de l'hiver, quand Philippe se couchait en chien de fusil : l'été il dormait à plat dos, il n'y avait plus de sang qui résonnait, plus de cloches, plus de pays imaginaire.

Dominique, lui, entendait le devoir conjugal. Il savait. Il en était malade. Il n'en parlait à personne. Mais il craignait les bizarres couinements de madame Seignelet, qui répondait ainsi au ventre bombé d'alcoolique qui écrasait son ventre à bouffissures :

– Hip, hip, hip, hip. Hip, hip, hip, hip.

C'était un hoquet piaillé, saccadé, régulier comme si on avait pinçoté Raymonde Seignelet en suivant une trotteuse de montre, et qu'elle eût répondu mécaniquement sa note de mirliton, de bébé qu'on balance :

– Hip, hip, hip, hip. Hhhê... Hn. Hip, hip, hip, hip. Hk ! hk ! hk ! hk ! Huh, huh, huh, huh. Hn ! hn ! hn ! hn ! Hip ! Hip, hip, hip, hip. Hp.

Le bois de lit ébranlé accompagnait ce glapissement, ce tic-tac.

Bertrand et Jean-Baptiste, eux, partageaient une chambre à l'abri du fléau : ils l'auraient pourtant mieux supporté.

– Des femmes à poil ? dit Dominique Seignelet. Non, j'en veux pas. T'es gentil.

À travers l'étui, il avait aperçu la première photo : une quadragénaire debout sur fond de jungle, si velue du bas-ventre qu'elle paraissait couverte d'un large cache-sexe tricoté, chiné noir et marron. Ses cheveux étaient coiffés à la Colette, raie sur le côté, frisures rêches et boudinées, échevelées. Elle était fardée, montrait les dents. Ses mains à veines noueuses, plissées de rides en écailles, étaient marquées par la vaisselle et les lessives au lavabo.

Dominique rit :

– C'est là-dessus qu'i s'astique ce mec ? Ben mon vieux.

– Cromagnon ? Pas qu'un peu ! Ça lui sort d'la fumée par les oreilles ! affirma Jean-Baptiste. Qu'est-ce que j'en fous alors ? J'ui rends ?

– Non, dit Dominique. Mets-le dans les affaires à Bertrand, on se marrera.

Ils furent enchantés. Jean-Baptiste rempocha l'étui avec satisfaction.

Dominique avait beaucoup de pudeur. Il se masturbait peu. Depuis quelque temps, il arrivait que son sommeil tache ses draps. Raymonde Seignelet s'en était aperçue. Elle avait été furieuse, indignée. Jamais l'aîné n'avait commis ces cochonneries-là ! Jamais !

Bertrand, en effet, savait prendre les devants. Sa mère le croyait pur. Elle imaginait peut-être que cela s'évaporait dans le travail

scolaire, se distillait subtilement en équations, en dissections de grenouilles, en cartes de géographie, en déclinaisons latines ou allemandes, en sauts à la perche, en bouche cousue et en bras croisés.

Mais Dominique, lui, ne distillait, ne transsubstantiait pas, le petit dessalé ! Il suffisait de voir son visage sans boutons pour comprendre. Et ne menaçait-il pas de sa perversité l'innocent Philippe ? Elle devrait en parler à monsieur Seignelet, emmener Dominique chez un docteur. D'ici là, une explication à demi-mot ou une bonne raclée dès la prochaine fois. L'hypocrite. Ah les beaux airs de sainte nitouche ! Une infection, oui, un malade.

Dominique rentrait dans sa chambre, mais Jean-Baptiste le retint encore :

– Non, attends... Y a quelque chose. Attends. Toi je peux te le dire à toi, viens. C'est une histoire qu'y a... Viens dans la salle de bains.

Ils s'y réfugièrent. Dominique, docile, regarda son cadet en rêvassant. Il n'aimait pas se laver les dents le soir. Le goût du dentifrice au lit. La brosse trop dure. Il aurait dû se contraindre, on devient édenté, on pourrit, on sent mauvais, on... Dominique oubliait quoi. Il pensait souvent à des idées, et il les oubliait en même temps. Oui, le corps pourrit, se décompose, dès qu'on cesse de le récurer, de le forcer, il pourrit, il pourrit, on devient une charogne vivante, on pourrit même plus vite qu'un cadavre. Récurer, brosser, discipliner, dresser, couper, gifler la machine à pourrir, la dégueulasserie : soi. Dominique écrivait des poèmes sans rimes, qu'il cachait de crainte qu'on les lise : il n'avait confiance en personne, et il était dépourvu d'amis. Il se relisait presque avec dégoût : il y a toujours des fautes, c'est sale, sale, ça pourrit. Dresser, contrôler, rectifier, sanctionner, punir. Sales, sales les textes. Décomposés tout vifs. Surveiller, gifler, déchirer, gifler, s'interdire de faire ça. Sale, sale, sale. Pire qu'un corps. Si ses parents l'avaient découvert, ce double de Dominique, écœurant, pourri, crispé, inoffensif et nu. Au feu ! Aux chiottes, et vite ! Purifier.

– J'ai estourbi une vieille, murmura Jean-Baptiste.

IV

Les Roquin couchèrent et soignèrent Julien. Ils ne lui parlaient pas, ne le regardaient pas. On lui portait à manger, on lui changeait ses pansements. Il vivait à plat ventre ou sur le côté. Il ne lisait rien, dormait beaucoup, ne prononçait pas un mot, mangeait à peine.

Les blessures ouvertes guérissent assez vite. Il put s'adosser à un oreiller. Il garderait de longues cicatrices en travers des omoplates. La douleur la plus lente à s'éteindre fut celle de la colonne vertébrale, depuis la nuque jusqu'à la taille. Il avait surtout mal debout.

Julien attendit, buté et muet, d'être rétabli, de pouvoir à nouveau courir, se plier, prendre, frapper. Alors il s'enfuit, un matin vers dix heures, par la porte.

Ses parents n'étaient pas loin : ils travaillaient de l'autre côté de la maison. Ils découvrirent à midi la disparition de leur fils, quand Simone l'appela pour le déjeuner.

Ils ne comprirent pas immédiatement. Puis ils s'inquiétèrent, visitèrent la chambre de Julien, les w.-c., le cabinet de toilette. Ils appelèrent. Ils firent un tour du jardin. Non. Personne.

Ce n'était pas forcément une fugue. Avec sa mauvaise tête, Julien était sorti sans prévenir qu'il se portait mieux. Ça ne l'avait donc pas amendé, cette petite crapule, sa correction ?

Cependant, Simone Roquin farfouilla de gauche et de droite, soupçonneuse, et l'on sut bientôt la vérité. Julien avait emporté ses habits, de la nourriture ; il avait vidé une caisse à cigares où on comptait à part l'argent des ventes (légumes, fruits, semences) aux particuliers, aux voisins. Environ cent francs.

Pour aller où ?

Simone Roquin eut une belle occasion de crise, de scène à son mari. Il y eut de la vaisselle cassée, un nez qui saigna, des hurlements que les voisins entendirent, malgré les radios. Ils ne s'en occupèrent pas : chacun avait droit à son tour, n'est-ce pas. Eux aujourd'hui, nous demain. Elle avait du tempérament, la Roquin : quelle endurance ! Quelle voix ! Personne dans le quartier ne savait tenir aussi longtemps qu'elle : pas même madame Vitart quand elle fouettait son chien

enchaîné à la cave. La pauvre bête, pourtant, hurlait aussi fort qu'elle : cela stimule. Madame Vitart, veuve sans enfants, avait ses nerfs. C'est si dur, la viduité. Elle prenait ses chiens à la fourrière. Ils ne lui duraient pas l'année.

Les Roquin eurent beaucoup de peine à s'accorder sur ce qu'il fallait faire à propos de Julien. Simone voulait qu'on prévienne la police. Un enfant de dix ans ne peut pas survivre seul. Julien n'était pas loin : et les flics, si on se dépêchait, l'auraient bientôt retrouvé. Jean Roquin avait une autre opinion. Il préférerait mener une enquête lui-même. Ce serait plus discret, car le dos de l'enfant était gênant. Que Julien parle, ôte sa chemise, et ce serait des histoires. Certes, la police comprendrait, on n'avait pas de suites à craindre : mais ces choses-là s'ébruitent. Quand on était comme eux, en somme, dans le commerce, on devait ménager sa réputation.

Simone Roquin admit ces arguments. Elle cria contre l'hypocrisie des gens : qui donc ne battait pas ses gosses ? Il n'y avait pas mille façons de les civiliser, et chacun y venait, tôt ou tard. Mais on vous tirait des gueules sucrées, on caressait les chéris par-devant pour mieux les tabasser par-derrière, et on vous montrait du doigt si vous vous étiez franc. Les salauds. Les ordures. Les dégueulasses. Est-ce que ses légumes à elle seraient moins bons si son gosse avait le cul un peu rouge ? Est-ce que les gifles ça tale les poires ? Le petit merdeux, on l'aurait calotté comme ses frères, il aurait filé droit. Maintenant c'était trop tard. Roquin verrait, elle en était sûre : Julien on le retrouverait cadavre ou assassin.

Jean Roquin fit le tour des boulangeries, des épiceries du faubourg. Il questionnait indirectement, adroitement, pensait-il. Il ne voulait pas révéler la disparition de Julien.

Personne n'avait vu l'enfant. Il n'y avait aucune piste à suivre, du côté des commerçants. Julien ne s'était pas ravitaillé par ici. Quant aux boutiques où on ne connaissait pas les Roquin, vers la campagne ou sur la ville, on voyait tant et tant d'enfants faire les commissions...

Interroger ses copains. Mais qui fréquentait-il ? Jean Roquin n'en savait rien. Il passa à l'école, avec l'idée que les maîtresses lui apprendraient quelque chose, prononceraient des noms.

Là, il eut une surprise : Julien, ce même après-midi, était allé en classe. Il avait expliqué à l'institutrice qu'il avait été malade. Elle avait exigé qu'il en apporte une preuve le lendemain : il s'absentait trop souvent, il était trop menteur. Julien avait promis un mot de son père, une lettre du docteur, tout ce qu'on voudrait. La maîtresse l'avait jugé inquiet, distrait, fatigué : peut-être une convalescence réelle, au fond. Mais il avait une nature si maussade. Jean Roquin désira visiter le

casier du petit. L'institutrice le lui montra. Il était vide. Il n'y avait même plus de cadenas. Elle fut étonnée.

Julien était donc venu pour ça. Que cachait-il de si nécessaire, dans ce casier ? ou quel dépôt compromettant ?

Cette audace de son fils inquiéta Jean Roquin plus que la fugue même. Il décida de se confier à la maîtresse. Elle ne vit rien de grave dans ce qu'il put dire. Selon elle, Julien rentrerait sûrement dîner, dormir. Il faudrait l'accueillir avec calme, lui faire comprendre qu'il exagérait, qu'il se nuisait à lui-même.

– Et s'il ne rentre pas ? demanda Roquin. Il n'avait pas osé parler de la correction.

L'institutrice lui conseilla d'avertir la police si, cette nuit, Julien découchait. Mais elle n'y croyait pas, il ne fallait pas dramatiser, l'enfant était très, trop indépendant, certes, et un contrôle plus attentif dans le passé, voire un peu de sévérité, sans aller jusqu'aux châtimements corporels, bien sûr, aurait peut-être évité qu'à présent les choses...

Elle vida son baquet de platitudes ; Roquin n'écoutait pas. Il retint l'idée d'attendre le lendemain pour prévenir les flics. Lui seul, Jean Roquin, savait pourquoi l'enfant ne rentrerait ni ce soir, ni demain, ni peut-être jamais. Mais les autres n'allaient pas prendre au sérieux une fugue de quelques heures. Demain elle aurait déjà grossi, on l'estimerait, on la considérerait ; un jour encore, et elle serait présentable, crédible. Roquin n'aurait plus besoin d'avouer le détail fâcheux.

Le casier du vestiaire restait préoccupant. Un mystère de gosse, une de ces sottises sans signification dont l'enfance s'alimente, ou un vrai secret ? Jean Roquin imaginait aisément son fils associé à des voyous, entraîné à mal faire par des garçons plus âgés de la même mauvaise race.

Madame Roquin fit une autre scène à dîner. Ce que son mari lui avait appris était monstrueux. La place vide à table était monstrueuse. Cette vie dégueulasse était une monstruosité. Ah, Julien avait bien eu raison de filer. Elle finirait par l'imiter. Trop c'était trop : elle avait travaillé comme une chienne, elle avait élevé trois ingrats, trois salauds, elle avait été fidèle – fidèle !... – à un impuissant, une ordure, elle avait droit désormais non certes à du respect (elle n'en demandait pas tant) ou à de l'affection (elle n'était pas folle à ce point), non : à du repos, simplement, à la sainte paix... mon Dieu, à du repos.

Roquin fut légèrement blessé à l'avant-bras. Sa femme avait piétiné le dîner. Il passa la serpillière et s'improvisa une soupe à l'oignon. L'anxiété, la colère, la rancune lui donnaient toujours faim. Il acheva

presque un pain avec sa soupe, qu'il mangea à même la casserole. Il dormit dans la chambre de ses grands fils. Il était résolu à ne plus jamais partager le lit de sa femme : il y avait peu de chances qu'elle s'en afflige, au reste. Elle crierait.

Le lendemain, il se rendit au commissariat vers midi. Les fonctionnaires furent courtois, indifférents. Retrouverait-on Julien ? Difficile à dire. Fouiller l'île n'était pas concevable. En somme, on ne bougerait pas. On attendrait des informations. À propos, est-ce que l'enfant Roquin n'était pas ami avec un garçon du vieux Saint-Rémi, un certain Thérét René ? Des commerçants. Non ? Dommage. Ce gosse-là aussi avait disparu, depuis, euh, plusieurs jours. La coïncidence était curieuse. Ils ne se connaissaient vraiment pas ? Quelquefois les parents ne savent pas tout.

Enfin, que monsieur Roquin se tienne au courant. Oui, téléphoner. Heures-ci, heures-là. Une annonce dans les journaux, photo, signalement. Un gosse si jeune, cela intrigue. Non, l'autre, celui de la vieille ville, treize ans. Oui. De nos jours à cet âge-là ils se croient des hommes, l'influence de la télévision et de. Ils veulent vivre leur vie, les idiots. A-t-on une vie, je vous le demande ?... Pas étonnant qu'ils tournent mal. Cependant, que monsieur Roquin ne se tourmente pas trop tôt. Quoique... Hélas oui, ces affaires-là c'est souvent tout de suite ou jamais. Des anguilles. Par milliers. Le diable au corps, le feu aux fesses. Le vague à l'âme. Au machin, quoi. Non, pas à dix ans. Là, ce serait plutôt... Euh. En quelque sorte, oui. Sans parler du pire, bien sûr : ces crimes-là sont plus rares que ne le craignent, à juste titre, les malheureux parents. Oh oui. Plus jamais, non non. Des anguilles. Tout de même pas en Amérique ? Allez savoir. Des réseaux, des... on ne sait pas. Oui, finalement, on ne sait pas grand-chose. Si on savait tout ce qu'il y a à savoir on en saurait long. Et on serait bien étonné.

Son poids, sa taille, les vêtements qu'il portait, couleur des cheveux, des yeux, etc. Vous avez oublié ? Sa maîtresse vous le dira. Le fichier médical. Les antécédents, parents, délinquance, opinions, perversions ? Oui oui consultez son école. Monsieur Roquin trouva les gens bien braves, au commissariat central. Il remercia chaleureusement, il sortit satisfait.

Julien était inconnu à l'hôpital, à la morgue, et on n'avait pas vu, au port, de petit garçon embarquer seul. Ni mort ni blessé ni parti. Excellente nouvelle. Cela durerait-il ?... Roquin repensa à sa femme.

La disparition de René et de Julien ne fit pas grand effet : ce n'était personne. Les annonces passèrent, repassèrent, furent oubliées. Les familles souffraient. On compatissait. Le mois de mai fut riche en faits

divers : printemps oblige. Accidents mortels, agressions, sacs arrachés, cambriolages, la sève jaillissait. Comme chaque année, l'indignation des quartiers résidentiels s'exprimait avec fermeté ; des articles de fond s'en faisaient l'écho dans les publications locales. Maurice Glairat avait produit un papier au titre anarchiste : *Qui n'a rien ne risque rien*. Il affirmait qu'on ne vole qu'aux riches ; celui qui va tout nu ne saurait craindre d'être dépouillé. Il citait les Évangiles et se conciliait habilement les notables dans un dernier paragraphe très pesé. Un grand pas pour sa carrière, cet audacieux sermon. Il se vit comme une sorte de saint Paul agnostique. Et sensuel.

Une nuit, plusieurs vitrines furent brisées par des vandales. C'était nouveau et grave : voilà des années que la ville n'avait connu de pareils excès. On incrimina l'article du *Républicain réuni*, ses brillants paradoxes, son éloge des hordes d'Attila et des saints de Dieu. Joli résultat.

Les vandales, remarqua la police, avaient commis des vols curieux. Tous les magasins (il y en avait trois ou quatre) étaient des négoce petits-bourgeois, utiles ; tous les objets volés dans les vitrines étaient communs, stupides, bon marché. On eût cru que quelques jeunes ménages modestes avaient voulu s'équiper gratis mais sans sortir de leur rang. Ils avaient cependant des enfants déjà vieux, grandelets ; et des besoins anormalement importants de marteaux et de clous. Était-ce à chaque clou son marteau ?... Une compagnie d'ivrognes, probablement.

Mais la brutalité du procédé révolta. Sur l'île, jusqu'ici, on avait été à l'abri des violences modernes. Et on n'en voulait pas. Qu'ils aillent faire ça dans les banlieues rouges, et qu'ils laissent en paix les littoraux distingués et salubres. On augmenterait les effectifs policiers, on créerait des milices de bons citoyens, on noierait la violence dans le sang au besoin : mais on resterait entre honnêtes gens.

Le temps était au beau fixe. On était, malgré soi, saisi de sérénité, de torpeur. Tout était doux au monde. Les jardins éblouissaient, embaumaient, accaparaient. On n'avait ni le loisir ni le goût d'être malheureux. On ne parvenait plus à concevoir qu'il y eût des voleurs. Est-ce qu'à notre époque on n'avait pas tout ? Et de quoi ce printemps manquait-il ?

Aimé Bataillon souffre dans son lit : il a eu une bouffée de gourmandise, qui a peu à peu troublé, comme un mal de dents qui s'éveille, son insomnie comateuse de vieillard. Rien de plus douloureux que ces envies lancinantes, patientes, ignoblement adroites, quand elles s'installent, vous chatouillent, vous explorent,

vous visitent, vous picotent – et, tout à coup, vous mordent jusqu’au sang, vous incendient du cœur aux orteils et vous font saliver et baver des mousses comme un bébé qui parle. Si ce n’est pas, cela, être possédé du diable, torturé par la Tentation, par le désir – la pire sorte de désir : celui qui pince l’estomac.

Tant pis, Bataillon ne peut pas résister. Il n’y parvient jamais. Il n’a aucune raison de s’y contraindre : sauf la contrainte atroce qu’il va s’infliger, qui est de se lever. L’effort à fournir, abominable, a cette bonté d’être bref, extérieur. Monsieur Bataillon ramena ses fesses sous lui : et, rampant à plat dos, piquant ses coudes et ses talons, il s’assit au milieu du lit. Puis il tortilla le derrière, qu’il avait très osseux, pour atteindre le bord et faire pendre ses jambes. Un immense haut-le-corps lui raidit tous les os : ça y est, il était debout.

Sa chambre était au sous-sol de la maison, où l’on avait aussi aménagé la cuisine et la buanderie. Ces pièces prenaient l’air par des soupiraux vitrés, spacieux, démunis de barreaux.

Minuscule, cette maison appartenait aux enfants d’Aimé Bataillon, son beau-fils et sa fille, qui avaient accepté d’héberger le vieillard, après son veuvage, à condition qu’il paierait une pension. Il leur versait toute sa petite retraite. On lui rendait un menu argent de poche, qu’il économisait. On le traitait en enfant difficile, à qui on ne doit rien passer. On le nourrissait correctement, sans soin et sans lésine. Sa chambre au sous-sol était sombre, mais saine et sèche ; presque vide, mais propre. Mieux valait mourir là qu’à l’hospice. Ce serait son privilège, à condition qu’il ne devienne ni infirme ni énurétique : ses enfants ne le toléreraient pas.

Il avait aussi deux petits-enfants, qu’il apercevait parfois. On n’aimait pas voir les gosses tourner autour du vieux. Quelque chose de malsain, d’équivoque.

Aimé Bataillon adorait l’Arquebuse. Cette liqueur coûtait trop cher : son gendre l’enfermait dans le buffet de la salle à manger, et il marquait le niveau sur la bouteille. Bataillon parvenait, certaines nuits, à en voler quelques gouttes. L’expédition prenait, aller et retour du sous-sol, presque une heure. La serrure du buffet était facile à crocheter, mais excessivement dure à refermer, surtout sans aucun bruit de ferraille ; et réajuster le niveau de liqueur était une tâche délicate. Monsieur Bataillon employait un peu d’alcool à 90° où il faisait fondre un sucre. L’effet était passable : en tout cas, son gendre n’avait encore rien remarqué.

Bataillon tâtonna le carrelage avec ses pieds nus, trouva ses pantoufles, marcha à l’aveuglette jusqu’à l’interrupteur : il n’avait pas de lampe de chevet.

Comme un marmot que ses parents terrorisent, il sortit à pas de loup, en épiant les moindres bruits. Il rêva de tremper un bout de pain dans de la gelée de pommes. À la cuisine, prendre le pain, le sucre, l'alcool à 90° (la pharmacie était rangée au-dessus de l'évier), un verre, le petit entonnoir en plastique rouge. Il vérifia qu'il avait son épingle à nourrice. Il eut envie d'un petit-beurre. Il ignorait si sa fille en avait acheté.

Il traversa le couloir, pénétra dans la cuisine sans allumer : la lueur qui venait de la rue par les grands soupiraux suffisait, et il aurait craint, lui, d'attirer l'attention. Un voisin, éveillé par hasard, ou qui rentre d'un dîner, voit les soupiraux éclairés et en parle à sa fille le lendemain, sans penser à mal, et... et quoi ? Sûrement rien, mais deux précautions, dix précautions, etc., spécialement quand on est voleur. Pépé cambrioleur, plutôt. Pas de quoi rire.

Il chercha le panier où on rangeait les vieilles croûtes de pain : il aimait en sucer avec ce qu'il dérobaît de sucre ou de confitures. Il n'y avait qu'un gros morceau très dur. Il prit un couteau dans le tiroir de la table.

Un rond de lumière blanche l'éclaira brusquement.

– Pépé, gueule pas et pose-nous ton couteau ! Là !... Tout doucement ! murmura une voix rapide derrière lui. Il sentit une pointe lui piquer le dos.

Des cambrioleurs. Des assassins. Des jeunes. Aimé Bataillon obéit et se mit à trembler violemment. Une seconde torche électrique s'alluma, une seconde voix dit, sur un ton rieur :

– Ben pépé t'as mis ta culotte à ressorts ? Faut pas avoir peur ! On est pas méchants !

– Chhh, coupa le premier.

Ils interdirent à Bataillon de se retourner. Ils se firent expliquer la disposition des lieux, l'emplacement des chambres et des dormeurs. Ils mirent le vieillard en pénitence dans un coin de la cuisine : et, à condition qu'il serait sage, ils lui versèrent du vin et, sur sa demande effarée, lui approchèrent une chaise.

De ce moment, Aimé Bataillon put imaginer que les bandits étaient au moins neuf ou dix. Ils semblaient avoir formé une chaîne pour porter dehors ce qui les intéressait. Une guirlande qui, du jardinet ou de la rue, descendait par le soupirail, fouillait le sous-sol, montait explorer toute la maison et, comme une trompe d'éléphant qui boit, en aspirait le contenu. Les objets circulaient sans un bruit, sans un heurt : mais le vieillard percevait des chuchotements, des pas furtifs, des conseils, des rires étranglés, un chemin de rumeurs presque

immatérielles.

– Tiens pépé si tu t'ennuies on a trouvé ça ! dit, derrière Bataillon, la voix rieuse.

Il tâta l'objet qu'on posait sur ses genoux : c'était la bouteille d'Arquebuse.

Il osa l'ouvrir et boire tout son soûl. Tant de solitude.

– Maintenant on s'en va, toi tu bouges pas et tu la boucles à fond. T'as pas envie qu'on t'attache ? Ça te dit rien un bâillon ? Bon t'as compris.

Ce n'était plus la voix réconfortante qui disait cela.

Et, en un souffle, la maison fut déserte : plus personne, plus rien. Stupéfait, grelottant, les lèvres et les doigts poisseux de liqueur, le vieillard se replia peureusement dans sa chambre. Il ne préviendrait pas ses enfants. Il ferait semblant d'avoir dormi profondément. On le lui reprocherait, mais moins que sa lâcheté. Lâcheté ? Non, jamais il n'expliquerait : quand on comprend, c'est tout ou rien. Eux – ses enfants – c'était rien. Il abandonna la bouteille d'Arquebuse sur une marche de l'escalier.

Sa chambre n'avait pas été cambriolée. Et pour cause. Il regarda quand même si certaines petites affaires étaient toujours là. Il n'avait seulement pas songé à jeter un coup d'œil dans la cuisine.

Pourquoi des malfaiteurs si organisés, des brigands si experts, avaient-ils dévalisé de si petites gens ? Qui était pauvre au point qu'un foyer Bataillon fût, en comparaison, bourré de trésors ?

Plus tard, quand il se sentit bien au lit, le vieux pensa que ses enfants le jetteraient à l'asile, avec toutes ces choses qu'ils auraient besoin de racheter. Quelles dépenses, ce vol ! Il pleura et s'endormit, assommé d'alcool.

Claire Fouilloux se demandait si, un jour, elle serait heureuse. Elle s'imaginait mariée, elle aurait des enfants. Ça se fait. Non, ce n'était pas l'idéal. Elle serait plutôt veuve, avec des petits-enfants. Elle se repassa ses clichés de prédilection. Vieille dame, voilà ce que deviendrait Fouilloux dans la vie. Exquise vieille maison bourgeoise, par exemple au quartier Sainte-Huy, ou aux Chemins-tors. On ne verrait pas la mer, quoique les autres riches aiment ça (mais elle serait originale). Elle dirait à sa vieille et fidèle gouvernante nommée Fidèle des phrases comme Fidèle, ma bonne Marie, faites-nous des frites à la crème (elle mangerait tout à la crème). La gouvernante serait pauvre mais honnête quoique dévouée s'écriant mon Dieu ma bonne

maîtresse et la morue qu'a encore augmenté mon Dieu si la morue grimpe comme ça que va-t-on doux Jésus que va-t-on (non, Fouilloux ne mangerait plus jamais de poisson) sainte Vierge ! Ses petits-enfants seraient d'exquises fillettes, les malheureuses. Surtout pas des garçons, c'est sale, ça ne pense qu'à mal, ça dérange tout. Les malheureuses, les malheureuses, comme elles poussent ! geindrait la brave et honnête Fidèle. Claire Fouilloux SE demanda combien d'argent ça coûterait, ce bonheur. Elle s'arrangerait, elle épouserait un vieux dégueulasse, elle lui ferait des pipes jusqu'à ce que son cœur pète ou quelque chose dans le cerveau, elle hériterait de son immense fortune et elle serait aussitôt une exquise vieille grand-mère, gros nœuds roses à coques dans les boucles de ses poupées, les malheureuses.

Seule la vieillesse méritait d'être vécue. C'était l'époque qui voulait ça. Mais ce serait long d'attendre : lorsque Fouilloux comptait les années qui restaient à tirer, elle en avait un vertige de découragement, de désespoir. Elle avait presque envie de mourir bien avant d'être devenue une heureuse vieille dame. Très longtemps avant.

Le président Gassé aurait été un bon mari pour elle, dans le genre vicelard à faire claquer d'une crise cardiaque. L'un des riches et des puissants de l'île, patron des Pêcheries Mutuelles, chambre de commerce, etc. Mais il était déjà marié. Sur sa cinquantaine, il avait eu cette fantaisie-là. Il s'était payé une grue d'à peine vingt ans, un nabot qui paraissait en avoir douze, il lui avait fait deux gamins, Dieu savait par où. Maintenant, la naine était défraîchie et Gassé la trompait avec d'autres illusions. Il avait eu vent de la Fouilloux. Il avait actionné ses basses relations pour l'avoir.

Fouilloux, impressionnée, a tout accepté. Des choses bêtes, grotesques, rien de trop sale. La tête d'œuf du président Gassé est amusante. Il n'est pas brutal. Il vous parle comme à quelqu'un, on a beau être tout nu, joli temps ce matin n'est-ce pas poils aux doigts la saison touristique commence brillamment quel dur travail vous faites ma petite Claire oh non monsieur Gassé je m'embête pas trop avec vous chère étourdie je veux dire à l'usine Baron oh monsieur Gassé pardon oui l'usine ben l'usine en effet ça l'usine.

La manie d'Henri Gassé est d'apporter à ses rendez-vous un attaché-case qui renferme un trousseau de fillette, la dimension adaptée aux greluchonnes qu'il déguisera. Claire n'avait pas été prévenue : elle fut choquée quand il commença sa momerie. C'était révoltant qu'il s'en prenne à l'enfance. Il supplia Fouilloux de s'habiller. Elle le traita de haut, posa des conditions. Il dut commander du champagne (un litre ! exigea Claire), du caviar, des cornichons, des œufs durs, enfin tout ce qu'elle désira. Elle eut d'avance cinq cents

francs en billets de cent. Elle but, travestie ; elle brisa la flûte avec un geste supérieur.

Excité, ahuri, le président Gassé se soumit. Or la coquine suggéra que le sexagénaire revête ses habits à elle : Claire était une pauvre petite fille toute seule avec un dangereux sadique, elle allait pleurer, réclamer sa maman. Vite, que monsieur Gassé se déguise en maman, vite ! Et qu'il la protège, la console, la défende du vilain monsieur.

– Tu m'gouineras, fillette ? s'écria le président.

Il prit le slip maigre, le soutien-gorge creux, les bas de camelote, et recroquevilla ses pieds grassouilleux dans les sottes chaussures à bride. Il joua la maman à son idée. Il fit monter d'autre champagne, il téléphona pour annuler son premier rendez-vous de l'après-midi. Il se frottait sans cesse dans le slip soi-disant maternel, il sentait que si la Fouilloux continuait ses inepties il aurait une érection.

Elle était charmante en fillette. On aurait cru une grande poupée de carton bouilli, un peu aplatie par l'usage. Henri Gassé la pinçouilla comme un tendron : c'était bien ça. Il lui conseilla de s'épiler la motte : tout le monde n'appréciait pas les jeunes poils, chère Claire. Il souhaita aussi qu'elle ne se lave jamais avant leurs rendez-vous. Fouilloux fit pouah ! vécé ! puducu ! en se pinçant le nez et en hurlant. Mais elle retint que le président voulait se faire une habitude avec elle. À cinq cents francs la séance, elle devrait obéir. Quand même, sentir de là... oh et crotte elle puerait.

Elle glapit, débondée, eût levé la jambe debout sur la table. Le président Gassé la suçà, arrosa sa culotte, déchira des choses, mordit un peu trop fort aux endroits sensibles et privés, fut subitement refroidi.

Claire était enchantée qu'il n'enfile pas. Décidément une trouvaille les sadiques. Ça apprendrait à Fouilloux à s'être fait défoncer le con par des ploucs trop normaux. Elle avait compris : fini d'être une paillasse, elle jouerait les impubères pour les messieurs qui auraient de quoi. On ne lui donnait pas son âge, monsieur Gassé l'avait dit. Ensuite, comme prévu, elle deviendrait une vieille dame heureuse ; et, entre-temps, on lui ferait des langues au cul. Le champagne est fort, les bulles piquent. Le caviar sent le poisson, quelle ordure : et il n'y en a même pas beaucoup. Elle aurait dû commander une saucisse-frites et plein de moutarde forte. Elle couina :

– Une saucisse-frites ! Une saucisse-frites !

Elle était soûle. Mais tout ça était dégoûtant, à la fin. Oui, c'était écœurant d'avoir un corps : elle préférait la Nature, qui est plus propre, plus jolie. Les bêtes.

Le président Gassé dit qu'il manquait de temps pour l'emmener à la campagne. Il avait une nausée : la mioche était énervante d'idiotie, un cas limite. Quel fléau d'aimer les mineures. Sinon il aurait eu des femmes superbes, fascinantes, rayonnantes, passionnantes. Des femmes. Des intelligences, des âmes, des charnures inouïes.

– Au moins c'est propre, la nature ! geignait Fouilloux.

Il eut envie de la gifler : il fut impoli. Claire, traitée en fille pauvre, en enfant, se calma.

Le président Gassé la laissa se raccommoder, ramassa les oripeaux de morveuse et partit sans donner de rendez-vous. Les tenir à leur place. Ne jamais les en tirer.

Être lâchée dessoûla Fouilloux. Elle pleura. Elle ne retrouva ni ses bas ni son slip. On l'avait blessée dans sa dignité de femme. Les riches c'était pire que tout. Elle n'en voulait pas de leur sale fric, brouté sur la sueur du pauvre monde : il avait de la chance d'être parti, Gassé, elle lui aurait jeté les billets à la figure. Cinq malheureux billets ! On osait, pour ce rien d'argent (quand on pense au prix des bottes en vrai cuir), la blesser, elle, et souiller l'Enfance. À vomir. Les ploucs au moins ils sont normaux, et fidèles, et ils ont du cœur. Ils ne vous glacent pas comme ça, ce sont de bons vivants. Ils n'essaient pas de vous épater avec du caviar, du champagne, pour cacher leurs ordures.

Ce vieux sadique. Il aurait dû être en prison, avec un vice pareil. Mais non, monsieur était président de ceci, président de cela, président, président, président. Et si elle racontait tout, hein ? Qui l'empêchait ?... Ah, il n'avait pas prévu ça le foutu dégueulasse. Ah l'enculé il va en faire une tête quand la police. Oui, la police. Immédiatement !

Quoi ? On la ferait taire, la Fouilloux ? Elle, une future maman ? Non : elle parviendrait à clamer la vérité. Son exemple, au moins, servirait à d'autres qu'elle. Et, si un jour elle avait une fille, la malheureuse, elle saurait lui épargner ça. Quitte à la fouetter matin et soir, à l'enchaîner à son lit, à l'étrangler s'il fallait. L'essentiel c'était la vertu. Être pure, propre, intouchée, comme la blanche hermine qui se plutôt que de. Quoi, sa fille se révolte, a le vice dans la peau, prétend vivre sa vie ? Fouilloux la foutra à l'eau, une pierre au cou, mais elle ne tolérera pas cette abomination. Ah, si sa mère à elle, cette charogne, avait été, euh. Claire vit quoi. Elle fut, une seconde, démontée. Elle retrouva vite la logique qui lui convenait.

Les vomissures, les vomissures ! Enfin elle sortit de la chambre, penaud, et s'en alla. Elle était honteuse d'être seule et de sentir sa chair qui la touchait – comme elle n'avait plus de slip ni de bas pour la séparer d'elle-même.

Le personnel du Sphinx-Club ne lui épargna rien. On trouva un moyen de la retenir à la réception, de lui faire payer une chose oubliée sur la note qu'avait signée le président. Service compris, oui mademoiselle.

Philippe Seignelet rentra de l'école dès quinze heures. La maîtresse avait eu un malaise, on n'avait personne pour surveiller tant de mioches, ils encombraient. Que tous ceux qui avaient leur maman à la maison rentrent vite vite et sans traîner dans les rues et jouer et bavasser et regarder tout, c'est bien compris ? Quant aux autres, on tâcherait de les éparpiller entre les classes, qu'ils ne pèsent pas trop au corps enseignant déjà surchargé, toutes aussi des mamans ou bientôt.

Ils expliqueraient – entendit Philippe avec terreur – à leurs mamans pourquoi on les renvoyait, oui ? Ils sauraient ? Il fallait leur répéter ? Alors attention : si les mamans voulaient, bien sûr, vérifier ce mensonge, elles pourraient téléphoner à l'école : les enfants allaient copier le numéro sans se tromper, ils en étaient capables oui ? Mais que les mamans ne téléphonent pas toutes à la fois au moins ! Ils se rappelleraient de le leur dire ? Oui ? C'était bien compris ? Ils ne s'étaient pas trompés ? Pas trompés pas trompés ? Non ? Oui ? Bon ? Alors qu'ils rentrent vite vite chez leur maman, vite.

On les fit en aller. Philippe se retrouva aussitôt seul. Il suivit hâtivement son chemin.

Madame Seignelet fut désagréablement surprise. Plongée dans son fauteuil comme un petit est au pot, elle admirait ses mœurs à travers des magazines féminins et elle achevait le saucisson à l'ail clandestin qu'elle gloutonnait chaque après-midi : car elle simulait de n'avoir jamais faim à déjeuner, pour avoir l'air sèche et donner honte à ses voraces enfants (Jean-Baptiste et Philippe ; les deux autres mangeaient au lycée). C'était son système de jouer, de l'aube à la nuit, les persécutées.

Elle n'appréciait, en quant-à-soi, que les pires aliments industriels, chimies bizarres, poisons, délices équivoques et puantes. Cela même qu'elle dénigrait, nez de rate, devant sa famille.

Elle achetait, empruntait, parcourait beaucoup de magazines. Elle les explorait avidement, en mastiquant ses grailons, sa baguette, sa margarine tartinée sous des lards au salpêtre, des jambons à la cochenille, des saucissons au suif. Elle évitait seulement les pages à lire, celles sans images. Elle critiquait à voix haute, toute seule (elle parlait et glapissait toute seule sans arrêt, même quand il y avait des gens), les modes et les recettes. On ne pouvait que la flatter ou la blesser ; elle ne connaissait que ces deux catégories affectives ou

intellectuelles ; ses lectures féminines les alternaient si fort qu'elle en sortait hystérique, amplifiée, furieuse, branlée, inassouvie.

Personne ne la voyait jamais être oisive. Elle avait si bien dressé son monde que, si on la surprenait à ne rien faire, on se sentait coupable, on avait honte de soi. Madame Seignelet avait établi pour toujours, à force de hurlements, de plaintes, de commandements, de soupirs et de gifles, qu'elle était torturée sans répit. Personne n'eût osé en douter, pas même son mari. Elle se sacrifiait, se crevait, donnait sa vie : qu'on n'y croie pas, on avait une calotte. Chaque enfant de la maison traînait derrière soi, comme une menace, un fatum, les longues, les interminables rancunes que vouait madame Seignelet à quiconque avait paru sous-estimer son martyre à elle. Ce qui désignait cinq coupables à sa juste vindicte. Oreilles rompues, nez bas, regard anxieux, on attendait que la mère vous tombe sur la tête. On ne rentrait pas à la maison pour être en sécurité, non. On se risquait dans la cage, dans l'autre de maman : et gare si la bête n'était pas assoupie.

– Alors tu m'embrasses pas ? hulula ou hennit Raymonde Seignelet, rageuse, courroucée par système et par goût.

Elle avait rapidement caché son sandwich entre elle et le dossier de son fauteuil. Elle essuya machinalement, sur un genou, ses doigts graisseux. Le bas crissa.

– Qu'est-ce que c'est que cette tête ? Tu veux une calotte ? ou t'en préfères deux ?... Tu vas faire une autre gueule oui ?

Philippe fit non oui. Madame Seignelet poussa un soupir exaspéré, dangereux, satisfait. Elle rejeta son magazine en le claquant par terre, comme une laveuse qui assène un battoir. Elle quitta le fond du fauteuil, s'assit juste au bord, de la pointe des fesses, et se ratatina à l'entrée du meuble, toute pliée sur soi, comme une araignée prête à bondir, une momie ricanante bourrée en fœtus dans un coffre. Elle continua :

– Et qu'est-ce que tu fiches à cette heure-là pas à l'école ?... On t'a renvoyé ? T'es encore malade ?... Mais t'as fini cette gueule oui ou moi je vais t'en faire faire une gueule pour de bon !... Alors on t'a fichu dehors ? Encore une histoire hein toujours des histoires avec toi ! Jamais ! Jamais tes frères ils m'ont fait ça ! Tu entends Philippe ? Mais si ils avaient osé à ton âge mais on les aurait démolis ! Démolis ! Démolis ! Jamais ils ont fait le centième de comme toi !... Philippe je t'ai prévenu arrête de faire la gueule ou je te promets qu'elle va tomber celle-là. Tu la veux ? Tu la veux ?... Alors, tu dis si tu la veux ? Oui ?...

Philippe secoua la tête. Certaines fois, madame Seignelet continuait ce jeu jusqu'à ce que le petit pleure. Elle le giflait d'avoir

pleuré : ah, il la détestait sa mère hein, ah même pas un sourire hein, pas même un seul ! C'était ses jours de grande forme. D'autres fois, elle giflait presque au début, avant que Philippe ait été poussé aux larmes : ça le faisait pleurer pour quelque chose, au moins. Enfin, il y avait les jours où madame Seignelet était de bonne humeur – ce qui l'incitait plutôt aux sarcasmes : elle terrorisait l'enfant pour se moquer de lui, railler sa peur des cris et des coups, le mener au bord des larmes, s'arrêter juste avant. Elle faisait apprécier aussitôt combien elle avait été bonne, magnanime. Elle prévenait clairement qu'elle mettait la calotte de côté pour une prochaine fois : et ce n'était pas les prochaines fois qui manquaient.

Cependant, elle donnait très peu de corrections. Elle préférait se décharger au coup par coup ; les raclées en bonne et due forme étaient généralement le privilège de monsieur Seignelet. Il avait un cérémonial, n'improvisait pas. Madame Seignelet, au contraire, giflait comme on éternue : ça vous prend, on le fait, on se mouche, on n'y pense plus. Elle y pensait si peu, elle était si imbécile dans ses méchancetés de mégère, si inconsciente, qu'on l'eût révoltée en les lui indiquant. Quelle calomnie. Quel mensonge.

– Et quelle bêtise t'as fait ? Alors vas-y dis-le !... On t'a pas renvoyé à cette heure-là pour rien non ? Alors j'attends. J'attends Philippe !... Qu'est-ce que t'as fait ?

Philippe essaya de répéter ce que les maîtresses avaient dit qu'il faudrait dire aux mamans. Il montra tant de désarroi, de faiblesse, que Raymonde Seignelet se sentit injuriée, provoquée. De quoi semblait-il oser l'accuser ? Qu'est-ce qu'il insinuait, avec ce museau pleurnichard, cette frousse d'abruti dans les yeux ? Allait-elle tolérer qu'un merdeux de sept ans lui fasse des reproches ?... D'ailleurs c'était à elle – et de plein droit – d'être puérile, attendrissante et faible. Ces petits salauds alors, ça voulait tout vous prendre, même ça, même ça ?

– Comment, elle est malade ta maîtresse ? Mais qu'est-ce que t'es encore en train d'inventer toi ? Je te préviens que tu mens mal Philippe. Et tu sais comment ça va finir ? Tu le sais ? Dis-moi : tu le sais, oui ou non ? Tu le sais ? J'écoute, Philippe. Tu me le dis oui ou non ou merde ? Ah j'en ai assez de toi hein !... Alors tu réponds oui ?

Le gamin hocha la tête, éclata en sanglots. Madame Seignelet fut un peu dépitée. Elle n'avait pas désiré obtenir cela. Elle était gaie, bénigne, confortable, aujourd'hui. Elle avait l'estomac bien graissé, les membres bien mous, la cervelle bien veule, ravie par la perspective d'un grand roman-photo et de son saucisson à l'ail. Elle voulait jouer avec Philippe, comme ça, sans arrière-pensée : et voilà que ce petit con tournait tout au tragique. Quelle chiffe. Il ne valait vraiment pas

ses aînés. Bertrand surtout avait été un partenaire merveilleux. On avait pu le tourmenter comme un esclave, un déporté, un chien. Il résistait, rebondissait, était toujours à la hauteur de la bêtise, de la férocité d'autrui. Il était devenu un gros con qui pesait cent tonnes, un adolescent courtaud, trapu, reconnaissant. Il serait technicien un jour, peut-être ingénieur, peut-être dans l'atome, si on le giflait assez. Quelle promotion pour son père, le bachelier bureaucrate, le sous-chef de carrière. Bertrand était l'espoir des Seignelet. Il aimait les sciences exactes, qui, de toutes les formes de connaissance, étaient seules à pouvoir forcer et imprimer ses neurones de brute crétinisée par les coups, les ordres, les devoirs, les mœurs bornées, les idées justes.

Au contraire, Philippe, le dernier, ne promettait rien de bon. Une infime rebuffade, et il tendait la joue. Il finirait par solliciter d'être houspillé, battu, avant même d'avouer pourquoi il le méritait.

En tout cas, il le méritait, ça oui, comme tous les enfants. Sécher la classe, à son âge ! Ah, il pouvait bien pleurer maintenant, une fois la sottise faite. Madame Seignelet le menaça, s'il chialait une minute de plus, d'aller à la poste téléphoner pour savoir la vérité. Et qu'il prenne garde à lui s'il avait menti : ce serait la fessée dans les règles, ce soir, après dîner, par son père. Alors ?... Elle téléphonait ?...

Cette menace eut un effet étrange. Les sanglots de Philippe se suspendirent ; il eut l'air subitement soulagé ; son front blanc et bombé de jeune enfant devint tout lisse.

Sa mère vit cela, comprit son échec et changea de tactique. Comment ! Ce petit menteur s'imaginait qu'elle se dérangerait vraiment, comme si elle n'avait pas assez de corvées cet après-midi ? Que ça l'intéressait tant que ça ses conneries à l'école ? Et voilà ! Monsieur commande, et on n'a plus qu'à obéir ! Le monde à l'envers. Une paire de claques oui, son téléphone.

Philippe avait bien la figure d'un coupable. Il attendait patiemment, douloureusement, que sa mère ait fini. Plus tard, ses frères rentreraient. Aujourd'hui il y aurait d'abord Jean-Baptiste, qui était gentil ; puis Dominique, qui était très gentil ; puis Bertrand, que les autres n'aimaient pas mais qui savait presque séduire leurs parents. Après, tout irait bien. Après, papa rentrerait et l'autre moment noir commencerait. On dînerait. Après, on pourrait aller dormir et tout irait bien à nouveau. Après, ce serait demain et tous les moments noirs recommenceraient. Après...

– Ah c'est malin d'pleurer ! raillait madame Seignelet. Si tu crois que t'es beau ! Ah t'es beau tiens ! Et qu'est-ce que t'as à pleurer ? Qu'est-ce que je t'ai fait encore ? Oh le pauvre martyr ! Oh le pauvre petit qu'on torture ! Tu me fais rigoler oui !... Mais c'est comique !

C'est comique ! Mais ça vaut dix !...

Philippe entendait *vaudisse* et ne comprenait pas ce mot. Les choses très drôles ou très risibles, en tout cas, *vaudissaient* invariablement les époux Seignelet. C'était leur grand jugement, le sommet d'une hiérarchie des faits hilarants, des gens ridicules, des spectacles ébahissants, tordants.

– Mais c'est tordant ! C'est tordant ! Ça vaudisse !

Se moquer des larmes était le seul moyen que Raymonde Seignelet connaissait pour les arrêter : et si cela ne réussissait pas, elle grondait, vitupérait l'enfant.

– Alors ?... T'es même pas content de pas avoir école ? T'aimes pas ça les vacances ? Faut vraiment que tu fasses la gueule hein. Ah c'est pas moi qui en aurais des vacances ! Mais toi tu t'en fous, tu te fais servir. Et monsieur fait la gueule. Ah on est récompensé de ce qu'on fait !... C'est ça, rechiale ! Petit con ! Si tu crois qu't'es beau ! Hheehahh !...

Elle était gaie : elle lui tira, avec ce bruit de dégueulis, une langue énorme, comme une fillette qui grimace à un gamin stupide. Philippe reçut à la face un souffle d'ail ; il vit jusqu'au fond de la bouche de madame Seignelet. C'était grumeleux de pain mâché, en arrière d'une langue blême, grisâtre, sans autre salive que des cordons glaireux, sur les côtés, qui rejoignaient les dents du bas.

– Ah ! Et puis assez avec ta comédie maintenant ! grinça la Seignelet. Elle était pressée d'achever la séance ; c'était rasant.

Dans ses yeux, la moquerie s'était soudain éteinte : elle fronçait les sourcils et forçait l'écartement de ses paupières pour exhiber la sclérotique, en grognant :

– Tu arrêtes Philippe ? Tu vas arrêter de faire cette tête oui ?... Eh ben j'en ai une belle de bande moi ah elle est belle ma bande ! Alors tu crois vraiment que ça me suffit pas de voir la gueule de tes connards de frères toute la soirée ? Et ton père, ton espèce d'ivrogne de père tu crois qu'il me suffit pas lui aussi ?... Ah tu vas pas me faire pareil hein Philippe ! Vous et votre père ça suffit comme ça ! Tu vas pas faire comme eux je te préviens ! Tu vas avoir l'air un peu normal ou je te préviens que ça va aller mal ! C'est fini oui ? C'est fini ? Dis-moi : c'est fini ?

Philippe murmura oui. Madame Seignelet l'envoya dans la cuisine, qu'il s'assoie à la table et qu'il s'amuse sagement. Elle était intuitive : elle ne lâchait jamais un enfant avant de l'avoir assez tourmenté pour qu'il se sente coupable d'avoir provoqué la séance. Elle répondait à des monstruosité de ses fils, voilà tout. Philippe était spécialement

abominable, quoi qu'il fasse ou ne fasse pas : c'est qu'il était à la maison plus souvent, plus longtemps que les autres ; il dérangeait ; on l'avait sous la main, chaque fois qu'on voulait décharger une âcreté, un accès d'humeur.

Ainsi, Philippe était coupable par principe, par définition, par opportunité. Mais seulement aux yeux de sa mère ; les autres le traitaient bien ; son père le négligeait à peu près ; les institutrices le terrorisaient, à cause de l'analogie physique entre elles et sa mère : mais elles ne lui inspiraient aucune aversion. Loin de là, il les adorait. Elles étaient calmes, patientes, modérées, loyales ; on comprenait, généralement, les fautes qu'elles vous reprochaient ; elles ne bouleversaient pas perpétuellement l'ordre des choses, au contraire de madame Seignelet ; et si, le lundi, elles vous affirmaient que les arbres sont rouges, elles ne vous giflaient pas le mardi quand, à la question : « Quelle est la couleur des arbres ? » vous répondiez docilement : « Ils sont rouges ! » Oui, les maîtresses étaient vraiment gentilles.

D'autres garçons les trouvaient méchantes, peureuses, emmerdantes, cons, miteuses, tortueuses, cucutes, impossibles. C'étaient des voyous, sûrement. Philippe avait très peur de ces garçons. Et quand c'étaient des premiers de la classe qui se moquaient ou critiquaient ainsi, Philippe n'en revenait pas et sentait l'univers trembler, se renverser comme, à la maison, tout se renversait sans cesse – sauf la raideur des protocoles, l'âme sourcilleuse des dieux parentaux et la dureté des châtiments. C'était épuisant d'avoir toujours si peur ; il fallait qu'au moins l'école le rassure. Mais non : les mauvais camarades empêchaient cela même.

Madame Seignelet rejoignit Philippe dans la cuisine : elle désirait un verre de vin. Pour masquer cette envie (car il était entendu que, austère et agonisante, elle n'éprouvait jamais aucun désir, buvait quand elle *mourait* de soif, mangeait quand elle *mourait* de faim, s'habillait de neuf quand elle n'avait plus que des *loques* cent fois *retapées*, ne se couchait que lorsqu'elle était *claquée*, et d'ailleurs ne dormait *pas de la nuit* ; elle aurait sorti les griffes si l'on avait osé sous-entendre que la nourriture, le vin, les habits, le sommeil étaient des choses agréables : non, elle ignorait même le mot plaisir, et elle souffrait comme en enfer pendant que son mari, ses mioches se gobergeaient à boire, manger, se prélasser au lit, faire les jolis cœurs dans des vêtements impeccablement *repris*), elle attaqua l'enfant :

– Et alors tu vas pas passer la journée à lire hein. Tu trouves que tu te tiens déjà assez droit ? Tu vas me faire le plaisir de trouver autre chose, et un peu vite !

Elle vida son vin avec une grimace, comme si on la torturait de

purges infectes, de médicaments pestilentiels.

– Va donc ranger ta chambre et laisse-moi ce bouquin. Qu'est-ce que t'as besoin de lire. Pour ce que ça te sert à l'école, quand la maîtresse elle arrive même pas à t'arracher un mot. C'est une vraie porcherie cette chambre. Et tu vas pas me dire que c'est Dominique qui laisse traîner des jouets sous ton lit non ? D'ailleurs il va m'entendre lui aussi. J'en ai assez de vous deux. Plus qu'assez, même. Allez, grouille-toi.

Elle disait cela presque chaque jour à tout le monde, sans motif particulier. Elle entretenait ainsi son climat, son aura d'excédée, de mourante en colère.

Dominique et Philippe, moins brouillons que les deux autres frères, et aussi soigneux que des enfants peuvent l'être, gardaient leur chambre généralement très propre. Quant à l'ordre qui y régnait, cela dépendait de leur courage et de leurs loisirs – comme il en est partout au monde et à tout âge. Mais madame Seignelet, femme spécialement paresseuse, dissipée, molle, presque sale, guettait et pourchassait les manquements d'autrui avec une vigilance et une brutalité dignes de son humeur invariablement acariâtre.

Philippe, ravi d'être congédié, disparut dans sa chambre. Il ne connaissait rien de pire que de devoir passer l'après-midi sous les yeux de sa mère, ou simplement à proximité d'elle. La chambre était un refuge ; on s'y sentait moins vulnérable, on s'y croyait moins exposé à l'arbitraire, aux méchancetés, aux crises ; on respirait.

Madame Seignelet claqua sur elle la porte du séjour et reprit son magazine et son sandwich. Elle éprouvait l'impression d'avoir fait du ménage, d'avoir remis de l'ordre. Elle goûta cette sécurité, ce bien-être. Elle se leva presque sans soupirer quand, le saucisson fini, elle eut à nouveau soif. Elle oublia même d'aller voir ce que foutait son mioche.

Pendant les longues flemmes qu'elle tirait, l'après-midi, Raymonde Seignelet avait ses rites, qui étaient invariables, et qu'avaient découverts peu à peu ses enfants les moins impressionnables, Bertrand et surtout Jean-Baptiste : ils en ricanaient à loisir, et ils assouvissaient ou entretenaient leur haine des époux Seignelet en épiant et en collectionnant leurs ridicules, leurs saletés, leurs énormités. Même Bertrand, à ces exercices hygiéniques, se retrouvait un peu d'esprit.

Le singulier est que madame Seignelet ne dissimulait guère. Il n'y avait pas grand-chose à surprendre, et elle affichait jusqu'à ses douteuses gourmandises ou son discret penchant à l'ivrognerie (ou plutôt au biberonnage : elle aimait siffler du vin, des apéritifs sucrés, muscats, vermouths, par gorgées isolées, pour s'entretenir, mais elle

ne se soulait jamais, gueule avide et cervelle glacée). Elle annonçait, d'un glapissement bêtas et geignard, la raison qui la forçait à s'infliger telle ou telle chose qui, pour tout autre, auraient été des gâteries mais qui n'étaient pour elle que des souffrances, des contraintes, des calvaires de plus. Ainsi, lorsque Jean-Baptiste ou Bertrand « découvraient » un vice de madame Seignelet, c'était simplement que, soudain, les récriminations de leur mère ne les abusaient plus : ils se bouchaient les oreilles, ils voyaient ce qu'il y avait à voir, ils jaunissaient de révolte, de mépris. Comment ! C'était cette vieille vache écœurante, menteuse, hargneuse, infantile, malpropre, qui les avait malmenés, qui les tyrannisait encore ? Incroyable ! Et ils se dépeignaient les travers de madame Seignelet, parodiaient, soupçonnaient, supputaient, inventaient d'autres tares, comme des potaches qui se vengent d'un pion odieux ou d'un prof ubuesque.

Dominique et Philippe n'avaient pas cette santé. Ils prenaient au mot leur père et leur mère. Ils ne se seraient pas permis un regard criminel à la Jean-Baptiste, une ironie ou une mine à double sens pendant les repas, un doute sur la véracité des discours parentaux, la perfection des us et coutumes seigneuriales, la légitimité des engueulades, la respectabilité des humeurs de chien, l'humanité profonde des gifles, la noblesse grave des vachardises adultes, le sublime sacrifice de papa, l'abnégation bouleversante de maman. Et quand Philippe s'approchait d'une vitre, regardait dehors, et que sa mère ânonnait aussitôt une interdiction hurlante, comme : « Touche pas aux carreaux tu vas encore tout salir ! On voit que c'est pas toi qui les fais ! Tu t'en fous du travail de ta mère hein ! Ben pas moi ! Et qu'est-ce que t'as besoin de regarder par la fenêtre hein avec tes mains sales que tu vas fiche partout ? » il croyait sincèrement qu'il était infernal et que sa mère était persécutée.

La malheureuse usait sa vie, en effet, à réparer les saletés que tout le monde s'ingéniait à faire ; chaque objet, chaque centimètre du logis était sacralisé, presque tabou : il était le travail de maman. L'employer, ou seulement être là, c'était détruire son œuvre. Raymonde Seignelet excellait dans l'art de vous culpabiliser d'exister. Votre respiration même lui était à charge. Ne l'obligerait-on pas à se déranger pour ouvrir et aérer ? Que les enfants nettoient quelque chose : madame Seignelet, pour tout remerciement, grinçait qu'ils avaient sali le balai, l'éponge, mal vidé l'aspirateur, rangé la vaisselle n'importe où, laissé un évier dégoûtant. Elle convoquait le coupable, qui s'étonnait :

– Mais où c'est sale ?

– Quoi, où c'est sale ! Tu le vois pas non ? Là, là, là !...

Et madame Seignelet dénonçait de l'index quelques imperfections invisibles ou un infime oubli. Elle rageait. On baissait le nez, vaincu. Or elle ne jouait pas à cela pour faire exécuter une seconde fois le travail critiqué, mais pour le parachever elle-même et poser en victime. Ah oui ! Ils avaient voulu nettoyer ça et ça ! Rendre service ! Tu parles ! Il fallait tout recommencer derrière eux, bien entendu !... Il y en avait plus à faire quand ils l'aidaient, soi-disant, que lorsqu'elle faisait tout toute seule !

En réalité, cette tactique lui permettait de se décharger d'une part sérieuse des corvées domestiques sur ses enfants, qu'elle embauchait comme manœuvres à chaque instant et qu'elle récompensait de reproches, de soupirs, d'énervements, de menaces. La tâche terminée, on était aussi fautif que si on l'avait eu refusée ; on pesait encore plus lourd entre les mille tourments de madame Seignelet. Quoi qu'on fasse, elle serait à jamais une victime pantelante – et une montagne d'acrimonie.

Les journées, cependant, étaient interminables, épuisantes et angoissantes pour les quatre enfants Seignelet, de la maison à l'école et de l'école à la maison, du père à la mère et de la mère au père, des carnets de notes imparfaits aux chaussettes trouées, des appétits honteux pour tel aliment aux dégoûts scandaleux pour tel autre, des jérémiades aux cris, des faces haineuses aux persécutions larvées, des fessées aux gifles, des interdictions aux ordres hurlés, des heures sans tourments aux atterrants jours de fête.

La fête intime de Raymonde Seignelet, l'occurrence peut-être unique où cette femme ordinaire éprouvait quelques pures délices, c'était donc ces après-midi d'oisiveté qu'elle défendait si sauvagement contre les intrus – comme Philippe venait de s'en rendre compte. Alors, en happant à gueule de chien ses hideux pique-niques, installée de travers dans son gros fauteuil comme sur un hamac, elle s'empiffrait d'histoires de minceur, de régime, d'élégance, de beauté, de châteaux, elle épluchait les publicités, lançait un mauvais œil aux niais enfants-pour-dames qui illustraient les réclames de chaussettes ou de slips : et, cette mise en train accomplie, elle attaquait son roman-photo, son magazine policier. Elle lisait flasquement, comme les vieux somnolent sur une chaise, et elle peignait ses cheveux avec les cinq doigts, en tirant et repassant jusqu'à les dépermanenter, et en raclant de tous ses ongles son cuir chevelu gras. Elle recueillait une boue de sébum et de pellicules qui formait, sous chaque ongle, un croissant de lune en saindoux grisâtre, collant, qu'elle reniflait puis extrayait avec l'ongle du pouce, doigt après doigt. Ce curage accompli, elle recommençait à se pelleter le crâne ; et ainsi jusqu'à l'heure du dîner, du gaillon et des gifles.

V

Julien secoua la tête :

– Non elle était pas morte quand on est parti.

René Thérét approuva. Ils n'avaient tué personne. Marc Guillard ne semblait pas d'accord. Deux vieilles en trois semaines, c'était trop. Passe pour la première, la cardiaque. Mais celle d'hier soir elle n'aurait pas dû claquer. Marc ne faisait pas partie de l'expédition, malgré sa connaissance des lieux : les Grandieu auraient pu l'identifier. Il avait tout préparé, expliqué, minuté, comme dans les romans policiers qu'il lisait : et il avait attendu le retour des garçons. Ils n'avaient pas mentionné la mort de madame Grandieu. Marc l'avait apprise dans le journal, ce matin.

– Eux ils disent que c'est vous. Grandieu il leur a dit que c'était vous.

– Il a dit ça exprès, protesta René. Moi je te parie qu'il en a profité, c'est tout.

Julien eut de grands hochements d'approbation :

– Ouais c'est ça qu'il a fait. Moi aussi je te parie que c'est ça. Puisqu'elle était pas morte. On t'l'aurait dit.

– Mais quoi, profité ?

– Lui, le père Grandieu ? Ah voilà ! C'est le truc ! dit mystérieusement Julien. Il préférerait que Thérét explique : il s'y prendrait mieux.

– C'est l'truc, ouais ! C'est l'truc ! confirma René, avec un drôle de sourire fatigué et sans gaieté, qui montra ses canines et plissa ses paupières inférieures.

– ... Quoi, tu crois que c'est lui qui l'a...

René et Julien haussèrent ensemble les épaules :

– Forcément c'est lui, reprit Thérét. Il en a profité je te dis. Ça nous retomberait sur le dos, tu parles de l'occasion. Tu parles du coup !

Il paraissait juger tout naturel qu'un mari tire parti d'un cambriolage pour étrangler sa femme :

– T'imagines la vioque quatre-vingts berges ou quelque chose comme ça !

– Ah ouais eh cent berges ah dis donc le bahut ! gloussa Julien Roquin. Putain elle schlinguait si c'est qu'elle a fait dans son froc quand on l'a attachée ! Ah l'bahut dis donc ! Ah il a bien fait l'aut' salaud !

– Eux ils racontent que c'est le bâillon, ça l'a étouffée, pas étranglée. Alors c'est pas de votre faute remarque. Pas plus que celle d'avant ! dit Marc Guillard.

– Mais non, non ! dit Théret. Non ! On lui a à peine mis à moitié dans la bouche, on a même pas serré, faut pas rigoler écoute.

– Rah ça l'empêchait pas d'péter avec son cul eh ! ricana Julien. Ah la vioque eh dis donc !...

– C'est pas ça c'est le dentier, fit Guillard.

– Le dentier ? Quel dentier ? dit René Théret.

– Le dentier. Les vieilles elles ont un dentier. Quand tu les bâillonnes elles l'avalent et ça les étouffe et elles claquent. Tout le monde il sait ça !

– Qui c'est qui en parle d'un dentier ? Le journal ?

– Non. C'est moi. Forcé j'te dis. Elle l'a bouffé quoi.

– Merde, murmura Théret.

– Ouais si c'est ça, dit Julien. Ah la conne merde. T'es sûr qu'elle en avait un eh Marc ?

– Tu parles, avec toutes ses dents. T'as vu qu'elle en avait un tas plein sur l'devant hein ? dit Marc.

– J'sais pas non. Tu sais on remarque pas, moi je l'ai pas reluquée dans la bouche, dit Théret. Et toi Julien ?

Julien non plus n'avait pris garde à l'état de la denture de madame Grandieu. Mais ça n'y changeait rien. Les vieilles, les vieux ont des râteliers, et les riches encore plus. Oui, ça oui. La tuile.

– Toi si t'es sûr qu'ça les étrangle ? suggéra Julien.

– Pas étrangler : étouffer, dit Guillard. Ouais ça doit.

– ... T'as essayé ? insista l'enfant.

Marc Guillard ricana. Les mêmes ils vous sortent des trucs incroyables. Ce qu'il faut pas leur expliquer...

– Et comment tu veux qu' j'aie essayé eh Dracula ? Où tu veux qu' je m'en foute un un dentier ? Au trou de balle ? Si on a des dents on

peut pas ohé Nounours !

– Eh j'te dis pas sur toi... dit Roquin. Il n'aimait pas qu'on se moque de lui. Il n'aimait pas qu'un autre profite de son âge. Jamais plus personne n'aurait le droit d'être le plus fort avec lui. Jamais plus.

– J'te dis comme ça, sur quelqu'un... J'sais pas !

– C'est ça, dit Guillard. J'me promène dans la rue et quand je vois une vieille je lui dis madame vous pourriez pas avaler vos dents que je m'rende compte de l'effet ? C'est parce qu'y a un copain qui voudrait savoir ?

– ... Y a autre chose, au fait, interrompit René Thérét. François, tu sais, le fils de la prof, il paraît qu'il a perdu son masque là-bas. Pas ses gants : juste le masque.

Dans leurs expéditions nocturnes, les garçons prenaient un ensemble de précautions destinées à dissimuler leur identité et leur âge. C'étaient les plus grands qui attaquaient, après avoir fait l'obscurité et aveuglé de leurs lampes les habitants des lieux ; puis les autres enfants entraient en scène, visage masqué. Ces masques étaient ou bien ceux du mardi gras, ou bien des produits, grotesques ou sérieux, de leur propre artisanat.

D'ailleurs ils n'avaient encore commis que très peu de cambriolages. C'était spécialement difficile à mettre sur pied. Les risques, pourtant, leur semblaient moindres que ceux des opérations moins ambitieuses mais qui avaient lieu de jour et à visage découvert : vols dans les magasins, par exemple. Le monoprix de la place Nationale était la chasse favorite des petits, qui avaient la malice de ne jamais prendre ce qui eût dû intéresser des voleurs de leur âge : et un garçon qui était sorti avec un sac de mauvais chocolats avait été traité de fou et d'idiot par les autres.

Non : l'agrément des larcins résidait dans leur inutilité, leur incongruité, le plaisir de rouler les adultes, de déjouer leur surveillance et d'être le plus fort. On avait extraordinairement admiré un gamin du quartier nord, Puimorin, qui avait dix ou onze ans. Il avait volé deux slips de dame presque sous les yeux de la vendeuse ; il en avait laissé un dépasser ostensiblement de sa poche et il avait traîné à travers le magasin jusqu'à ce qu'on le remarque, qu'on l'interroge et qu'on le fouille. Les slips découverts, Puimorin avait pleuré, braillé, prétendu que c'était sa mère qui l'avait forcé, sous menace des pires sévices, à dérober ce linge. Et il avait récité tout d'un trait une liste de commissions du même genre : bas, collants, etc., que sa mère avait exigé qu'il vole. Il avoua qu'il avait bien du mal à trouver la taille juste ; singea, fit rire de son innocence, débita encore un millier de mensonges, fut menacé, réprimandé, craignit un instant

qu'on le ramènerait chez lui, apitoya de toute urgence quelques vendeuses, fut soutenu, absous, relâché. Quant à sa méchante maman, voilà longtemps qu'elle avait filé, l'infâme créature.

L'audace de Puimorin dépassait la limite de ce que les enfants de la bande eussent osé entreprendre : et il n'était pas si malin, puisque désormais il ne pourrait plus mettre les pieds au monoprix et risquait même d'être identifié n'importe où par des employés du magasin ou des clients qui avaient assisté à la scène. Mais le garçon s'était reconverti dans les petites épiceries libre-service. Il y passait aux heures de pointe, en choisissant les plus encombrées. Là, il prodiguait des mines polies, polies, se faufilait entre les gens, se bourrait les chaussettes de victuailles, achetait du lait ou du vin ordinaire, ou une salade : et, tout brave, tout gentil, il repartait insoupçonné. On avait beau discréditer les vols utiles, on enviait un peu ceux-là. Ils étaient très dangereux.

– L'article en parle pas, du masque. Il est sûr de l'avoir perdu chez eux ?

– Il m'a dit qu'il l'avait posé dans la cuisine parce qu'il a bu de la bière, juste avant de partir. Quand on est partis.

– C'est un con Boitard ! dit Julien Roquin. Tu sais pas c'qu'il avait comme masque ?... En haut c'est un masque de Zorro, en bas c'est une fausse barbe toute rouge ! Avec un faux crâne de chauve en carton des fois. J'te dis qu'il est louf !

Julien, lui, se masquait simplement d'un passe-montagne. Les fantaisies de certains autres garçons lui semblaient indignes de leur groupe et de leurs actes.

Selon Marc Guillard, l'oubli du masque dans la cuisine des Grandieu n'était pas très grave, si François ne... Il s'exclama soudain :

– Merde ! Et les empreintes ! Dans le masque ! Ils vont voir que c'est un môme !... sinon ça existe des types qui en mettent des masques comme ça pour faire leurs coups. Ils auraient pensé quoi il a pas une grosse tête. Mais là...

– Un type il a le droit d'avoir des p'tits doigts sans être un gosse, remarqua René Théret. Tiens mon prof de dessin par exemple, il a peut-être des mains encore moins grandes que Julien. Et puis il est pas tellement petit François. C'est pas sûr qu'ils comprennent eux les flics.

Cependant, cette affaire de masque leur parut à tous très inquiétante. Et pourquoi les journaux taisaient-ils ce détail ?

Par contre, les garçons étaient étonnés qu'on décrive l'affaire comme un gros cambriolage : plusieurs millions anciens d'argenterie,

de bijoux. Qui donc avait volé tout ça ? En principe, chacun emportait ce qu'il voulait, et on n'avait pas de comptes à rendre. Mais on se montrait les butins, on racontait, on échangeait, on détruisait ensemble. Or on ne se rappelait pas que quiconque eût volé chez les Grandieu ce que la presse énumérait.

Enfin, c'était secondaire. On fit le point de la situation des deux fugueurs. On envisagea, pour le repaire, un nouveau lieu d'implantation ; il restait à en apprécier plus complètement la sécurité. On discuta longuement de l'évolution des choses. Le petit noyau Guillard était encore assez sage : mais on sentait que ça tirait de tous côtés. On avait vaguement peur. Tout devenait possible ; et on ne savait plus vraiment ce qu'on faisait, ni pourquoi. Les deux garçons qui avaient quitté leur famille pesaient trop lourd : plus lourd que les deux vieilles estourbies – mortes sans qu'on les ait touchées, et donc de vieillesse, en somme. Une impression de culpabilité flottait ; on avait passé un point de non-retour : oui, on avait peur.

Sauf Julien Roquin, peut-être, et quelques autres petits. Ils étaient résolus... Mais à quoi ? Julien semblait rejeter sur les plus grands la responsabilité de leur malaise. Qu'ils se débrouillent ! Qu'ils fassent, qu'ils pensent ce qu'ils veulent ! Julien répéta qu'il n'avait pas besoin d'eux. D'abord trop de garçons connaissent leur cachette, et même avaient déjà eu vent de la prochaine : c'était idiot. Et c'était idiot d'aller si nombreux faire les coups. Maintenant qu'on avait presque toutes les choses utiles qui avaient manqué, il fallait écraser. Se faire oublier. Et éliminer tous les crétins bavards comme le Boitard et tous ceux-là.

Julien se voyait parfaitement vivre jusqu'à l'âge adulte et au-delà, en sauvage, dans un coin désert de leur île. Il ne pouvait pas encore se passer réellement de complices, mais ça viendrait. Ensuite, il irait autour du monde. Il ne le leur dit pas : c'était son secret à lui seul, la clef de sa patience farouche, de son sang-froid. Voilà pour quoi il vivait. Et, malgré ses dix ans, tous les autres lui paraissaient n'être que des bébés qui jouent. Ça finirait sûrement mal pour eux à cause de ça. Julien, au contraire, s'en tirerait, vivrait cette aventure obscure qui, s'il y pensait un peu longtemps, le faisait transpirer, faisait battre son cœur. Il était sur un autre océan, sur une autre planète, et déjà parmi d'autres hommes. Il n'avait plus rien de commun avec ses camarades ; de si loin, il ne les entendait, ne les apercevait même plus. D'aussi loin que le temps, le futur immense où, quittant à jamais sa famille, il s'était engouffré.

Madame Lescot se demande pourquoi Joachim n'est pas venu

l'embrasser : d'habitude il est couché à cette heure-ci. Il n'a quand même pas veillé jusqu'à onze heures et plus ! Le coquin, ou il aura encore relu sa pile d'illustrés ! Il lit, il lit, il lit tellement vite que parfois il saute tout le texte, ne suit que les images et ne comprend plus l'histoire. Alors il apporte l'illustré à sa maman pour qu'elle lui explique.

– Ma poule, mon poussin, eh bien tu ne sais plus lire mon chéri ? reproche, toute bonne, madame Lescot. Tu as déjà oublié comment on lit ?... Et voyez-moi ce petit âne qui ne sait rien, rien, rien lire, même pas dans ses illustrés, le petit, petit âne !... que je vais embrasser le chéri !

– Meuh ! Meumeu !... fait complaisamment Joachim.

Madame Lescot ouvre des moules sur le feu. Un client, de l'autre côté du comptoir, siffle des rhums debout et lui parle de croustades aux fruits de mer. Qu'a-t-il donc à aimer ces saletés ? pense Yvonne Lescot. Elle n'ose rien en dire. Les buveurs, ça a sa petite idée dans un coin et ça ne la lâche plus. Pas la peine de répondre, de discuter.

– Et attention ! Pas des soi-disant quenelles de ceci cela ! Attention ! C'est pas ça que je veux ! On m'a pas comme ça moi ! Pour bouffer de la farine moi j'aime mieux bouffer du pain ! Alors là attention !... Non mais c'est pas vrai ?

– Oui, oui, ah oui le pain, dit machinalement madame Lescot. Elle ne peut pas quitter ses moules, qu'on mange ici presque crues mais très chaudes : il faut l'œil. Elle ira voir après si Joachim est couché. Et une crêpe nature pour madame Bignon (une soûlarde, entre parenthèses, brave femme, ça n'empêche pas, et pas malheureuse avec la rente de son viager : c'est plutôt qu'elle s'ennuie), non, à la confiture : ah, Yvonne Lescot ne sait plus.

– À quoi déjà votre crêpe madame Bignon ? crie-t-elle vers un coin enfumé de la salle.

– À ce que tu veux ma petite ! répond madame Bignon. Elle a un ton de harengère mais une voix flûtée, roucoulée, aux notes très rondes : elle a dû apprendre le chant, jadis, à l'église ; et pousser la chansonnette sentimentale dans les noces, où son gros organe suraigu, son vibrato surprenaient. Ces mémères pleines de romances, leur énorme poitrine bombée comme une gorge de colombe, remuaient un sentiment filial chez madame Lescot.

Elle pensa qu'elle pourrait mettre une télévision pour les clients du soir ; ce serait gentil, s'ils étaient tous roucouleurs, maternels et solides comme cette vieille madame Bignon. Et peut-être ils baisseraient un peu la voix. Madame Lescot n'était pas hostile à un

certain vacarme, cependant ; son café ne lui plaisait jamais tant qu'aux heures d'affluence extrême, quand s'embrouillaient les conversations, les rires, les appels, les chocs de verres, les effluves alcoolisés, les grincements de chaises qu'on tire, de tables qu'on rapproche : et ce brouhaha, mêlé aux fumées bleues des cigarettes, étirait à travers la salle des longs fils souples, nouait des filets, des hamacs, d'étranges ponts suspendus où se mouvait madame Lescot, oscillante et affable, dans les vapeurs.

– Et ils vous bourrent ça de champignons de Paris ! disait l'ivrogne à croustade. Non mais ça pousse dans la mer les champignons dites-moi ?... Dans la mer cette blague !

– Non non vous pensez ! murmura madame Lescot, qui répondit plus fort à madame Bignon :

– Alors je vous la fais attendre deux petites minutes, je suis inquiète, je vais voir mon canard !

Avant, elle servit ses moules : et elle débouchait du blanc supérieur quand Joachim apparut dans la salle. Il était habillé, avec sa nouvelle culotte courte en velours bleu et son chandail rouge géranium, à petites étoiles jaune canari en forme de cristaux de neige. Madame Lescot, savante, tricotait ces jacquards aux heures creuses : surtout pour ne pas trop manger, car l'oisiveté lui donnait des fringales, elle se jugeait déjà un peu boulotte, elle n'avait pas peur d'un petit verre non plus, alors oui le tricot, les étoiles.

– Oh poussin ! gémit Yvonne Lescot comme si l'enfant était blessé, mais tu fais pas encore dodo ? Oh, chéri !

Joachim Lescot ne semblait pas le moins du monde ensommeillé ; la bouche riante, les pommettes pointues, les yeux en fleurs, c'était un vrai angelot, frais comme le matin : madame Lescot eut ce sentiment. Elle se demandait ce qui avait rendu son fils si joli, quand celui-ci commença un récit volubile où il était question de batailles, de pouilleux, de polissons, de pognon.

Effarée, madame Lescot comprit pourtant que Joachim avait passé la soirée à jouer aux cartes avec son cousin, Hervé Pellisson, et qu'ils avaient intéressé certaines parties. Joachim avait gagné cinq mille francs, prétendait-il. Et en un coup un seul.

Sa mère sourit : il se trompait encore dans les francs et centimes. Non non, jurait l'enfant, cinq mille ! c'était cinq mille ! Il les avait même dans sa poche.

– Au *Relais Impérial, Royal et des Voyageurs* ! Oui madame ! Voilà juste six ans ! Inoubliables ! Jamais on n'en a mangé des pareilles ! Je vous prie de me croire !

– Allons mon poulet il n’a pas cinq mille francs Hervé voyons !...
Un autre oui monsieur ! Non pas de frites ce soir ! Du gratin ! Oui !
Deux belles oui !

– Si si si si si cinq cent mille francs !

– Cinq cents francs, poussin. Tiens, tu me montres ?

– Ma belle ma crêpe c’est pas que vous vous endormez dedans non ! réclama, joviale, madame Bignon.

– Elle est partie madame elle est partie, cria Yvonne Lescot. Tiens qu’est-ce que je te disais mon lapin c’est cinq francs ta pièce !... Cinq cents francs tu vois ?

En réalité, Joachim mentait sur l’origine de l’argent, mais il avait dit, au début, le chiffre exact : Hervé lui avait remis cinquante francs (cinq mille, comme comptait le gamin), qui était sa part de butin dans une petite affaire qui avait eu lieu ce soir-là, avec la seule complicité d’Alain Viaud. Et Joachim, bien qu’enthousiasmé, avait dû rendre l’argent aussitôt, car il ne pouvait pas le garder ; Hervé servirait de banquier ; la somme serait émiettée en piécettes et en douceurs. Joachim aurait préféré l’économiser pour son cadeau de la fête des mères : mais c’était impossible de l’employer à cela, bien sûr. Ils avaient inventé l’histoire des parties de cartes.

– Et ton cousin il n’est pas raisonnable ! D’abord se priver de tous ces cinq francs, comme s’il en avait tant que ça le pauvre ! Et puis te faire veiller jusqu’à minuit ou onze heures ! Et tu bâilles même pas coquin hein tu t’es bien amusé !... Et il est parti sans dire au revoir ?

Madame Lescot n’était pas étonnée que son petit garçon soit du soir, comme elle. Ça l’ennuyait seulement à cause des heures d’école. Joachim dormait largement ses dix heures. Sa mère n’aurait écourté son sommeil pour rien au monde : surtout pas pour la classe.

– Hervé lui maintenant c’est lui le chef ! C’est notre chef ! s’écria Joachim, incapable de se taire.

Mais il avait un sentiment juste du degré d’attention que sa mère lui accordait : et il profitait de cela pour avouer impunément presque tout ce qui lui tenait à cœur. Il eût raconté des crimes à madame Lescot, celle-ci, amusée, l’eût gentiment réprimandé de confondre ses lectures et la réalité : et c’est vilain, Joachim, de tuer et voler tout le monde comme ça, mon canard trésor.

– Il fait caca, c’est pour ça, c’est le gros boudin là là qui lui sort là ! Il... il pète du boudin ! Ah ! Ah !

– Ma poulette quelle horreur quel coquin qu’est-ce que tu me dis là avec Hervé et ce boudin ! Et moi qui me demandais pourquoi

personne ne venait m'embrasser ! Eh bien on en pose des drôles de questions ! Oh mais vas-tu te taire !

Madame Lescot n'était pas bégueule : et les gros mots ou les plaisanteries scatologiques de son fils, qui adorait les fesses, ne la choquaient pas. Du boudin ! Elle rit, parce qu'elle imagina son neveu, Hervé, accroupi dans des cabinets à la turque, et une gigantesque spirale couleur chocolat suspendue à son arrière-train.

– Oh ! Quel canard !... Et qui ne fait toujours pas dodo !... Et le chef de quoi il est alors Hervé ?... De toi ?... Poussin, va !

– Mais on ne sait plus les faire ! Deux trois moules, deux trois coques, deux bouts de poisson, une crevette congelée, un vague jus d'arêtes... et ils appellent ça une croustade ! une timbale ! et on est au bord de la mer ! Qu'est-ce que je dis ? Dans la mer !... Dans la mer on y est ! Le cul dedans ! L'Océan !...

– Tu sais moi tu sais j'en mangerais bien un p'tit bout ! dit Joachim, devant une omelette au lard que sa mère venait de monter pour les frères Singlin, deux ouvriers célibataires. Ils faisaient les trois huit aux usines Sa. vi. co. et vendaient *l'Humanité* le dimanche matin : ils assistaient à la première messe pour être libres plus tôt. On les aimait beaucoup, ils étaient gros et moustachus, gros mangeurs, gros travailleurs, une voix flûtée. C'était drôle de les entendre, à table, échanger des répliques, polis l'un envers l'autre comme des fiancés timides qui osent à peine se prendre la main. Célibataires un peu de force, chuchotait-on.

Madame Lescot dissipa un lardon et le présenta aux lèvres de Joachim, qu'il le becquette. L'enfant se frotta le ventre de réjouissance et il suivit sa mère jusqu'à la table des frères Singlin. Il leur confia qu'il leur avait mangé un lardon dans le plat : c'était très bon ! Ça avait le goût du beurre ! Les frères Singlin rirent, bienheureux ; d'une même voix, ils offrirent à Joachim de prendre un autre lardon dans leurs assiettes : et comme le garnement était rigolo à croquer, ils lui donnèrent chacun une tape amicale sur le derrière. Joachim esquiva, se brûla les doigts et la gueule, expliqua que, non, demain matin il n'allait pas à l'école. Parce que. Ah voilà : parce que. Ouououuu-i !

Il rejoignit le comptoir en galopant. Hervé était avec madame Lescot. Tiens, il mangeait quelque chose ?

L'ivrogne à la croustade avait trouvé un interlocuteur, gastronome lui aussi, et qui s'attachait à lui dépeindre les langoustes les plus énormes qu'il avait rencontrées en ce monde. C'était le mariage de sa sœur, la communion de ses fils, le départ à la retraite de celui-ci, le gros gain au tiercé de celui-là : la vie semblait n'être qu'occasions à s'offrir des langoustes et, parsemée de langoustes dès le baptême, elle

vous menait infailliblement à quelque langouste du dernier soupir, la plus gigantesque, sans doute, sinon la plus digeste. L'homme aux fruits de mer en tombait muet. Où placer ses crevettes, ses coques, ses coquilles Saint-Jacques en un tel entassement de crustacés ?

– ... À douze on a mangé dessus monsieur ! À douze ! Et les portions pardon ! Les portions ! Maousses ! Les antennes...

Le café se vidait doucement et, insensiblement, les voix baissaient, tandis qu'on sentait l'air fraîchir. Cependant l'ambiance devenait plus familiale ; les habitués bénins se rapprochaient du comptoir, changeaient de table en portant leur consommation, comme s'il n'y avait bientôt plus eu qu'une lumière et qu'un feu, là où madame Lescot caquettait avec les deux enfants, les bourrait de gourmandises, les grondait d'être encore debout : mais délectée.

– Alors vous avez joué à la bataille ? Eh ben je suis bête, j'aurais dû aller vous voir dans la chambre ! C'est pourtant pas si loin !... Et mon gros trésor trésor qui me disait pas au revoir ! Je t'aurais bien cru tout mort perdu mon poussin !

Elle était à son rangement, lavait des verres, se formait une idée des commissions du lendemain. Joachim écarquillait les yeux sur les ivrognes du comptoir : il adorait cette sorte de gens. Il se tenait bien tout dressé, mais c'est à peine si son nez dépassait du zinc. Ses yeux rosissaient de fatigue et commençaient à le picoter.

Mais il regardait les figures, chaque soir. Plus elles étaient ridicules, plus il faisait des sourires extasiés. Vénération des poivrots. Il leur aurait donné toutes les bouteilles pour leur être agréable. C'étaient des maris usés qui fuyaient les femmes, les télé, la rengaine, les pièges à cons qu'ils s'étaient bâtis à eux-mêmes. Ces floués, ces dupés, ces salauds, Joachim s'en régalaient, donc : il n'avait pas de papa, lui. Tout beau tout nouveau. Les soûlards étaient réellement passionnants : et même beaucoup plus que les gens qu'on peut connaître. D'ailleurs Joachim trouvait normal qu'on ait soif : seules les choses en très petits verres le déconcertaient.

– Oui maman ! Un panaché pour nous deux Hervé avant et puis après on se couche !

Joachim était le seul enfant que madame Lescot eût jamais entendu dire *ma-man*, juste comme cela s'écrit. C'est pourtant elle qui avait dû le lui enseigner. Prononçait-elle ainsi ? Impossible d'en juger : il faudrait parler sans s'écouter, pour que ce soit spontané, sinon on triche. C'est comme si, dans une glace, on voulait se voir regarder en l'air. Mais Yvonne Lescot aimait ce *ma-man* de Joachim ; elle y percevait un privilège dont elle jouissait ; l'une des choses du petit qui étaient siennes, à elle, à jamais.

– Ma bébé, s'écria Pellisson, t'es qu'un poivrot ! Moi j'aimerais mieux du lait tante si t'en restait ?

– Oui oui mon grand et toi Joachim tu en préfères pas du lait aussi ? C'est pas bien de boire du panaché en se couchant, oh t'as pas honte ?

Joachim accepta le lait, si on y versait du sirop de bananes. Pourquoi des bananes ? demanda Pellisson. Madame Lescot obéit et rit : autant chercher à savoir pourquoi un jour il pleut et l'autre il fait beau. Joachim fit goûter son lait à la banane : on le jugea délicieux.

– Mon grand Hervé, tes parents vont t'attraper, tu as vu l'heure ! Oh là là !... Ça fait bien un mois que tu es pas rentré aussi tard que ça. J'ai bien envie de t'accompagner mon petit Hervé : oh oui je vais venir avec toi !

Hervé refusa mollement. Yvonne Lescot insista. Elle craignait la sévérité de son frère et de sa belle-sœur. Il n'y avait pas deux minutes de dérangement : elle ramènerait le garçon et prendrait son retard sur elle. Un travail énorme au café, hein, Hervé dirait pareil ?

Le garçon accepta. Il dit que, maintenant, plus rien ne pressait. Madame Lescot dit qu'elle ne lui avait pas proposé cela pour qu'il en profite et qu'il traîne. Hervé répondit qu'elle ne pourrait pas sortir avant d'avoir fermé le café : il y avait encore des clients, elle ne les jetterait pas dehors.

– Et comment oui ! Minuit cinq !... Messieurs on ferme !

Elle répéta cela deux ou trois fois, éteignit aussi les lumières en deux ou trois fois. Quelques minutes après, les buveurs étaient à la rue et Joachim dans son lit, déjà emporté de gros sommeil, barbouillé de baisers, sucré de bananes, gorgé de lait, aussi heureux qu'on s'essayait à l'être à travers lui.

Le café éteint sentait bon ; madame Lescot aérail un grand coup par-derrière, à cause du tabac : et une fraîcheur plus dense, plus mouvementée que celle de la nuit extérieure pénétrait la salle enténébrée que traversèrent Hervé et sa tante.

Depuis le cambriolage, Hugo Grandieu s'interrogeait. Il jugeait l'affaire si extravagante qu'il avait peine à se convaincre de sa réalité. Et ce qu'il avait découvert sur lui-même l'étonnait encore davantage.

Il n'était pas vraiment surpris d'avoir tué sa femme. Le crime avait été presque abstrait. Non : ce que monsieur Grandieu ne comprenait pas, c'était d'avoir improvisé ce meurtre, auquel il n'avait jamais pensé auparavant. Et, surtout, de haïr si fort celle que, depuis qu'une

ambulance avait emporté son cadavre, il appelait la *vieille*. Étrange cure de jeunesse que ce veuvage volontaire.

Grandieu s'était délivré très difficilement, après le départ des voleurs. Ils lui avaient lié les mains à l'aide d'un fil métallique fin mais câblé comme une drisse de voile, de drapeau. Endolori, la circulation freinée, Hugo Grandieu, finalement, avait réussi à casser son lien entre ses poignets, à force de les tortiller l'un contre l'autre, mains dans le dos. Il s'estimait extrêmement d'avoir réussi : une heure d'efforts au moins avait été nécessaire. L'échauffement du fil l'avait beaucoup brûlé.

Il était venu aussitôt secourir sa femme, ligotée plutôt lâche sur une chaise. Il s'était aperçu qu'elle était évanouie et, juste à l'instant de dénouer son bâillon, il...

Mais pourquoi cette inspiration ? Ses projets étaient bien arrêtés, il s'en était représenté chaque détail pendant qu'il travaillait à se délivrer : il libérerait madame Grandieu, téléphonerait à un médecin puis à la police. Ces actes étaient simples, concrets, raisonnables, ils rétabliraient l'ordre naturel des choses, ils nieraient, en somme, le cambriolage et les étranges gouffres qu'il avait ouverts dans l'univers bien sage et lisse de la villa.

Or, au lieu d'accomplir ce qu'il avait imaginé, monsieur Grandieu s'était soudain écarté de sa femme et avait quitté la pièce.

Il était un peu plus de minuit. Monsieur Grandieu avait décidé d'attendre deux heures du matin avant d'appeler la police. Si madame Grandieu vivait encore, il la délivrerait, la soignerait. Et, si elle était morte, seul le destin l'aurait voulu.

Grandieu avait visité la villa pièce par pièce. Les vols n'avaient ni rime ni raison. Il avait relevé des traces de vandalisme : objets brisés, urine, crottes. Enfin, dans la cuisine, ce masque étrange, ce déguisement d'enfant. Ç'avait été le choc. Monsieur Grandieu s'était rappelé subitement mille petites choses qu'il avait perçues pendant l'agression, des bizarreries, des anomalies dans les voix, les pas, les silhouettes, puis, lorsqu'on l'avait eu aveuglé et entravé, dans la rumeur. Il avait pensé, à ce moment-là, que les voleurs se faisaient aider par des enfants : une famille de gitans, peut-être. Il y en avait quelques stations sur la côte ouest.

Mais l'incohérence du cambriolage, les cochonneries, le masque (et jusqu'à la dimension des étrons, des traces de pisse), tout désignait la véritable identité de ses voleurs : une bande de gosses, sans Dieu ni maître.

Grandieu se rappela que cela existait. On lisait des faits divers de

ce genre dans les quotidiens nationaux. La peste avait pu envahir l'île. Monsieur Grandieu y réfléchit encore, visita à nouveau la villa ; son soupçon devint certitude. Une poignée d'enfants, peut-être une demi-douzaine. Oui. Les nains à voix truquée qui avaient assailli et maîtrisé les Grandieu, tels une horde de singes dressés, étaient des mioches. La police serait inévitablement amenée à la même conclusion, si Grandieu racontait.

Seulement, cette vérité-là ne l'arrangeait pas du tout. Pas si madame Grandieu succombait à l'abominable agression. Quels que soient les vauriens qui avaient saccagé la villa, Hugo Grandieu répugnait absolument à leur faire endosser un homicide. Il décida d'améliorer le cambriolage, de lui donner un tour plus sérieux, plus adulte. Les assassins seraient des grandes personnes. Au reste, la mort de madame Grandieu n'en serait que plus crédible, plus banale.

« Pourvu qu'au moins ils n'aient pas laissé d'empreintes, ces petits imbéciles », pensa Grandieu. Il avait un vague souvenir visuel et tactile, qu'il approfondit. Oui, ceux qui tenaient des torches et ceux qui l'avaient ligoté portaient des gants de ménage tièdes, en caoutchouc rose, la pulpe du doigt hérissée de picots. Ces mains si légères, si rapides, si méchantes et si douces. Idiotes pattes de chat.

Mais lui aussi, au fait, mettre des gants. À présent il était son propre voleur, il devait être prudent.

Aller voir sa femme. Il se demanda si le bâillon serrait suffisamment : sinon ce pari, ce pile ou face était perdu d'avance. Et monsieur Grandieu était résolu à ne pas serrer davantage, à ne pas forcer le destin. Il revint dans la chambre, qui se trouvait au rez-de-chaussée. Madame Grandieu n'avait pas repris connaissance : c'était au moins ça. Elle râlait. Ce qu'on voyait de son visage était assez congestionné. Hugo Grandieu s'imagina, une fraction de seconde, en train de renverser sa femme tête en bas pour accélérer la suite. Mais ne serait-ce pas tricher avec sa résolution ?

Il se traita de jésuite : et se donna jusqu'à trois heures du matin. D'ailleurs il avait découvert que les gosses, non contents d'arracher le fil du téléphone, avaient emporté le combiné. Des débiles mentaux. Mais cela obligerait, chose excellente, à aller pleurer chez un voisin.

Monsieur Grandieu inspecta la villa une fois de plus, effaçant les traces de ce qui eût paru puéril (notamment il ramassa les crottes, élargit les flaques d'urine, essuya des objets, des poignées, des interrupteurs). Puis il se dévalisa dans les règles, mais habilement : c'est-à-dire en aggravant ce qui avait été commis. Il sacrifia même de belles choses, des livres, des vaisselles. Les bijoux de madame Grandieu l'embarrassèrent davantage, car leur valeur atteignait un

chiffre très élevé. Il décida que les malfaiteurs auraient volé ceux que sa femme avait laissés sur sa coiffeuse, et dont il fournirait une description précise – en militaire doué du sens de l'observation. Le reste des bijoux serait à l'abri dans son coffre, que les cambrioleurs n'auraient pas su ouvrir. Des brutes vandales, des amateurs. Et Grandieu ferait réellement disparaître les bijoux prétendument volés, comme d'ailleurs tout le butin qu'il avait constitué. Car ce sont les demi-mesures, les avarices, les petitesesses qui vous trahissent : et on ne ment jamais mieux qu'appuyé sur des faits vrais. Ce pillage de sa maison peina monsieur Grandieu. Alors, la mer allait engloutir toutes ces belles choses ? Grandieu calcula que la mort de sa femme lui coûtait près de soixante-dix mille francs. Une vraisemblance ruineuse. Les objets « volés » appartenaient presque tous à madame Grandieu, certes : mais ce serait autant de moins à hériter.

Et pourquoi ces idiots lui avaient-ils pris, à lui, sa vieille blague à tabac en caoutchouc ?

Il rassembla le butin dans un sac marin, y joignit le masque ridicule, et sortit discrètement jeter le tout à l'eau. Pas n'importe où : il connaissait sa grève. Et le sac contenait trop d'objets non périssables : il fallait donc que monsieur Grandieu puisse le récupérer, d'ici quelques jours, afin de détruire complètement et à jamais son contenu. Les affaires de molaires humaines qu'on retrouve, vingt ans après, en retournant et en fouissant les terres d'un jardin, le tourmentaient beaucoup maintenant : c'était presque son histoire – sinon que la sienne finirait bien. Il réfléchit aux moyens de volatiliser les pièces d'argenterie.

Au retour de son expédition, il vérifia la mise en scène du cambriolage. Il pouvait la contempler, l'étudier d'un œil neuf. Elle était parfaite. Il avait admirablement su composer, autour des traces authentiques subtilement mises en valeur, la physionomie d'un travail important et brutal. L'ensemble avait, grâce aux vestiges des petits salauds, une vulgarité qui ne s'invente pas : surtout quand on est capitaine de gendarmerie à la retraite.

Madame Grandieu ne mourut qu'à trois heures vingt. Monsieur Grandieu avait été étonné de n'éprouver ni compassion ni dégoût devant l'agonisante. Était-ce parce que le visage de madame Grandieu était dissimulé, en bas, par le bâillon, en haut par une grande serviette de table ? Mais la vieille, pour Hugo Grandieu, n'avait plus rien d'humain, ni même d'animal. Son agonie était un événement de la matière, comme l'éboulement d'un chemin en corniche, la rupture lente d'un poteau télégraphique, l'écoulement des eaux sales d'un bain. Monsieur Grandieu était certain de ne jamais en éprouver de remords. Aucun cauchemar possible : comment s'identifier à ça ?

Aussi madame Grandieu ne mourut pas – faute de témoin pour l'avoir crue vivante.

La suite des démarches ne posa aucun problème au capitaine Grandieu. Les journaux avaient dûment attesté que la pauvre vieille, etc. La police – chers confrères, chers collègues, chers camarades – n'avait rien découvert ni cherché de suspect ; on avait fusillé (des yeux) un subalterne qui trouvait au fric-frac un relent de biberon, de gossaille. Grandieu était respecté ; sa femme était canonique ; par principe on attendait sa mort ; elle était morte de ça, bien, bien. Aucun mystère. On meurt d'un simple pet, à l'âge de mourir. Ah les sales voyous.

Mais à présent monsieur Grandieu ne comprenait plus son acte, qu'il se racontait du matin au soir, et même en dormant. Sans doute, il savait pourquoi c'était agréable, opportun, que sa femme fût morte ; d'ailleurs il la suivrait si vite... On se croit en parfaite santé, on n'a que soixante-neuf ans, on est mince, crinière de cheveux, on court, on bande, on a des couilles, on boit sec : et clac. Et c'est encore plus triste que de mourir jeune. Non, la difficulté n'était pas là, pensait-il. La vraie question, c'était celle-ci : à quoi bon avoir tué une moribonde ?

Car la vieille Grandieu n'était pas gênante. Elle s'était offert un superbe monsieur mûr pour la conversation, la prestance, le style, lui sucer la queue, être parfois foutue. Elle avait adoré cela à quatre pattes. Certes, Grandieu préférait la pêche : et n'aurait pas craché sur une fillette, sauf là où on pense. Mais l'honneur. Au fond, il la regrettait maintenant. Il s'ennuyait. Ses habitudes lui semblaient creuses ; il n'avait plus personne à qui se montrer et pour qui se discipliner.

Ce retour d'affection achevait d'effacer en lui toute angoisse. Il ne l'avait pas tuée, sa femme ! Elle n'aurait pas survécu. Et ces petits chenapans. Ce qu'on appelle tuer pour trois sous. Changer de bonne. En prendre une qui. Mais le veuvage. Peut-être un voyage pour. Et s'il ramenait une petite négresse d'Afrique du Sud, onze quatorze ans. La même chose qu'un boy, mais pour gendarmes. Oui, oui. Une... euh. Il rêva, se vit en croisière.

Le square Léon-Bloom est celui que préfère Alain Viaud. D'abord, le gardien est franchement gâteux. On lui volerait sa jambe de bois, il crierait qu'il en a assez qu'on lui marche sur les pieds. C'est un très, très ancien combattant. Il ne bouge jamais de sa guérite verte, comme si, une fois pour toutes, il avait compris que c'est sous ces abris-là que l'on garde le mieux : à preuve, l'entrée des casernes, des usines atomiques et des ministères. Mais la guérite du square Bloom n'a rien

de stratégique. L'été, elle donne sur une marchande de glaces ; l'hiver, sur un marchand de marrons. Le reste du temps, il faut regarder bien plus loin pour voir quelque chose, particulièrement si l'on est un peu sourd : les durs d'oreille ont des yeux ébahis de myopes qui renoncent à lire. Le gardien du square Bloom ne dérange personne, on le traite fort bien. Qui prétendrait pouvoir réussir cet équilibre toujours miraculeux, même involontairement : n'être jamais ni grognon ni aimable ? Le gardien du square Bloom fait partie des saisons, des allées et des chaises. Il est nul. On ne l'imagine pas plus contrôler le jardin qu'on n'imagine une chaise refuser d'être sous vous, une allée d'être parcourue, une saison d'être nommée et aimée.

D'autre part, Alain Viaud va au square Bloom parce qu'il y passe beaucoup de gens et qu'il s'y passe beaucoup de choses. En particulier, les touristes y vont voir la statue du *Baleinier maudit*, une œuvre revancharde que, jadis, la municipalité commanda à Paris, où l'on était wagnérien. Le *Baleinier* est un harponneur à barbe, quelque Nick Land aux mollets découverts : et le miracle est sa main aux sourcils. Car elle est placée de telle sorte qu'on ne sait s'il se cache les yeux ou s'il cherche une proie. Et c'est pourquoi cet art parisien d'une journée a pu devenir provincial à jamais. Il y a tant à réfléchir !

Les touristes ricanent plutôt. Mais on connaît les riches : ils ont chaque fois ce sale rire devant les choses qu'on aime. Ils vous cracheraient dessus de ne pas aimer ce qu'il faut être riche pour aimer. Ah, Viaud les a bien espionnés, les touristes. Ça fait des têtes ceci cela, ça vous a l'air au-dessus du monde : mais en réalité leur sale petit œil tournicote sans arrêt et surveille les moindres présences aux environs. Un riche, ça a peur pour soi dès qu'une feuille d'arbre remue, puis ça dit Ah euh la délicieuse brise et quelle essence euh est-ce n'est-ce peuh. Impossible de les voler, avec ces yeux en trous de bite qui n'épargnent rien ni personne, comme s'ils avaient leur part à sucer dans tout ce qui vit, et qui passe, et qui est là. Là pour eux, évidemment.

Cependant, Alain Viaud s'y intéresse, aux touristes. Il n'irait pas les voir là où ils logent (quartiers pauvres d'époque, quartiers riches actuels) ; et il sait que les riches ne mettent pas les pieds dans les endroits sans visage où on habite. Mais il existe quelques régions intermédiaires, assez indigènes pour que Viaud y aille comme chez lui, assez singulières pour que les étrangers les visitent. La plage des Pins. Le Festival des Poteries, Coquilles peintes & Parasols. La rue piétonnière, avec ses chaînes où on se balance et ses commerces trop chers pour acheter, trop surveillés pour voler ; s'y promènent des gens beaux deux par deux, qui ne s'occupent que de se montrer avec la main, les yeux, combien ils se trouvent beaux l'un l'autre, et combien

ils sont au-delà de ces sottises : les produits. À se demander pourquoi ils viennent tous ensemble, et aux mêmes heures, manifester – sourire voilé sur œil vitreux, œil alangui sur sourire mou – dans l'unique rue marchande de la ville, qu'ils sont au-delà de ça et n'ont de passion que pour l'amour d'eux-mêmes.

Lui, Viaud, il comprend très bien. C'est si luxueux d'être indifférent au luxe : mais où le montrer, sinon sur ces deux cents mètres de commerces ruineux ? Ce qu'il y a dans les vitrines et ce qu'il y a dehors se ressemblent : on ne sait plus ce qui est à acheter, ce qui est à vendre. Tout est à voir. Il suffit d'être un invisible, comme le petit Viaud, pour être fixé sur le rôle et la raison d'être de l'exquise vieille rue populaire. Encore Viaud ne sait pas que l'intelligentsia des deux bords adore son île et vient justement de Paris, de Bordeaux, de Lyon ou de Marseille, exhiber son nombril bronzé, son désintéressement et ses fates fadeurs dans la rue interdite aux moins de tant millions. Sinon, il devinerait que, lorsqu'il s'aventure là, son œil à peine louchon, sa drôle de tête butée et effrontée, ses habits mal fichus qui ne dessinent pas du tout les galbes de son corps et sont plutôt une collection de sacs, de besaces, d'étoles, de rideaux, de charpie et d'armures derrière quoi, frais et vif, il passe partout sans avoir encore une seule fois imaginé qu'il pouvait être regardé – cette dégaine d'autochtone abruti est exactement ce qui donne à la luxueuse rue sa touche de perfection. C'est pour qu'un Viaud les admire, les approuve, sente comme ils sont, au fond, au fond, proches de lui – les hommes, les hommes, chéri au fond l'Humain, bon l'Homme est mort mais l'Humain – et pour être ainsi sanctifiés par d'autres qu'eux-mêmes, que ces centaines de cabots et de chiennes dépensent des fortunes et se griment en mannequins décontractés, style vitrine de prisu, d'uniprix, de mammoth.

C'est cela qu'il vient voir, Viaud, justement. Les mannequins, les pantins. C'est brillant et ça bouge comme à Noël. C'est une chance d'être une île touristique : on a ça toute l'année. C'est des têtes qui frappent.

Cependant, le square Bloom est mieux. Il y a du sable, chose que Viaud, qui habite à deux ou trois cents mètres d'un rivage composé de galets, de cambouis et de rejets d'égout, prend pour une sorte de poudre d'or. C'est la précieuse petite fosse du square, serrée entre ses planches – à quatre enfants on s'y gêne. Et c'est l'immense moquette des plages payantes du littoral aisé, là-bas, quand on traverse toute la ville. Sur les plages, ces plages-là, ce n'est pas humide et granuleux comme au square Bloom : c'est tout sec, léger, ça glisse comme de l'eau entre les orteils, ça sent le produit solaire et les cacahuètes. L'ennui, avec tant de merveilles, c'est qu'on ne peut rien y faire. Il

faudrait posséder des ballons, des enfants, des parents, des genres. Et puis Viaud n'a aucune envie de griller au soleil. Quand il voit, sur ces plages, des enfants de touristes allongés consciencieusement sur une très jolie serviette, lunettes noires sur le nez, étoffes à fleurs sur le zizi, et qui se dorent au soleil comme ils tendent le front – mais interminablement – quand on leur tamponne d'arnica un bobo, Viaud a envie de leur mordre les doigts, pour voir si ça bouge.

Mais, bien sûr, il ne touche pas à ces luxueux enfants, voués aux cures de beauté sur les plages à pognon.

Le Festival des Poteries, Coquilles peintes et Parasols est très différent de la plage des Pins, de la rue piétonnière. Les écoliers ont le droit d'y exposer leurs travaux, les choses qu'on leur apprend à imiter comme leurs professeurs. C'est très intéressant. Alain Viaud aime beaucoup le plâtre à modeler. Il modèle toutes, toutes les choses originales qu'on lui demande de faire : et après il défait tout. On s'y est résigné, à l'école : Viaud n'a pas de parents, c'est un caractériel. Il faut l'aimer, quoi, euh... euh... ff.

En tout cas, il aime beaucoup rendre visite (c'est gratuit) aux travaux pas cassés. Il les trouve très jolis. Il le dit. Les maîtresses disent alors, alors ?... Viaud ricane. Ça le chatouille. Il aimerait se promener le long des étagères, en passant la main comme s'il y faisait rouler une petite auto. Pour tout faire tomber. Ce serait vraiment encore plus joli. Il se fascine sur ces rangées d'objets à casser (et, d'ailleurs, qu'en faire d'autre) avec autant de passion que, dans les magasins, devant les rayons de choses à voler. Ce n'est pas écrit dessus, sans doute, mais Alain Viaud comprend quand même.

L'autre beauté du Festival, c'est le vide. Les gens font un petit tour vers midi à cause des restaurants des environs qui ne sont pas prêts. Ils repassent à cinq heures à cause du soleil qui est encore déjà ah oui enfin, on est mieux à l'ombre. C'est tout. Dans les grandes salles, qui sont une suite de couloirs moches et humides, où les piteux produits d'art local et scolaire s'émiettent la nuit et se craquellent le jour, il règne un silence à manger. Béat, épais, compact, plus gelé que celui des musées, plus timide que celui des églises entre les heures de service, un silence comme de l'eau arrêtée. Viaud est fou de ça. Il se cacherait pour rester dedans. Mais les institutrices veillent. Celles qui le connaissent entendent le socialiser, le guérir ; celles qui ne le connaissent pas y mettent moins de façons et le chassent tout de suite. On n'est pas si nombreuses pour surveiller, aux heures creuses, ce trésor d'humbles œuvres auxquelles chacune et chacun, le vieillard et l'enfant, la femme et l'homme, le maître potier et le touchant tout-petit, a mis a mis son cœur. Tout tout son cœur. Alors ouste, ou alors reste devant moi Viaud assez de comédie mon vieux respecte le travail

des autres si toi tu ne. T'es en société.

Très difficile d'échapper aux jeunes filles ou femmes altruistes et respectueuses du Festival des pots. Dommage pour Viaud, qui sent dans les couloirs la seule beauté qu'il y ait là : l'absence, la nullité, le blanc. On ne l'éduquera jamais. Il n'y tient pas non plus.

Donc, de tous les endroits privilégiés, le meilleur c'est le square Léon-Bloom. Il a seulement l'inconvénient d'être un peu dangereux. Enfin, un peu curieux, des fois.

Alain Viaud ne s'en est pas aperçu depuis longtemps. Il a fallu des coïncidences. Par exemple, le mois dernier, Viaud a eu cette histoire-ci. Il était assis sur un banc en lattes, il s'occupait à défaire tous les nœuds d'une ficelle d'emballage poilue et mouillée qu'il avait ramassée par terre. Sur le banc d'en face, un monsieur lisait un livre.

Bientôt, Viaud a eu fini et s'est levé pour s'amuser à autre chose. Alors le monsieur s'est levé aussi et a montré son sexe au garçonnet.

Alain Viaud a planté son œil bigle sur ce machin-là et l'a minutieusement examiné, l'air méfiant. Puis il a ricané avec mépris et il a sorti le sien. Non mais. Ensuite il est parti en se reboutonnant et en s'écriant :

– Eh va t'faire habiller chez Tounu ! Et alors !...

Le monsieur, terrorisé, s'est enfui dans l'autre sens.

À la pissotière, Viaud attend patiemment les plus petits enfants. Quand il en voit un, en culotte courte, qui vient pisser, il s'en approche sournoisement, mine de rien, prépare son coup : et soudain, par la culotte, il lui enfonce tout droit un doigt dans le cul. Le petit s'écarte, se plaint. Viaud se renifle le doigt et hausse les épaules :

– Ça sent le caca, remarque-t-il. Ça sent très le caca. Ou alors la merde.

Et il s'éloigne nonchalamment, ce doigt au nez. Parfois un petit, au lieu de protester, trouve cela rigolo, se croit provoqué à jouer. Viaud ne change rien à sa réponse, ne sourit pas, renifle et s'éloigne tout pareil. Il trouve que, décidément, l'anus des gens sent assez mauvais. Mais il n'y a qu'au square Bloom qu'on peut contrôler cette importante vérité. Jadis, Viaud, à quatre pattes dans le sable, ou encore à l'école maternelle, mettait le doigt à quiconque se présentait, par hasard, dans une posture propice. L'anus des filles était en général d'un accès plus facile : du moins si elles portaient une robe. Il enfonce son doigt raide comme un crayon : et il fourrageait de l'ongle avec violence. C'était très méchant pour les autres tout-petits. Il les faisait pleurer. On se méfia du garçon louche, on le dénonçait, il était puni ; il se

reniflait le doigt, indifférent au reste.

À présent, si ses victimes se plaignent à leur maman ou au gardien, Viaud quitte le square et n'y pense plus. Il n'accorde aucune importance à son humble manie, et ignore qu'il en est atteint. Cependant, l'idée du square Bloom, les doigts au derrière, l'odeur spéciale qu'on en extrait sont intimement associés dans son esprit et s'imposent à lui, par intervalle, beaucoup plus vivement que la tentation même de voler. Alain Viaud est un solitaire : il se connaît parce qu'il s'écoute et qu'il ne fait jamais rien que de son gré. Il est probablement ainsi pour toujours, puisqu'il sait déjà tout ce qu'il y a à savoir.

Madame Thérèse Ambreuse leva un peu une main et protesta :

– Oh mais non je n'en ai aucune idée de où est ton père ma fille ! Si tu t'imagines qu'il me fait des confidences ! Ah il n'a pas changé ! Jusqu'au jour de sa mort ce sera comme ça. Ou de la mienne, plutôt.

La doctoresse Ambreuse eut poliment l'air scandalisée. Elle avait profité d'un moment creux pour venir accomplir une corvée familiale : informer qu'elle ne serait pas libre le jour de la fête des mères, et offrir à l'avance son cadeau. Ses relations avec madame Ambreuse étaient les plus neutres, les plus nulles qui soient. Le moindre mot, le moindre geste qui n'aurait pas exprimé cette insignifiance totale aurait choqué, indécent, les deux femmes. Le cadeau était à l'image de ce pacte de platitude. Chaque année Pauline Ambreuse apportait à sa mère un objet de cuivre pour la fête des mères, un objet d'étain pour son anniversaire, un objet de grès pour la Sainte-Thérèse, des marrons à Noël, des fleurs au nouvel an : et c'était presque toujours avec un léger décalage, avance ou retard, sur la date précise. L'alibi était son travail, le cabinet populacier, le service à l'hôpital. En vérité, si Pauline Ambreuse évitait soigneusement d'être là les jours de fête, c'est qu'une telle exactitude, elle aussi, aurait été de trop. Qu'y avait-il donc à fêter ? Évidemment rien. Rien du tout. Aucune circonstance, aucun événement, aucun être humain.

– Ne t'inquiète pas, il le verra bien, que tu ne seras pas là. Tu es encore trop bonne de te déranger pour nous prévenir. Je comprendrais, si tu téléphonais simplement, tu sais. Et puis moi, toutes ces soi-disant fêtes.

Madame Ambreuse ne disait pas cela pour blesser sa fille ou laisser entendre qu'elle pensait précisément le contraire : de telles subtilités de concierge lui étaient étrangères. Elle s'attachait seulement, et selon un protocole invariable, à annuler la visite de sa fille, le cadeau offert, l'absence à venir. Paraître leur accorder de l'importance eût été aussi

affreux qu'un inceste ; et tout le temps de la visite était consacré à une suite de rituels dont chacun signifiait : ne pas se toucher, ne pas se parler.

Y avait-il un secret de froideur ou de haine sous ces précautions ? La doctoresse Ambreuse n'aimait pas y réfléchir. Effort inutile – et, lui aussi, vaguement malpropre. Pourquoi ne pas évoquer des souvenirs familiaux, tant qu'on y était ? Il semblait pornographique de croire que madame Thérèse Ambreuse et sa fille eussent jamais eu un autre âge, un autre état, une autre contenance que ceux qu'elles avaient aujourd'hui, dans ce salon banal, à dire des choses vides avec des gestes vides et un regard vide, comme pour respecter ou dessiner ce grand vide grisâtre entre elles et en chacune d'elles.

Pauline Ambreuse avait peu d'humour, mais appréciait celui d'autrui. Elle était de ces personnes qui sont exactement aussi vivantes et aussi intelligentes que leur entourage ou leur compagnie du moment, et qui en reflètent avec une inlassable fidélité les traits de caractère et même l'état d'âme. Elle se laissait remplir et vider tour à tour, se serait suicidée auprès d'un suicidaire, aurait eu une personnalité puissante auprès d'un génie : et là, près de sa mère, elle s'affadissait, croupie et raplapla.

– J'ai acheté une rôtière électrique, tiens, dit-elle.

– Tu as bien fait, dit madame Ambreuse. Je ne sais plus comment c'est dans ta cuisine, mais moi...

Non, sans conviction. Peut-être un tout petit peu piquée ?

– Euh, huit ou neuf cents francs, dit la doctoresse Ambreuse.

– Ah non, moi madame d'Alost a payé la sienne sept cent cinquante : enfin, c'est ce qu'elle m'a dit.

– Il y en a à plusieurs prix.

– Sans doute. Mais ce n'est déjà plus un premier prix, sept cent cinquante francs. Neuf cents francs non plus, dit Thérèse Ambreuse, la mère.

– Oui, il y en a de moins chères, dit Pauline Ambreuse.

– Elles sont plus petites : voilà. Madame d'Alost y met bien un poulet, un encore assez gros je crois.

– Elle doit être assez grande.

– Ah non : on peut quand même en mettre un même dans les plus petites. Sinon à quoi ça servirait.

Pauline Ambreuse sourit faiblement. La conversation s'arrêta. Elle lui avait paru un peu plus tendue qu'à l'accoutumée. Madame

Ambreuse dissimulait, retenait quelque chose. Une confiance ? Impensable. Un mécontentement, plutôt. Monsieur Ambreuse ?...

– Bi-tension tu l'as prise, non ? fit madame Ambreuse : elle n'appréciait pas les silences qui s'étirent. Le protocole de nullité devait comporter obligatoirement une certaine production de mots, de phrases, d'intonations convenues.

– Oui, oui. On ne sait jamais. Bi-tension on a deux voltages, répondit sa fille. Si on doit déménager...

– Ah non, moi madame d'Alost elle l'a prise simplement en deux cent vingt. Elle ne risque plus de déménager tu penses. C'est ce qui peut expliquer la différence de prix.

– Oui, c'est pour ça. Ça peut être pratiquement la même.

– Oui, c'est-à-dire un modèle plus petit, mais du même ordre, dit presque chaleureusement madame Ambreuse. Remarque bien, pour elle toute seule... Et elle ne reçoit jamais. Ou alors elle peut faire autre chose si une fois par hasard elle a quelqu'un.

– Oui. Elle n'est pas forcée de...

– Non. D'ailleurs les poulets, je te dis, elle me dit qu'elle en a pour quatre fois. Quatre repas. Alors elle peut tout de même, si elle a des invités... mais c'est vraiment l'exception. Oui, ils peuvent manger à quatre. C'est certain !

Madame d'Alost était une voisine âgée que la doctoresse Ambreuse n'avait jamais vue, mais avec qui sa mère échangeait, parfois, des magazines. On ne se recevait pas, cependant : du moins pas pour boire ou manger.

– Et le four de sa cuisinière ? demanda Pauline Ambreuse, vaguement satisfaite d'avoir su lancer, avec cette histoire de rôtissoire, un sujet si riche de phrases à prononcer sans crainte qu'aucune d'elles puisse avoir un contenu.

– Naturellement, dit sa mère. En théorie elle n'a qu'à le mettre au four son poulet, s'il lui en faut deux.

– Un à la broche, et l'autre au four. C'est aussi bon. Ça doit pratiquement être cuit en même temps.

– Si c'était ça, ah non : bien sûr. Mais à son âge. C'est surtout pour ça. La rôtissoire elle la pose devant elle et...

– Oui et l'entretien, dit Pauline Ambreuse. Un four...

– Il faut penser à ça. Elle fait tout elle-même chez elle. Ça n'encourage pas à. Et le four est à gaz. Je t'avoue que moi aussi, quelquefois... quand on doit l'allumer.

Madame Ambreuse esquissa un rire sympathique : elle se moquait aimablement de sa peur des explosions.

– Non, les risques sont très... enfin... dit Pauline Ambreuse.

– Ah non, moi je crois pas que tout va sauter, mais !... Ah non, je demande à ton père. D'ailleurs on ne sait jamais.

Cette fois, ce fut la doctoresse Ambreuse qui esquissa un rire sympathique : et sa mère, ayant compris, l'accompagna. Ce qu'elle avait dit était si cocasse ! Non, bien sûr, elle ne sous-entendait pas qu'elle préférerait voir son mari être victime de l'éventuelle explosion ! Il n'y avait aucun risque. C'était... une superstition, une phobie qu'il l'aidait à conjurer. Au reste, si la cuisinière sautait, toute la maison sauterait avec. Alors, être penché sur le four ou attendre à l'écart, il n'y aurait guère de différence. Non : une phobie.

– ... Et depuis que je suis toute petite ! confia madame Ambreuse.

Elle avait passé soixante ans et, désormais, elle évoquait souvent sa petite enfance – les trois ou quatre premières années, pas davantage. Et seulement des souvenirs entièrement dépourvus de substance, de personnalité. Elle se rappelait une fleur, une pendule, une habitude, une personne stéréotypée mais de son temps, une coutume qu'elle n'avait pas connue mais qu'on lui avait décrite, et qui pouvait être aussi singulière que de boire frais l'été ou d'ouvrir un parapluie quand il pleut.

– ... Je ne sais pas ce qui a pu se passer avec les fours, continua-t-elle. Ce qu'on m'a fait – peut-être peur – enfin, le fait est que, depuis ce temps-là... Toujours est-il que...

– Les gosses quelquefois... Ce qu'ils ont dans la tête, enfin, pour rien en fait finalement, approuva la doctoresse Ambreuse.

– Oui, c'est forcément quelque chose comme ça, ça je le crois, parce que qu'est-ce que ça pourrait être ? dit madame Ambreuse.

Elle proposa du thé, du café, une boisson alcoolisée, un jus de fruits : sa fille refusa mollement. C'était leur habitude aussi. Pauline Ambreuse concluait :

– Non, vraiment, je n'ai pas soif, merci.

– Je connais tes principes, ah non je te forçais pas, répondait madame Ambreuse.

Une jeune femme médecin avait, comme il convient, de sévères principes touchant toute chose que l'on peut s'introduire dans le corps. À commencer, bien sûr, par les aliments, les remèdes, les boissons, le tabac, etc. Madame Ambreuse, quant à elle, était moins disciplinée : et, par exemple, une tasse de lait chaud, ou même de bouillon de

volaille, vers dix-sept heures, avec ses gouttes... La douleur térébrante qui, parfois, la perçait juste là : encore ces maladies psychosomatiques que tout le monde attrape de nos jours, même sous les meilleurs climats. Après cette politesse que rendait madame Ambreuse à la médecine, c'était l'heure que sa fille parte. Madame Ambreuse glissait dans une phrase le mot vocation médicale : c'était comme une discrète allusion au célibat obstiné de sa fille, et la seule chose vaguement personnelle de la conversation. La doctoresse Ambreuse ne répondait pas. Elle prenait congé. On entendait la voiture. « Encore vingt ou trente ans et je serai comme elle », pensait Pauline Ambreuse. « Mais moi je me *débrancherai* avant. »

VI

Madame Seignelet examina la salle du restaurant, à travers la vitrine aux grands stores drapés :

– Non mais t’as vu ces fleurs sur les tables ! Non mais quel gâchis ! Alors là c’est vraiment de l’argent fichu en l’air. Parce qu’ils te les donnent pas ! Faut pas t’imaginer ça ! Tu les retrouves sur l’addition ! Y a rien de perdu t’inquiète pas ! Ils perdent rien !...

Monsieur Seignelet et les enfants se tenaient un peu en arrière – crainte, peut-être, que les clients du restaurant ne les observent – et ils attendaient le verdict de Raymonde Seignelet, qu’on fêtait aujourd’hui avec toutes les mamans.

Elle recula la tête. Elle n’était pas à l’aise. Elle se sentait mal fagotée dans son laid manteau de printemps, mal d’aplomb sur ses talons hauts qui la faisaient marcher en canard, comme une petite fille qui essaie les chaussures d’une femme. D’habitude elle portait des souliers mi-bas, à lacets : ou, chez elle, des pantoufles renforcées. Maintenant elle s’obligeait à avoir une contenance de dame, se cambrait, haussait le menton, sentait que sa mimique, son faciès patiemment modelé pour régner sur un pavillon de concentration, sortait tout blême, sec, revêche, creux et mesquin, face aux splendeurs paisibles du restaurant.

Elle serra entre ses dix doigts son sac à main sur son ventre, enfla la poitrine, eut un rictus dégoûté :

– Non, moi tous ces chichis, ces flaflas... Ils t’en foutent plein la vue et finalement c’est toujours dans ceux-là que tu bouffes le plus mal. Et t’as vu les prix ?...

Robert Seignelet commençait à être embarrassé et légèrement irrité. C’est lui qui avait pris l’initiative d’inviter femme et enfants au restaurant, en ce jour de fête des mères – un doux dimanche léger et frais comme on les a en juin par ici. La table pour six était réservée. Il insista courtoisement et voulut donner son bras à l’élégante madame Seignelet, toute permanentée.

Mais celle-ci se dégagea brusquement, les traits furieux comme si un flic voulait l’appréhender. Elle glapit à mi-voix, de son ton ânonné

et agressif :

– Ah non ! Ah non ! Ah laisse-moi s’il te plaît ! Ah moi j’entre pas ! Ah non pas ici !... Allez-y si vous voulez ! Moi j’y vais pas !... Moi les flafas les fliflis toute cette comédie !... Mais vas-y Robert ! Prends les enfants ! Allez-y vous ! Allez-y ! Je rentrerai à la maison ! Y a des taxis hein ! Y a des taxis ! J’ai pas besoin de vous ! Allez-y puisque ça vous plaît ! Je vous empêche pas ! J’peux rev’nir toute seule ! Qu’est-ce que ça me fait ! Robert prends les gosses et vas-y !...

Les Seignelet piétinèrent, penauds. Philippe, qui avait attrapé mal au cœur dans l’automobile (où Bertrand le casait sur ses genoux), respirait par rapides saccades et devenait verdâtre. Son café au lait du matin lui remontait, trois heures après, intact, mais tout aigre, plein de saveurs fielleuses : le goût de vomir. Il sentait aussi dans ses fesses le grouillement, l’élancement d’une colique liquide. Il n’osait rien dire. Mais si on ne rentrait pas très, très vite dans le restaurant... Là il demanderait tout de suite : et, devant les gens, ou à cause de la fête des mères, madame Seignelet ne crierait pas.

L’établissement s’appelait *la Lycorne d’or, restaurant Tongres, Baveut & fils succ.* Ces messieurs chérissaient le genre noble, *hostellerye médyévale, seigneuriale, royale, ympéryale, mondyale*, etc. Le restaurant était flanqué du *grill-room des Amiraux*, fondé en 1805, année de la bataille de Trafalgar, expliquait l’en-tête du menu. *La Lycorne d’or* était très réputée, on venait de très loin y manger de très bonnes choses très chères et très distinguées que cuisinait avec talent la brigade de MM. Baveut & fils. On donnait là les banquets du Rotary-club local. Et, en ce jour de fête, toutes les tables étaient, à déjeuner, réservées par des familles : non forcément les plus fortunées. Au contraire. Ce n’était pas le chic des clients, ce midi, qui aurait pu blesser madame Seignelet.

– Mais allez-y je vous dis !... Mais alors moi pas hein !

Au bord du désespoir, Philippe venait de confier ses tourments à Jean-Baptiste, qui avait fait des yeux sidérés et pleins de compassion et avait transmis la chose à Dominique. Celui-ci l’avait soufflé à l’oreille de Bertrand, qui avait jeté un rapide regard au visage du petit, comme pour apprécier l’imminence de la catastrophe. Un autre regard aux environs l’avait épouventé : rien, pas un café où on aurait pu entrer sans gêne, pas un recoin, une ruelle, pas de travaux publics où Philippe aurait pu baisser culotte à l’insu des passants et de sa mère.

Enfin Bertrand risqua le paquet et, dérangeant monsieur Seignelet, il le mit au courant.

Robert Seignelet regarda le bambin, eut un long soupir excédé, fit un tour d’horizon comme avait fait Bertrand. Aucun recours. Il fallait

entrer à *la Lycorne d'or*. Mais comment concilier les désirs de la mère et ceux de l'enfant ? Monsieur Seignelet se sentait assis sur une mule dont le train avant et le train arrière auraient voulu partir dans des sens différents : vite, retenir l'un par la bride et l'autre par la queue. Et rester calme.

Il envoya ses quatre enfants en avant-garde dans le restaurant : il se flattait, seul dehors avec madame Seignelet, de pouvoir la résoudre à les suivre. Il pensa qu'il l'invitait trop rarement en tête-à-tête. Mais c'était si peu l'habitude, ici. Et les repas en ville semblaient exciter avec une intensité étrange sa susceptibilité d'épouse, de mère et de cordon-bleu. Monsieur Seignelet savait qu'à la fin elle accepterait d'entrer. Divinité domestique sourcilleuse, elle exigeait simplement qu'un long cérémonial soit accompli, qui l'honore et confirme sa prééminence : alors, ses éclairs jetés, ses cris proférés, son tapage sacré trépigné sur la dalle, ses victimes déchiquetées, elle consentirait hautainement à visiter ce temple d'une déesse rivale : *la Lycorne d'or*, MM. Baveut & fils.

Bertrand, chargé de représenter le chef de famille dans le hall dudit temple, découvrit, consterné, qu'aucune pancarte n'indiquait les toilettes. Il allait être contraint de demander. À la rigueur, il aurait osé avec la jeune dame de la réception, mais trop tard : elle avait appelé un maître d'hôtel, elle lui avait livré les quatre Seignelet – tous endimanchés, chemise blanche, cravate, chaussures un peu grosses mais très bien cirées. Et maintenant Bertrand bafouillait, écarlate, la voix rauque mâtinée de couinements lamentables, son histoire de table pour six et de parents dehors.

Pendant ce temps, Jean-Baptiste et Dominique couvaient des yeux le petit Philippe, qu'avait décomposé la chaleur du hall. Ils étaient dans la machinerie d'un navire en perdition : un engin, devant eux, allait exploser d'une seconde à l'autre, ou une voie d'eau allait se déclarer, une chaudière gicler de toutes parts. Mais qu'attendait Bertrand ?

Soudain, Jean-Baptiste aperçut aux joues et au front de Philippe un nouveau changement de couleur, le clignotant qui, d'habitude, annonçait : *attention, éjection immédiate*. Il empoigna brusquement Philippe et s'écria :

– Où c'est les cabinets ? Vite il est malade !

Le maître d'hôtel évalua le danger et, pincé mais courtois, il désigna les chiottes. Il fallait traverser l'immense salle à manger. Bertrand retrouva enfin ses esprits. Il arracha Philippe aux mains de Jean-Baptiste et il l'emporta en courant et en lui répétant à l'oreille, avec le même grondement menaçant et le même sourcil courroucé que

sa mère :

– Philippe tu rends pas ! Philippe tu rends pas !

Le maître d'hôtel, rassuré dès que le fléau eut franchi la porte du fond sans rien bousculer ni polluer, se pencha sur les deux autres Seignelet et invita dédaigneusement ces messieurs à prendre place. Jean-Baptiste et Dominique se regardèrent, très gênés. Comment entrer tout seuls dans la somptueuse salle à manger, écrasante d'objets coûteux, de desservants en grande tenue, dangereuse et humiliante, cauchemardesque de luxe, de protocoles ? Mais comment dire non au monsieur en habit, dont la liquette ou les grolles seules devaient coûter plus cher que tout le harnachement laborieux des quatre enfants ? Un larbin effrayant, avec sa bobine d'instituteur qui gifle, ou de croque-mort qui foudroie l'assistance du regard pour empêcher qu'on rie devant le catafalque. Et s'ils obéissaient, et atteignaient la table sans être injuriés ni mordus, qu'y feraient-ils ? Qu'oser toucher, qu'oser ne pas toucher ? Et comment leurs frères les retrouveraient dans ce chaos de tables, de nappes, de dressoirs, de chariots, de fauteuils ? Et si finalement madame Seignelet refusait d'entrer et qu'il fallait décamper après s'être assis ? Et si madame Seignelet finalement acceptait d'entrer et qu'elle et monsieur Seignelet voyaient les garçons installés à table sans leur permission, à se goberger, à grignoter – pourquoi pas, au point où on en était ! – les petits pains ? Et si, à l'entrée de leurs parents, ils se levaient respectueusement de table, et si tout le monde les trouvait ridicules et souriait avec mépris en se désignant la grotesque famille ? Et si tout s'arrangeait mais que Philippe était trop malade, comme ça arrivait quelquefois, et qu'on était obligé de repartir pour le coucher ?

– Moi j'reste debout ici, murmura enfin Jean-Baptiste.

– Oui alors on aime mieux les attendre ici, dit à son tour Dominique.

Le croque-mort s'inclina et disparut.

– Le salaud c'était exprès pour nous faire chier ! dit Jean-Baptiste d'une voix creuse.

– Chh ! conseilla Dominique.

La réceptionniste avait dû entendre.

– Tiens les voilà ! s'écria Dominique presque aussitôt, sur un ton joyeux.

C'étaient les parents Seignelet. Il fallait tout l'embarras où leur absence avait mis les enfants pour que ceux-ci soient heureux de les apercevoir. Madame Seignelet était miraculeusement calmée. Qu'avait

donc pu dire son mari ? On aurait bien aimé connaître la recette.

Mais, à la vérité, il n'y en avait aucune. Sa scène achevée, et un pincement de faim, une gourmandise de bons cocktails la saisissant, Raymonde Seignelet se domptait elle-même. Elle tenait d'ailleurs à être distinguée dans les lieux distingués, ympéryaux, royaux, etc. Elle serait infiniment au-dessus de ces gens-là, ces loufiats, sommeliers, gastronomes, goinfres, bêcheuses, marmailles à lavallière, homards Empyre des Yndes et autres Gays lapyns. Elle, les chichis, les flaflas, elle y voyait clair. On ne la tromperait pas : et si l'aspic de langouste n'était que de la lotte, elle le décèlerait. Quelque chose lui disait déjà que ce serait de la lotte. Peut-être l'obséquiosité imperceptiblement narquoise du maître d'hôtel, peut-être le luxe époustouflant des tables et la splendeur des bouquets. Oui, elle savait (obligée d'abandonner son manteau de fausse soie grège au vestiaire) que MM. Baveut & fils, s'ils avaient tant d'argent à jeter en fleurs par les fenêtres, auraient pu au moins baptiser *langouste* de la lotte un peu fraîche, et non cette espèce de merluche à moitié pourrie rattrapée à coups d'épices et noyée de gélatine industrielle. De quoi avoir mal au ventre pour quelque chose, cette fois-ci.

Elle imagina les attitudes qu'elle aurait devant le menu, la carte, et comment elle démythifierait un à un les plats pour son naïf de mari et ses imbéciles de gosses, eux qui confondaient une étrille et une brosse à dents, ou qui croient que le ris de veau c'est du riz et du veau. Et ces fleurs intolérables ! Ça sentait même un peu. Oser mettre des fleurs qui sentent sur une table de restaurant. Elle grinça, la voix sourde :

– Mais si Robert je te dis qu'elles sentent. Moi je les sens. Je les sens. Je te dis fais-les enlever ou au moins écarte-les de là... Enfin, je te dis qu'elles sentent ! C'est une espèce qui sent ! C'est des... bon, enfin, si je te le dis !... Moi en tout cas je veux pas ces saletés à côté de moi !... Pour ce que ça vaut d'abord ils feraient mieux de pas nous empester avec, mais ça tu penses c'est tout ce qu'il y a de plus ordinaire ! Tout ce qu'il y a de plus ordinaire !...

Le maître d'hôtel, qui distribuait les cartes, entendit cette remarque ; il esquissa un geste pour s'emparer du vase :

– Les fleurs vous incommode madame ?

– Non non laissez oh là là !... Pff... Ça fait rien ! geignit poliment madame Seignelet, comme si elle sous-entendait qu'avec une si longue habitude d'être maltraitée et torturée elle n'était plus à ces détails près. Elle avait fait sa « voix de sortie ».

Monsieur Seignelet, fermement résolu à être galant quoi qu'il arrive, dit au maître d'hôtel :

– Ma femme trouve que leur parfum, euh !... est trop fort.

Madame Seignelet lui envoya, sous la table, un coup de pied pour qu'il se taise. Mais elle le manqua, comme il était assis à sa droite et qu'elle devait l'atteindre du talon. Non quel crétin. Naturellement le loufiat triomphait.

– Ce sont des chrysanthèmes, qui n'ont aucune odeur madame, dit-il, urbain, en faisant ôter le vase. À la place, on disposa un candélabre en argent.

– ... Des chrysanthèmes en juin il est fou ! murmura madame Seignelet. Et je sais peut-être pas ce que c'est des chrysanthèmes non, cette camelote, ce flafle ça n'a aucun rapport avec des chrysanthèmes ça, aucun rapport ! De toute façon c'est faux y en a qui sentent : il y en a. Et ceux-là c'en étaient qui sentaient ! Enfin, si c'en était... Et tu parles comme c'est agréable d'être espionné comme ça... Mais il est fou ce gosse ! s'écria-t-elle plus fort.

Elle jeta un coup d'œil circulaire dans la salle, devina qu'on l'avait entendue et reprit en chuchotant et en fusillant l'enfant du regard :

– Enfin Philippe tu vas me laisser ce pain oui ? Alors y a pas cinq minutes tu rends et maintenant tu manges du pain ? Complètement fou oui !... Et tu crois que... (Elle fit un faux rire qui sonna comme un cri de biquette effrayée.) Alors celui-là on le traîne dans un restaurant je sais pas combien d'étoiles et il bouffe du pain ! Il est fou !... Et t'as fait caca tout à l'heure au fait avec Bertrand ?... Il a fait caca ?... Parce que tu vas pas nous recommencer ta comédie pendant le repas hein je te préviens ! Ça ira mal !

Philippe fit non de la tête. Madame Seignelet lança encore quelques éclairs sur le garçonnet : puis elle estima avoir assez fait les gros yeux et elle entama son cocktail. Philippe avait reçu, tel une cible au cirque, sa collection de poignards. Cloué à sa place, il se tiendrait tranquille un bon moment.

Il se sentait bien. Pour la commodité du service, et puisqu'il était le benjamin, on l'avait assis à la plus mauvaise place de la table, tout à un bout, le dos au passage des serveurs. Il en était ravi. La salle était climatisée, on respirait très bien. Son nœud papillon à élastique ne lui serrait pas le cou. Son ventre complètement vide ne souffrait plus – sinon de faim. Les manières douces d'ici lui étaient délicieuses : les voix modérées, les gestes retenus, les figures sans grimace. Il était en sécurité. Enfin, la belle vaisselle brillante, la nappe amidonnée, la serviette si épaisse qu'il ne pourrait sûrement pas se la nouer tout seul autour du cou, le fauteuil bridge où il était enfoncé, pieds ballants, bien protégé par le dossier et les accoudoirs, lui inspiraient une affection et une confiance démesurées. Timide et peureux n'importe

où ailleurs, Philippe était le seul des Seignelet à être à l'aise dans ce restaurant cossu. Il regretterait longtemps un endroit si bienfaisant et si paisible. Ça l'amusait aussi de voir tous ces gens à gauche et à droite, manger des tas de plats aux bruits inhabituels et qui ressemblaient par leur décor à des couvercles de soupière ou des vitrines de charcutier à Noël. La plus grande beauté qui existe ! Les enfants des autres tables, immergés dans ces océans de linge blanc, étaient comme des petits malades au lit, adossés à d'immenses oreillers pour boire un bol de bouillon : mais ici, au milieu des blancheurs, on voyait poindre des museaux alléchés et de grandes fourchettes en argent.

Et puis Philippe était très loin de madame Seignelet. Son estomac, son corps, son cerveau, subitement soulagés de ce poids, devenaient des petites bêtes étonnées qu'on déboucle leur collier et qu'on les lâche dans une prairie : et ces bêtes joueuses, surprises, ingénues, et cette joie, et même cette prairie, tout cela c'était Philippe, maintenant, immobile et muet à sa place, sage comme une image, presque envolé en paradis.

Il s'en était fallu de peu. Raymonde Seignelet, en effet, avait d'abord ordonné qu'il s'assoie près d'elle, qu'elle le surveille et l'empêche de chipoter et de se rendre encore malade. Mais c'était mal pratique : et Robert Seignelet, qui voyait déjà comment se déroulerait le repas si madame Seignelet assouvissait sa fantaisie, avait protesté, avec un ronronnement conjugal et un ton plaisant, qu'il voulait sa femme un peu à lui enfin, et que les enfants se débrouillent tout seuls.

– Ah c'est facile à dire !... avait glapi la Seignelet, comme si son mari avait osé suggérer qu'elle n'était pas indispensable aux gosses.

Mais il avait réparé cette gaffe diplomatique. Le cherry au kirsch, allongé de siphon, que dégustait madame Seignelet la rendait indulgente : et elle finit par désirer, elle aussi, être plutôt épouse que maman ce midi-là. N'était-ce pas – commenta, phraseur, monsieur. Seignelet – le vrai sens, au fond, de cette fête des mères ? Alors, stimulé par l'apéritif, il eut un rapprochement d'idées : c'était (la fête des mères) un jour pour être femme, n'être que femme (et quelle femme), de même que la fête du Travail était un jour chômé.

On rit, puis madame Seignelet, cependant conquise, prit un ton ronchon avec une face significative, les yeux de côté, un hochement de tête, un pincement excédé mais caricatural, donc aimable, des commissures des lèvres et elle dit :

– Oui ben moi fête ou pas c'est quand même le travail tous les jours hein. Tout ça c'est des mots c'est bien joli les mots mais l'boulot hein c'est moi qui m'le tape hein. Ah les mots c'est facile ! C'est facile !

Les mots ! Toujours des mots hein.

– Chérie... commença monsieur Seignelet, sa vaste lèvre mise en cœur, son œil voilé d'amour moelleux.

Et il dit on ne sait plus quoi sur la sainteté de sa femme. Alors Philippe eut le droit de déguerpir en bout de table : ses frères étaient quand même capables de le surveiller non, à défaut de faire mieux ils pouvaient quand même au moins un petit peu faire ça oui. Et lui il allait se décider quand même à être un peu tranquille pendant une heure non et ficher la paix à ses frères oui ?

Ce n'est qu'un peu plus tard que Philippe, sidéré par son bien-être, s'était mis à mâchonner béatement le bout de pain qui lui avait valu de tourmenter une fois de plus madame Seignelet. Mais ensuite elle avait pardonné.

À la maison, ce matin-là, les choses avaient commencé plutôt bien. Les garçons étaient entrés dans la cuisine, sur les neuf heures, pour offrir à la queue leu leu les cadeaux prévus. Faute d'argent de poche, Philippe seul n'offrait rien : par convention, on l'associait moralement à son frère aîné et c'est pour le cadeau de celui-ci que madame Seignelet fichait à Philippe une bise comme aux autres, bien qu'il eût les mains vides.

Les cadeaux étaient trois plantes en pot : un pandanus, un aucuba et un croton. Les enfants Seignelet offraient toujours des pots à leur mère. Cela représentait des économies de plusieurs semaines. Ils complotaient leurs achats avec la terreur de déplaire, de provoquer une face jaune et des petits yeux tirés de dépit, au lieu du masque paisible, absent, que prenait madame Seignelet quand sa notion du convenable était dûment respectée, incarnée sous ses yeux.

Ces pots-là, raisonnables, prudents, d'une laideur totale mais recommandée par les fleuristes, l'avaient d'ailleurs satisfaite. Elle avait soufflé au nez des quatre enfants son haleine fétide de café au lait ; elle avait flanqué les baisers que méritaient les paires de joues ; elle s'était laissé déposséder de la vaisselle et du ménage, selon la tradition locale. Désœuvrée, elle avait traîné en robe de chambre, pieds nus dans ses savates, et feint de se mettre à des grosses corvées (d'on ne savait quoi), puisqu'elle avait le temps et que c'était dimanche pour tout le monde sauf pour elle, fête ou pas fête. Bref, tout s'était passé à merveille jusqu'à l'entrée en scène de monsieur Seignelet.

– Quoi t'en as qu'un des roustons ? questionna François Boitard en tâtouillant le sac.

– Mais non j'ai les deux ! fit Camille Gassé, qui se regarda. C'est

l'quel qu'est pas sorti ?... Ah ouais çui-là.

De deux doigts, Camille pressa un bombement sur un côté de son aine, tout près du sexe, dans la blancheur nacrée de son pubis. Le testicule fut projeté aussitôt dans les bourses, près de son frère jumeau.

François-Gérard, soufflé, voulut que Camille recommence. Assez fier maintenant, le petit Gassé (il avait onze ans) affirma qu'il pouvait les rentrer et les sortir tous les deux à volonté, et il le prouva. Il se les pinça comme des noyaux de cerise, les bourses se vidèrent et deux protubérances gonflèrent son pubis. Il appuya dessus, les bourses se remplirent. C'était carrément rigolo, quoiqu'un peu répugnant, surtout au moment de la peau vide.

François essaya, à son tour, de se les pousser à l'intérieur. Il ne réussit qu'à se faire mal. Par où donc il se les renfilait, Camille ?

– Toi t'as un trou alors ? Comme les filles ?...

– Non c'est deux trous moi, expliqua aimablement le petit Gassé. Un pour chaque !

– Camille aussi c'est un nom de fille ! T'es pas un type t'es une fille toi ! dit François.

– Non c'est aussi un nom de garçon. Moi c'est pas des vrais trous eh, ça s'ouvre pas !

Il recommença son expérience d'anatomie amusante et instructive. Il s'enfonça même l'index dans les canaux inguinaux pour prouver ce qu'il avançait.

Les deux garçons s'occupaient donc sagement dans la chambre de François. Dans l'autre chambre, Amélie-Lyane lisait ; et, au living, Laure Boitard préparait un article.

Ce n'était pas son habitude. Mais elle avait essayé récemment des critiques de lecteurs, dont la rédaction du *Républicain réuni* lui avait fait part. Elle était profondément vexée. Elle trouvait cela injuste.

L'affaire était idiote. Un jeune compositeur local, Loys-Aymar Pion, quarante-neuf ans, professeur au conservatoire municipal, avait fait représenter au théâtre un opéra de sa façon, en première et ultime audition mondiale. Texte, musique, mise en scène de l'auteur, qui dirigeait aussi l'orchestre. L'œuvre, à deux personnages, avait reçu un accueil mitigé. En outre, les techniciens de la radio régionale (le compositeur avait l'oreille du pouvoir) s'étaient assoupis pendant la représentation, qu'ils étaient censés enregistrer en vue d'une diffusion ultérieure. D'où quelques singularités sur la bande, et même un long vide. L'auteur était désespéré, sinon vaincu.

Aprèment sollicitée, Laure Boitard avait écrit un compte rendu enthousiaste, engagé, dont l'importance historique l'avait beaucoup frappée. Elle s'était vue prophétesse, elle était celle qu'on citerait, dans cent ans – seule auditrice lucide du grand homme incompris. Elle savait déchiffrer l'avenir. Certes (reconnaissait son article), c'était là un premier opéra et d'un tout jeune auteur : mais pourquoi cet ostracisme systématique envers la jeunesse, ce fossé cultivé obstinément entre les générations, ce racisme ? Le talent – il fallait le savoir – n'avait ni âge ni frontière. Oubliait-on, par exemple, que l'illustre auteur de *l'Ouverture de Guillaume Tell* avait écrit dès l'âge de vingt-cinq ans – mais oui : vingt-cinq ans ! – sa célèbre *Pie qui Chante* ?

Ce petit lapsus et cette ouverture, qui avaient échappé aux doigts trop agiles et à la pensée trop rapide de Laure Boitard, avaient été remarqués. Plusieurs lecteurs (de ces maniaques qui signent toujours « un vieil abonné » ou bien « Anselme Ledoyen, instituteur retraité, quarante-huit ans d'instruction primaire ») avaient ironisé, dans le style propre aux vieillards qui s'embêtent et qui consacrent une journée à polir trois phrases qu'ils croient spirituelles, françaises et de bonne venue. Les vieux cons. Croyaient-ils la Boitard inculte au point qu'elle confonde une marque de bonbons et un titre d'opéra, etc. ? Ne pouvait-on lui rendre au moins cette justice de supposer qu'elle, etc. ? N'avait-on nul égard au fait que, etc. ? Non : les vieux cons, ravis de l'épingler, avaient eu leur occasion de lettre à la rédaction, ils en jouissaient dans leur froc, ils en pissaient de la prostate. Des misogynes, une fois encore.

Furieuse, Laure Boitard était cependant assez flattée. Jusque-là, elle avait été persuadée qu'on ne la lisait jamais. L'article sur Pion avait démontré le contraire. (« ... Une nouvelle étape... Au fond c'est ça... Je suis lue. Lue. Je suis une... une vraie journaliste. Authentique. Différente. Personne d'autre au *Républicain* ne... Tous anonymes. Insignifiants. Interchangeables. Des ratés. Sauf Maurice et moi. Moi. Lui. Je le sais. Aujourd'hui. Vieux cons. Le pas. Les mépriser. Exister. Sortir de. Cette île. Illusion. Devenir... nationale. Nous. Un destin. Voilà : il faut le savoir. Nous avons. Un. Destin. »)

La conclusion s'imposait : elle soignerait ses articles davantage, à présent (et négligerait un peu plus ses cours). Elle oserait exprimer ses idées. Secouer ce public conformiste et radoteur. Ces provinciaux, ces ploucs ferrés sur les confiseries – oui monsieur : des bonbons ! justement ! il y a des lapsus au fond plus vrais que... – de Rossini mais sourds au génie contemporain. Incapables de comprendre les Pion, les Glairat. Incapables de décrocher de leur culture primaire et de leurs vieux tics. Elle avait finalement, l'autre soir, accompli quelque chose

d'immense. Pour elle. Pour eux. Pour les hommes. Désormais s'affirmer, lutter à découvert. Elle se défoncerait mais, merde, elle ne finirait pas prof à Saint-Rémi. Le succès. La chose dont il s'agit. Ça y était.

Elle rêva d'un nouveau Saint-Germain-des-Prés. Elle et Glairat en seraient les héros. Ils écriraient des articles retentissants, elle en plus féminin, lui en plus viril. Ils pousseraient tout le monde et referaient tout partout. Elle vit très bien l'appartement qu'elle occuperait, avec vue sur..., sur... ce café, là, où... Elle eut subitement envie de relire un Beauvoir. Elle feuilleta *le Républicain*, songeuse : tiens, la fête des mères. Aujourd'hui ? Heureusement qu'il y avait les journaux. Si romantique ! Elle négligeait toutes ces niaiseries de petites gens. L'orthographe. Les fleurs. Les mamans. Non : relire Beauvoir. Vomir. Réussir. Vite.

François-Gérard entreprit d'expliquer à Gassé ce qu'il faisait prétendument à sa sœur. Camille, naïf, crut à ce baratin. Il demanda des détails : ses questions étaient si singulières que François y aperçut une ingénuité plutôt propice à un certain projet qui lui trottait à travers le corps. Camille Gassé avait de très larges oreilles très décollées et très jolies, et les cheveux courts, presque tondus, blond terne. Son père, le président Gassé, recevait Maurice Glairat. Monsieur Gassé présidait, bien entendu, les parents d'élèves : l'enseignement le passionnait. Les vues hautes, audacieuses, compétentes du plus brillant professeur de l'île, *l'importaient* (selon son expression), lui, Gassé. Glairat, pour complaire au notable – un non-conformiste si charmant qu'on l'aurait cru célibataire –, marmonnait ou trompétait en canard une quantité d'idées improvisées qui en jetaient. L'éducation des filles l'inspirait spécialement. Il citait Fourier, osait Sade : le président Gassé était aux anges. Et votre grande Amélie-Lyane ?

– Là ! J'ui mets là !... Non, pas là. Là ! Ouais. Là !

François-Gérard montrait avec le doigt sur le corps nu de Camille. Ce dernier, candide, se laissait tout faire. Raides comme des lapins, ils n'en pouvaient plus. François-Gérard employait les plus extraordinaires gros mots pour décrire le corps de sa sœur et les relations qu'il entretenait avec elle. Le petit Gassé commentait : « Hhhh ! T'en as d'la chance d'avoir une sœur ! » et il était sur le point de se laisser mettre à plat ventre. François tenait absolument à lui montrer ce qui se fait aux sœurs. Pour ne pas qu'on les féconde, tiens ! Il sentirait l'effet, le petit Gassé : et après il raconterait à François si c'est bien.

– Oui, je te dirai ! promit énergiquement Camille.

Et François satire lui fit écarter les fesses. Petit blanc rose.

C'était le premier essai de leur vie, en matière de coït. Il était rigolo, le derrière à Camille. Plus joli que lui. Le derrière des oreilles aussi. François-Gérard coïtait sans trop s'appuyer à Gassé. En bas, les petites fesses, les hémisphères, le tuyau du trou étaient épatants. Ça s'ajustait au millimètre. C'était pire qu'agréable, pensait François déchaîné, le cul battant comme un jeune chien, et qui s'excitait en plus de son plaisir parce que, avant même d'avoir fini, il se disait qu'il recommencerait aussitôt. L'idée de cette deuxième fois doublait son appétit pour la première.

– Après, on l'refait ! annonça-t-il aux oreilles de Gassé.

– Après quoi ? demanda Camille.

– Après maintenant, fit l'autre.

Camille Gassé soupira, mais gentiment :

– Ça dure combien ?...

François-Gérard ne répondit pas. Docile, Camille ajouta :

– J'te dirai c'qu'on sent, après... On l'avait dit, ça.

– Ah oui hein, haleta distraitement le jeune Boitard.

Le dimanche, monsieur Seignelet n'apparaissait à sa famille que vers dix heures : rasé, peigné, cravaté. Il attachait un grand prix à ces soins. Sa dignité, son personnage auraient été gravement compromis par un relâchement. Mais ce protocole matinal régissait seulement son entrée en scène. Dès le repas de midi, il tombait la veste, dénouait sa cravate ou au moins la desserrait. Après le repas, où il s'avinait méthodiquement, il renonçait à jouer en tenue. L'été, il se mettait en maillot de corps. Son ventre bombé, ses bras courts et sans muscles, velus, sa poitrine boursouflée par la graisse flasque, aqueuse, grisâtre et satinée des alcooliques, inspiraient aux enfants une sorte de terreur nauséuse. Heureusement, monsieur Seignelet ne touchait que pour battre, et ne battait pas débraillé.

Heureusement aussi, ces exhibitions étaient brèves. Mais elles suffisaient pour que les garçons, y songeant, apprécient presque jusqu'à l'affection le spectacle de leur père bien vêtu – son corps maladif et lourd, à chair de ver blanc, hideux de disproportion entre le tronc massif et les pattes grêles, entre celles-ci et la violence éléphantique des coups, ce corps de cauchemar engoncé sous un costume qui le reconstruisait et en effaçait à la fois l'horreur matérielle et la brutalité. Il sentait le tabac brun, le bureau.

Aimable, paisible, sûr de son chez-soi, Robert Seignelet avait souhaité la fête des mères à sa femme. Raymonde Seignelet, en hardes de ménagère, échevelée, sans maquillage, les fesses basses dans sa robe de chambre avachie, les pieds jaunes dans ses savates à renforts, contrastait risiblement avec son mari déguisé en bourgeois dominical. Elle avait perçu cela, et senti le pénible des amabilités verbeuses et des ronds de jambe que lui faisait monsieur Seignelet. Les mains de celui-ci, tant qu'il n'avait pas bu son premier apéritif, tremblaient, gauches, incapables du moindre geste précis. Ses lèvres aussi tremblaient : et, sirotant son café, il paraissait chercher et craindre le bord de la tasse, comme si c'était à la fois flou et coupant.

Mais la tasse tremblait dans sa main. Ou bien elle était le seul objet fixe, étrangement fixe, entre une bouche et des doigts *bougés*, inconsistants, fantômes.

Là gisait l'autre motif du costume et des soins matinaux. Monsieur Seignelet, au sortir du lit, souffrait d'un manque intolérable. En semaine, il pouvait avaler très tôt son premier verre, avant de se rendre au bureau. Mais le dimanche il n'avait pas d'alibi pour aller en ville dès qu'il s'éveillait ; et il n'aurait pas osé boire chez lui à une heure indue. Il rongea son besoin dans les soins de toilette et d'habillement. Il venait enfin prendre son café et avait aussitôt le prétexte des courses à faire pour le déjeuner : il filait.

Femme et enfants en étaient soulagés. Il rentrait d'excellente humeur, sans retard, souvent avec de menus cadeaux, des friandises, un petit bouquet. Il s'installait au salon, devant la télévision de midi, en compagnie de sa femme et de sa progéniture, convoquée à assister au rite paternel : c'était un devoir. Commençait alors le second cycle d'alcoolisation, qui était fort long.

Vers quatorze heures, ou parfois moins, les Seignelet se mettaient enfin à table. Monsieur Seignelet inaugurait son troisième cycle, fait de vins fins du dernier choix : il était connaisseur.

Après le repas, c'était le quatrième cycle, composite, et le seul qui fût dangereux pour les proches de monsieur Seignelet. Eaux-de-vie médiocres, liqueurs précédaient un retour au vin ordinaire. À ce moment, il arrivait que l'humeur de Robert Seignelet vire au noir. Il se défiait de ses mouvements de colère : il les transformait plutôt en volonté de police, de justice et d'exécution. Peu soucieux de provoquer les démences aiguës de sa femme, il osait rarement l'asticoter : c'était une audace périlleuse, que lui inspiraient peut-être certains mélanges ou certains dosages particuliers d'alcool. En général, ses enfants seuls lui servaient de victimes. Détective, monsieur Seignelet recherchait dans la vie, la scolarité, les affaires, les manières, les réponses, les

lectures, les chambres de ses fils les indices d'un délit. Magistrat instructeur, il questionnait, expertisait, construisait l'accusation. Procureur, il requérait. Juge suprême, il condamnait. Bourreau, il exécutait la sentence. À cette parodie de justice (qui aboutissait à des sévices froids ou à des tortures morales appliquées aussi longtemps qu'en avait décidé le tribunal éthylique : une semaine, un mois, une saison, une année scolaire), il ne manquait qu'un avocat de la défense – et des coupables. Les enfants n'avaient pas à répondre : ils purgeaient leur peine. Cette soumission équivalait, en somme, à une preuve.

Le cinquième cycle de boissons était l'apéritif du dîner. Monsieur Seignelet l'enchaînait sans pause au cycle précédent. Embrumé et – s'il y avait eu lieu – assouvi, il s'enfermait en soi ou devenait, au contraire, trop expansif, d'une gaieté puissante qui faisait peur. Le sixième cycle était le vin du repas. Il conduisait au septième cycle : le vin après le repas. Ce dernier cycle durait jusqu'à l'extinction des feux, dans l'hébétude. La face rouge, monsieur Seignelet tremblait à nouveau, renversait son liquide, se couchait comateux, orgueilleux, lourd de sens.

En semaine, il buvait moins. Il dépassait rarement, ou plutôt il atteignait souvent, le quatrième cycle, celui de l'humeur policière. C'est pourquoi les sentences du dimanche, si elles étaient à effet prolongé, s'accomplissaient avec rigueur. Qu'il ait peu bu, on échappait : le casier judiciaire redevenait vierge, les crimes les mieux constatés la veille n'avaient jamais eu lieu. Monsieur Seignelet, cependant, ne se départait pas de son sérieux, de sa rigueur, et ses principes gardaient toute leur étendue, leur vigilance, leur droiture. C'est pourquoi ses enfants (même si, peu à peu, les aînés prenaient conscience des excès de leur père) ne se voyaient pas victimes d'un délire, d'un malade. Ils avaient un père comme les pères doivent être : un chef. Ils le respectaient extraordinairement – ou plutôt le craignaient, et ses procès plus infernaux encore que ses punitions. Ils craignaient sa présence, et de penser à lui, et d'imaginer ou de savoir quoi que ce soit de lui, et d'être dans sa pensée.

Le seul instant où monsieur Seignelet apparaissait à nu, c'était donc ces dimanches matin, avant qu'il sorte faire les commissions de sa femme et son tour des cafés. Là, blême, faible, muet, il évoquait un grand opéré vidé de tout son sang et qu'on eût obligé à se lever, à s'habiller, à partir. Il effrayait comme un mort. Il fallait qu'une perspective délicieuse, pique-nique de printemps, fête, banquet, l'attendît pour qu'un peu de roseur, malgré le jeûne, apparût à sa figure, et qu'il devînt disert sans avoir bu.

Mais madame Seignelet haïssait par-dessus tout ce bébé désarmé,

qu'il fût rose ou verdâtre, aphasique ou bavard. Elle avait repéré depuis longtemps le rapport qui existait entre le degré d'imbibition de monsieur Seignelet et sa sociabilité. Elle le savait insupportable à jeun, fréquentable pendant son deuxième cycle, impossible après. Quand elle voulait l'attaquer, demander de l'argent, régler quelque chose, elle surveillait attentivement son état. Elle ne comptait même pas les verres. La figure, les mains, les yeux, la voix, les postures, les réactions la renseignaient sur-le-champ, et un coup d'œil au niveau des bouteilles.

En tout cas, aussi longtemps qu'il demeurerait à jeun, il n'était pour elle qu'une sorte de détritrus qu'elle avait envie de pousser aux ordures à coups de balai.

Elle accueillit sans aménité les compliments de fête. Toutes ces singeries, ces flafas. Puis monsieur Seignelet révéla la surprise qu'il avait organisée : cette sortie dans un grand restaurant. Ainsi sa femme serait soulagée, ce jour-ci, des corvées culinaires.

Madame Seignelet avait explosé de rage. À quoi rimaient ces surprises imbéciles, à la dernière minute ? Elle avait arrêté son repas de midi, commandé un rôti de veau, une glace. Et maintenant ? Quand est-ce qu'on les mangerait ? En semaine ? Elle n'avait pas les moyens – qu'il se le figure ! – de leur payer du rôti de veau en semaine ! Et la glace ? Elle fondrait : ce n'était pas dans ce vieux frigo d'on ne savait combien d'années qu'elle tiendrait jusqu'au soir. D'ailleurs le soir personne ne mange jamais rien, après ces espèces de gueuletons au restaurant qui finalement vous coupent l'appétit plus qu'autre chose. Alors ?

Monsieur Seignelet, intimidé de devoir affronter sa femme sans une goutte d'alcool dans le ventre, raisonna :

– Écoute, chérie : c'est pour te faire plaisir ! Pourquoi s'énerver comme ça... quand il s'agit... de...

Que c'était agaçant ces comédies ! pensa Raymonde Seignelet. Faire plaisir ! De quoi se mêlait-il, de quel plaisir de qui, ce vieil ivrogne ? Le sien, oui. Le sien. Pas le sien à elle. Le sien à lui. À lui. Parce que ce qu'elle s'en foutait, elle !

Elle voulut savoir le nom du restaurant. Monsieur Seignelet prétendit lui réserver la surprise. Elle râla encore. Il fallait quand même qu'elle sache comment habiller les gosses non. Elle, par contre, c'était vite réglé : de toute façon, ce qu'elle avait ou rien.

Robert Seignelet avait conseillé qu'on s'habille du meilleur. Madame Seignelet annonça aigrement que sa meilleure robe était au teinturier. On n'a pas besoin de se nipper pour ces fêtes-là. On reste en

famille. Et lui, Robert, il n'allait tout de même pas sortir dans un costume pareil.

– Ah tes idées !... soupire-t-elle. Encore heureux que j'étais chez le coiffeur vendredi ! Et que ton plus neuf au moins j'l'ai.

Il la crut adoucie. Il présenta alors son cadeau, une broche en argent comme en portent les grands-mères pauvres de la région. Raymonde Seignelet bondit :

– Mais t'es piqué ! Mais qu'est-ce qui t'a pris d'acheter cette horreur-là ? Mais c'est pour les mémères ! Mais t'as acheté ça dans la sciure !

Elle faisait allusion aux bimbéloteries moches et aux bijoux tocards des marchands forains. Elle y tâtait, d'ailleurs : mais de là à tolérer un cadeau qui en vienne... Son mari protesta. Elle exagérait. Elle prenait feu pour rien. La broche était d'argent massif, il l'avait choisie à la bijouterie Roze.

– Ça ?... gémit la Seignelet, écœurée de pitié. Ça ?... Et d'abord pourquoi tu me fais un cadeau ? Depuis quand t'es mon fils ? Alors t'es mon fils maintenant ?... Il est fou ! Il est piqué ! Voilà ! Il est fou.

Elle voulut absolument savoir le prix. Stupéfaite, elle hurla qu'il s'était fait rouler. Ce machin hideux, à ce prix-là !

– Il t'a blousé l'père Roze ! Il t'a pigeonné ! Il a vu le jobard !... Il t'a roulé oui ! T'étais rond c'est pas possible.

– Je t'en prie, coupa sévèrement monsieur Seignelet.

Toute allusion à son vice, en effet, était une déclaration de guerre à quoi il réagissait avec une indignation jupitérienne. La pire offense. Le seul crime absolu. Non, Robert Seignelet ne buvait pas. Il n'admettait pas qu'on l'en accuse – comment ! qu'on le suppose. Il appréciait, certes, les bons vins, les spiritueux qui fortifient. Mais il avait un « coffre », il tenait l'alcool comme nul autre. Quelqu'un pouvait-il se vanter de l'avoir jamais vu ivre ? Jamais ! Jamais. Et jamais il ne pardonnerait une injure aussi immense, aussi inouïe, si l'un des siens, ou quiconque, osait, par impossible, la proférer. Sur place. Il tuerait le coupable sur place. Il n'y a pas de clémence pour des crimes pareils. Parricide. Blasphème.

Madame Seignelet n'avait aucune envie de provoquer une scène, du moins si tôt dans la journée. On n'en sortirait pas. Elle effaça d'un « bon, bon... bon : mais en tout cas c'est une horreur » l'adjectif infamant qu'elle avait prononcé. Monsieur Seignelet, calme, mou, mais encore froissé, répondit comme un pédant :

– Dis qu'elle ne te plaît pas. Mais ne dis pas qu'elle est laide. Tu as

parfaitement le droit de ne pas l'aimer. Elle ne te plaît pas : soit. C'est normal : normal. Tu en as le droit. Je ne discute pas ton droit : je ne le discute pas ? Bon.

Il affirma que, selon Roze, la broche était une authentique copie d'ancien, ciselée à la main.

– Une copie d'ancien ! ricana sa femme. Ah ben il doit être joli le modèle ! Ah il doit être joli ! Ah ! Ah ! Une copie !...

Plus tard, Robert Seignelet avait suggéré qu'on rapporte la broche chez Roze : il l'échangerait contre une autre.

Madame Seignelet refusa :

– Ah mais non ! Il t'en donnera une encore pire ! J'aime mieux garder celle-là ! On sait ce qu'on a, on sait pas ce qu'on aura. Non mais tu me diras pas : quelle horreur.

L'échauffourée avait pris fin là-dessus. Le reste de la matinée, madame Seignelet s'était contentée de houspiller sans conviction les quatre enfants, qu'ils tâchent d'être un peu propres et pas trop fagotés. Monsieur Seignelet remarqua qu'on aurait peut-être besoin de pain, etc., pour le soir, et disparut de la maison jusqu'à tantôt midi. Il revint cérémonieux, affable, amoureux et patient, comme s'il avait appris des manières dans les vermouths, le blanc limé et les anis. Il avait réussi à décommander la glace et le rôti.

– Quoi la fête des mères ? glapit grossièrement François.

– Chéri, ne crie pas ! fit Laure Boitard. C'est amusant, non ?

– La fête des mères, tu parles ! répéta le garçon, crevé.

Il toisa le petit Gassé :

– Tu la fêtes toi Gassé la fesse des merdes euh ?

– Je t'en prie, intervint Amélie-Lyane. Ça n'a rien de spécialement comique... (Elle était venue lire au salon.)

– Maman oui à midi oui, dit Camille, la fête oui.

– Et t'y as acheté un pot de fleurs eh ? à ta mère des fêtes ?... Oh, eh ! Écoute, Amélie : ta mère des fêtes ! Eh ! Tu comprends ? (Il ânonna.) *Ta-merde-est-faite.*

Camille Gassé rit béatement. Laure Boitard fronça un sourcil indulgent. L'irrespect, soit : mais la vulgarité, François-Gérard... Et c'était mal devant le petit Gassé : la famille du président avait ses traditions, ses convictions, il fallait...

– Lui Camille il a ses couilles coincées dans la portière ! répliqua

François-Gérard. Il craignait un peu que le garçon, trop innocent, lâche une bourde sur ce qu'ils avaient fait dans la chambre. Cette allusion l'intimiderait.

Camille Gassé, en effet, devint tout rouge. Mais il ne crut pas à une méchanceté de François. Parce que François c'était un ami vraiment bien : personne n'avait encore expliqué et montré à Camille tant de choses sur l'existence.

Amélie-Lyane, narquoise, fredonna la chanson d'excursion qui parlait de couilles, de cocher, de portière. (Mais comment savait-elle ? pensa Camille, dont les joues viraient au bordeaux.)

– Ah c'est marrant ! dit soudain Amélie à sa mère. Figure-toi qu'y a une seconde, là, je te regardais, et j'ai eu l'impression que tu repassais !... Tu te rends compte ? Ah ça fait marrant ! On est un peu dingue quand même !...

Laure Boitard se relisait debout, appuyée des paumes à sa table de travail. Elle eut un sourire distrait.

« ... Car en effet on peut se demander si, ce 5 mai 1818-là, Karl (Charles) Marx se doutait que, 99 ans plus tard, célèbre sinon riche, son œuvre provoquerait la fameuse révolution russe. Au moins il faut savoir que, né très jeune dans une famille inconnue, rien ne disposait le petit Charles à découvrir un jour le marxisme. Mais cependant... »

Elle raya *disposait*, pensa à *prédisposait*, écrivit *destinait*. Cet article ne passerait pas inaperçu. C'était un gros morceau : il y avait un ou deux communistes de droite à la rédaction du *Républicain réuni*, on éplucherait son texte. On la dénigrerait. On penserait : « De quoi se mêle-t-elle ? » Mais on ne la négligerait plus. On attendrait ses prochains articles. Elle serait un pouvoir.

– Ma pauvre Amélie-Lyane !... Quand je pense à toutes ces bobonnes qu'ils fêtent aujourd'hui ça me flanque le cafard. La fête du repassage, comme tu dis...

– C'est parce qu'elle est jalouse ! cria, très énervé, François-Gérard. C'est parce que ses fausses couches elles peuvent pas la lui fêter sa fête à Amélie ! Tu sais les p'tits fœtus qui pleurent dans les poubelles ! Ouin-beuh !

– Mais écoute François t'es cinglé ! dit Amélie-Lyane, réprimant un rire. Elle était venue pour ça.

La plaisanterie sur les fœtus pleurards datait des campagnes que certains milieux avaient menées contre l'avortement. Ça recommençait au moins une fois l'an, à Saint-Rémi. Les médecins qui refusaient de pratiquer l'opération avaient publié leurs noms en bas d'un manifeste.

C'étaient tous les notables à belle clientèle, gros revenus, patrimoine, foi en Dieu. Selon eux, les fœtus mal tués perturbaient de leurs cris déchirants les aubes chastes de Saint-Rémi.

« ... Mais pour se représenter Marx enfant, il faut oublier le doctrinaire à forte barbe brandissant *l'Internationale*. Mieux vaut évoquer ses frères et sœurs morts de tuberculose, ou sa famille composée d'enfants et de parents qui ignoraient tout du prestigieux destin de leur deuxième petit garçon : car Charles fut d'abord si sage, si travailleur ! Il faut le savoir pour comprendre que... »

Elle se demanda si elle avait raison de passer sous silence la conversion des parents Marx au protestantisme : en fait, ces questions-là sont toujours mal vues, et les confrères du P.C.F. risquaient de l'accuser de Dieu sait quoi. Antisoviétisme ? Elle raya la phrase entière. Elle sentit qu'elle était vraiment en progrès : elle œuvrait pour autrui, maintenant. Elle rayonna.

« ... *l'Internationale*. Mieux vaut évoquer ses frères et sœurs morts de tuberculose (quatre sur les huit enfants Marx) : mais, heureusement ou non, le petit Charles devait réchapper au terrible fléau qui... »

Chercher des détails sur la tuberculose (« comment ils appelaient ça ? Phtisie ? Phthisie ? ») dans *l'Encyclopedia Universalis* de Glairat. Quoi, François ?... Mais non chéri elle est fermée la piscine le dimanche, où veux-tu aller ?

– On s'fait chier chez toi Laure, dit François plaintif.

Il désirait impressionner le petit Gassé, chez qui on ne disait pas de gros mots en famille. Les parents Gassé – le vieux monsieur, la toute petite femme – étaient fort doux, et vraiment délicieux avec leurs enfants. Mais, par douceur, justement, on évitait les gros mots, la langue familière, le vocabulaire concret. Les deux garçonnetts du président Gassé en étaient fades et bons enfants, convenables sans même aucune intention de l'être.

– Peut-être la plage des Pins ? suggéra la Boitard.

– Brrrr ! Alors non ! Alors c'est là qu'on en attrape, des...

Il ne sut plus quoi. Il avait eu l'idée d'un jeu de mots abusivement laborieux sur rhume de cerveau, serre-veau, pieds de veau, quelque chose de ce genre. Il avait aussitôt imaginé sa sœur bêlant :

– C'est faible, François-Gérard... Faible, faible...

Au lieu de cela il dit :

– ... des... Dis donc c'est plein d'pédés ta plage Laure ! Alors toi tu m'envoies chez les pédouilles ! Ben dis donc ! Prrrr !...

– Qu'est-ce que tu racontes François-Gérard. Enfin ! dit Laure Boitard. Tu sais que je finirai par me poser des questions sur ton éducation. Vraiment je t'assure. Tu manques de... d'élégance.

– On peut téléphoner si elle est ouverte, dit Camille Gassé. La plage !... Moi j'irais bien. À la plage. Si on y allait.

– Ho-ais, dit François. Mais alors si Amélie elle vient avec nous. Sinon moi les péducs... Hein Amélie ?

– Si tu crois qu't'es beau qu'ils vont te courir après, fit Amélie-Lyane. Elle se sentit une petite envie de sortir avec les gamins.

– Non pas moi ! C'est les oreilles à Camille ! C'est ça qu'est chiément bandatif ! cria François-Gérard. Moi ça m'agite la cramouille les oreilles à Gassé ! Ça m'fait zig-zig !...

On se formalisa. Déjà l'âge ingrat, alors ? Ça allait être gai. Et comme c'était aimable pour Camille. Il avait une patience de saint, cet enfant, estima Laure Boitard. Étrange façon d'avoir des amis, renchérit Amélie-Lyane. Quelqu'un de gentil pareil.

Elle ajouta cependant que François avait raison sur un point : on s'em-me-nuyait foutrement aujourd'hui. Tâter le soleil à la fenêtre. Si c'était assez chaud, au fond... Et puis téléphoner. Il y avait plus d'un kilomètre jusqu'à la plage, on n'allait pas se déranger pour des nénéttés.

– Des quoi ? dit François en fausset.

Le petit Gassé était aux anges. Il trouvait seulement Amélie-Lyane attristante. Grande et grosse comme deux fois lui, ce n'était pas une fille dont il pourrait jamais baisser le slip. Lui François c'était normal, il était tellement culotté. Et puis plus vieux, plus grand. Et puis c'était sa sœur d'abord. Camille eut les pommettes toutes malheureuses et brillantes d'une envie d'embrasser. Il rit.

Or Amélie-Lyane le regarda et le trouva mignon, pour un gosse, avec ses oreilles d'intellectuel ou d'idiot de village. Un physique dans le genre de... ah, qui ça... Jean-Paul Sartre enfant ? Non. Lui c'était les yeux. Non. Jean-Paul Beauvoir... Non, c'est pas Jean-Paul celui-là. Ah flûte. Les oreilles quoi. Mais gentilles. Ils devaient se regarder la quéquette, pensa Amélie-Lyane. Non idiote, pas Sartre et Beauvoir : Camille avec son frangin. Les gosses, tous les petits phallos, ça s'explore, ça se compare. Amélie-Lyane se passa des images du bas-ventre de François. Elle avala de la salive. Non mais ce mioche. Elle se rappela aussi l'odeur dans le nez.

– Alors qui c'est qui y téléphone, à la plage ? dit-elle en se soulevant vaguement du sofa où elle était allongée.

Camille Gassé se proposa. On accepta. La plage était ouverte.

« ... Or son père mourut dès l'âge de vingt ans, à cinquante-six ans pour être précis. Ce fut un coup pour le jeune Karl, juste âgé de vingt ans et dont le rapport-au-père n'était pas facile tous les jours. N'avait-il pas quitté pour Bonn la bonne ville natale de Trèves ? Aussi ce décès irréversible, il faut le savoir, peut être considéré au fond comme un événement familial indéniable. Mais heureusement que, cependant, Charles Marx allait épouser cinq ans plus tard la future Jenny Marx – qui, jeune fille, n'hésitait pas à porter le nom de von Westphalen. Celui de sa famille, en dépit de laquelle elle et son mari étaient restés fiancés presque huit ans. Persévérance qu'atteste l'écriture régulière et menue des cahiers de notes (20 000 pages, dit-on) que Marx devait remplir pendant tant d'années de lectures et d'études. Car en effet... »

– Non finalement j'ai pas chaud. J'y vais pas. T'as vu le temps quand même hein François ? dit Amélie, flasque.

Camille Gassé fut extraordinairement déçu. François, lui, pensa aux fesses de son copain. Ce con de Gassé ! On pourrait l'enculer en lui jurant qu'il bouffe de la tarte à la crème. Non quel taré. Tu parles qu'il allait lui foncer au cul, François, à la plage des Pins.

– M'an tu nous paies un tax'... ? Non pardon : Laure ! Dis ?

– François-Gérard ! Est-ce au-dessus de ton niveau euh, de demander un peu moins... brutalement... ? Et tu sais où est mon... ?

– Oh dis donc mais si z-y vont en tax' ! fit Amélie-Lyane.

Camille lui jeta un regard amoureux de couturier : il la mettait en maillot de bain. Un deux-pièces, à spirales rouges imprimées partout.

Tout d'un coup, il s'imagina la figure entre les belles cuisses de la grande sœur à François. Sa queue piqua un nez en l'air. Il eut envie de pleurer. Comment c'était ?... Quand ce serait ?... Elle n'avait pas l'air si gentille, bien sûr. Mais qui alors ?...

– Oh puis non i m'fait chier, dit Amélie-Lyane. Excuse-moi Camille c'est pas pour toi : mais mon frangin il est trop con.

– On dit pas trop con, on dit crottons, antistrophes François-Gérard.

Camille Gassé retint un air malheureux. Il ne s'intéressait plus à la plage. On haussa toutes les épaules.

– On le refera ! suggéra, canaille, François Boitard quand ils furent ensemble dans le taxi.

Gassé ne répondit pas. Il avait trop de tristesse, trop d'amour grave, sans idées. Ce serait si long, avant d'être heureux. On était grand à... à...

– Quel âge elle a ta sœur ? demanda doucement Camille.

– Mais attends ! Pas ici ! Non ce type ! tonitrua François.

La plage était presque vide. Ce serait entièrement ennuyeux. Il y avait quelques garçons comme eux, quelques fillettes, quelques mères. Camille Gassé devina que François allait refaire le truc dans la cabine. Son bon petit nez se dressa un coup de plus. C'était chiatique de pas pouvoir. D'ailleurs il était trop timide pour oser se masturber avec l'autre. Déjà le verrou de la porte.

– Eh Ca-camille ! eh vanille ? T'en as déjà estourbi toi des vieilles ? s'écria François-Gérard en baissant sa culotte. Il avait un sac de sport avec des serviettes et deux maillots de bain, un pour lui et un de l'année dernière pour Gassé parce qu'il était plus petit.

– Quoi tu veux dire tué ? demanda l'enfant.

– Évidemment : moi ça fait deux. Toi je parie qu'on.

Camille Gassé se trouva bien dans le maillot. Il fut heureux que François oublie de lui montrer une fois de plus ce qu'on faisait avec les sœurs. Il tira le verrou, sortit : non, on n'avait pas froid. Amélie-Lyane aurait dû venir. Même on allait nager. Qu'est-ce qu'il avait dit François Boitard ?... Ah. Oui. Il tuait deux vieilles ! Il était marrant c'est vrai. Quel mec.

– Mais des vraies d'vieilles ou alors – tiens, comme ta sœur ?

– Eh tu pécroutes dans la choudale ! répondit François, particulièrement ravi d'écraser le timide enfant de riche. Pas ma sœur ! Des vieilles vieilles ! Des mémés ! Qu'on a chié dessus et chlac et glup, les éconocroques ! T'attrapes ça, Camomille ?

Non, Camille n'attrapait pas très bien : mais François lui dit tout.

D'ailleurs y avait plein de, et on, on, on. Il fallait que Gassé en fasse partie, de la bande. Il aurait tous les trous de bite des filles. Ouais. Les gouillasses c'est con mais il en faut. Et leurs ronds !

Ça devenait affolant. Dans le maillot de bain, le petit nez de Camille se tendit désespérément, frissonna, tortillé de malheur. Il parlait trop, Boitard. Camille aurait mangé du sable, de fureur de toucher. Mais qui, où ça ?

– Eh il a la trique ah dis donc ! s'esclaffa Boitard, qui n'avait rien perdu des émotions de sa victime. Aussitôt il inventa qu'il fallait, pour entrer dans cette bande où on forniquait, accomplir des épreuves extraordinaires. Lui, justement, François, il avait le droit de faire entrer qui il voulait ; de faire passer les examens. Si Gassé voulait être reçu...

Tous les trous de bite, c'était juré. Mais les épreuves d'abord.

– Tout de suite ? demanda Camille.

– Forcément ! dit François-Gérard, épaté par la confiance du garçon. T'as qu'à tuer juste quelqu'un maintenant.

Camille Gassé ne répondit même pas.

– Nous tous on en a tué une ! renchérit François. Et moi deux !

Ils étaient jusqu'aux chevilles dans l'eau grise de la plage. Des écumes, des mousses blanches leur dansaient aux pieds, aux mollets ; et l'eau séchait en leur tirant la peau, piquait, abandonnait du sel. L'horizon était bleu froid. François Boitard avait une vilaine cicatrice sur l'avant-bras gauche : comme si on lui avait tatoué ou incrusté un gros mille-pattes rougeâtre. Il avait, disait-il, chopé ça à Méribel-les-Allues, quand il avait six ou sept ans et descendait déjà l'effrayante piste noire. Se casser un bras à skis, quel zinglouillé ! se vantait-il. Et il expliquait l'accident, avec les gestes. Il faisait l'arbre et bing.

Un long bateau passait au loin. Un paquebot blanc, presque bleu ou rosé comme si le crépuscule, là-bas, sur l'horizon courbe, était tombé d'avance : on croyait voir des fuseaux horaires, ceux de l'école ou des vols d'avions. Un phénomène optique projetait sur fond or et bleu pâle ce navire d'un autre monde où c'était déjà la nuit : on faisait des musiques, on devait y danser, montrer des toilettes, secouer des drinks.

Mais ici, sur la plage, c'était encore le plein soleil. Camille Gassé avait une grande envie de voyager sur le bateau énorme, blanc, bleu et rose, que l'on n'allait plus voir. Mais il ne désirait vraiment pas tuer quelqu'un. Vraiment pas aujourd'hui.

– C'est forcé ? gémit-il.

L'eau n'était pas froide. Camille entendit la réponse sarcastique de François Boitard. Alors il courut se noyer. Il nageait très bien. Frileux, François ne le rejoignit pas tout de suite. L'eau, à la mer, quand on est dedans, empêche de parler : François n'était pas pressé de tomber dans ce bruit. Il regarda le petit Gassé fendre les vaguelettes et approcher le soleil d'or. Le bateau minuscule avait disparu au-delà de la sphère d'eau papillotante qui ressemblait au monde entier. Camille se retourna, secoua sa figure et rit. Il était loin dans l'eau huileuse. François ne venait pas. La gentillesse de Gassé l'humiliait.

Madame Seignelet avait dénigré le menu spécial que, pour la fête des mères, MM. Baveut & fils avaient imaginé à l'intention des familles à mamans :

– Mais c’est le moins cher, je te dis pas !... Chéri. Je te dis pas. Mais c’est tous leurs rogatons de la semaine qu’ils te traficotent pour les refiler aux gens tu parles !

Elle jubila :

– Tu parles c’est le jour rêvé tous les gens rapploient tu parles c’est partout pareil ! Ça fait six mois qu’ils les ramassent leurs rogatons c’est ça qu’i te vendent et trois fois le prix, encore !

Monsieur Seignelet avait fait valoir que la langouste rôtie au beurre blanc de ce menu « Fête des Mères » était pêchée à l’épuisette dans ce grand vivier d’eau de mer – sans mauvais calembour, chérie.

Madame Seignelet rendit un glapissement suraigu à en briser les cristaux :

– Mais tu m’fais rigoler ! Mais ça vaut dix ! Ça vaudisse ! C’est tordant c’qu’tu t’fais avoir à tous les coups ! Tu vaudisses ! C’est comique c’que tu crois ! Ah Robert c’est sidérant ! C’est comique ! Faudrait qu’tu t’voies ! Faudrait qu’tu t’voies ! Mais tu y crois ! Tu y crois !... Et t’as vu les prix ? Non. Enfin. Pf... !

Monsieur Seignelet répéta mollement que les viviers, quand même... (Il avait d’ailleurs prévu un gros budget : car c’était à ses yeux la plus grande fête de l’année, avec Noël.)

– Les viviers ! triompha sa femme. Les vi-vi-ers ! Mais tu vaudisses chéri ! Tu vaux vraiment dix !... Toi tes viviers !

Elle n’avait pas prévu d’éreinter les viviers ; elle cherchait, elle glapissait en attendant, comme un mauvais boxeur s’accroche, avec des bras noueux de singe et un geste de mante religieuse, aux bras de son adversaire. Et parfois l’adversaire qui reçoit cet ennuyeux bouquet de bras à grosses paumes enflées le fait durer, pour qu’il ne se passe rien. De même, Robert Seignelet attendit l’argument poussif de sa femme. Elle prit une gorgée ; elle sortit la langue pour sucer le cocktail, le garder quand elle eut reposé le verre, et enfin annoncer qu’elle parlerait :

– SlIIIIlh... Et moi je peux te dire que c’est que du kirsch fantaisie dans leur saleté. Tu parles un dimanche pareil c’est l’coup où jamais. Parce qu’écoute faut être de bonne humeur oui ou merde ? Alors on va pas engueuler personne et eux ils en profitent ils te filent ce qu’ils veulent. Parce qu’on engueule pas c’jour-là. Ah les brutes !

Monsieur Seignelet insista encore, cependant, sur les langoustes qu’on mangerait, pour ainsi dire, vivantes – dans le menu spécial-mamans. Ce menu coûtait cent vingt francs par tête, dont une langouste vivante pour quatre personnes. Demi-portion et réduction

de 15 % aux moins de dix ans.

Tout le monde, d'ailleurs, choisissait ce menu.

Madame Seignelet eut enfin son argument, qu'elle chuchota en sifflant entre ses dents les consonnes :

– Tu veux savoir, les viviers ? Tu veux savoir ? Eh ben j'veis t'dire. Ils les pêchent devant toi d'accord ! Ça impressionne toujours les gogos ! Ensuite ils les emportent à la cuisine ! Tu les vois plus. Et toi gros malin tu crois qu'c'est celles-là qu'i t'ramènent ?... Tu penses ! Tu penses oui ! Là-bas ils les refoutent dans un seau et toi ils t'apportent d'la congelée ! Tu penses !... Mais ça marche ! Les gens s'laissent avoir ! Ils s'laissent tous avoir !... D'la congelée !

Cependant, elle finit par accepter le menu : mais sans la langouste. D'ailleurs elle était pour quatre. Les enfants prendraient sa part. Non, elle ne voulait même rien à la place. Tout ça ça puait le truqué, pas la peine de se flanquer un supplément par-dessus le marché. Une belle arnaque oui, les fêtes de famille. Une honte.

Durant le repas, elle continua ses imprécations, ses dénigrements. Mais elle mangea beaucoup, à sa façon avide de chien qui vomit. Elle goûta la langouste de son mari, la jugea non seulement congelée mais pas fraîche et même pas assez cuite. Quant au célèbre beurre blanc de MM. Baveut, ce n'était que du vinaigre à cornichons battu dans de la margarine, et sûrement enrichi de fécule pour être aussi épais. Un vrai repas de frime, oui... Enfin, le rôti – réchauffé – était copieux. Monsieur Seignelet, qui avait assis Bertrand face à lui, donnait à mi-voix des leçons d'œnologie, récitait des châteaux, des climats, des millésimes, émettait des jugements, prononçait du vocabulaire : puis il voulut enseigner à son fils aîné le rite grave de la dégustation, le fit mâchouiller, tastouiller, glouglouter, hausser un regard absent mais concentré, claquer de la glotte, de la langue, des lèvres. Plus rouge que le vin, Bertrand dut obéir. Les bouteilles, au reste, étaient fort mauvaises, car l'érudition de monsieur Seignelet en ce domaine était aussi pompeuse qu'illusoire, et son palais était mort.

Le déjeuner fut très long, très fatigant, très abondant. Madame Seignelet, fortement éméchée et blessée à mort par tant de faste, peinait à contenir sa voix. Elle lardait sa famille de regards rouges : on aurait cru qu'elle arrachait des cœurs, éviscérât, tranchait les têtes. Ses enfants s'étaient conduits monstrueusement, avaient tout aimé, tout mangé, avaient montré du plaisir, n'avaient pas commis de bévée remarquée (Jean-Baptiste vola deux couverts).

Philippe ne fut pas malade. Il s'était endormi sur son petit bedon enfin pacifié. On l'éveilla pour le dessert.

Ce jour-là laissa à madame Seignelet tout un mois de rancune et d'humeur aigre. Dès le soir, elle reprit son gouvernement et ses mœurs.

VII

Ils ne savaient pas se parler.

– C’est d’la chance que c’est l’été, disait, sombre, René Thérét.

– Moi c’qui est bien c’est c’savon-là, répondait Julien Roquin. Pasqu’il a une odeur qui sent rien.

Julien se lavait plus souvent que René. Et il volait ou parlait beaucoup moins. Il n’avait aucune confiance en Thérét. Et, pour Thérét, Julien n’était qu’un gosse, c’est-à-dire personne.

Ce que Julien aimait, c’était le petit matin. On sortait de la cave, on voyait les pierres grises de cette maison sans toit, presque sans murs : et, devant, les salines abandonnées depuis longtemps. Ça ne valait plus la peine. Les habitants de l’île, malgré leur pauvreté, en étaient venus à dédaigner ces petits machins où quelques vieux continuaient d’évaporer, ratisser, exploiter le beau sel gris de mer. Un métier de mendiants, d’imbéciles. L’étrange, idiot et grave agriculture des cristaux. Maintenant, cela mourait.

Restaient ces champs de sel en friche que Julien, son regard coulant jusqu’à la mer dans cette aube dorée, vénérât parce que son cœur battait à cause d’eux. Des longs rectangles formés d’eau bleue ou bleu de ciel, un peu mousseuse, et de talus maigres aux herbes équivoques. Cette eau buttée dans des miroirs troublait l’enfant : habiter juste là, et juste avant la mer, et ce morceau de baraque qui ressemblait tant à la maison Roquin : mais démolie, et sans meubles et sans rages.

En ce début de juillet, l’île rendait malade : trop de bleu noir dans l’eau, trop d’or rouge et jaunâtre sur les caillasses, la terre. Trop d’oiseaux affolés de soleil et qui viennent d’Afrique, d’Océanie ? mais qui s’installent pesamment sur ces cubes de rocs avec la bedaine et la mine importante d’un curé qui déjeune. Doucement, Julien se sentait être ici de la même façon.

C’est Thérét qui le gênait le plus. Julien aurait voulu qu’il s’en aille. Ce riche. Avec sa cicatrice de riche sur la joue. Julien, lui, n’avouerait pas, ne montrerait jamais les longues balafres grenues et déchirées de son dos. Il n’arrivait même pas à les suivre, le long de sa

peau, en retournant les bras. Il en manquait un bout qu'il n'avait pas réussi à toucher.

En tout cas, cet enfoiré de Théret ne verrait jamais ça. Et il n'avait pas à se vanter de s'être battu avec les enfoirés de Saint-Loup. C'était des brutes : ils auraient fichu ce coup-là à n'importe qui. D'abord on ne devait pas se battre. Et si on se battait on ne cherchait pas la figure. C'est moche. C'est une lâcheté. Théret s'était cogné avec des miteux, des brutes, des salingues. Personne n'avait rien à voir avec ces salauds-là.

Ainsi Julien exprimait, à travers cette haine pour Théret, sa peur des mioches de la campagne. À qui appartenait l'île, après tout ? Sûrement pas aux gens comme Roquin. Non : l'île était à ces garçons qui pouvaient s'engueuler avec des amis à coups de couteau. Ces garçons-là, dès le deuxième cri, le premier regard, la moindre menace de correction, auraient su échapper à leurs parents. Ou le leur rendre au centuple. Bien sûr, aucun enfant de Saint-Loup n'avait le dos de Julien. Et ils ne faisaient même pas parler de leurs délits dans les journaux. Et ils rentraient tranquillement chez eux bouffer et dormir. Et ils avaient plutôt l'âge de Théret que celui de Julien.

Théret était en trop, oui, vraiment. Et il aurait dû rester chez lui. Ses parents l'avaient-ils condamné à l'eau et au pain sec, enchaîné dans une cave, fouetté à mort ? Il était parti par vanité. D'ailleurs on voyait bien, depuis, que Théret ne tenait pas. Julien se disait : « Lui il va craquer il va aller aux flics. Moi faut que j'aille ailleurs avant. »

Au début, Julien avait bien aimé Théret. Peut-être le genre vaguement catho qui donnait une impression agréable. À présent, il l'imaginait lâche et traître. La cohabitation leur pesait.

Théret se leva. Les garçons avaient chacun un lit composé d'un fort entassement de couvertures, couvre-pieds, oreillers, draps et nappes, qui provenaient, comme tout dans la cave, de cambriolages auxquels ils n'avaient pas participé. Le jour, ils tiraient les tas sous un trou d'où tombait une large lumière, et ils lisaient. Julien sortait souvent, courait les landes, le rivage, comme il faisait déjà quand il vivait chez ses parents et s'absentait de l'école. René, lui, restait vautré et bouquinait, ravagé d'anxiété. Il se masturbait beaucoup, dès les départs de l'enfant : il employait les scènes excitantes des livres policiers.

Il s'approcha de Julien Roquin et jeta par terre, sur la pile, le livre qu'il venait d'achever. Il chercha des yeux :

– Il était bien çui-là. Y en a pas un autre pareil ?...

C'était une série qu'avait apportée Marc Guillard : le héros baisait,

boxait, il était riche et fort, il avait tout. On tuait sans excès. Les victimes méritaient leur sort, ou n'étaient personne. Les couvertures illustrées débordaient de nichons et de cuisses. Ça distrayait pas mal. Julien consulta le roman d'un coup d'œil et reconnut l'image. Non, lui il n'avait pas aimé cette femme-là, en slip noir.

– Ouais ils sont bien, dit-il. Mais j'crois qu'i sont tous ici.

– Alors j'ai tout lu, dit Thérét.

Il bâilla, se dégourdit les pattes : la lecture abrutit. Ça ne vaut pas le ciné, la télé.

– J'ai envie d'y aller tiens. Qu'est-ce que tu lis toi ?

Julien montra l'ouvrage, qui s'appelait *Pirates et capitaines*. C'était un roman flibustier, un livre pour les petits, pensa Thérét.

– Chez Guillard ? demanda Julien.

– Ouais.

Thérét soupira. Il ne supportait pas la froideur, imperceptiblement hargneuse, que lui témoignait l'enfant. Un vrai sauvage, Roquin. Marc Guillard l'avait prévenu.

– Ça peut plus durer, dit Thérét. On va quand même pas se planquer dans une cave toute la vie. Hein.

Julien haussa les épaules :

– T'as qu'à partir. Tu peux y rentrer chez tes parents toi. Tu peux essayer. Ils vont pas t'tuer non. Ils savent rien d'c'qu'on fait. Ça a pas d'rappor avec toi c'qu'on fait.

Vexant, mais vrai. Thérét y avait déjà pensé cent fois. Il pouvait rentrer à la maison. Ses parents pardonneraient sûrement. Et s'il écrivait une lettre d'abord ? Ils lui répondraient, euh, en...

– P'têt si j'leur écrivais à mes vieux ? dit-il. Seulement où ça qu'ils répondraient ? C'est ça l'os.

Roquin se redressa dans son amas de couvertures et de chiffons, comme un barbare nomade :

– Tu leur dis d'mettre oui ou quelque chose comme ça avec leur nom dans le journal, si c'est d'accord. C'est ça qu'je f'rais, moi.

René réfléchit :

– Ouais mais ils diront forcément oui, pour que j'revienn. Et puis s'ils veulent me démolir après. Ou me boucler, quoi...

– Ils tapent, tes parents ? dit Julien, soudain intéressé.

– Non, on peut pas dire, non, avoua honnêtement René. Ma mère

un peu, comme ça. C'est pas des vraies vaches. Non.

Julien retomba dans ses coussins :

– T'as qu'à parler d'ça avec Guillard.

– Ouais j'avais lui parler... Bon j'y vais. Eh, y a des trucs qui manquent ?

– Y a plus de pain, y a plus de moutarde, fit Julien, conjugal. Et puis pour se torcher.

– Si y en a encore ! Tout un paquet de quatre !

– Où ça ?

– Ah ben dans la cuisine. Du rose. T'as qu'à chercher. Salut.

– Salut. Oublie pas l'eau, quand tu reviens.

Ils appelaient cuisine une petite pièce de cave à soupirail, qui avait peut-être été une chaufferie. Ils y entreposaient ou y jetaient tout ce qui les aurait gênés dans la « chambre », une pièce vaste mais en partie comblée par des éboulements et en partie ouverte au dehors, à la pluie. On risquait bien de s'y réveiller mort, ou enterré vivant, un de ces jours. Sinon la cachette était bonne : personne ne devait passer par là ne fût-ce qu'une fois l'an.

En plus, la corvée d'eau potable n'était pas compliquée : on prenait une vache à eau et on montait à l'ancien sémaphore, un petit kilomètre vers Saint-Rémi. Il y avait une coulée légèrement saumâtre mais assez abondante. Ils mélangeaient cette eau avec un peu de vin ou de pernod.

Ils avaient aussi, en redescendant sur Roche-Notre-Dame, une rivière sans nom, à longues boucles désertes. Julien venait y laver son linge : car l'enfant était rude et sérieux comme une sorte d'ouvrière célibataire qui s'entretient implacablement, elle, ses tifs, sa chambrette, ses nippes, toute rageuse de vertu. Julien n'y mettait pas tant d'énergie ni d'assiduité : cependant, il avait une propreté froide d'animal à qui répugnent la boue, l'excrément, les mauvaises odeurs. Lessive et bain à la rivière ne traînaient pas.

De même, Julien s'éloignait longuement du repaire pour chier. Il suivait le rivage et cherchait un abri, l'œil anxieux, le cul lourd, comme s'il avait eu l'intention de pondre. Il disait d'ailleurs pondre pour désigner l'action de chier, parlait d'œuf pour l'étron, disait « Je vais au poulailler ».

Une ou deux minutes après le départ de Thérêt, il se leva à son tour. Il avait faim.

Il explora les conserves de la cuisine. Il trouva aussi le papier

hygiénique : des blocs de feuilles ouatées blanches imprimées de fleurs roses comme de la chemise de nuit de grand-mère, et parfumées au muguet. Il ne sourit pas. Les choses de ce genre le laissaient incompréhensif, sans une pensée.

Le dernier ravitaillement avait été apporté par des durs que Julien et René n'avaient jamais vus. Guillard n'était pas intelligent, il exagérait. C'est une armée qu'il voulait créer, ou quoi ? Décidément, Julien en avait assez d'eux tous. Vraiment assez. Assez des petits, qui sont cons, et des grands, qui sont salauds.

Les conserves avaient été volées sur une grande échelle dans un supermarché du nord. Autre imprudence stupide. Ils avaient de l'argent, on pouvait faire les commissions tranquillement pour eux sans risque d'être pris, de parler. Pourquoi ces provocations, surtout dangereuses pour les deux fugueurs ? Julien n'avait confiance en personne ; il était certain d'être dénoncé à la première occasion. Les choses allaient trop loin, ils n'étaient plus à la hauteur. Non. Non. Partir.

Julien souleva un bocal, intrigué : on aurait cru qu'il y avait des bêtes noires dedans, des bêtes d'aquarium au ventre orangé, irrégulières comme des méduses, serrées, écœurantes. Il déchiffra l'étiquette : *Tri-cho-lo-mes prétentieux*. Les dégueulasses bêtes noires. Il prononça *tricho* comme *tricheur*. Et y a des gens qui mangeaient ça. Pire que le papier-cul rose. Un autre bocal était bourré de vers blancs filiformes, de la longueur de son petit doigt, et qui semblaient avoir de grosses couilles jaunes. À peine croyable. Julien ne voulut même pas savoir ce que c'était. Vraiment eux ils volaient pour se marrer.

Et naturellement René avait bouffé tous les raviolis à la tomate. Julien se rabattit sur une espèce de boîte de boulettes où il y avait écrit tomate aussi. Il mangea froid. C'était mou. La sauce, oui, était à la tomate. Il se promit d'aller tout doucement – il était un peu tôt – lever ses lignes dans les rochers.

Auparavant, pourtant, il chercha dans un trou des décombres une chose qu'il y cachait pour lui seul : un flacon d'acétone. Il s'en versa sur une manche et, la portant à ses narines, il se soûla violemment des vapeurs. Juste un coup, jamais deux. Puis il partit à la pêche, les yeux piqués de soleils gris par milliards. Il aspira l'air de la mer. Il retrouva la vue.

– Tiens on n'a qu'à entrer là, ma chérie ! dit la vieille madame Salorde. Ils en auront sûrement !

Yolande Salorde suivit sa grand-mère dans la papeterie-librairie.

Aussitôt madame Salorde poussa un gémissement stupéfait :

– Mariette !... Mais je ne me trompe pas, mon Dieu : c'est vous ?

– Madame Salorde ! Ça quelle surprise ! Ça alors ! Quand même !

– Ça alors ! C'est vraiment vous ! Mon Dieu ! Je me trompe pas !

– Ça alors !... Mais vous savez que je vous aurais pas reconnue, avec cette petite fille ! s'écria Mariette Péréfixe.

– Ah moi si moi si Mariette ! s'écria madame Salorde, vous pensez ! Comment s'y tromper ! Mon Dieu !

– Oui, oui, dit madame Péréfixe. Mais qu'est-ce qui vous amène donc dans notre quartier madame ? C'est pas un quartier, hu, il faut bien le dire ! Avec toutes ces usines ! Quand même !

– Allons allons, gronda madame Salorde, elles sont très bien vos usines ! Très bien !... Mais vous ne m'expliquez pas pourquoi vous voilà, oh là là, mais une libraire, ma foi ! Il faut bien le dire ! Et tous ces, ce... les articles de bureau ? Ah c'est très bien. Très très bien ! Très bien !

– Mais vous m'expliquez toujours pas pourquoi vous voilà, madame Salorde, dans notre vilain quartier, hu ! Quand même !

– Mais figurez-vous justement que nous sommes venues pour une usine ! Figurez-vous ! Pour cette chérie !

– Voyez-vous ça ! dit madame Péréfixe. Mon Dieu ! À son âge ! Mais quel âge a-t-elle donc, à propos ? Elle est déjà grande, on dirait ! C'est votre petite-fille alors ?

– Depuis huit ans ! s'exclama madame Salorde sur un ton d'indulgence émue. Huit ans mon Dieu !

– Ah, elle a huit ans. Ah très bien. Ah mais elle n'est pas encore trop grande pour huit ans. Ah non quand même.

Madame Salorde fit un signe de dénégation en portant un mouchoir à sa bouche comme si elle allait tousser. Elle était, en réalité, essoufflée d'étonnement. Elle réclama une chaise :

– Ah !... Ah !... Mon Dieu !... Ah !... Rhh... Ah !... Merci, Mariette, merci !... Ah !... Si j'avais pensé !... Non, pas huit... Ah !... Et nous passions comme ça, par hasard pour ainsi dire !... Ah !...

Madame Péréfixe lui proposa un verre d'eau.

– Non, non, ma petite !... Ça va passer !... Pas huit ans... Vous... Huit ans. Vous ! Vous !... Pas elle !

– Mais oui mon Dieu maintenant que vous me le dites : huit ans ! Ça doit bien les faire ! Quand même !...

Mariette Péréfixe raconta en quelques phrases les tribulations qui l'avaient conduite de l'office de madame Salorde à la noble profession de libraire. Un mariage, oui. Elle avait un enfant.

Madame Salorde voulut voir l'enfant. Elle portait une sincère affection à ses gens et n'arrivait pas à comprendre comment elle avait pu rester huit ans sans nouvelles de Mariette. Toutefois, il y eut un froid quand elle sut l'âge – neuf ans passés – du bambin. Mariette l'avait donc eu quand elle était à son service ? Tiens. Mais comment ?... Madame Salorde se garda de relever ce détail.

– Mais non ! dit soudain madame Péréfixe. Puisqu'il a neuf ans mon même ! Madame Salorde !

– Eh bien oui, quoi ? Que voulez-vous dire ? répondit prudemment la vieille dame.

– Eh ben c'est ben la preuve que je suis partie y a bien neuf ans passés, oh là là ! Au moins !

– Mais oui, mais bien sûr ! approuva vite madame Salorde.

– Neuf ans passés, oh là là ! Au moins ! Quand même !

– Mais quel-quel-quel-quel trésor ! Mais queel trésor !... bégaya madame Salorde, renonçant aux arithmétiques compliquées des grossesses de bonnes. Elle en avait eu, oh, tellement.

Marie-Antoine venait d'apparaître, joli, et faisait gracieusement le nigaud. Sa mère l'inspecta, l'admira et s'approuva tout ensemble, et soupira tendrement :

– Quand même !...

– Quel trésor ! répéta madame Salorde. Elle n'en revenait pas qu'un gosse de bonniche puisse être si bien, si bien. Le mari devait être très, très bien. Certainement. Certainement.

– Et comment tu t'appelles mon chéri ? dit madame Salorde en attirant l'enfant par les deux mains devant la chaise où elle était assise. Comme il sentait bon l'enfant lisse !

– Marie-Antoine ! gazouilla Marie-Antoine, avec un bon petit air très intéressé par l'occupation de dire son nom à la vieille madame.

Il sourit. Très jolies dents. Très bien. Très bien. Délicieux sourire. De tout premier ordre. Très jolies manières. Le père, bien sûr.

– Marie-Antoine ! Mais c'est un très joli prénom mon chéri !

– Oui ! dit Marie-Antoine, béat. C'était son opinion.

– Quand même !... soupira d'admiration madame Péréfixe.

Yolande Salorde s'était rapprochée, son doigt au nez, pour mieux

voir le grand garçon de neuf ans. Il n'avait pas tellement l'air d'avoir neuf ans, d'abord. Ensuite (Yolande pressentit implacablement cela), ça devait être un fameux dadaïste. Elle eut envie de lui pincer les cuisses. Marie-Antoine les portait nues jusqu'à mi-hauteur, blanches, blondes, potelées et brillantes : juste le genre qu'on pince pour faire des gros bleus (pensa Yolande).

– Et cette petite fille, comment s'appelle-t-on ? Si j'ose me permettre !... dit, mutine, madame Péréfixe.

– Vous pensez ! dit, bonne femme, madame Salorde. Elle mangeait des yeux toutes les parties nues de Marie-Antoine, et mourait d'envie de lui retrousser les manches. Les exquis petites mains. Neuf ans ! Mon Dieu ! Mais on dirait un tout-petit ! Si joli ! si potelé ! si risettes ! Peut-être un peu nouille, mais personne n'est parfait, mon Dieu, hélas ! D'ailleurs quand on pense à ce que nous devons aux gens intelligents, les bombes, les pilules, la viande aux hormones... mon Dieu oui, le temps détraqué, on finit par se dire... (Madame Salorde n'émit pas ces idées à voix haute.) Tu le dis ton prénom ma chérie à Mariette ?

– Marie-Antoine ! dit coquettement Marie-Antoine, docile : mais il n'avait pas bien suivi.

Madame Salorde rit, lui balança les mains :

– Allons bon ! Pas toi mon chéri !... Toi, ma chérie ! Toi Yolande !

– Quels chéris, quand même ! fit madame Péréfixe.

– Non ! répondit Yolande.

– Allons chérie, ah ne fais pas la tête Yolande, chérie ! Ce n'est pas poli voyons ! Mariette peut bien savoir ton nom, allons !

– Non, répéta Yolande.

– Yolande ma chérie ? Tu sais que c'est très mal de dire non ? Dis-leur ton prénom enfin ! Tu sais bien celui du petit garçon !

– Non ! réitéra Yolande.

Madame Salorde gronda :

– Eh bien on le saura pas, c'est tout. Et on sait que tu es une petite fille très mal élevée, et Marie-Antoine un très gentil petit garçon. Tu m'entends ? Vilaine. Comme c'est vilain d'être têtue !

– Non ! dit Yolande.

– Laissez ça fait rien ! supplia, vexée, madame Péréfixe.

– Elle s'appelle comment ? demanda, curieux, Marie-Antoine à la vieille madame qui lui avait soudain lâché les mains – le trouvant, à la

réflexion, beaucoup plus grand garçon que prévu.

– Ah tu vois, Yolande, le petit garçon qui est si gentil il veut lui aussi le savoir ton prénom !... À lui non plus tu lui dis pas ?

Yolande, déconcertée par l'argument, hésita.

– Ah ! Yolande, tu vois ! Tu vas le dire ton prénom au petit garçon ! dit madame Salorde.

– Ah ! Oui ! Yolande le dira ! Oui la chérie ! Quand même ! dit madame Péréfixe, attendrie, humiliée.

– Ah ? Elle s'appelle Yolande ? demanda Marie-Antoine.

– Yolande ! dit madame Salorde. Tu entends que le petit garçon il veut savoir si tu t'appelles Yolande ? Tu le lui dis alors ? Hein ? Chérie ! Tu finis juste ma phrase : tu t'ap-pelles...

– J'sais pas, dit Yolande, qui retira le doigt de son nez.

– Allons ne fais pas la sotte à présent, allons ! dit madame Salorde. Tu sais très bien comment tu t'appelles. Allons. Tu répètes après moi : je-m'ap-pelle...

– Mémé ! déclara Yolande, boudeuse.

Quand est-ce qu'elle aurait le droit de pincer le garçon bête ?

Madame Salorde renonça :

– Et voilà !... Et voilà l'éducation aujourd'hui ! À six ans passés on ne peut même pas leur faire dire leur nom ! Mais autrefois à deux ans ! À deux ans !... Mais de nos jours tout est en retard.

– Ah là là. Faut dire ce qui est : avec leur progrès... soupira madame Péréfixe.

– Je suis de votre avis, Mariette. Il faut dire ce qui est. Avec leur progrès, mon Dieu !...

– Qu'on en a les oreilles rabattues ! Quand même !

Marie-Antoine regarda les oreilles de sa maman. Non, non. Elles étaient placées comme d'habitude. Elle avait dû vite, vite les redresser pour écouter madame Salorde. Il l'imita.

– Allez va choisir un découpage ma chérie. Vous avez des découpages Mariette ?

– Quand même !... protesta madame Péréfixe.

Elle envoya son fils montrer la pile au fond. Yolande eut les yeux allumés.

– Mais je vous jurerais pas qu'on en a des usines vous savez, ajouta Mariette Péréfixe. Par ici les gens... Ah c'est un métier qu'est dur ! Si

on avait pas l'école tout près. Quand même !

– Une usine ! Suis-je sottte, mon Dieu ! Oh, comme on est parfois sottte, oh, vous me direz ! s'exclama madame Salorde.

– Faut dire ce qui est, dit poliment madame Péréfixe. C'est comme les animaux, on a beau les aimer, faut dire ce qui est, il y a des jours. Hein, comme on est. Comme on est.

– Faut dire ce qui est : et même les enfants, dit madame Salorde, baissant la voix. C'est un fait, Mariette, oh ! oui : les enfants.

– Et même les enfants, faut dire ce qui est, c'est un fait, madame Salorde, oh oui ! dit Mariette Péréfixe. Oh mais même lui il la prend bien sa petite calotte de temps en temps, c'est un fait !

– Mais oui, oh ! mais oui : que voulez-vous ?... Mais je vous disais, ah... Oui, l'usine. L'usine ! Ce n'était pas pour un découpage, hi, hi, mais non ! Est-on sottte quelquefois !

– C'est un fait, madame, c'est un fait. Ah ce n'est pas une usine ? Ah voyez j'avais cru que...

– Ah voyez comme des fois on croit que... Mais non ! Une usine.

– Faut dire ce qui est. Une usine. Mais oui ! dit Mariette.

– Mais non : voilà. Figurez-vous que son oncle, mon fils, le frère de son père, mon fils, à cette petite fille...

– Yolande ?

– Mais oui ! Mais vous vous souvenez d'eux allons.

– Mais oui ! Mais je me souviens d'eux. Quand même !...

– Et justement...

Yolande se faisait montrer les découpages tout en visant l'endroit où elle pincerait. Enfin, se mordant la lèvre, elle attaqua.

– Hi ! fit Marie-Antoine, très étonné. Il se frotta.

– Con, dit Yolande.

– ... Ah mais bien sûr ! Mais est-on sottte, c'est un fait.

– Et voilà !... L'usine de son oncle. Tous ces grands machins...

– Que votre fils a rachetés à Hermant.

– Et voilà. Et voilà. Oh, une bonne affaire, oh ! oui !

– Et voilà. Et c'était pour lui montrer. De son oncle.

– Con.

– Aïe. Aïe.

– Tu trouves un découpage chérie ?

– Marie-Antoine tu trouves un découpage pour mademoiselle Salorde ?

– Pensez : mais Yolande, dites Yolande ! Une enfant...

– C'est un fait, une enfant. Mais je ne me permettrai pas...

– Chut là c'est ma goulotte. Non la touche pas ! T'es petite !

– Fais voir.

– Non faut pas la toucher. Je montre mais tu la touches pas.

– Con.

– Mais elle ne boude plus la chérie. Mais quel chéri votre chéri Mariette quand j'y pense, oh ! Mon Dieu ! Il est – exquis !

– Je me disais aussi l'usine Hermant. Alors votre fils...

– Tout premier plan, oh ! oui. J'ai dit à son oncle, mon fils, je vous dis, mon fils, lui ai-je dit, ton frère, mon fils, m'a dit qu'il t'enviait furieusement, je ne vous dis que ça. Une affaire !...

– C'est un fait. Je vous dis, je me disais aussi l'usine Hermant. Vous comprenez : dans un quartier d'usines.

– Mais oui ! Mais voilà ! C'est le tout ! Vous en savez plus long qu'eux tous ! Quand on habite...

– Faut dire ce qui est : quand on habite. C'est le tout.

– C'est ce que je me dis, je vous dis : plus long qu'eux tous.

– Escargot. C'est pas beau, dit Yolande. Elle pinça.

– Aïe ! Pas là pas là ! Aïe ! Aïe !...

– Mais comme ça m'a fait plaisir ma petite Mariette ! Enfin...

– Quand même !... Vous pensez ! Quelle surprise !

Madame Salorde allait récupérer sa petite-fille : et elle aperçut soudain, à travers la vitrine, une silhouette à pied qu'elle crut reconnaître. Mais qui était-ce donc ? Le fils de... de... ah... mais ce garçon, là, qui s'est enfui de... de chez... Mais c'est René, René Thérêt ! Mais absolument. Ahurissant. Mais c'est donc qu'il est rentré, l'enfant prodigue, chez ses parents ? Le scandale, le... ?

Madame Salorde se promet d'aller sur-le-champ à l'épicerie Thérêt. Elle profiterait de la voiture de son fils, un employé la conduisait. Elle appela Yolande.

– Con.

– Chérie, voyons ! Yolande ? Tu as trouvé ce que tu voulais ?

- Goulotte.
- Aïe ! Aïe !

Marie-Antoine disparut en courant dans l'arrière-boutique. Encore un qui ne sait pas dire au revoir, pensa madame Salorde. Mignon, enfin presque : mais aucune éducation. Le côté bonniche qui ressort. La caque sent toujours le. Tel père tel f.

- Enfin, Yolande, arrive, ma chérie : nous devons partir !
- Crotte. Con. Goulotte.

– Yolande ! Oh ! Mais quels vilains petits mots chérie, oh ! Sois gentille, arrive maintenant. Apporte ton découpage à la dame.

Guillard montra à Thérét que tout allait bien et le fit monter dans sa chambre :

- Et comment il va Dracula ?
- Tu parles il fait chier, dit René Thérét.

– Quoi i t'la touche ? dit Guillard, qui mangeait à tous les râteliers et n'avait pas profité du désarroi de Thérét.

– Fais pas l'con ! dit René. Il fit ce sourire amer de cinéma qu'il avait dû attraper à force de regarder des vieilleries à la télé et de s'y identifier, malgré ses treize ans.

- Quoi... Vous vous branlez pas ? Pédale ! Avec Julien ?
- Mais t'es louf !

Thérét avait horreur qu'on lui parle de choses pareilles. Ce qui était « sexuel » lui semblait soit une saleté comme d'avoir du jaune dans le slip, soit une corvée future comme d'aller un jour à l'armée. L'air gourmand et rieur de Marc Guillard lui fichait une honte à en trembler jusqu'à l'intérieur des os. Sa moelle froide, grise et rouge, comme chez le boucher.

– Quoi j'sais qu's'branle vachement avec tout le monde ! affirma Guillard.

Par humanité, il prêtait des vices.

Thérét, l'air terriblement las, secoua son chef. Non.

- Ça t'manque ? dit Marc. On essaye un coup ?

– Si t'en es, même toi... murmura Thérét, funèbre. Non bon tu crois que... Et tous les risques pour venir ici...

Il fit un grand masque accablé des péchés du monde : il avait une peur horrible que ce salaud de Guillard lui mette la main : et il avait

une honte plus horrible encore de sa toute petite queue. Car il aurait voulu être supérieur.

– C'est guéri, dit tendrement Guillard, donnant un coup de menton vers la balafre de René. Il eut un sourire de peloteur.

– Ouais... ouais... ffff... ouais... grogna ou souffla Théret, vieux héros couturé qui, à la fin, comprend que la guerre, peut-être... (Cependant, nous fûmes braves.)

Grimé de *dimension humaine*, il dit pesamment :

– Tu vois Guillard... Tu vois... Au fond, à la fin... J crois qu'on a été con. Pourquoi on a fait tout ça ?

Marc Guillard, trop heureux pour être honnête, fut ennuyé de la question ; leur manie de se prendre au sérieux.

– T'es pas un peu cureton ? Qu'est-ce qu'i t'arrive ?

Théret comprit qu'il était maladroit : Guillard aimait déconner, il fallait l'attaquer par ailleurs. Un inconscient.

– Non mais ça peut pas durer Marc écoute, dit-il.

– J'te dis pas, fit Guillard. Quand c'est flambé on va autre part. C'est pas les endroits qui manquent. Tu veux retourner chez ta maman, Poupette ?... Non, pardon. J'te traite pas d'fille.

Guillard était salaud, il inventait des arguments juste à mesure qu'on lui faisait des objections. Il n'avait jamais, auparavant, parlé de départ, d'exil, ni d'avenir.

– T'as pas parlé de partir, non quand ?

– Ah mais si maintenant, dit Guillard. Personne avait dit qu'les deux vioques non plus... etc... Vos conneries quoi !

– Mais où ça ?

– Oh c'est pas la question. On peut rester là. Moi j'resterai.

René Théret se sentit un adulte, un père. Guillard était trop agaçant. Théret dit, d'une voix dure :

– Depuis quand tu fais le chef ? Depuis nos conneries, comme tu dis. Avant y en avait pas. Ça t'a arrangé on dirait...

– J'ai l'air d'un chef ? Merde ! dit gentiment Guillard. Ça fait des semaines qu'on se défonce pour toi et Roquin, et toi tu me racontes qu'on te fait chier ? J't'encule oui.

– Moi ça m'intéresse plus. J'ai compris. Fallait qu'j'te voie. Mais ça y est. Compris. Allez, salut. Moi : terminé.

Guillard se leva, fit l'étonné :

– Écoute René. Qu'est-ce tu vas foutre ?... Tu r'vas là-bas ?

Théret fit son sourire mécanique de vieux héros amer :

– T'inquiète pas, j'vous dénoncerai pas.

Il sortit.

Il était très gêné. Il n'était pas venu voir Guillard pour rompre avec eux tous. C'est le... le rôle qui l'avait saisi tout d'un coup. Il fallait faire cela, jouer cela. Ça vous prend et il n'y a plus qu'à obéir. Maintenant il ne pouvait plus rentrer au repaire – ni plus jamais revoir aucun d'entre eux. Il était seul. Il n'avait rien à faire de cette solitude. Il avait joué un rôle : mais où étaient les spectateurs, l'approbation, la récompense ? Non. Rien. Personne. On ne joue pas tout seul. Il faut au moins des ennemis : Théret décida de rentrer à la maison. Il retrouverait sa peau, son âme. Ses parents.

Jean Roquin se souleva de la Fouilloux. Il l'avait sentie vieille en jouissant, tout à coup. Elle lui inspira une répugnance. Il aimait les gamines parce qu'elles n'avaient jamais l'air de jouir. Un gémissement de douleur, ou même d'agacement, l'excitait : mais l'air d'être satisfaite lui donnait envie de frapper. Oui, Claire Fouilloux, avec ses orgasmes de mémère repue, avait vieilli : elle se tapait sa petite friandise, désormais, son zonzon.

Elle redevint fillette une fois debout. Jean Roquin se dit qu'il l'enculerait volontiers. Qu'elle garde l'air enfant. Accepterait-elle ? Lourdemment, il lui fit :

– Tu sais qu'ça, là, ça vaudrait mieux ? Avec les pépins.

Il retira le doigt avant qu'elle proteste. Il détestait la merde. Il avait touché un cul fondant comme une bouse, et un anus gras et large, pâteux.

– Non mais ça va ça t'suffit pas ? grogna Fouilloux.

– Non ça me suffit pas, dit Roquin, que cette résistance indécise excita.

– Fais chier, fais chier, tu fais chier à la fin papa.

– Quoi. Quoi. Eh quoi.

– Ah merde ! Assez !

Ce cri rappela à Roquin les hystéries de sa femme. Il eut un geste théâtral.

– Et merde toi donc. Et merde ! Et on en a assez de toi aussi, figure-toi ! On t'a assez vue ! Putain. Et c'est de ta faute à la fin toute

cette saleté. On a pas besoin de toi. On a pas besoin de toi. (Son doigt devait sentir.)

Décontenancée, Claire hésita. Roquin ne lui avait pas encore donné l'argent. Mieux valait qu'elle surveille sa langue, de peur qu'elle n'ait rien. Quand on est dans le commerce, on n'engueule pas le client : ou alors il faut choisir le moment et la personne. Elle dit :

– Qu'est-ce que j't'ai fait ?

– Tu dis merde, assez, dit Roquin.

– Ça peut arriver, vous êtes marrant. Vous croyez toujours qu'on est toujours... enfin...

– J'te dis pas. Mais tu peux quand même dire juste correctement, convenablement quoi – je paie merde ! – convenablement, quoi, si ça te va ou pas.

– Non pas ça, dit Fouilloux. Le p'tit non. Ça non.

– T'avais qu'à le dire tout de suite comme ça, dit Roquin. Là t'as le droit. Là c'est normal. Là j'critique pas.

– ... Alors on se voit quand ? dit Fouilloux, fatiguée.

– Ah... dit Jean Roquin, que la question surprit, et qui y vit aussitôt un pouvoir que Claire Fouilloux lui offrait. Ah... Ma petite fille ça dépend de toi... Combien. Tu vois.

– Le p'tit j'en prends pas j'te dis.

– Eh ben merde et va te faire enfoutre par qui tu veux.

Fouilloux n'eut pas le cœur de répondre. D'ailleurs elle avait un rendez-vous d'une sorte inhabituelle, en ville, chez un particulier. C'était la première fois qu'elle allait travailler à domicile. Un vieux veuf, un monsieur... Vuillard ou Couillard ou Fouillard ou... Quelqu'un. Toujours le même genre, évidemment. Elle l'avait eu par le père Magnin, un gros plombier, impuissant, voleur, qui suçait. Il adorait les ragnagnas, monsieur Magnin. Il avait les moyens pour ça, avec ce que ça rapporte la plomberie ; surtout les réparations. Le père Gouillard ou Fuyard ou Bouillard était un de ses confrères, un peintre en bâtiment.

– T'es sûre un petit coup tout de suite ? murmura Jean Roquin en tapant de la bite à la raie de Fouilloux.

Elle faillit hurler, griffer ; réfléchit tout à coup ; avait trouvé le gros gland caoutchouteux, bonasse ; demanda trois cents francs pour cette spécialité ; les obtint ; debout, se cambra.

Madame Thérét se dressa, stupéfaite, à son comptoir :

– René ? Toi ?... Tu viens pour nous tuer ou pour coucher ?

Ce ton mit les larmes aux yeux de René Thérét. Sa mère l'ayant rejoint au milieu du magasin vide, il lui tomba entre les bras. Cependant, larmoyante aussi, mais rude, elle insista :

– Tu rentres, ou tu passes ?...

– J'rentre, dit René. J'rentre m'man.

Il n'était pas certain d'être pardonné à si bon compte. Les parents, c'est rancunier, inquisiteur. Le retour ne coûtait rien, mais la suite ? Il s'imagina presque remis à la police – tous aveux accomplis – par ce dragon de vertu.

– Je vais pas te dire qu'on t'attendait, affirma madame Thérét. Ton père n'est même pas là. Tes sœurs sont à l'école. Je viens juste d'ouvrir. Je vais refermer un peu. Tu as peut-être quelque chose à me dire, non ? Au fait non, bien sûr.

Elle chercha, dans un tiroir, l'écriteau « *Fermé pour maladies* » que son mari avait, en ce français curieux, calligraphié à l'encre de Chine sur un bristol. On fixait cela à la vitre de la porte avec un peu de scotch. Ce n'était guère malin, pour des marchands de nourriture.

– Tu joues plus du schlass ? demanda madame Thérét dans son argot désuet, quand les poignées furent ôtées.

– Du quoi ?... dit René, penaud. Il ne comprenait vraiment pas. Seul le ton canaille, presque indécent, le touchait.

– Ne fais pas l'enfant de chœur, dit Louise Thérét. Tiens, viens dans la cuisine, on sera aussi bien. J'ai soif. Il y a de la bière. Tu en veux ?

Une triste bière familiale, fade, éventée, au litre.

– Un surin si tu préfères, reprit madame Thérét.

René ne comprenait toujours pas. Sa mère but :

– Ah... Ah... Comment, l'Surineur, ça te dit rien ? Eh ben, tu lis pas grand-chose, pour un truand. J'sais bien qu'le lycée...

– L'Chourineur ! dit soudain René, qui se rappela le livre.

– Ah mais c'est toi qu'as raison ! reconnut, satisfaite et sèche, madame Thérét. Le Chourineur. Mais oui. C'est moi qui m'gourrais. Enfin bref, chourin ou surin, c'est fini ?... Plus de cinéma ?

– Oui, murmura René. Moi, j'en ai jamais eu, t'sais.

– Juré ? dit madame Thérét. Au moins ça : juré ?

– Oui, dit René.

– Combien de morts ?... Je suppose qu'y a des morts. Allez.

Cette question, qui n'était que théâtrale, coupa les jambes à René. Il fut livide. Sa mère aperçut tout cela. Elle prit René en face, mais sans le toucher :

– Quoi, y en a ? Y en a ? C'était trop beau, y en a ?...

– Deux, dit René.

Cependant, il avait répondu très bas et comme dans un toussement. Madame Théret entendit « euh », fronça le sourcil et répéta, d'une voix plus aiguë, plus tendue :

– Quoi, *euh* ?... *Oui* ? Ou non ?... Tu m'inquiètes René. Réponds.

René Théret se rattrapa de justesse :

– Non, bien sûr. Non. Pourquoi tu voudrais que.

Madame Théret, soulagée, prit un masque scandalisé :

– Ah ben t'avais plus qu'à me dire oui ! Ah ben t'avais plus qu'à m'dire ça ! T'es encore dans ton film toi décidément.

– Tu sais – dit-elle encore – que c'est trop grave pour une calotte et t'es trop jeune pour c'que ça mérite. Tu le sais ?

René, piteusement, reconnut sa culpabilité, l'indulgence du juge maternel, la grandeur d'âme théresque. Il eut le droit d'aller cacher sa honte dans sa chambre. Il s'y sentit plus humilié qu'un chien qu'on rejette à coups de seaux d'eau. Obsédé de soi, il n'aperçut pas la chiennerie de sa mère (elle avait joué à la perfection) et ne se reprocha que sa propre lâcheté. Il avait de la merde jusqu'aux yeux maintenant. Il eut envie de repartir. Il pleura, ligoté, perdu. Sa chambre était rangée, même les livres ; son lit fait.

– Salut ! fit gaiement Marc Guillard. Ben c'est la journée ! Grouillez-vous d'entrer !... Ah j'suis content ! Alors ?...

Il tourna le verrou, et fit monter les garçons dans sa chambre. Ils n'étaient jamais venus.

– C'est ta chambre ça ? demanda Pellisson, stupéfait.

– Oh t'as perdu qu'qu' chose ! indiqua Viaud en montrant, derrière eux, une marche de l'escalier.

Marc ne se laissa pas prendre : il lui saisit voluptueusement une fesse :

– Quand c'est qu'on s'marie, Mille-pattes ? T'as un beau cul t'sais.

Viaud esquiva :

– Ça s’rait pas toi, dit-il, qu’as inventé la poudre à couper l’beurre, non, l’fil à éternuer ? Si, c’est lui ! Il...

Guillard voulut offrir des rafraîchissements. Il descendit à la cuisine. Il y surprit son père, qui était là, très dépeigné, en slip, en chaussettes et en chemise.

– Oh pardon p’pa ! dit Marc. Tiens t’es là ?

Monsieur Guillard était gêné :

– Oui je rentre de, euh, chez Magnin. Faut que je me décrasse, tu vois. Une bonne douche. Et d’abord le white spirit.

Marc sentit que son père mentait. Il ne portait d’ailleurs aucune trace de peinture. Il s’était certainement fait couper les cheveux le jour même. Et pourquoi aurait-il travaillé chez Magnin ? Il prévenait Marc de tous ses chantiers.

– T’as des visites toi on dirait ? fit monsieur Guillard.

– Ouais. Les copains, tu sais. À c’t’heure-là.

– J’avais bien entendu. Je peux être tranquille en bas j’espère ? Vous aurez besoin de rien ?

– Dans la cuisine, p’pa ? demanda Marc, intrigué.

– Oui, ou la salle à manger, enfin : en bas.

La chambre de monsieur Guillard était au rez-de-chaussée, derrière la salle à manger justement.

« Toi tu t’es ramené une pute », pensa Marc.

Cela arrivait, mais très rarement : et jamais dans la journée.

– Je monte la bière et des verres, d’accord ? dit Marc.

– Oui oui, bien sûr... Je suis fatigué tu comprends.

– Oui p’pa. Tiens j’prends à bouffer tant qu’y suis.

Monsieur Guillard, penaud, patient, attendit passivement que son fils ait terminé.

« Il a dû venir *lui* chercher des glaçons. » Marc, dans l’escalier, entendit le bruit de la glace qu’on fait craquer et tinter.

– Mon père en bas il s’envoie du boudin ! annonça-t-il aux garçons en rentrant dans la chambre.

Viaud renifla :

– Il bouffe ça cru ?

– C'boudin-là si tu le cuis je te promets qu'il va râler ! dit Guillard. C'est pas du boudin de porc !

Ni Viaud ni Pellisson n'avaient compris. Guillard s'expliqua plus clairement quand la porte fut refermée et qu'il eut indiqué aux garçons qu'on parlerait à mi-voix.

Mais les amours du père Guillard n'intéressaient pas les visiteurs de Marc. Celui-ci proposa du pain, du beurre, du pâté, un saucisson à l'ail, et fit mousser la bière dans les grands verres à moutarde en forme de chopes. Pellisson dit qu'il aurait préféré du lait ; Guillard jugea imprudent de redescendre :

– On va l'trouver la bite dans l'beurre l'salaud !

– L'beurre il est ici, dit Viaud.

Les garçons expliquèrent pourquoi ils étaient venus. Hervé Pellisson prétendit qu'il avait des remords d'avoir enrôlé les trois petits : Viaud, Péréfixe et Lescot. Les choses, ici et là, tournaient trop mal. Les journaux parlaient d'une vague de délinquance sans précédent. Nul n'avait encore compris qu'il s'agissait d'enfants aussi jeunes : mais à présent la police commençait à enquêter pour de bon, les reporters s'intéressaient, et si ça continuait on aurait la télé.

– On pourra pas s'cacher si y a la télé, affirma Alain Viaud, comme s'il parlait de l'œil de Dieu. Ils rient.

Quand même, c'était sûr que si la télé se dérangeait, les flics feraient du zèle.

D'autre part, selon Pellisson, les relations que Guillard avait nouées avec divers voyous les compromettaient tous. Il était déjà devenu impossible de démêler, parmi les faits divers qui scandalisaient l'île, ce qui revenait aux uns et aux autres. Il était temps que les petits gamins se tirent les pattes.

– Et toi avec ? dit Guillard.

– Au début on se marrait. Maintenant c'est plus marrant, dit Pellisson. Ceux qui s'arrêtent pas ce coup-ci ils vont plus en sortir. Tiens : et Julien Roquin ?

Guillard dit ce qu'il savait. Il ne raconta pas le lâchage de Thérét. L'isolement de Roquin, là-bas, au repaire, l'empoisonnait. Il n'imaginait pas le garçon se tapir dans ce trou sans compagnon, sans aîné. Pas même une nuit. Marc aurait dû aller voir immédiatement, et mettre au point une autre solution. Le ramener ici ?

– C'est pas ceux de Saint-Loup qui ont volé une bagnole devant la cathédrale ? demanda Hervé Pellisson. T'as tort d'aller avec eux.

– C’est peut-être eux, oui. Mais moi j’les connais plus.

– C’était des salauds. Ils foutaient la merde. Et ceux de Roche-Notre-Dame aussi !

– Non. Pas eux. Pas du tout, dit Guillard. Ils sont bien.

– Ça te regarde. Je te dis que nous, avec les petits là, c’est fini. C’était moche au fond. Un peu dégueulasse !

Le repentir, l’air écœuré d’Hervé Pellisson étaient feints. Il adorait le vol, les aventures. C’étaient les bagarres, les durs, les engins à moteur qu’il craignait. La violence. La police. Désormais il fallait que sa bande petite-bourgeoise et puérile soit complètement séparée de Marc Guillard.

Celui-ci ne se vexa pas. Pellisson ne servait pas à grand-chose ; les mioches, malins mais trop bavards, étaient un danger permanent ; enfin Guillard devenait ambitieux. Ses projets prenaient de l’envergure. Il rêvait d’un hold-up, avec de vraies armes – et de vrais millions à la clef. Il hésitait entre une banque et une caisse d’épargne presque voisines, rue Jonathan-Swift (c’était la luxueuse rue piétonnière). Il mûrissait prudemment ce projet, n’en parlait à personne, récapitulait sur des bouts de papier qu’il brûlait aussitôt. Le problème le plus ardu : ses troupes. Il ne devait pas s’associer à des garçons plus âgés ou plus aguerris que lui, peur d’être évincé. Il avait compris qu’il ferait une sottise s’il s’acointait avec des voyous « durs » : mais aussi s’il entraînait des mioches. Il regrettait la défection de René Thérêt. Celle de Pellisson et de la bande à Lescot était plutôt un avantage, au contraire.

– On a descendu personne. On a pas fait de mal, remarqua-t-il. Qu’est-ce que tu vois de dégueulasse, Hervé ?

Hervé n’était jamais en peine d’une bonne récitation de principes moraux. Il en débita. Ça lui allait à la figure, à la voix, c’était le genre bon fils.

– T’es une vraie bigote ! critiqua mollement Guillard. Ah les pauvres vieilles dames comme tu dis ! T’as chialé après ?

– Oui forcément ! assura Hervé. On est obligé d’y repenser. Des fois ça me réveille en dormant, j’ai peur !

– Elles reviennent te bouffer les fesses, dit Guillard. C’est vicieux les vieilles ! Tu vois elles attendaient que d’être claquées pour aller te passer des branlettes ! Des pompiers fantômes !

– Et l’autre vieux là !... dit Pellisson, tout scandalisé. On a pas été gentils avec !

– « On a pas été gentils avec » ! imita Marc Guillard. On l’a même

pas attaché ! Qu'est-ce qu'i te faut ! Et il est pas clamsé non ?

– Non. Mais qu'est-ce qu'il a eu peur... Non c'est mal. C'est mal. C'est terrible d'avoir entraîné des... enfants.

– Des enfants ! ricana Alain Viaud.

– Oui, dit Hervé, solennel. Tu verras quand tu seras grand, Viaud. Tu verras que j'avais raison... T'aurais envie qu'on tue ta grand-mère, même de peur ?

– Ouais. J'aurais envie, dit Alain. Quand ça ? Moi je lui frai peur. Après on la tue s'i faut, en plus.

Les deux aînés rirent de sa méchanceté.

– Et ensuite ? reprit Pellisson, accusateur. Où t'iras toi ? Où t'iras ? À l'Assistance publique ? Tu seras tout seul !

– Oui, dit Viaud. Il fronça les sourcils et loucha plus fort, en regardant au vague. On lui parlait souvent de l'orphelinat. Ça lui pendait au nez. Il aurait bien tué la vieille Viaud, pour qu'elle soit punie de l'exposer, lui, à cela. Il ne se laisserait sûrement pas mettre en prison.

– Oui. Faut la tuer, répéta-t-il. J'irai chez toi Paillasson.

Guillard surprit soudain un bruit de porte qu'il connaissait bien : la baraque Guillard, coincée entre deux belles maisons anciennes, donnait d'un côté sur la rue et de l'autre sur un passage aveugle – qu'on pouvait cependant observer par une imposte, près de la chambre de Marc, sur le palier en mansarde.

– Ramenez-vous ! dit-il. Vite ! On va voir la poule à mon père. Il la sort par-derrrière !

Il emporta une chaise et y monta :

– Tiens. Non. C'est lui qui sort tout seul. Elle attend peut-être qu'il fasse le guet... Non... Il se tire. Il est en costard. Ça alors. Ça... J'ai envie d'aller voir en bas si elle y est ou si y avait personne. Ça !

Monsieur Guillard, en effet, son plaisir pris, avait eu un problème de trésorerie : il n'avait pas assez d'argent en espèces. Sa compagne était d'une gourmandise imprévue. Il était contraint de passer sans délai tirer des billets à la banque.

Marc Guillard descendit l'escalier de vieux bois. Il était prodigieusement habile en l'art de ne pas faire grincer les marches. Et cet escalier-là aurait mérité d'être classé escalier de concours, tant il criait et craquait. Le garçon y accomplissait chaque jour, en chaussettes, ses gammes de monte-en-l'air. Il défendit à Pellisson et à Viaud de le suivre avant qu'il en donne le signal : ils n'étaient pas

assez virtuoses.

Guillard toucha le rez-de-chaussée. Il écouta un instant. Il se pencha, regarda au trou de serrure de la salle à manger. Il devint rouge écrevisse.

Il avait aperçu Claire Fouilloux. Elle achevait de se rhabiller. Sous l'éclairage, elle avait l'air d'une petite fille juste pubère. Marc la crut plus jeune que lui. Son père se tapait ça.

Il remonta l'escalier avec une rapidité silencieuse et souple qui épata les deux autres. Il les poussa dans sa chambre.

– Alors ?

– C'est une grosse mémère comme ça, dit Guillard. Un vrai tonneau. Un troupeau de vaches dans un soutien-gorge.

Viaud fut ravi. Guillard, impatient de chasser ses visiteurs à présent, les amusa d'autres mensonges. Il conclut rapidement l'entrevue :

– Revenez quand même, qu'on se raconte ! dit-il.

Pellisson promit vaguement. Il envisageait, en réalité, de rompre tout à fait. Et les petits n'iraient jamais seuls chez Guillard. C'était un adieu.

– Puisqu'elle vous a entendus quand vous êtes entrés, on redescend avec tout le boucan, vous sortez, et moi je rentrerai doucement : comme ça elle croira qu'y a personne, expliqua Marc Guillard. Il était mort d'excitation.

– Oui j'sais, ricana Viaud, tu y veux y tâter, au boudin. Lui. L'boudin dans la culotte de vache. Le slip de boudin !

– Chut ! dit Pellisson.

– Il va y tâter, insista Viaud. Il nous fout dehors.

Ils dégringolèrent bruyamment l'escalier et sortirent par la porte de devant.

Marc Guillard la claqua très fort et revint en silence devant la porte de la salle à manger. Son esprit tactique l'abandonnait. Son cœur battait trop vite. Impulsivement, il sortit son membre et se pencha de nouveau à la serrure.

Il ne vit rien. La fille avait dû reculer dans la chambre. Se remettre nue. Marc, suffoqué à cette idée, perdit contrôle de soi. Une petite fille. Une putain. Toute nue. Qui venait de se faire baiser par son père. Il allait lui sauter dessus, lui rentrer dedans de force. Ça éclabousserait de jute et de sang. Il se redressa, les tempes bourdonnantes.

Claire Fouilloux ouvrit la porte : elle cherchait les w.-c. Elle fut nez à nez avec l'adolescent et elle vit son désordre. Il était très mignon mais quel dégoûtant avec ce grand machin gluant. Petit salaud. Qui était-ce ?

– Oh ! s'écria-t-elle, surprise. Elle referma brutalement. Elle s'était crue seule dans la maison. Est-ce que ce monsieur Pouillard ou Nouillard ou Gouillard avait l'intention de la faire enfiler par des gosses ? Devant lui. Y a des vicieux que ça excite, voir dépuceler les jeunes. Fouilloux s'imagina une ou deux secondes accouplée au gamin qu'elle avait aperçu. Elle eut un bref pincement intime, fatigué. Vilain petit cochon qui sort son gros gros zizi aux demoiselles. Oh.

Marc s'était brusquement rajusté. Il avait photographié mentalement Claire Fouilloux pendant son apparition à la porte. Il était déçu qu'elle soit, en fin de compte, laide, vieille et plate, la gamine de son père. Mais il était enchanté qu'elle ait vu son. Il perdit toute illusion de pouvoir la baiser. Il se sentait accroché à elle par l'exhibition qu'il avait faite. Il éprouvait une frustration insupportable. Un rut à apaiser sans délai. Remonter dans sa chambre, ou essayer, malgré tout, la salle à manger ? Il n'y avait ni verrou ni clef. La fille n'avait pas eu l'air si effrayée, si pimbêche. Brave, plutôt.

Dans l'esprit de Guillard, l'image décevante de la porte et l'image affolante de la serrure se superposèrent – et recomposèrent l'exquise putain-enfant de son papa. Il se pressa fortement le membre. Et si elle ne voulait pas, il ferait, lui, du chantage au vieux, qu'il la contraigne.

Lui enfoncer ça si fort que ça lui ressorte entre les épaules, coup de poignard à l'envers. Marc se libéra le membre et appela, en se masturbant :

– Mademoiselle ?

Il ouvrit la porte en même temps. La Fouilloux, à peine étonnée, eut un soupir d'agacement, de dédain. Elle fut grande dame, chercha un ton :

– Ben c'est pas fini ? Non mais tu sais pas te moucher tout seul ? T'as pas honte pour un môme. Ça alors.

Elle était assise à la table de la salle à manger, du Henri II rustique parfaitement ciré, genre breton.

– C'est mon père ! dit Guillard, s'approchant. Il trouvait extraordinairement agréable de se donner en spectacle. Intuitif, il avait senti qu'il ne déplaisait pas. Fouilloux ressemblait à une quantité de filles de seize ans, ou par là, que Marc Guillard côtoyait, moquait, baratinaut : petites vendeuses, serveuses, etc. Il était sûr que celle-ci, au moins, le branlerait.

– Le vieux ? dit Fouilloux. Ton père ?... Ah. Et pourquoi il t'fait venir, ton père ? Pour t'flanquer une fessée ?

– Ouais d'accord ! s'écria, délecté, Marc Guillard : et, des deux mains, en un rapide mouvement de gosse, il se déculotta jusqu'aux genoux. Claire Fouilloux, qui n'avait jamais vu nu un beau garçon, eut du sang aux pommettes ; une timidité la prit ; un désir déraisonnable. Ici ! Ça ! Avec un môme !...

– T'es fou mon poulet ! chuchota-t-elle maternellement. Elle glissa sa main sèche sous les grosses couilles molles qui n'avaient pas de poils. Marc Guillard ne se tint plus.

– Si on allait voir Julien ? proposa Alain Viaud.

Hervé Pellisson hocha la tête. C'était loin, à pied. Il n'en avait pas très envie. Et il y avait toujours le risque de se faire prendre, au repaire de Julien Roquin.

– Se faire prendre ? demanda Viaud. Pourquoi ?

Hervé expliqua que trop de garçons connaissaient la planque de Julien. Chacun d'eux pouvait être pris, informer la police.

– Ils t'lâcheront deux vaches à roulettes et ça y sera !

(Il voulait dire : deux agents cyclistes.)

Alain Viaud contesta. Il imaginait plutôt l'arrestation de Julien avec une grosse voiture noire à lampe bleue, plusieurs flics armés jusqu'aux dents, des projecteurs braqués sur la maison en ruine, des sirènes, un grand spectacle. Ce serait télévisé en direct, évidemment.

– T'es fou ! rigola Pellisson. C'est pas un gangster Roquin ! Il a rien fait de mal. Ils le ramèneront chez lui c'est tout. Non, je te dis. Mais si on est avec lui là c'est plus pareil. Ils penseront quoi quoi une bande. Déjà si tu penses qu'y a Thérét là-bas.

– Thérét du cul, fit Viaud, sibyllin.

– Thérét des fesses, dit Hervé après un instant de méditation : les déclarations de Viaud étaient toujours si abruptes, c'était un type qui parlait tout seul.

– Thérét verbère, dit aussi Hervé.

– Non. Thérét du cul, dit Alain Viaud, obstiné. Au fait eh Pellisson c'est toujours pour mardi ?

– Ouais. Mardi à six heures. Ou alors celui d'après. Ça dépendra de ce qu'elle fait. J'vous préviendrai.

– On la tuera.

– Mais non on la tuera pas ! protesta Hervé. C'est une manie !... On lui fera pas de mal. D'abord elle sera pas là. Je choisis le jour exprès.

– Si elle est pas là qu'est-ce que ça peut te faire si je veux la tuer ? dit Viaud avec logique.

– Parce qu'on a pas besoin. Toi un jour une autre fois tu...

– Mais non, coupa Viaud. C'est ton cousin qui rentrera le premier hein, moi j'suis trop gros.

– Toi gros ?... J'crois que tu devrais passer aussi.

– Non pas tout, dit Alain Viaud. Y a le trou de balle qui restera dehors. On parie. Mon trou de balle.

– Oui, dit Hervé. Et les flics le trouveront et ils diront oh mais je l'connais çui-là ! J'connais qu'ça !

– Non ils le trouveront pas. Ils tomberont dedans. Ils se prendront les pattes. Et plof. Au jus. Plus de flics.

– J'te raccompagne chez toi alors ? proposa Hervé.

– Oui. Alors toi par là et puis moi par là.

Viaud montra des directions opposées. Hervé haussa les épaules. Comme le petit sortait ses vannes avec un air invariablement sérieux, un ton froid, son genre un peu abruti, on avait peine à savoir s'il plaisantait et comment lui répondre. Un type qui ne rit pas, ne pleure pas, ne paraît jamais fâché ni content, est rudement difficile à fréquenter.

– Je te laisse, tu préfères ?

– J'te dis pas ça. Salut ! dit Viaud.

Il fut aussitôt à plusieurs mètres de distance. Un peu blessé, Hervé Pellisson rebroussa chemin. Ça ne l'amusait pas du tout de rentrer si tôt ; mais il n'aimait pas traîner seul. Les petits aussi, quelquefois, le rasaient. On a des jours où le monde entier est ennuyeux. Inutile.

Ou bien c'était d'être brusquement lâché par Viaud qui vidait tout de son intérêt, de sa couleur. D'abord la rupture avec Guillard. Et maintenant Alain qui foutait le camp.

Guillard n'avait pas été chagriné. Au contraire. Il avait certainement des projets que cela favorisait. Il avait toujours vu grand. Non tellement à cause des livres. Il n'était pas fou, il ne s'en contait pas. Pas à ce point-là. Mais il se savait adroit, malin, hardi : il comprenait tout vite, il battait les gens d'une tête, juste à temps, il deviendrait un joli filou, il dirigerait les gens, les choses. Sauf si, d'ici là... Pellisson repensa aux côtés moches de leurs diverses entreprises.

Il avait un peu menti en disant à Guillard qu'il en faisait des cauchemars. Cependant, il y avait ce fond d'inquiétude tenace. L'impression, par moment, d'une horrible histoire détraquée, qui n'aurait jamais dû commencer. On ne s'était occupé que d'impunité ; on était à peine étonné de n'avoir été ni découvert, ni pris, ni même soupçonné ; on avait les meilleures raisons de s'estimer innocent ; mais quelque chose de lourd et de noir, d'écœurant, d'énorme, grossissait par en dessous. Ce n'était pas un remords, le sentiment d'une faute, d'une saloperie, d'une erreur. C'était une peur irraisonnée, dégoûtante, géante.

Hervé Pellisson l'éprouvait particulièrement quand il était seul dans la rue, comme à présent. La chose massive, insupportable, s'éveillait en lui et – sans insinuer, sans endolorir, sans mordre – diffusait doucement, monstrueusement, la panique. Impossible de lutter. Cela se répandait. Ça commençait par cette impression de vide, de lâchage : et cela virait peu à peu en boue gluante, fade, incolore. On devenait cette boue. C'était pire que d'être battu, abandonné, puni. C'était une nudité insurmontable, une solitude blême, immense et flasque comme un jour humide.

Quel rapport entre cela et quelques chapardages, des cambriolages d'amateur, des jeux justes et inoffensifs (Hervé les voyait tels) ?

Au moins un : quand on éprouvait cette énorme marée de dégoût, de détresse et de peur, on avait bientôt une envie folle, absurde, de voler. Simultanément, Hervé décida ainsi de renoncer à tout délit, et cherchait des yeux une occasion d'en accomplir un immédiatement, et le plus violent, le plus gros possible.

Il faillit arracher le sac à main d'une passante, jugea l'environnement trop défavorable, et pénétra dans un uniprix.

VIII

– Non j’peux pas rentrer ! murmura Joachim Lescot.

– Mais si ! dit Hervé. J’suis sûr que tu passes !

– Oui il passe, dit Viaud.

– Il dit qu’il peut pas, dit Marie-Antoine.

Hervé, agenouillé à côté du soupirail, examina à nouveau la cave de madame Arnould. Il était vexé : il avait négligé de se munir d’une torche, comme l’expédition était fixée pour la fin de l’après-midi. Mais on n’y voyait presque rien, dans ce fichu sous-sol.

Heureusement, il avait plusieurs fois reconnu les lieux. Il pourrait les décrire à Joachim.

– Mais pourquoi tu peux pas ? Si ta tête passe, tout passe ! T’en passes des plus serrés que ça, des barreaux !

– Non, j’peux pas ! répéta le petit Lescot.

Ils avaient cassé la vitre, ouvert la petite fenêtre à unique battant. Le soupirail était très bien situé. Un mur de jardin, quelques buissons, une sorte d’appentis, et la maison elle-même, protégeaient des regards. Il fallait seulement ne pas se mettre debout. Les pavillons du voisinage étaient tout proches. On entendait des enfants jouer dans certains jardins.

– Il a peur ! dit Viaud.

– Mais oui, qu’est-ce que t’as ?... T’as peur d’aller en prison ? Mais ils nous attraperont pas ! Si on se dépêche !

Joachim Lescot secoua la tête. Il ne craignait pas la prison. Il était bien tranquille ! Ni la guillotine !

– Si tu veux pas descendre c’est fichu, dit son cousin. On n’a qu’à se tirer. C’est raté alors. De ta faute c’est raté.

Non, Joachim ne désirait pas que ça rate. Il se décida enfin à avouer le motif de son refus :

– C’est là. À cause de ça là, dit-il en montrant avec l’index les profondeurs de la cave.

– Mais quoi, ça ? dit Pellisson. Y a rien. Tu peux sauter facile. C'est même pas haut. Y a rien !

– Mais si ! s'écria Joachim, mécontent. Tu les vois pas ? Tous les p-pois d-d'araignées ?

– Y a des araignées ? dit Marie-Antoine effaré.

– Dans l'plafond, dit Viaud.

– T'es un vrai con ! dit Pellisson à Joachim. Y en a pas c'est propre. On l'verrait si on les voyait ! Les toiles !

– Moi je les vois aussi maintenant les étoiles d'araignées, fit Péréfixe, qui s'était approché. Elles sont grosses.

Hervé soupira :

– Joachim ? Écoute vas-y !

– Marie il a qu'à y aller, dit le petit Lescot.

– Je sais pas, dit Marie-Antoine. Ça fait peur.

– Elle rentre à quelle heure la vioque ? demanda Alain Viaud, qui commençait à s'impatienter.

– Pour manger elle rentre, dit Pellisson. À huit heures. Mais c'est pas une vieille : c'est madame Arnould.

– On la tuera ? proposa Viaud.

Hervé, que tracassait le mauvais départ de cette affaire, n'était pas d'humeur à rire. Il ne tenait pas ses troupes en main. Mais il ne s'avouerait pas vaincu si vite. La maison l'alléchait, l'excitait de gourmandise. Comment contraindre l'un des deux petits à descendre ? Quelle promesse faire ? Ou quelle menace inventer ?

– Joachim, écoute... répéta-t-il.

L'enfant ne voulait vraiment pas. Il dit :

– Non. Y a qu'à passer par autre part.

De nuit, bien sûr, ils auraient essayé. Les persiennes n'étaient pas closes. Grimper à une fenêtre d'en bas, briser une vitre, ouvrir : rien de plus simple. Mais maintenant non. N'importe qui pouvait les voir. Et, quand la nuit serait tombée, il y aurait trop d'obstacles : madame Arnould revenue, madame Lescot inquiète que Joachim ne soit pas là pour dîner, les parents Péréfixe effrayés, stupéfaits, téléphonant partout... Il fallait agir tout de suite ou jamais.

– Et toi Alain t'es sûr que tu y passes pas entre ces barreaux-là ? demanda Pellisson en désespoir de cause.

– Bah si, sûrement, que je passe, dit Alain Viaud.

- Mais alors tête de bourrique qu'est-ce que t'attends ? !
- C'est parce que je voulais pas, expliqua Viaud.
- Et alors tu veux pas ? dit Hervé. Quel maboul !
- Oh. Si, si. Ça me gêne pas, les araignées, dit Viaud.

C'était à s'en taper la tête contre les murs, pensa Hervé Pellisson. Une vraie bande de sinoques. Belle idée qu'il avait eue, de s'agréger les trois petits. Hervé regarda sa montre. Il ne l'avait pas volée, c'était un cadeau de communion tout récent. Les parents Pellisson ne s'étaient pas moqués de leur fils : la montre était superbe. Six heures vingt.

Viaud essaya par la tête. L'espace entre les barreaux suffisait juste. L'enfant recommença, mais en présentant d'abord les pieds. Il glissa dans le vide toute la longueur de ses jambes, se contorsionna, fit passer son derrière, eut peur d'être coincé. Hervé le maintint tandis qu'il achevait sa descente. On l'entendit sauter. Lescot avait suivi l'action avec beaucoup d'intérêt. Il n'aurait pas cru Viaud si dégourdi.

- Et je vais où maintenant ? demanda Viaud essoufflé.

Hervé Pellisson lui décrivit la marche à suivre. Le but était de rejoindre une porte qui, du sous-sol, donnait sur le jardin par une rampe, et la déverrouiller. Dès que ce serait fait, Viaud préviendrait : et les trois autres, à quatre pattes, se couleraient jusqu'à cette porte.

La chose s'accomplit rapidement. La bande à Lescot fut dans la place.

Madame Arnould, célibataire, était une excellente femme qui enseignait les mathématiques au collège technique. Elle connaissait bien Hervé Pellisson, à qui elle avait donné des leçons particulières qu'il venait prendre ici. Et, chaque mardi, si elle n'avait pas cours, elle s'offrait une sortie de l'après-midi, soit à Saint-Rémi (elle habitait la banlieue nord-ouest), soit sur le continent. Il était rare qu'elle restât chez elle ce jour-là, surtout pendant la belle saison.

Son pavillon, une location, était remarquablement aménagé, presque cossu. Les enfants en éprouvaient une gêne. Quand on cambriole comme tout le monde, la nuit et en assassinant, tout paraît anormal et on est donc à l'aise : on effectue une quantité de gestes difficiles et bizarres auxquels on ne s'était même jamais exercé, on a une grande présence d'esprit, on n'a pas peur de l'obscurité – on est du côté noir des lampes électriques. Si on rencontre les habitants, on les terrorise ; d'ailleurs, surpris à ces heures-là, ils ont toujours l'air vilains et bêtes.

Tandis qu'ici rien de semblable. Dehors, la fin d'une belle journée

de juillet, le climat des vacances scolaires, les petits jardins convenables. Dedans, une impression de bonhomie, d'accueil. On aurait cru que madame Arnauld, entendant les gamins déboucher de sa cave, allait sortir de son salon, leur souhaiter la bienvenue, leur offrir une tasse de chocolat et de la tarte aux pommes. Elle serait soigneusement coiffée, chaussée à talons hauts, les ongles vernis. Elle se plaindrait, en souriant, de n'être pas encore en vacances, elle, avec les examens et mille autres corvées. Elle les remercierait de leur visite et elle les renverrait gentiment et ils auraient aux doigts un parfum de vanille, de beurre et de sucre.

– Qu'est-ce qu'il faut voler ? demanda, intimidé, Joachim Lescot. Moi j'ai envie de rien !

Il vit qu'Alain Viaud, au lieu de pisser partout, cherchait le cabinet, une main à la braguette.

– Le plus intéressant c'est l'argent, dit Hervé. Je sais qu'elle en garde beaucoup, des fois.

– Pourquoi ? dit Joachim.

– Parce que je l'ai vue, dit Hervé Pellisson.

– Alors, dit Viaud, c'est qu'il y a une rapiate une pisse-cul une grigoute. Elle se ramasse une cagnotte.

– Hein hein ? demanda Péréfixe. Elle vole alors ?

– C'est pas quelqu'un qui vole, une avare ! dit Pellisson. C'est quelqu'un qui cache tout d'un côté, eh Marie !

– Ouais, l'avaresse, ouais, confirma Alain Viaud.

– Quand même où elle l'a eu d'abord, avant de l'avoir ? insista Joachim Lescot, que cette histoire d'argent thésaurisé chez elle par la dame professeur sidérait.

– Elle travaille, dit Pellisson. Elle est payée !

– Ouais, payée, ricana Alain Viaud. Une prof ouais !

Pendant ce temps, Hervé Pellisson faisait le tour des meubles du salon. Rien n'était fermé à clef. Ce salon attenait à une minuscule salle à manger dont la table ronde, très sculptée, servait de bureau à madame Arnauld, qui devait rarement retirer ces livres, ces cahiers, ces outils d'écriture, pour déplier la nappe et dresser un couvert.

Viaud chapardait distraitement, comme on grignote sans appétit. Il ronchonnait :

– C'est pas marrant quand c'est pas la nuit et qu'il y a même pas quelqu'un. C'est pas poilant. On s'poile pas. On voit tout à l'avance. On est comme à la maison. Tout seuls.

– Ben pas moi ! dit Pellisson. J'espère qu'elle l'a pas mise à la banque son oseille. Parce que j'en trouve rien.

Les vieilles et modestes villas de cette banlieue possédaient généralement un étage mansardé, disposition peu répandue sur l'île. Les enfants montèrent visiter la chambre de madame Arnauld. Ils s'y plurent : il y avait de la pénombre, on était resserré, inquiet d'être coincé là si quelqu'un apparaissait en bas. Le chapardage lui-même reprenait sa saveur. Cependant ils n'osèrent ni renverser les tiroirs, ni casser, ni salir. Ennuyé de ne rien pouvoir voler qu'il eût rapporté et conservé chez lui, Marie-Antoine Péréfixe regardait les autres et éprouvait une peur mesurée. Il aurait aimé qu'on le charge d'un travail de manœuvre : descendre des piles de draps, le tapis ou l'horloge, compter des mouchoirs, des liasses d'argent. Le vol était, au fond, une chose décevante, idiote, casse-pieds. Marie-Antoine ne comprenait vraiment plus qu'on s'amuse à ça. (C'était beaucoup plus curieux de feuilleter, par exemple, des découpages avec une méchante petite fille, dans un coin bien sombre.)

Hervé avait une longue figure :

– Rien de rien, répétait-il.

– C'est pour acheter quoi, que t'en veux ? demanda Joachim Lescot. De l'argent ?

– C'était pour l'avoir, eh ! Tu te rends compte ce qu'on aurait fait avec ! dit Pellisson.

– Non, avoua Joachim. Qu'est-ce qu'on aurait fait ?

– Parce qu'après on fait ce qu'on veut ! dit Pellisson.

– Ouais, c'qu'on veut ! assura Viaud.

Joachim ne comprenait toujours pas. Il n'éprouvait pas ces besoins pharamineux et mystérieux que son cousin et Alain Viaud semblaient connaître et estimer par-dessus tout. On lui passait ses volontés du matin au soir. Et, tel Marie-Antoine, il n'appréciait dans le vol que l'amusement, le dépaysement, l'adresse physique. Non le bien mal acquis : il ne pouvait pas, lui non plus, receler. Il prenait et rendait.

– Avec combien ? demanda-t-il sans conviction.

– Ah ouais au fait, combien ? dit Viaud.

– J'en sais rien, dit Hervé. Je sais qu'elle en cachait, j'ai pas pu compter ! Forcément !... Non, pour nous c'est le mieux l'argent. C'est ça qu'est pratique.

– Et pour apporter à Roquin, dit Alain Viaud.

Pellisson ne répondit pas.

Hugo Grandieu a fait un terrible cauchemar pendant sa sieste. Il éprouve souvent des peurs solitaires ridicules depuis la mort de sa femme. Il a une hantise des vampires. Il s'attend à des surgissements, des attaques par-derrière, des géants à face de lions noirs ou de tigres écarlates. Il craint les ombres, les recoins : mais aussi, même en pleine lumière, tout l'intérieur de sa maison. Elle sonne trop vide.

Mais, jusqu'ici, son sommeil était épargné. Il dormait longtemps et fort, en gardant une veilleuse pour atténuer l'angoisse d'être seul. Ni rêves ni réveils en sursaut.

Il se demande, après cette affreuse sieste, si les hantises vont désormais contaminer ses heures mêmes d'inconscience.

Monsieur Grandieu n'a pourtant pas de remords. Il pense sans cesse à sa femme, mais avec plaisir. Cela meuble ses ternes journées ; cela le rassure, le réconforte quand il rentre chez lui et que les hantises idiotes se manifestent. Il regrette de plus en plus la compagnie de la vieille madame Grandieu. Les rituels empesés, l'enjouement pétrifié, les manies insignifiantes, les plaisirs conventionnels, les bavardages creux, les humeurs fades, les bonnes manières sans cœur. Ce monde automatique était, après tout, le plus civilisé possible ; et on ne goûte la paix que dans ces représentations en à-plat. Cela paraissait vide ? Justement. Depuis que monsieur Grandieu habite le nouveau vide qu'il a créé, il sent toute la beauté du précédent. Il a haï le vide du conformisme ? Il n'a plus que celui de la mort.

Au-delà de ces constatations surprenantes, Hugo Grandieu ne découvre pas en soi la force de reconstruire l'état de choses dont il s'est privé. Il n'aurait pas beaucoup de peine à se procurer un automate, un perroquet, une momie, et à vivre une dernière fois l'imbécile paix qu'il a brisée. Pas d'obstacles matériels. Des vieilles comme cela, il en existe plus que des vieux comme lui. Mais il a perdu le ressort. Quelque chose ne répond plus. Sa nostalgie est exactement à sa place bornée et fixe de nostalgie : elle ne voit pas, ne veut pas l'avenir. Rien à recommencer. Rien à essayer. Monsieur Grandieu sombre simplement vers la mort, et son regret des bons jours est l'occupation appropriée, convenable, de ces jours qui ne sont même pas mauvais. En vérité, la seule chose imprévue, odieuse, déplacée, ce sont ces hantises, ces paniques – et, à présent, ces cauchemars. Probablement ils expriment que monsieur Grandieu a peur de soi et de l'abominable événement, certain, inéluctable et proche, que renferme son corps de vieillard.

Il avait congédié la bonne peu après les obsèques de sa femme. Les

gens avaient apprécié ce geste élégant. Maintenant, une pauvre femme bien propre, hors d'âge, idiote et presque muette, tenait son ménage. Elle savait à peine cuisiner, malheureusement : et Grandieu ne tarderait pas à l'échanger pour une gouvernante aux petits soins qui coucherait en ville. Monsieur Grandieu eut une vision de belles chairs lourdes, lisses et blanches, comme en dissimulent certaines vieilles au visage flétri et à la voix gâtée. Il devina que ces viandes anonymes, presque abstraites, pourraient l'intéresser bien plus que les fraîcheurs des fruits verts. Les jeunesses sont si encombrantes ! Une vieille qui prête son gros cul exactement comme elle apporte la soupière, le rôti, le solide gâteau : voilà ce qui lui conviendrait. Payé.

Et cela suffirait peut-être à ramener les sommeils calmes, et à rejeter dans leur univers grotesque les vampires nègres à face léonine. Entre vieux, on n'a plus d'âge.

Monsieur Grandieu rencontre assez souvent le commissaire Lorge, qui dirige l'enquête sur la vague de délinquance juvénile qui a envahi tout le sud de l'île. Il y a, là, dans les conversations, les hypothèses, une possibilité de double jeu qui délecte Hugo Grandieu et qui lui fait mépriser plus que jamais « les flics ».

En effet, Grandieu – et lui seul – sait que les agressions, les chapardages, les cambriolages, les homicides involontaires ont pour auteurs des enfants très jeunes. La police, certes, a senti et déduit, sinon prouvé, qu'il s'agissait de mineurs : mais elle cherche dans une tranche d'âge bien trop élevée, où elle peut, chaque jour, dénicher plus de coupables que la justice n'en exige. Cet acharnement à pêcher les délinquants là où il faut qu'ils soient (voyous populaciers de quinze à vingt ans) est ce qui écoëure le plus Grandieu dans l'enquête du commissaire Lorge et de ses acolytes.

Non : ce n'est pas un casque de moto, une clinquante et méchante pièce d'armure de loubard, qu'on a oublié chez monsieur Grandieu. Il a envie de mettre le commissaire Lorge sur la bonne piste ; il signale le côté petit-bourgeois, saugrenu, incohérent et non motorisé de certaines affaires. Mais le commissaire lui en oppose qui semblent plus féroces : Grandieu n'y sent plus « ses » voleurs. À la longue, quand il y a un nouveau coup, même décrit en quelques mots seulement dans la presse, il sait s'il s'agit des *siens* ou de ceux du commissaire Lorge. Alors il éprouve de l'affection, un attendrissement : « Ça... voilà mes canailles. » Sa propre sécurité d'assassin ne serait pas en jeu, il se refuserait tout autant à les dénoncer. Leurs affaires, objectivement, n'ont rien de plus estimable que les coups des loubards. Même le climat brouillon ou blagueur n'est pas évident, du dehors. Leurs excès, leurs bavures, les rendent ni plus ni moins condamnables que les autres. Grandieu, en vérité, les dépiste et les aime parce qu'ils lui

ressemblent, à lui et à son crime. On ne sait quoi de non-violent, de non commis, quelle que soit la matière des faits. Et monsieur Grandieu suppose que ces enfants sont, à cause de cela, aussi imprennables que lui. D'ailleurs, s'il jurait au commissaire Lorge que ceci, cela, cela, a été commis par des gosses, il ne leur nuirait pas et n'aiderait pas le flic. Où et comment les trouver, sauf piège ou flagrant délit ? Quand les oiseaux dévastent un arbre fruitier, on dit « ce sont les oiseaux » et on tire dans le tas. Mais désigner les coupables... Grandieu pense, et souvent se répète :

– Pourvu qu'ils ne fassent pas de conneries.

Il vit un peu avec eux désormais. Et il leur en prête trop. Ce qui s'accomplit en réalité n'est qu'ordinaire et n'a pas les couleurs qu'il croit. La fameuse vague de délinquance – peu importe qui elle entraîne, et d'où elle vient – n'est sûrement qu'un coup d'air poussiéreux, un seau d'eau sale jeté à travers des saletés moins mobiles. Mais monsieur Grandieu, comme il est capable de craindre les vampires et les rêves, n'est pas à une illusion près ; et il se recompose ainsi une morale. Ses valeurs de toujours tiennent bon. L'âme et l'armée.

Des arrestations ont eu lieu. Des interrogatoires. Rien que de banal. Même la presse la plus mesquine daigne à peine en faire mention. Cela se répète trop : les choses imaginées sont mieux renouvelées, plus grosses et plus digestes, la délinquance ça rase les gens, ils préfèrent les feuilletons policiers. Le public s'est seulement réveillé quelques jours, quand on a signalé le viol d'une petite fille près de Roche-Notre-Dame. Son âge était assez alléchant, quoiqu'un peu ordinaire déjà : neuf ans (à neuf ans, au Pérou ou au Pakistan, on est depuis longtemps épouse et mère, vous affirment les journaux). Mais on ne l'avait ni tuée ni même beaucoup contrainte : et elle a dénoncé des coupables dont on ne pourra pas faire grand-chose non plus quand on les aura identifiés et arrêtés : dans les douze ans, pas une goutte de sperme ni de sang. Les familles se sont détournées de l'affaire avec mépris. Mœurs bucoliques, péquenauds qui s'essaient. Ça, un viol ? Les journalistes montent tout en épingle.

– Et moi je t'emmerde à pied, à cheval et en voiture !

– Et moi j't'encule à voile et à moteur !

– Et moi j'te baise à l'eau, à l'huile, à la moutarde !

– Et arrêtez, on les connaît par cœur, dit Dominique Seignelet, plutôt gêné. Il repassa la bouteille de Martini.

– Et moi à l'eau de Javel et au balai de chiottes, dit son frère Jean-

Baptiste sans même l'entendre.

– Et j't'emmerde en chaussettes et en parapluie ! dit ingénieusement Benoît Gassé.

Son frère cadet rit :

– Et moi sur un seul pied et sans les mains !

– Et moi, euf, et moi j't'encule en marche arrière !

C'était François Boitard, un peu à court. Les capacités de repartie des frères Gassé l'avaient pris au dépourvu : ils se dessalaient vite, les bourgeois.

– Et moi au four, au bain-marie et à la broche !

– Et moi en noir et en couleurs !

– Et moi à la mer, à la montagne et en bateau et sur la lune !

– Mais qu'est-ce que je fous avec des gosses pareils, gémit Dominique Seignelet. Il ne savait pas ou n'osait pas improviser, participer, peur de tomber à plat, de n'être pas le meilleur, de paraître étriqué – comme si c'était l'enjeu.

– C'que tu fous ? glapit Boitard. Facile : on te baise à la main et à la machine, en photo et au cinéma, à l'heure et à la minute, par la radio et... euh.

– À la télé ! reprit tranquillement Benoît Gassé.

– Ouais et moi j't'encule à hélice et à réaction ! En couchette et en strapontin !

– Sur une échelle dans un hamac !

– Sur un canasson à vélo !

– Par lettre et par carte postale !

– Non moi j't'encule en pilules et en suppositoires !

– Et moi avec des frites !

– Et moi à l'ail et à l'oignon !

– Et moi tout nu tout habillé !

– Hein ? dit Jean-Baptiste.

C'est lui qui avait, jusqu'ici, bu le plus. Il n'avait pas la nausée ; mais une sorte de bille très dure et très rapide lui tournait derrière le front. Cependant, un violent besoin de se taire et de desserrer sa ceinture l'avait pris sans s'annoncer. Dominique reconnut en un clin d'œil que son frère allait mal : il était accoutumé à déchiffrer le visage de leur benjamin, Philippe. Il se rapprocha de Jean-Baptiste et

murmura :

– C'est pas le Martini ?

– Quoi ? grogna l'enfant. Parce que je...

– Et toi Dominique fais-en un ! T'en as dit aucun ! criait François Boitard.

Dominique haussa les épaules. C'était pourtant vrai que les mêmes l'ennuyaient. Ils étaient... sans queue ni tête, interminables. En réunir plusieurs du même âge et d'un caractère voisin, c'était comme ouvrir tous les robinets d'une maison et être incapable de les refermer. François dit :

– ... Et si j'te disais que j't'emmerde en bouteille et en boîte et en poudre et en tube ?

– Et moi en carré en triangle en losange en trapèze ?

– Et moi à Moscou à Paris à Pékin et à Rome ?

– Et que j'te pisse à la raie d'autobus ?

– Et que j'te chie au nez nuphar ?

– Moi au nez buleuse ?

– Moi au pif nuphar ?

– Moi au tarin tintin ? Et j'te tâte rape-mouche ?

– Moi j'te tâte entif ! Et j'te...

– Chut ! Assez ! supplia Dominique.

Il chercha des yeux la bouteille d'apéritif. Il prit un air presque sévère :

– Vous êtes fous de vous soûler comme ça. Normal qu'y ait des pépins après.

Les garçons protestèrent qu'ils n'avaient rien touché. Le bar de la villa, en réalité, était si bien garni qu'ils auraient pu y prendre de quoi tomber raides morts en moins d'une heure. Ce qui leur manquait, c'était à manger. La villa était la résidence d'une famille parisienne qui y venait deux ou trois mois par an. Tout le quartier des plages était couvert de propriétés semblables. Une bonne moitié d'entre elles étaient, à ce moment, inoccupées. Les garçons en avaient essayé une au hasard, non pour cambrioler, mais simplement pour profiter du confort, s'amuser, se réunir. La présence gauche et scrupuleuse de Dominique les dérangeait un peu. Il n'y aurait pas de dégâts. On ne portait même pas de gants.

Les frères Gassé étaient enchantés de l'invitation. François Boitard

les avait conquis. Ils n'avaient jamais prononcé autant de gros mots dans leur vie : du moins, l'un devant l'autre. Ils avaient découvert ainsi qu'ils connaissaient les mêmes : identité peu surprenante, puisqu'ils fréquentaient le même lycée. François ne parvenait à les surpasser et à les étonner qu'en forgeant des mots, en composant des formules. Quand on est le fils d'un fameux professeur de philosophie, c'est le moindre des devoirs.

Dominique Seignelet, de son côté, rencontrait les enfants pour la première fois : et c'était aussi son premier délit. Depuis que Jean-Baptiste lui avait raconté l'affaire de la vieille paysanne cardiaque, et dévoilé tous les secrets de leur bande, Dominique éprouvait des sentiments partagés et douloureux. Il avait compris que Jean-Baptiste, sans doute, exagérait sa responsabilité : la vieille n'était même pas morte en l'apercevant spécialement, lui Jean-Baptiste. Mais l'enfant, qui avait d'abord juré à son frère de rompre avec la bande et de renoncer à toute activité délictueuse, n'avait pas tenu ce serment. Il avait, au contraire, incité peu à peu Dominique à l'accompagner dans ses étranges sorties. Il l'avait rendu témoin de certains exploits – vols à l'étalage, par exemple. La morale de Dominique était essentiellement composée de timidité, de prudence, de peur des châtements corporels ou affectifs. Jean-Baptiste n'avait aucun de ces traits de caractère : c'était naturel (comprit Dominique) qu'il ose commettre des actes qu'il croyait innocents.

Jean-Baptiste, cependant, n'avait pas encore réussi à entraîner son frère. D'ailleurs la bande avait éclaté en une quantité de groupes informels : on ne se rencontrait plus que par hasard, on n'organisait et ne complotait plus rien ensemble, il n'existait plus d'armée où enrôler Dominique ni aucun nouveau.

Rien que de normal dans cette débâcle : les choses avaient commencé sans préméditation et sans but, elles avaient continué au hasard. On voyait que le fils Glairat aurait aimé créer, sinon diriger, un petit commando juste composé comme aujourd'hui. Seul Dominique y était de trop. Son âge, la différence de taille avec les quatre autres, etc., n'étaient pas des inconvénients essentiels. Mais il montrait, malgré sa gentillesse, une aversion trop profonde pour chacune des choses qui excitaient et assouvissaient les gamins. Il était comme un petit de cinq ou six ans, benêt, godiche, et qui eût encombré.

– Toi qui disais qu'y aurait des conserves ! se plaignit poliment Camille Gassé. Tout le monde avait faim.

Le fonds d'épicerie, à la cuisine, s'était révélé exactement nul : du gros sel, un reste de vinaigre trouble, quelques sachets de levure

alsacienne, des poussières de farine ou de fécule, parmi lesquelles s'éparpillaient des crottes de souris. Jean-Baptiste, qui reprenait ses esprits, se leva tout à coup et, pompeusement, il s'écria :

– Je sais !

On le regarda avec une attention outrée ; on fit caricaturalement silence. Le garçon révéla sa pensée lentement :

– Y a des maisons... Quand les gens ils font des réserves... De la bouffe qu'ils gardent...

– Oui ! Oui ! Oui !

– Alors ils la gardent... dans... la... cave.

Le dernier mot produisit une déception. On n'avait jamais entendu parler de ça. Des estivants, des touristes qui cacheraient à la cave, d'une saison à l'autre, les petits pois, les sauces chasseur, les paquets de nouilles qu'ils n'ont pas consommés ? Invraisemblable. Il était soûl, rond, givré, brindezingue : il était bourré, bituré, pompette, et paf et archi-paf, Jean-Baptiste ! L'enfant protesta :

– Pas vrai ! Y en a qui ont des collections !

– De boîtes à camembert, j'te crois.

Mais ils se levèrent et cherchèrent la cave.

– Ce serait bien d'essayer toutes les bicoques comme ça.

– Ouais. Et si on dégueulasse pas trop, les gens ils appelleront même pas les flics.

– Ouais, c'est c'qu'i faut tiens ! Pas rien déranger ! Ni vu ni connu ! Du camping !

– À quoi ça sert, non ! non ! Faut déranger ! protesta François. Tout casser ! Tout boire ! Tout foutre la merde ! Sinon qu'est-ce qu'on fait chez les gens ? Moi j'reste chez moi alors.

La villa ne possédait pas de cave à strictement parler : il y avait une seule pièce en sous-sol, bétonnée, où se trouvaient la chaudière, un petit établi, plusieurs caisses de champagne.

– On les casse ou on les vide ?

Ce grave problème donna lieu à une discussion prolongée. Dominique était partisan qu'ils ne touchent à rien. Les bouteilles étaient chaudes. L'heure tournait. Les frères Gassé auraient volontiers fait sauter quelques bouchons, mais par jeu : sans boire, sans bris de verre. François et Jean-Baptiste, eux, militaient pour la destruction, le fracas. Dominique insista : plus graves les dégâts, plus élevés les risques d'avoir la police aux fesses quand les estivants découvriraient

ça. Qu'une seule personne du quartier se rappelle avoir vu leur bande rôder par ici...

– ... Aux fesses ? cria Boitard. Nous ? La fesse lisse au pot ? Quoi quoi ? Jamais ! Jamais ! La police elle est...

Il exprima son idée par une grimace complexe, bruitée. Cependant, les frères Gassé se rangèrent à l'avis de Dominique ; et Jean-Baptiste, attentif au seul danger immédiat – rentrer en retard chez les Seignelet –, vit son propre enthousiasme tiédir. Privé de public, François Boitard renonça à son tour.

Humières n'était pas si désagréable qu'on l'assurait. Maurice Glairat dut se l'avouer ce soir-là : Laure et lui avaient invité le vieil intellectuel à dîner chez eux, et, contre toute attente, Humières avait accepté. Il est vrai que, dès le début des congés scolaires, Saint-Rémi se vidait de ses plus brillants citoyens ; la préfecture, de l'autre côté de l'eau, ne valait pas mieux ; et Paris encore moins. Humières devait s'embêter ferme, avec son caractère d'ours et ses mœurs sédentaires. Malgré tout, Glairat avait pensé que la complaisance du vieil original n'était pas sans rapport avec sa réputation grandissante, à lui Maurice Glairat. Avoir Humières à sa table, c'était tenir une preuve concrète, on n'osait dire palpable, de réussite sociale : cela se saurait.

– J'avais d'abord songé... mm... à intituler cette pièce... mm... *la Diva borgne*... vous voyez... l'allusion, enfin...

– Chéri ! dit Laure Boitard. Quelle sottise !

– Une idée stupide, en effet, grogna Humières. Et le... le texte était du même acabit ?... Plagiat, pastiche, ou charge ?

La soirée serait très brillante. Il y avait seulement le problème des enfants. Ils avaient passé la journée à la plage (chose excellente, qu'ils aient séduit les petits Gassé) mais ils allaient rentrer d'une minute à l'autre : Glairat ignorait si Humières supportait les adolescentes et les jeunes crétins. C'était peu probable, puisqu'il affichait déjà une haine féroce pour les garçons et les filles des terminales. Le bruit courait qu'il n'appréciait que les moins de trois ans. Une nounou dans chaque cœur de misanthrope. Des femmes enceintes séchées sur pied.

– Le texte... mon cher Humières... le texte... Imaginez-moi simplement à trente ans, trente-cinq ans... Un puceau, il faut le dire, un puceau... Le texte ! Ah !... Je me rappelle seulement des premières répliques, c'était...

– ... *les*. Pas rappelle *des*. Rappelle *les*, coupa Humières.

– Non non non ! cria Glairat, vexé. Je maintiens ce *des* qui vous

scandalise ! Je le maintiens ! N'est-ce pas... Mm. Car...

« Maurice est merveilleux, pense Laure Boitard. Il ne boit que de légers champagnes-cassis. Il est maître du jeu. L'autre vieux con. Un bel alcoolique. Des. Les. Des. Je me rappelle de mes souvenirs. Je me souviens de mes rappels. Abruti. Il vide ça comme un évier. Évier sale. Gris. Squelette. »

– Ça ?... Ou... ? Co...

– Oui, dit Humières, prenant « ça », autrement dit le champagne seul. Il portait un ridicule nœud papillon de professeur de musique, une chemise assez blanche, un costume assez bleu, des souliers noirs extraordinairement épais, à bout rond, qui rendaient, même sur la moquette, un puissant bruit de bottes.

(« Tatanes refuge. Agress. Peur pan. Du mond. Lui. Énormes bateaux... comment... Péniches. Disent argot péniches. Pénis. Non. Pas. Des berceaux. Marche dans des. Berceaux blindés. Ferrés. Blockhaus. Déchaussé va pleurer. Piauler maman. Tomber accordéon. Il a. Peur. »)

– Et vous l'avez conservée votre *Diva myope* ? dit Humières en ricanant. Son amabilité avait quelque chose d'infect.

– Certes non pas ! Non pas !... Mm... Je crois même ne l'avoir jamais relue. J'empilais du papier, du papier...

Maurice Glairat mentait. Il avait soigneusement serré sa première œuvre dans un gros dossier, avec les autres : il se relisait sans vergogne et se savourait tout seul, chaque fois qu'il éprouvait un besoin de plaisir littéraire absolu. Aucun texte n'était achevé. Glairat ne se voulait pas écrivain : c'était plutôt une étape de son évolution, un...

– Ce n'était qu'une... mm... une étape, l'écriture... un pas vers – osons ce mot décrié, cher Humières – vers la maturité. Il y a le... le côté infantile, mm... de la, mm... littérature, qui...

– Chéri ! s'écria Laure Boitard. Je ne partage pas cet avis ! Il faut, comprenez-vous Humières, il faut que Maurice *écrive*.

– Et après cette histoire de vagin chauve ou je sais quoi ? dit poliment le vieux professeur.

– Après, oh... Comme tous les écrivains, je le crains, dit Glairat sur un ton négligent. Il aurait bien aimé savoir si Humières, lui aussi, grattait du papier. Une vie si creuse. Il ne passait quand même pas tout son temps à lire. Ah oui, les visiteurs mystérieux. Les menées obscures. Les petits plans machiavéliques minutieusement combinés sur des feuilles de calepin qu'on brûle aussitôt après. La faveur des

grands de ce monde. Bobards. Un vieux pion qui en faisait accroire. Résidu d'une famille honorable, déchet protégé par son nom. Du vent, des fumées.

– Bon-jour. Bon-jour ! dit François-Gérard, parodiant son père en entrant. Quoi ?... Encore du champagne ? Quelle journée !

Il reconnut monsieur Humières, qu'il apercevait souvent au lycée. Le vieux, assis très bas, lui tendit une main osseuse, recroquevillée en pince, et se la fit prendre sans serrer celle de l'enfant.

– Amélie-Lyane n'est pas avec toi, chéri ? dit Laure.

– Non ! Elle baise en ville ! J'crois avec les deux Gassé !

– François-Gérard, mon fils... intervint Glairat, je serais... non, je ne dis pas heureux de, ou désireux de... enfin... un vœu... une profonde joie... très pure... que tu montres ce soir... mm... oui, pour notre hôte, certes... mais aussi pour notre joie, je l'ai dit je le répète... si tu, donc, nous montras la... l'extraordinaire raffinement dont tes manières... ton langage... en somme pourrais-tu être poli ? Nous... mm... inonder de délices ?

Il y avait une certaine tension dans le monologue de Glairat, François le sentit. Quelle malchance. Son escapade, son nouveau crime l'avaient frustré : il aurait voulu mettre la villa à sac. Au lieu de quoi on le condamnait tout un soir à jouer les enfants insipides pour aider son père à draguer un vieux con. La corvée. Enfin, il obéirait :

– Euf bon, papa, dit-il d'un ton exagérément contrit, dépité et comique. J'sais bien qu'i faut qu'j'gagne ma croûte !... N'empêche qu'Amélie-Lyane est réellement avec eux, les Gassé. J'ai aucune idée de pourquoi, mais elle y est. Les pauv' petits ! Moi à leur place... j'me planquerais dans mon froc.

En parlant, il s'était insolemment servi un champagne à la framboise et il s'était affalé en travers d'un fauteuil.

– Chéri, a-t-elle au moins indiqué une heure de... Mais ne me dis pas que c'est pour Benoît et Camille qu'elle... Tu aimes donner un tour paradoxal à tes déclarations, non ? interrogea Laure Boitard. Elle se prévoyait, cette soirée-ci, un peu bestiale, un peu autoritaire, un peu maman. François saisirait certainement, d'après le ton. Il avait le sens des ambiances.

– Voilà, commença posément François. On avait tous laissé Amélie à la plage...

(« Bon. Ça va. Il a compris. Ce qu'il est rasant. Humières cringrin. Bien fait. Il les hait. L'air soûl. Amél. baise le petit Ca. & le petit Be. Pip pip pip. Sortir les. Salades. Pas trop glacées. Pas dit

encore une seule chose intelligente ce vieux c. Dans quinze ans moi aussi. Même modèle. J'aurai un tailleur genre Chanel. Garde son esprit pour. Lui. Laisse croire qu'il. Mais ah oui. Très bien, Amélie très. La naine du président Gassé. La bercer une sous chaque bras. Donc Amélie l'a eue. Douée jeune fille. Un vrai cheval. Yeux trop cernés François s'onâne. Pas de pilule pour les garçons. Il est vrai que. »)

– ... et si madame Gassé veut la garder à dîner elle téléphonera et moi je prendrais bien une aspirine pasque.

Une migraine de bambocheur commençait à encercler le crâne du garçon. Il avait aussi envie de se masturber avant qu'on passe à table. Mais le mal de tête rend ce plaisir douloureux, élancements, aiguilles. Au moins dîner avec une odeur de bite sur les doigts, épicer les aliments, la conversation. Non, même pas. Il s'était baigné en début d'après-midi. Ça ne se recompose pas si vite. Et François n'apprécie pas les odeurs d'anus. Vilaine, vilaine soirée. Il se leva.

– ... Et se décida à nous avouer qu'il pigeait aux Renseignements généraux !... Et voilà le mystère !

Glairat porta son verre à ses lèvres. Humières daigna ricaner. Les Renseignements. Tiens. Tout ce qu'on invente pas.

– Trente-sixième subalterne, renchérit Laure Boitard. Vous imaginez, Humières, ce qu'il y a à pêcher sur notre malheureuse île ! Subversive !... On devait bien lui donner cent francs par mois !... Ou par an !

– Savoureux, dit Humières.

– Très savoureux ! dit Glairat. Je vois d'ici la teneur... mm... de ses rapports, euh... Le sous-préfet a ramené, mm, de Grande-Bretagne, une poupée gonflable, mm, style britannique... longues dents ni seins ni fesses, sourire et mensurations mm, duchesse de Windsor... ha, ha, ha. Se fait en jaune ou écossais.

– Ha, ha. C'est très faux ce que tu dis là des Anglaises, Maurice ! dit Laure Boitard. Mais enfin, oui, les rapports de ce pauvre Singlin... La risée, je le suppose, des... Car en effet...

– J'apprécie, dit Humières. Pauvre Singlin : vous l'avez dit.

Dans sa chambre, François s'était jeté sur son lit et déboutonné. Il se tripotait vaguement sans trop savoir à quoi penser. Il attendait surtout que l'aspirine agisse. Le vermouth de la villa lui remontait sous forme d'amertumes végétales multiples qui l'envahissaient jusqu'aux narines. La perspective de devoir passer à table d'un moment à l'autre l'épouvantait. Et parler. Et entendre. Et répondre. Et voir. Il n'avait pas mal au cœur. Le doigt de champagne qu'il avait

avalé lui avait plutôt apaisé l'estomac. Son malaise était plus abstrait. Il... il en avait assez d'être un enfant. On pouvait exprimer cela ainsi. François pensait des bulles.

Laure Boitard était, quatre ou cinq fois l'an, une cuisinière intrépide. Elle avait besoin, en ce cas, d'un public difficile, inquiétant, redoutable : alors aussitôt les salades de sardines aux abricots, le lapin à la vanille et les huîtres à la crème de marrons naissaient comme par magie sous ses doigts inspirés. Une chaleur créatrice la prenait. Elle sculptait hardiment ses plats, généralement sans goûter – pour avoir la surprise à la fin. Elle possédait « le don », elle avançait en confiance. Gare à son innocent poulet de ferme si, l'ayant tripoté rêveusement en s'énumérant le contenu du réfrigérateur, elle recevait tout à coup l'illumination. Gare aux légumes, aux crustacés, aux épices. La plus inoffensive conserve pouvait se transformer en arme mortelle. C'étaient tous les périls et la beauté de l'Art. Qui cherche trouve, hélas.

Ce soir-là, cependant, elle avait bridé son talent. Ce grincheux de Humières devait avoir des goûts culinaires anachroniques, elle ne voulait pas déplaire. Elle avait préparé quelques plats froids ; puis on s'amuserait à griller des brochettes sur un barbecue de balcon. Insignifiant, mais propre, digeste.

Le téléphone sonna. C'était Amélie-Lyane, qui annonça qu'elle dînerait avec madame Gassé. Celle-ci échangea quelques politesses avec Laure Boitard. Et que mangerez-vous.

– Quels gens courtois, délicieux, les Gassé ! dit-elle quand elle eut raccroché. Mais nous serons privés d'Amélie-Lyane.

– Gassé ? fit Humières. Les pêcheries, hein. Ah je vous crois. Jolie fortune. Marché noir, dénonciations, racket. De l'histoire ancienne. Un homme charmant, aujourd'hui. Excellente fréquentation, excellente. Famille d'avenir. Tradition. Tout.

Ce commentaire jeta un froid. On savait tout ce que Humières venait de dire. Pourquoi le rappeler, ressusciter de vieilles haines, et d'ailleurs fréquentait-il, lui Humières, des gens plus innocents ? Un notable est un notable, c'est à prendre ou à laisser, et que celui qui n'a jamais etc. leur jette etc. D'ailleurs, au fond.

– Vous m'effrayez, Humières... dit enfin Maurice Glairat. Cette manière de... ce désir de... quelle intransigeance exc...

– Laure, euf, p'pa, moi ça va pas bien, mais alors pas bien, dit François, réapparu. J'aime mieux me coucher. Peux pas manger. Ça... tangué. Beuh. Mal de mer. À la tête.

On lui accorda la permission de se retirer ; on en était plutôt

soulagé : Humières avait presque blêmi à l'entrée du bambin. (« Cette haine viscérale de. De tout. De tout. Qu'aime-t-il. Stérile. Mort. Qu'a de constructif ce. Rien. Rien. Pure négation. Aveugle. Bouche. Balaie. Détruit. Salaud. Le mot. Salaud. Je m'en. Doutais. Le mot. Il faudrait, il faudrait ne pas que. Maurice s'appuie sur. Non. Fausse piste. Seul signe sûr : l'amour. S'appuyer sur l'a. Secret réussite. Non paquet de haine. Pour faire croire qu'il est lucide. Que s'il parlait il. »)

– J'aime beaucoup votre fils, quel dommage ! dit soudain Humières. Très joli garçon. Adorable. Il doit affoler les pédérastes. Vous n'avez pas encore eu d'ennuis de ce genre ?

Maurice Glairat, agacé, sourit d'un air protecteur :

– François-Gérard, mon cher Humières, est à un âge où... mm... les amitiés, mm... certes brûlantes mais... fort pures sont...

– Non, non, ricana Humières, je veux dire se faire pincer les fesses. Agresser, n'est-ce pas. Il est très... j'avoue que moi...

– Ce serait, dit pompeusement Glairat, un grand enrichissement intellectuel pour lui, oh combien ! Mais... la question, comment dire, de la, en somme, réciprocité... Y avez-vous songé ? Car... je le crois... mm, assez taquin : c'est mon fils... Mm.

On rit. Humières admit qu'à son âge, être pincé au derrière par un garçonnet, son humour, son amour n'iraient pas jusque-là. Mais n'empêche, à croquer. Il comprenait vraiment ceux qui, plus jeunes et plus audacieux... François revint encore :

– J'suis foutu. Foutu. J'avoue tout. J'avoue. J'lâche tout. C'est ma dernière heure. Rhah. Un poison au goût sauvage... Non euh, j peux aller dehors ? Raisse-pirr-rrrer ? Sinon cloup et clops. Merci Maurice !... Au revoir m'sieur.

Il sortit. Humières le dévora et dit :

– Ce qu'il faudrait demander aux connaisseurs, Glairat, c'est s'ils préfèrent la figure ou le derrière. À douze ans les deux sont si... dignes l'un de l'autre. Sublime passion.

Ce sarcasme déplut. On remplit les verres. Puis on remarqua que, depuis son arrivée, Humières n'avait pas prononcé une seule phrase qui fût directement désagréable pour ses hôtes. Il semblait notamment apprécier les lieux, le champagne, le sofa ; et laissait Glairat dégoïser non seulement sans l'interrompre mais en le relançant.

– Ce mois de juillet est frais, dit-il. Partirez-vous bientôt en vacances ? Moi, je ne quitte jamais Saint-Rémi. N'est-ce pas. À quoi bon chercher des îles désertes au diable vauvert quand on a ça sous la main. Je reste chez moi. Parmi nous.

Dans la rue, François respira largement. Ce n'était pas à cause de son malaise prétendu, mais par anxiété. Il avait décidé, juste l'instant d'avant, de quitter sa famille ; de n'être plus un singe. Partir tout de suite et sans rien. D'ailleurs on ne lui ferait aucun mal s'il revenait un jour. Leur écrire une lettre, dès demain, pour leur éviter d'avoir peur. Ils passeraient une ou deux sales nuits, ça leur ferait les pieds.

Où aller ? François ne connaissait pas le repaire de Julien. Auprès de qui se renseigner ? À cette heure-ci, difficile d'aller chez un copain sans tomber sur les parents.

François résolut d'attendre le lendemain. Il demanderait à Guillard. Il passerait cette nuit dehors.

Mais non. Pourquoi ne pas rendre visite aux Gassé ? Ça aurait l'air d'une plaisanterie. Il surprendrait sa sœur et les autres à table. Il chiperait de quoi manger – et, peut-être, de l'argent. Il inciterait Camille à le suivre, à fuguer lui aussi. Ils iraient tranquillement dormir dans la villa qu'ils avaient pillée l'après-midi.

Ce plan était excellent. François devait absolument convaincre l'un ou l'autre des Gassé, peut-être les deux. Quant aux parents Gassé, ils étaient trop civilisés pour que l'apparition inattendue du petit frère d'Amélie-Lyane les embarrasse. Mais se dépêcher.

François traversa le quartier animé. Malgré ses projets amusants, il se sentait mélancolique et seul. Il y avait beaucoup de touristes en ville. Les estivants riches semblaient heureux. C'étaient surtout des couples. Gens usés qui jouent les faux jeunes, comme les parents de François, et qui s'offrent une caricature de douceur, d'espièglerie, d'amour, lorsque, à cinquante ans passés, ils accèdent enfin aux bonnes places et au meilleur argent, après un demi-siècle de servilité et de grisaille. Tout d'un coup, la gérontocratie les touche de sa grâce : ces écrasés piteux, fripés, abrutis, presque morts, se font un masque, une voix, des convictions, et miment, moumoutes, râteliers, habits clairs et minceur, la liberté et les fraîcheurs que, désormais, ils contribuent à étrangler et à détruire dans les plus jeunes qu'eux. En gérontocratie, un quinquagénaire peut vivre enfin l'adolescence, sautiller, pépier, « créer », séduire, faire l'amour. François, fendant la foule des nantis, remarquait, subissait, exérait ce carnaval des vieux. C'était comme à la maison. Lui, il n'était seulement pas un fœtus. Plutôt un invisible. Une virtualité. Dans trente ans, peut-être, mystérieusement, on lui accorderait la permission de naître, d'avoir un début d'apparence et un soupçon de voix. Il éprouvait une étrange détresse. Il prit l'avenue, presque déserte, qui conduisait chez les Gassé.

– Mais non c’est pas chaud ! Mangez sur le bord ! glapit Raymonde Seignelet. Elle aspirait elle-même avidement sa soupe, que refroidissait ce sirotement sur un bout de cuiller.

Monsieur Seignelet tournait son assiette et prélevait des cuillerées prudentes à la périphérie du liquide. C’était une délicieuse soupe d’été, une soupe de poisson. On mangerait le poisson ensuite, avec une sauce blanche aux câpres.

– Alors Philippe ? dit madame Seignelet. Qu’est-ce qui t’arrive ? Elle est pas bonne cette soupe ?... Quoi, mmm ? Tu pourrais répondre oui ou merde non. Elle est pas bonne ?

– Si, dit Philippe.

– Alors mange. On va pas t’attendre toute la nuit. On a presque fini nous. Regarde tes frères ils ont presque fini eux.

– C’est trop chaud, osa dire Philippe. Il rougit très fort.

– Comment, *trop* chaud ? Je t’ai dit de prendre sur le bord.

– Succulent, ma chérie, affirma Robert Seignelet. Tes soupes de poisson – non ! tes *potages*, chérie – de poisson sont d’authentiques, dirai-je, réussites culinaires. Succulent. Mmm...

– Pf, pf, dit madame Seignelet, tu parles, ça en vaut pas une en boîte ! Leurs soupes provençales, provençales t’entends ça ! Mais t’as qu’à demander à ces p’tits salauds s’ils la préfèrent pas, la celle en boîte, demande-leur donc ! Quand ça crache dans tout ce qu’on fait pour eux et ça dit même pas merci !... Deux heures il faut pour la préparer c’tte soupe-là ! Deux heures ! Penses-tu qu’ils s’en foutent ! Une boîte je vais leur foutre moi ! Une boîte oui ! Pour c’que c’est la peine, ça ou d’la merde !

Le ton de Raymonde Seignelet hésitait, ce soir. Elle semblait avoir un fond de bonne humeur, de jovialité – mais qui inspirait et alimentait la seule espèce de faconde qu’elle pût montrer : irascible, teigneuse, au bord de la colère. On ne savait si elle allait s’en tenir à ces méchancetés radoteuses et aimables, ou verser dans la furie, les cris, les vraies rages, la justice.

Philippe détestait le poisson, les câpres, les soupes. Le menu de ce soir serait une suite de supplices. Madame Seignelet cuisinait les plus basses qualités de produits et selon les recettes les plus grossières. Un aliment, entre ses mains, passait ainsi du médiocre à l’infect, de l’insignifiant à l’immangeable, du douteux à la peste. Elle n’y employait pas autant de travail qu’elle le prétendait : elle savait produire ces métamorphoses-là en un tournemain.

Monsieur Seignelet, impatient de vin, racla son fond d’assiette et,

d'un large mouvement de langue, lécha l'envers de sa cuiller. Il aimait sincèrement les soupes. Et ne pas salir la nappe.

– Et j'te f'rai remarquer qu'j'ai même pensé au vin blanc ! ânonna, sur un ton de reproche significatif, madame Seignelet.

– J'avais vu, dit son mari en tirant à lui le litre de liquide jaunâtre et glacé. Et j'ai vu qu'il était frappé. J'ai apprécié. On peut fort bien apprécier sans rien dire. J'ai apprécié, chérie. Merci, chérie. Je sais reconnaître les attentions dont tu...

– J'ai pas pris du supérieur ! s'écria madame Seignelet. Au prix où ils te le donnent ! D'ailleurs finalement c'est l'même. Y a qu'la bouteille qui change. Y a qu'la bouteille. I t'foutent des étiquettes tape-à-l'œil et résultat tu payes deux fois plus cher pour avoir d'la poudre aux yeux. Ah, ils savent s'y prendre encore ces salauds-là !... Remarque que c'est quand même du onze degrés.

– Exactement... absolument... absolument raison... répondait à mi-voix monsieur Seignelet. Mais il était plutôt embarrassé : les vins blancs lui brûlaient violemment l'estomac. Après un ou deux verres, il devrait adroitement manœuvrer pour revenir au vin rouge habituel : tant pis pour l'amertume avec le poisson. Il en mangerait si peu.

– Allez il en reste ! Vous allez pas me laisser trois malheureuses louches là-dedans, non ? Bertrand ! Ton assiette ! Dominique !... Mais t'as pas encore terminé, Philippe ? Dis donc ! C'est une claque que tu veux ? C'est ça qu't'attends ? C'est ça qu't'attends ?

Philippe dit non. D'ailleurs, la soupe était moins pénible après qu'elle avait refroidi. Le goût de tomate ressortait, l'arôme de fer rouillé s'atténuait, un gentil effluve pisseux se dégageait timidement, comme une odeur de devant de slip le samedi (les Seignelet changeaient de slip chaque dimanche matin). Il craignait davantage le poisson. C'était habituellement un gros morceau de cabillaud, dont les déchets et le court-bouillon, avec quelques têtes et parures d'autres bêtes que madame Seignelet réclamait « pour ses chats » au poissonnier, servaient à préparer la soupe – qui était l'eau de ce bouilli, dûment colorée, épicée, farinée, plus liquide que de la colle de tapissier, mais encore plus odorante. Le poisson fort aux gros feuilletés filandreux traînait interminablement dans l'assiette de l'enfant, qui souvent lui préférait une gifle et des glapissements, une brutale mise au lit. Mais le pire était la sauce : eau, farine, graisse, vinaigre, et les abominables petits boutons verdâtres à marbrures vert-de-gris qui s'appelaient des câpres. Entre toutes les choses que Philippe voyait manger mais ne réussissait pas à trouver comestibles, ce condiment tenait l'une des premières places. Au contraire, sa mère s'en délectait et n'hésitait pas à en faire souvent la dépense et le don gracieux.

Ce jour-là, pour varier sa recette, elle avait rangé poisson, câpres et sauce dans un plat à four, avait parsemé de pain sec écrasé la surface gluante et avait mis le tout à gratiner. Elle était friande de ces gourmandises-là. Elle avait aussi fait vigoureusement bouillir des quartiers de patates qu'elle nommait pommes vapeur. Il faudrait absorber, ratisser tout cela, sous peine d'orage, de guerre et de lamentations.

Gloutons, Bertrand et Jean-Baptiste étaient contents. Dominique, moins vorace, tâcherait d'échapper à la corvée de *rab* et se ferait sans doute houspiller, traiter de maigrichon. L'inconnue, c'était la conduite de Philippe, ou son sort.

Les repas de l'été, cependant, avaient plus de sérénité que ceux de l'année scolaire. Madame Seignelet devenait négligente. Le beau temps, la plage, le jardinet lui volaient son monde. Elle avait des journées moins gênées de présences : et, pourvu que sa marmaille parte crier le plus loin possible, elle retenait assez ses propres hurlements.

Les Seignelet allaient en vacances dans la seconde quinzaine du mois d'août. L'expédition avait lieu en automobile et durait deux semaines. On étudiait le continent. Monsieur Seignelet cultivait sa famille. Les prés, les routes, les champs, les animaux domestiques, les cartes Michelin, les buvettes établies sur des sites fameux, les villes anciennes, les barrages (il avait un goût obstiné et inattendu pour les retenues d'eau, les sources des fleuves, les cascades, les lacs, les glaciers et les gorges), les musées historiques, les demeures des grands hommes, les manifestations folkloriques et savoureuses, l'artisanat sur bois, les costumes régionaux, les vins de pays et les marcs de ferme : tout lui était prétexte à embarquer sa famille en voiture et, au long d'interminables journées de route où l'on devait, mal assis, regarder, écouter et se taire, il dispensait à son ingrate progéniture le savoir étonnant qu'il pêchait dans les guides, les magazines automobiles, les prospectus d'exploitants vinicoles, les proses lyriques, éternisées et ampoulées, des syndicats d'initiative.

Ces vacances instructives ne présentaient qu'un point noir : la santé, l'estomac de Philippe, encore et toujours. Avec ses conséquences sur l'humeur de madame Seignelet. C'est pourquoi, si l'on quittait l'île avec satisfaction, on était vite saturé de tourisme et soulagé de rentrer.

– Mais grouillez-vous merde je m'brûle merde ! cria Raymonde Seignelet. Mets le dessous-de-plat ici ! Merde mais i s'en foutent qu'je m'brûle hein les p'tits salauds ils s'en foutraient !

Elle posa le plat de poisson, glapit encore, laissa tomber les

torchons qui lui avaient servi à protéger ses mains, qu'elle examina en y soufflant : sa nourriture l'avait mordue.

Elle retrouva son humeur plaisante. Monsieur Seignelet acheva le vin blanc en le versant aux aînés. Bertrand tastevina l'acide. Il sentit une odeur de vieux gruyère lui monter de l'entrejambe : il n'était pas allé à la plage aujourd'hui. Il avait étudié un méchant livre broché, intitulé *Grammaire de l'amour*, par un médecin. L'auteur condamnait notamment les pipes, qu'il appelait *de hideux sexes buccaux*. Cette expression tourmentait beaucoup Bertrand, le chavirait, lui coûterait plusieurs branlées féroces. *Hideux* était trop réussi.

Pauline Ambreuse prépara sa seringue :

– Il n'est pas là votre petit-fils ?

– Ce sacrifiant, dit la vieille Viaud, ce bandit ? Vous pensez !

Elle soupira. Pour sa piqûre, elle ne faisait pas d'histoire : elle levait ses jupes à la taille, tournait le derrière, baissait ses pantalons de toile écru, sa culotte de coton. La doctoresse Ambreuse, à chaque fois, devait réprimer un rire. La vieille se penchait en avant, s'appuyant à un dossier de chaise. En personne accoutumée à la douleur mais qui n'y attache ni pudeur ni sens, elle criait un bon *Han !* brutal quand l'aiguille s'enfonçait, puis elle n'en parlait plus.

– Il faut quand même qu'il rentre manger, Alain ? demanda Pauline Ambreuse tandis qu'elle vidait lentement la seringue.

– J'entends rien, de dos ! cria la vieille Viaud.

La doctoresse répéta, d'une voix forcée et didactique.

– Oh oui il rentre manger ! dit la vieille. Oh oui ! Oh ça oui. Comme un rat il rentre manger. Comme un rat. Et il fait place nette, attendez ! place nette : à condition qu'il le vole ! Voilà !...

– C'est bien, qu'il mange ! continua à crier Ambreuse de la même voix. Et vous aussi c'est bien ! Il faut bien manger et bien chier ! C'est important de bien chier ! Très bien !

– Ah non ça alors non ça ma petite on peut pas dire qu'ça ça soit tout en rose ! Ah ça non. Y a des pas bons jours ! Pas bons du tout.

– Vous mangez trop de patates ! de haricots ! de cochon !

– Mais non, protesta la Viaud, mais non ! C'est plutôt ça qui m'en ficherait des tranchées ! Les haricots ! Mais non ! Je vais vous dire : je fais trop dur ! ça se bloque ! Voilà ! Ça se bloque je sais pas où, et après va donc l'attraper ! Des vraies pierres !

Elle se redressa, rejeta ses jupes, s'épousseta. La doctoresse

Ambreuse aimait rester parler : mais, d'habitude, elle ne venait pas si tard. C'est la longueur du jour qui changeait ses horaires.

Les deux femmes regagnèrent la cuisine. Madame Viaud offrit l'apéritif : un ratafia d'orange qu'elle allongeait de vin rouge très frais. Elle en servit un demi-verre à moutarde chacune. Cela avait un peu goût de foie cru, d'extrait de glandes.

Alain Viaud apparut à ce moment. La vieille l'injuria, lui montra le poing. Le vaurien ! Viaud ne salua même pas la doctoresse Ambreuse : il grimpa dans sa chambre, en se tenant d'une seule main à l'échelle. De l'autre main, il écrasait sous son chandail un paquet rondouillard.

Sa chambre était le grenier de la minuscule baraque. La vieille n'y pouvait pas monter. Viaud y recelait un butin indescriptible, hétéroclite, plus abondant et plus brillant que les trésors d'un nid de pie. Cette collection, au reste, l'indifférait.

– Qu'est-ce que tu caches encore, mauvais singe ! cria la vieille. Elle avait bien remarqué la bosse du chandail.

Soudain, la doctoresse Ambreuse eut l'envie singulière d'escalader l'échelle et de visiter ce repaire. Elle demanda la permission. À sa surprise, Viaud accepta. La grand-mère approuva copieusement ce qu'elle crut être une inspection, et elle s'assit.

Viaud avait rapidement caché sous son matelas le paquet qu'il venait de rapporter ; car Pellisson avait fini par découvrir la cagnotte de madame Arnould, et Alain Viaud avait exigé aussitôt sa part. Hervé conserverait celles de Joachim et de Marie-Antoine. Viaud avait donc reçu neuf mille francs en billets de cent francs – neuf cent mille francs, aurait dit Joachim. Dès demain, Viaud donnerait tout cela à Julien Roquin, en cadeau.

Il parla longtemps mais peu avec la doctoresse Ambreuse. Celle-ci vit plutôt des détritiques que des trésors dans la collection de l'enfant. Elle fut émue de l'avoir apprivoisé. Elle l'aimait sincèrement. Viaud ne se livra guère. Il fut très troublé, méfiant, fier. Il eut un brutal mouvement d'affection pour la doctoresse. Il ne le montra pas. Ils se quittèrent étonnés.

Ce même soir, on découvrit le cadavre de Jean Roquin, le père, dans une saline de la côte est. On l'avait poignardé.

IX

À l'issue d'une enquête très courte, on arrêta Simone Roquin. Les journaux publièrent l'histoire de Julien.

Le père poignardé, l'enfant disparu, la mère (selon les voisins) furieuse et folle : on changeait de siècle.

On rappela de la caserne les deux fils aînés. On vit des beaux gars, brutes et méfiants. Ils froncèrent les sourcils, ne dirent du mal de personne. On aurait cru des taupes.

Tous les biens étaient au père.

Le commissaire Lorge, comme il était chargé de cette nouvelle affaire, eut envie de la relier à celles qu'il traitait. Il supposa que Jean Roquin était – ainsi qu'il est courant – un inverti assassiné par un voyou. Un soir, il avait dû, ce monsieur Roquin, essayer de violer son jeune fils, Julien, qui s'était enfui à cause de cela. Puisque les pères normaux, eux, violent leur fille, à ce que murmurent les assistantes sociales qui fréquentent ces milieux et qui se plaignent que, sur mille viols familiaux, mille incestes en règle, il n'y en ait pas dix que les juges de grande instance acceptent de prendre en considération. Prononcer la déchéance de paternité d'un homme ? C'était l'avortement en pire.

Oui, heureusement, pensait le commissaire Lorge, que l'affaire Roquin était celle d'un pervers. On comprenait la malheureuse épouse. Monsieur Lorge fit appréhender et interroger, en s'efforçant de ne pas nuire au tourisme, les quelques garçons de Saint-Rémi qui passaient pour troués et vendus. Cela établissait mille raisons de les tourmenter : mais aucun motif d'inculpation. La rage au cœur, le commissaire Lorge dut renoncer aux coupables qu'il aurait aimé avoir. Au moins, il leur en avait fait baver : ce qui leur apprendrait à n'avoir pas, à temps, assassiné quelqu'un.

Il se rabattit sur Simone Roquin. Une virago, c'était sûr. Une adultère ? Décidément, ces pistes-là, pourtant si bonnes, ne rendaient plus comme jadis. Drogée ? L'expertise des cultures Roquin ne fit pas découvrir de cannabis ou de pavot. Folle ? Le psychiatre la décrivit épouse et mère, *très passionnée* de ces deux devoirs. Il fallut la relâcher.

On n'avait pas traîné Jean Roquin dans la saline. Les traces, bien nettes, étaient celles d'une promenade. Mais l'assassin, lui, avait évidemment marché sur l'herbe et dans les bassins.

À moins que le crime ait été accompli d'une manière peu habituelle. Le rapport d'autopsie, complexe, savant, presque gêné, révéla tout très vite. Tout, sauf l'identité de l'assassin.

Les médecins avaient été surpris par la variété des coups de couteau. Dimensions, profondeurs, emplacements, impacts évoquaient l'état d'une cible de liège qu'on eût criblée de fléchettes de tous formats. Crime d'enfant.

On put conclure que monsieur Roquin avait reçu, sans doute, un rendez-vous à cette saline : un mot à détruire, et qui devait lui promettre une rencontre alléchante. Son amant ? Son fils ? Qui sait, une femme ? Un marché ? Un chantage ? Les raisons de vivre.

Dès après son travail, et avant de dîner, il était venu ici. À pied. Quinze à vingt minutes, pour son âge et depuis son domicile. Il n'avait trouvé personne. Tout à coup, les fléchettes (canifs, couteaux de cuisine, poignards scouts...) étaient parties. Il avait piétiné, tourné, sans rien voir. Ses poumons remplis d'eau prouvèrent que les coups de couteau, qu'on les eût portés ou lancés, lui avaient fait perdre connaissance mais ne l'avaient pas tué. Jean Roquin était mort noyé, le nez dans un bassin d'eau de mer. Ensuite, on avait enlevé les fléchettes.

L'hypothèse d'agresseurs multiples excita le commissaire Lorge. Il n'eut pas le temps d'y songer : on vint de Paris pour enquêter à sa place. Les riches étaient las. Ils avaient sollicité le pouvoir central. On jubila ; on attendit une suite d'arrestations comme, jadis, dans les villages que traversait la route des forçats, on attendait le passage de la chiourme, en roulant des crachats dans la bouche, des pierres dans la paume, en préparant des injures, en s'autorisant toutes les violences et tous les cris qu'on s'était interdits jusque-là. Les gens de Paris allaient, eux, dénicher, torturer ce qu'on souhaitait de *condamnés*. Puis on irait en foule de l'autre côté de l'eau assister au procès. On glapirait comme il convient si les magistrats hésitaient à confirmer cette culpabilité-là : avoir été arrêté. En régime d'inégalité, toute personne que la police a touchée est un bouc émissaire. Les flics ne s'en prennent jamais à n'importe qui : être accessible à eux, c'est déjà être coupable. On n'est innocent que lorsque le flic et le juge regardent, l'œil flou, à l'horizon, pendant que vous faites ce que votre fortune, votre notoriété, vos relations, votre âge, vous permettent. La liberté, la loi se vendent au plus offrant.

Cependant, la police judiciaire et ses élites parisiennes, sur l'île,

piétinèrent. C'était trop campagnard. Les quelques truands locaux – boîtes de nuit, Sphinx-club, haschich, discrètes pressions sur les commerçants, les cours du poisson et des viandes, invisibles suggestions aux journalistes trop vertueux, provende immatérielle aux caisses électorales de la classe dominante, infiltration candide des usines et des syndicats – les truands, vraies fourmis ouvrières de l'ordre en place, ne furent pas inquiétés. Et ces messieurs de Paris, quant à l'affaire Roquin, trouvèrent que la solution la plus courte, la plus juste, celle qui, en somme, ne nuirait que bien peu au coupable désigné et apaiserait les consciences tourmentées, c'était le crime passionnel. Il fallait consulter Simone Roquin. Lui assurer qu'elle avait assassiné son mari (en lui lançant l'argenterie familiale – ce mot sauve tout – sans intention de tuer : il était mort noyé, c'était prouvé). Et qu'elle avait commis cette tentative de meurtre, mal conclue mais très pure d'intention, parce que Jean Roquin draguait des loulous. Un mari pareil, en effet, vaut un acquittement.

Loulous ? Simone Roquin écuma. Elle parla de la Fouilloux. Les flics, renonçant à forger puisqu'on se décidait enfin à leur donner des faits, s'intéressèrent intensément aux jalousies de madame Roquin. On fila, seulement quelques heures, la gamine. Elle avait rendez-vous avec le père Guillard. On les arrêta ensemble. On fut effaré : Fouilloux, chez le vieil artisan, n'était pas seule. Une certaine Claudine Moraillon, de treize ans et demi, sa copine, était aussi dans la salle à manger pseudo-bretonne, en aggloméré de particules plaqué vrai chêne massif. Ballets roses chez un peintre : les journalistes doués d'esprit s'en donnèrent à cœur joie. Une palette, dirent-ils, un peu uniforme : à quand la période bleue ? C'était les vacances, il fallait *vendre ça*.

Le père Guillard se suicida dans sa cellule la nuit même qui suivit son arrestation. Marc, son fils de quatorze ans ou environ, menacé d'être recueilli par l'État bienveillant, avait filé et disparu. Les deux pauvres filles avaient été confiées à un mélange de médecins et de religieuses : elles étaient réparables.

Julien eut un sourire :

– Alors toi Guillard tu l'fais plus ça ? Tu l'touches plus ça ?

– Non tu parles. Pourquoi.

On allait changer de repaire. La maison crevée était trop dangereuse. Trop de gens dedans. Trop de fouineurs aux environs. Et la belle saison permettait tout. Ce matin, on savait où partir. Julien rayonnait d'un enthousiasme abrupt.

– Pasque tu l'as fait. C'était vrai ! Tu t'rappelles !

- Ben je l’fais plus, dit Guillard. Il tira une mine funèbre.
- Ton père il est mort. Moi aussi, dit encore Guillard.
- Non, dit Julien.
- Quoi, non.

– Non. J’peux pas t’expliquer. Mais c’est pas pareil.

– Quoi. C’est pareil. On est foutus.

Julien ignore la remarque :

– Toi ton père il s’est tué.

– Oui. Ben oui. Et tu parles pourquoi. Les salauds.

Marc Guillard prit le visage et le balancement de tête qui signifie : c’est trop dur de bavasser là-dessus. C’est, c’est.

– Moi mon père, reprit Julien avec un rire rond, étonné, qui tirait sa voix vers le zézaïement, moi c’est pas pareil !

Il avait un air, un calme, une grâce, à vouloir prendre tout le monde dans ses bras et vous enfoncer dans les joues de solides baisers gauches :

– Moi on l’a tué !

Il rit tout à fait.

– Voilà. Le mien on l’a tué !

Marc Guillard secoua la tête :

– Allez allez Dracula. Dis qu’c’est toi qui l’as eu. Allez.

Il soupira. Comme les gosses étaient lourds, avec leur imagination. Un bébé qui crie de faim fait plus de bruit qu’un juste assassiné. Ils emmerdent, les gosses, ils emmerdent : ils croient qu’on a la vie d’avance. Ah, pensa Guillard, merde à eux.

Julien sourit encore, délicat : il n’était pas vexé.

– Non c’est pas moi. D’abord je sais pas qui c’est. D’abord les flics non plus. Ils disent qu’il est noyé. Il s’est mouillé l’pif. Ils disent.

– Dracula t’as pas peur, grogna Marc Guillard.

Julien rougit et eut brutalement envie de montrer à Marc son dos torturé. Maintenant qu’il y avait, ici, tant d’habitants, il était obligé d’aller très loin pour se déshabiller, se laver, nager. Les autres garçons, sous le soleil, se mettaient torse nu (ils avaient, par dressage hétéro, une pudeur vaniteuse de leur bas). Julien ne pouvait pas. Il aurait été obligé de raconter. La peau martyrisée, sous ses doigts, produisait l’effet d’une gravure de raisins en relief. Il gardait une chemise, un

maillot.

– Ma mère est en prison, ajouta-t-il.

– Moi, elle était morte, fit Guillard.

Cette confrontation n'avait pas de sens. Marc voulait être accablé ; Julien était heureux. L'un avait pris le maquis malgré soi ; l'autre par volonté.

– En tout cas tu t'appelles tu f'sais ça ! dit Julien en tapant au bas-ventre la culotte de Marc.

– Mais merde, merde, je t'ai dit merde arrête merde ! cria Guillard. Il avait secoué son pénis dans le con de Fouilloux. Est-ce qu'il pouvait, à présent, retomber dans les errements, les simulacres des puceaux ?

– Si ça t'travaille va voir une pute ! se plaignit-il.

Julien eut aussitôt un visage glacial. Il se sentit injurié. Il cracha par terre, sans répondre. Il s'éloigna.

Il n'avait parlé à personne de l'argent qu'Alain Viaud lui avait apporté. La somme était invraisemblable. Il n'avait encore jamais caressé de projet qui implique de l'argent. On vole, au mieux, ce dont on a besoin : mais on ne possède pas. Maintenant, au lieu que cette fortune lui inspire des rêves, elle les empêchait. Elle semblait dire : « Julien, fais quelque chose de moi. Et pas moins, mais pas plus. » Ce que Julien souhaitait, il ne savait pas le traduire en argent ; et ce qu'il savait chiffrer n'était rien, au regard des neuf liasses.

Déjà, accoutré comme il était, il n'osait pas présenter un billet de cent francs dans une boutique. Les caissières des supermarchés, elles seules, prenaient ça froidement, sans se préoccuper du porteur. Elles en voyaient trop, ou assez.

Mais, si Julien était allé où que ce soit acheter, payer, une chose ou un paquet de choses qui coûte plus d'un billet, on l'aurait aussitôt suspecté, interrogé, saisi. Le petit million d'Alain Viaud n'était bon qu'à émietter ; il égalait quelques centaines de vols à l'étalage ; il était presque aussi difficile à écouler que ces vols auraient été durs à réussir. L'argent n'était pas vraiment séparable de ceux qui avaient droit de le détenir : ils s'étaient arrangés pour que tout autre qu'eux, dépensant les mêmes sommes, parût un imposteur. Julien était plus pauvre que jamais.

Il s'arrêta contre un gros rocher et regarda les trois nouveaux. Tous plus âgés que lui, sauf, ou presque, celui-là aux grandes oreilles sympathiques, Camille. Ils s'en allaient nager.

Depuis que ces garçons étaient là, Julien sentait tout le poids du temps écoulé. Il était la brute de service. L'« ancien » gourmé, pesant,

qu'on trouve dans la cellule où on vous jette. On l'évitait, lui, le plus petit. On le craignait comme un fou. Et, maintenant, on le soupçonnait même d'avoir tué son père, ce qui le flattait mais qui entretenait, autour de lui, une méfiance. Aucun de ces enfants ne savait parler à un autre. Qui le leur aurait appris ? Pourtant, chacun l'espérait, le ruminait, tournait autour, en tâtait, jouait un rôle solitaire, souffrait, était nu, commençait de haïr. Chacun avait fui un milieu infirme, une famille : on se retrouvait entre mutilés, on bégayait, on boitait, jamais aucune parole ne naîtrait, aucun geste ne s'inventerait. Trop tard. Chocs de béquilles, de prothèses, douleurs dans des membres fantômes, calottes crâniennes en acier et à vis, mains articulées, fausses dents, nez de cuir, yeux de verre : des enfants rescapés simulaient de se voir, de se toucher, de parler ensemble. C'étaient les survivants les plus lestes et les plus combatifs. Tous à se montrer l'œil qu'on ne leur avait pas crevé, le bras qu'on n'avait pas coupé, le sexe qu'on n'avait pas eu le temps d'écrabouiller, le gramme de cerveau qu'on n'avait pas su extirper et brûler et qui, à lui seul, essayait de tout comprendre, réparer, sauver, aimer presque, imaginer le monde.

Mais personne d'autre que Julien, parmi la bande, n'éprouvait cela. Il percevait le creux, la fausseté, les singeries, l'effort, la peur, les charognes ; les garçons, même Guillard, lui semblaient de la même sorte que les adultes qu'ils avaient fuis. Ils n'étaient pas méchants, bien sûr.

Julien décida de les abandonner. Il emballerait ses affaires, son argent, et ferait mine d'aller à la nouvelle cache. Mais il continuerait son chemin bien au-delà.

Il quitterait même cette partie de l'île. C'était trop habité. Le risque de rencontrer les autres garçons, les ennemis, était trop grand. Julien remonterait vers le nord. Villages dispersés, agriculture, pas de plages, pas de ports, pas de police ; forêts, reliefs, nombreux hameaux désertés pour toujours : il serait comme un aventurier qui découvre une terre inconnue et qui en prend possession. Il renoncerait, en principe, à employer son argent. Voler en nature, dans les maisons, les fermes, lui serait plus pratique, et presque moins dangereux, puisque personne ne le verrait. Quand on achète, au contraire, il faut se montrer.

François Boitard régnait en maître sur les deux frères Gassé. Il les avait débauchés sans peine : c'était une farce. On s'offrait des vacances de sauvages. On avait bien le droit. Les parents pardonneraient. On leur avait écrit.

Les frères Gassé n'étaient pas certains que le pardon leur soit

accordé aussi volontiers que l'assurait François. L'escapade les ravissait mais leur laissait beaucoup d'angoisse. Il leur manquait quelques bonnes raisons. Jouer aux naufragés rend malheureux, quand on n'a pas la permission de ses parents.

François balayait ces craintes-là. Benoît et Camille étaient des moules. Qu'ils boivent un bon coup, s'ils avaient peur. Les journées n'étaient-elles pas drôles, remuantes, idéales ? Est-ce qu'on n'était pas mille fois mieux que n'importe où ? On n'avait jamais été aussi grands. On pouvait se passer entièrement d'adultes. On mangeait ce qu'on voulait, quand on le voulait. On se piquait le nez. On vivait trois quarts à poil. On n'avait plus honte de rien. On dormait comme des pachas (ils avaient, dans les villas, pris des masses de literie et d'objets de ménage). Les Gassé n'avaient qu'à rentrer chez leur maman, ces mouflets, lui François ne les imiterait pas. Ils étaient libres !

En réalité, François aurait violemment souffert que Benoît et Camille abandonnent la partie. À eux trois, ils formaient un petit noyau d'enfants bourgeois et lycéens, très différents des autres garçons. Même ceux que François connaissait depuis longtemps, comme Guillard ou Roquin, avaient changé de caractère et de façons. Évidemment : ils avaient de gros ennuis. Ils cohabitaient par nécessité. Leur avenir était sombre, fermé. Si François avait dû rester seul avec eux, il n'aurait pas résisté longtemps. Quant aux garçons qui, sans coucher au repaire, venaient y faire un tour, François n'avait rien à leur dire. C'étaient des amis de Guillard, des demi-voyous à blousons cloutés, des abrutis de banlieue. François en avait peur et même les haïssait. Eux l'ignoraient ou moquaient sa bande d'enfants de riches. Ils se retenaient visiblement de leur casser la figure à tous trois ; ils reprochaient à Marc Guillard de les avoir acceptés ; les haines étaient réciproques.

Guillard, lui, était coincé. Ses gros projets de hold-up, maintenant, l'embarrassaient. Il se trouvait crapuleux, coupable. Le danger, incertain jusque-là, avait pris une terrible couleur après l'arrestation et le suicide de son père. Le réel avait fait un pas en avant. Les lois confirmaient leur autorité. Que devenir ? Un grand coup, plusieurs millions, aurait-il seulement amélioré la situation ? Marc en doutait. Même enrichi, où aller, où vivre, où n'être pas un suspect ? Pendant presque quatre ans, la seule place de Guillard c'était l'orphelinat – ou ses équivalents durs. Sinon il devrait rester clandestin tout ce temps, solitaire et clochard. Il ne s'en sentait pas le courage.

Les garçons de Roche-Notre-Dame avaient réussi récemment deux affaires très fortes, la même nuit et dans la même rue élégante de Saint-Rémi : ils avaient mis à sac une pharmacie, puis, ayant aperçu presque à côté la boutique d'un coutelier-armurier, ils s'étaient

largement servis. Le vol de médicaments n'était pas de leur initiative. Quelques camarades plus âgés les y avaient poussés, en donnant des listes de produits, des repères. Cela se revendrait comme drogues, le profit serait considérable. Les gosses avaient marché. Quant aux armes, c'était pour le plaisir. Carabines, pistolets, poignards. Une délectation. Ils avaient fait cadeau à Guillard d'un joli 6,35 avec ses munitions. Marc avait apprécié cette gentillesse. Détenir une arme, la garder dans sa poche lui procurait un bien-être profond, comme si le revolver était un monde en miniature, d'une géométrie nouvelle, qu'on pouvait déplier à tout instant pour s'y enfuir. Une planète de rechange, dense et dure, que Marc rallierait au premier gros ennui. Il avait fait une longue randonnée pour s'exercer à tirer sans que les autres risquent de l'entendre.

Les gamins de Roche-Notre-Dame, malgré leur mauvais genre, leurs déguisements, leurs visages qui effrayaient, leurs voix déjà offensives et brutales comme celles de flics en herbe, étaient bons types, et courageux, pensait Guillard. Dommage que les liens entre eux et lui soient encore aussi lâches.

– Mais pourquoi ? Mais pourquoi ? Mais enfin peux-tu me dire pourquoi ? demande Laure Boitard à sa fille.

C'était son thème, depuis la disparition de François en compagnie des petits Gassé. Les deux familles, loin de refroidir leurs relations, les avaient resserrées. On parlerait des responsabilités plus tard. Dans l'immédiat, il fallait retrouver les enfants. Et comprendre.

Le président Gassé est pris entre deux feux. L'affaire Fouilloux est très ennuyeuse. Il y a ces morts absurdes de petites gens. On ne peut pas étouffer cela. Et la masse des faits divers, depuis le printemps, sollicite l'attention de l'île entière. On parle de peste. Les bons jours sont révolus.

L'enquête sur Fouilloux fera tout découvrir. Le président n'a rien à craindre d'aussi excessif qu'une convocation, un interrogatoire ; il a obtenu des assurances là-dessus. Mais il ne peut pas empêcher les langues de trotter. Il a même déjà su qu'on le créditait d'avoir couché avec l'amie de Claire Fouilloux, celle qui a treize ans et quelque. Révoltante calomnie. La malfaisance des gens. Comment démentir ?

Donc il ne verra ni policier ni juge, mais dorénavant ses mœurs seront connues de tous. Une partie essentielle de sa façade sociale, de sa carrière, de ses ambitions, est ruinée.

De l'autre côté, il y a la fugue de ses deux fils. Entraînés, évidemment, par le petit Glairat, le fils d'intellectuel. Mais cette

influence même paraît absurde au président Gassé. Peu d'enfants, sur l'île, étaient mieux traités, mieux nantis, plus satisfaits de leur sort. Calmes, dociles, presque un peu ternes. Monsieur Gassé ne parvient pas à croire que cette passivité plate et bien élevée ait pu dissimuler des personnalités révoltées et perverses, que trois sottises proposées par un gosse d'imbécile auraient enflammées. Benoît et Camille ne se sont pas enfuis. Impensable. On les a enlevés.

L'idée d'un rapt (où le petit Boitard aurait servi de chèvre) est la plus satisfaisante. Le président Gassé la développe avec sa femme. Il découvre à cette occasion que madame Gassé n'éprouve qu'un intérêt très froid, très creux, pour ses fils. Comme il la négligeait, il la supposait bonne mère, rabattue sur les consolations de son rôle. Madame Gassé n'est pas dans ce cas. La disparition des garçons l'ennuie prodigieusement. Elle comprend fort bien pourquoi son mari hésite à recourir aux grands moyens, secouer la police, etc. Elle ne croit pas au rapt : depuis le temps, la demande de rançon serait parvenue. L'enlèvement sadique est exclu : trois enfants d'un coup, dont deux, autant le reconnaître, n'ont guère de quoi éveiller ces passions-là... Non, ils s'amusent, ils reviendront. Leur lettre ne ment pas. Madame Gassé espère simplement qu'ils n'auront pas commis trop d'actes délictueux, et qu'ils rentreront assez tôt pour qu'elle puisse accomplir le voyage qu'elle a prévu : elle désire visiter l'Indonésie. On y brode très bien.

Le président Gassé admet finalement cette interprétation dédramatisée des faits. Et, puisque en effet ses fils vont réapparaître sagement d'un jour à l'autre, il engage juste un détective privé pour flairer un peu l'île ; et il s'enquiert des collègues durs mais élégants qui existent en Suisse ou en Île-de-France. Madame Gassé approuve ce projet d'internement sévère. Mais qu'ils rentrent, d'abord !

Laure Boitard a une position toute différente. Son fils n'est, ne sera peut-être, l'héritier de personne. Elle ne saurait envisager une éducation à poigne. Le recours à la police, même privée, lui répugne. Mais elle veut absolument comprendre. Digérer. Reconstituer, en écrivain, chaque pas, chaque sentiment, chaque seconde de l'aventure intérieure que son fils a vécue, forcément, pour aboutir à ça, cette fugue. Elle n'a jamais tant parlé, surtout chez elle ou sans qu'on la paie.

Maurice Glairat, après l'avalanche d'affaires qui a entouré la mort du maraîcher Roquin, s'est senti une vocation de mage. Ses chroniques – la première à propos des deux filles mineures – tournent au prophétisme. Le ton est biblique :

« ... Car ce drame – affirmons-le : il nous questionne.

Implacablement. Mais non – ah ! oui ! infiniment non encore ! – il nous interroge. Et j'oserai même oser penser que, ce faisant, il nous parle. Il nous parle à chacun de nous tous. Car il est terriblement – hideusement ? ah ! pusillanimes, taisez-vous ! votre heure n'est que trop passée ! assez ! – terriblement vrai. N'est-ce pas ce qui, fondamentalement, aura si hâtivement indigné ? En conscience – je le risque, ah ! ce mot ! – il faut répondre oui. Oui. – Oui mais ?... Non pas. Il n'est plus temps. Je dois – nous devons, vous devez – pousser mon cri. Car la bouleversante, la muette petite F***, elle... »

On apprécie le soutien apporté aux familles, la discrétion sur les débauchés, la hauteur de vue profondément élevée : et Glairat grandit de jour en jour. Ses véhémences de comices agricoles ne font pas sourire : on dit que c'est au deuxième degré. Qui dénigre Glairat est un inepte, ou quelqu'un qui en veut aux idées que défend le chroniqueur. Quelles idées ? Il serait indélicat de les chercher. Ce sont, en somme...

– Je te dis c'est un gosse, il voulait déconner ! fait Amélie-Lyane. Il va se ramener là n'importe quand, il te sortira une ribambelle de gros mots, et fini. Un bébé. Un sale bébé.

– Mais, Amélie-Lyane, s'il ne s'agit que de... puérilité... non, non, c'est impossible. Il... l'imagines-tu de retour ici et on recommence comme si... non, non. Il aura, tu comprends, il aura vécu quelque chose. Quoi que ce soit : quelque chose à lui – et contre nous. Contre nous ! Mais pourquoi ? Pourquoi ?

– Toi tu cherches des explications comme si c'était un adulte, soupire Amélie-Lyane, aussi agacée qu'ennuyée. Tu lui fais sa psychologie et cetera, tu me fais marrer ! C'est pire que papa ! Franchement pire. À supposer ça possible évidemment.

– Ne dis pas cela ! répond Laure Boitard. Maurice, à mon sens, a merveilleusement encaissé. Merveilleusement. Tu ne te rends pas compte. Tu traites François de bébé, mais je te trouve, toi, bien petite fille quand tu essaies de jouer ceux qui...

– Bon, compris, dit Amélie. Seulement si t'arrêtes pas de me parler de François, pour la pure et simple raison que tu cherches des prises de bec, ben là ma vieille je regrette ! Là je te suis plus ! Ou alors tu veux que je pense que j'aurais mieux fait de faire comme lui ? Parce que c'est ce que je vais finir par penser à la fin, si ça continue tes petites conversations gentilles-gentilles ! Parce que si tout ce que tu veux c'est me chier dessus ben vas-y directo ce sera plus franc, au lieu de faire semblant de t'occuper de ton François. Dont tu te fous royalement, entre parenthèses, et tu le sais mieux que moi.

Cette sortie d'Amélie-Lyane pétrifie un instant Laure Boitard. Elle y

dénie, mentalement, toute vérité : il n'est pas question que sa fille puisse dire une chose juste. Spécialement sur ce ton agressif. Mais quelle violence ! Quel désordre ! La pauvre gamine.

– Ma chérie, dit enfin Laure Boitard, lénifiante, tu te trompes si complètement que je renonce même à... Et vois au moins, si tu peux, à quel point tu... Et ça aussi c'est une preuve. Ça aussi. Tu parles de puérités mais tu as senti – tu vois ? – tu as senti quelle grave révolte, quel lourd événement au fond, il... et tu te laisses entraîner, tout ficher par terre, être grossière – une grossièreté inacceptable, chérie, car en effet fais-moi les reproches qui te passent par la tête – n'importe quoi ! n'importe quoi ! si ça te soulage – mais pas celui, je t'en prie, d'être grossière avec toi, avec vous. Tu formes ta personnalité... difficilement, comme nous tous à ton âge... je le comprends, je sais combien l'image maternelle peut être malmenée pendant cette période et...

– Et merde ! merde ! merde ! hurle tout à coup Amélie-Lyane en se levant et en flanquant un coup de pied qui renverse la table du living et les boissons qu'elle portait. Merde ! Merde avec ta pommade ! Merde avec ta psycho ! Merde avec ta connerie ! Ta connerie ! Meeerde ! Assez de tes merdes !

Elle quitte la pièce. Laure Boitard, les joues en feu, n'a pas bougé. Ces crises de nerfs, à l'âge de l'identification-à-l'adulte, sont bien éprouvantes. Et Amélie-Lyane n'a vraiment aucun égard envers elle, Laure, que torture la fugue du garçon. L'âge ingrat, soit : mais un tel égoïsme, une telle cruauté... Amélie ne tient cela ni de Maurice ni d'elle, c'est incroyable. La grand-mère Pinon ?

Les taches de jus de fruits, si difficiles à enlever de cette moquette en laine. Laure soupire. Son cœur bat de travers.

Julien Roquin suit à pas vifs un sentier de falaise. Le soleil le cuit et l'inonde de forces. La mer, par là, est longue et ronde, plus scintillante qu'ailleurs. On la voit tout entière. Il n'y a pas de bateaux.

Son balluchon est copieux : rien n'est facile à voler, et il aime son confort. Il a détourné une merveille : un sac de couchage spécial pour plaisancier, grand, douillet, imperméable, que les garçons avaient déniché dans il ne sait plus quelle villa. Avec cela il peut bivouaquer n'importe où, être plus discret, plus mobile qu'aucun animal. Tout son nécessaire, mis à l'épreuve, trié, recomposé dix fois depuis qu'il a quitté la maison Roquin, présente la même commodité.

C'est cette réussite qui a dû changer son humeur. Et depuis si longtemps qu'il désirait se séparer des autres. Une occasion de rêve.

Voici son vrai premier jour de liberté. Il longe un rivage surplombant et crayeux ; il sent l'Océan qui le pique et l'entoure de millions d'étoiles ; il n'a plus à se cacher, à s'arrêter nulle part ; son balluchon à l'épaule, il est roi de cette île. Ce n'est plus la même île du tout.

L'été est favorable aux affaires de l'épicerie Théret. Jolies, les petites filles sont dans la boutique et elles servent. René coltine, plus ou moins nu ; monsieur Théret, lui, compte, range, téléphone, suppute, réclame, lit des journaux spécialisés. Madame Théret domine ces travaux et fait des sourires coupants à la clientèle de saison.

Le chiffre est gros quand même. Tant mieux, l'automne ne vaudra rien. On n'arrive pas à être riche, à peser lourd.

René est vertueux et malheureux. Il devine trop l'identité des auteurs des mauvaises actions que la presse raconte. Il a perdu tout penchant à la révolte. Il n'a même pas besoin de refréner, ici ou là, une colère, un dégoût, une réplique un peu dure. Sa cicatrice au visage s'élargit, bronzée, vaguement grasse. Elle lui donne, croit-il, de la virilité. Il en a particulièrement besoin. Il se trouve le pénis vraiment petit. Il a aussi appris, dans un dictionnaire médical de poche, que la difficulté à décalotter est un vice de forme qu'on se doit d'opérer : cela entretient, à votre insu, des pourritures. Un jour, une grappe de vers blêmes aux ondulations brillantes va lui sortir du bout. Il se demande comment expliquer cela à ses parents, afin d'être opéré. L'opération qu'indique le dictionnaire est, en outre, sans nuances : circoncision. S'il y a mieux c'est plus cher, et sûrement pas remboursé (le dictionnaire, quoique « pratique », ne s'abaisse pas à parler d'argent).

René Théret se connaît d'autres défauts corporels. On lui a dit qu'il courait comme s'il voulait se cogner les genoux à toute vitesse. L'image est vexante. Il a aussi le gros orteil de chaque pied ridiculement long, et cela ne fait que s'accentuer avec le temps. Ses chaussures lui blessent donc ou l'amour-propre ou l'orteil ; cet embarras contribue même peut-être à son attitude bizarre quand il court ; et à ses opinions de plus en plus renfermées en matière de mariage.

Car il se mariera. Il aura au moins vingt-cinq ans. Il se sera laissé pousser la moustache, épaisse, blond roux, tabac anglais, à la playboy (il ne sait pas encore que ces moustaches-là sont surtout l'appendice favori des folles viriles). Il épousera une très jeune et jolie vierge, qui n'aura aucune opinion à propos d'orteils ou de phimosis. Ils n'auront pas d'enfants. Ou ils en auront, mais seulement, bien sûr, à condition que et que. Il ne sera pas épicier. Il aime titiller le nerf sciatique des grenouilles et actionner la crémaillère d'un microscope. Une blouse

blanche lui irait très bien. Docteur Théret. Inclinations du chef.

Il n'a pas encore avoué cette ambition à ses parents. Ce sera, certes, une charge, une croix pour eux. Cependant, à la fin, ils le verront à la télévision, opérer en direct. Ça sera beau, émouvant, ils seront bien récompensés. Il aura souri très gentiment à la petite fille avant qu'on l'anesthésie, et on verra particulièrement bien ce sourire affectueux et noble, sur l'écran. Il sera encore jeune.

Il attend l'automne : il forcera sur les matières scientifiques, il sera un crack. Les professeurs – nouveaux pour René, car il passe dans ce qu'on appelle le grand lycée – n'en reviendront pas que le petit lycée leur ait envoyé une recrue aussi exceptionnelle. René comprend tout. Il a toujours l'air qu'il faut pour chaque professeur, selon leur caractère. Il est d'ailleurs modeste, soucieux, affairé, préoccupé : il veut remporter sans délai tout le savoir que le maître a répandu. À la limite, il ferait répéter :

– Monsieur... excusez-moi (il mouille ses lèvres ; il est au premier rang) : j'ai pas bien tout entendu.

En réalité, il n'a rien perdu des précieuses paroles : mais il veut montrer qu'il aime et qu'il est aimable. Il veut, raffinement suprême, lui, le premier, le meilleur, l'inespéré, l'unique, il veut avoir l'air de faillir. Comme l'automne sera beau !

– Mon petit Théret, allons, allons !... Fatigué, mon garçon, hein ?... Allons, qui veut répéter pour Théret ? Messieurs ?...

Le professeur est vieux. Un autre fayot, mais moins subtil, lit ses notes (chimie ou biologie : ce serait trop compliqué ou trop risqué d'interrompre en maths). Le professeur dit : « Voilà. C'est noté, maintenant, Théret ?... »

Théret remouille sa lèvre avec avidité, mais humblement. Il (c'est un peu cavalier, mais si charmant ! il le sait) il secoue respectueusement, adorativement la tête pour dire oui : et baisse aussitôt les yeux. Complice, le professeur reprend, d'un ton plus sec. Et aucun risque de dévoiement après la classe : tout se passe pendant. C'est ce qui plaît à René : avoir tout en évitant tout. Il ne sera pas le dernier au monde. Cependant, il a deviné qu'à ce prix on n'obtient que des simulacres : il deviendra un faux bon élève, un faux docteur, un faux mari, un faux homme. Mais c'est, toute chose pesée, ce qu'il préfère, justement : le vrai est trop impur. Trop d'angoisses, de saletés, de doutes. Seule l'imitation produit ce qu'un modèle n'est jamais : un étalon, une règle, l'implacable pouvoir. Mieux vaut écrire des grammaires que des romans ; jouer la musique des autres que la sienne ; soutenir les opinions du plus fort que toute autre : qu'est-ce que le vrai ? le beau ? le juste ? Des conventions, voire des manies.

Autant choisir, alors, celles où souffle le vent du siècle, l'haleine de la fortune. Malhonnêteté, bassesse ? Pauvres mots. Tout est beau qui réussit : et René ne se trompera plus jamais là-dessus. Il est donc devenu très attentif à ses parents, qui (c'était, il y a peu de temps encore, son sentiment blessé) en savent long dans cet art spécial.

Cet esprit d'ambition et de résignation marque pour Thérét le premier stade de la maturité. D'ici peu de mois, il saura ce que le mot équilibre veut dire. Sans parler du mot adaptation.

– Je suis... contente de toi, affirme sèchement madame Thérét, entre deux clients ou dans un coin de porte. Contente ! Tu me rassures. Bon. Je ne veux rien te dire. Mais tu verras... Tu verras, René, qu'entre un grand fils et sa mère, quand ça colle, quand on se comprend... Bon. Je ne dis rien. (Elle sourit en fronçant les sourcils.)

Malgré tout, René manque d'un petit bout d'année pour entendre cela sans que l'estomac lui tourne. Mais ça passera.

Les nouvelles, indirectes, qu'il a de ses anciens amis ou complices le laissent aussi mal à l'aise. Il ne se reproche, bien sûr, aucune lâcheté. Mais, si les délits, et parfois pire, dont il est question dans les journaux ne lui inspirent pas de jalousie, de rêveries, d'espoir, il se sent pourtant seul. Il aimait être avec eux, et c'est à eux qu'il pense sans cesse. Il se trompe, il a tort d'en être malheureux. Il embellit ses souvenirs. Il est comme un ancien combattant : il se flatte de ce qu'il a fait parce que personne ne peut plus y aller voir, et qu'il n'a pas à craindre de devoir jamais recommencer. C'est beaucoup plus beau ainsi. René reste un peu déchiré : mais il a choisi son camp. Encore un grand été de chaleur familiale, d'assentiments tacites, de sollicitations sans phrases, et il oubliera même ses blessures de guerre : ou rêvera de chirurgie esthétique par là aussi.

Julien n'a pas de carte et ne sait pas où il va. Il n'a jamais vadrouillé aussi loin.

Parfois, quand il voit un sentier raviné qui tombe de la falaise sur une grève de rochers, il a envie de descendre. Mais il pense que les garçons, ou quiconque, pourraient passer par son chemin : et il veut, lui, se débrailer, pêcher, faire du feu, prendre du bon temps.

Il devine les fonds à gros poissons, à vieux crustacés. Personne ne s'aventure sur ces roches glissantes, friables, d'où on tombe dans des tourbillons écumeux et bruyants, mais d'eau propre. C'est la côte ouest : il n'y a plus une terre jusqu'aux Amériques. Des courants aux températures contrastées, aux directions divergentes, brassent cet espace énorme : et des vents fous, ivres comme des poitrines, se

bousculent par-dessus. Julien le sait. Il a résolu d'être dedans, un jour. Il n'est pas pressé : il a peur et, accroupi sur un rocher savonneux, son fil de nylon à la main, il frissonne lentement au bruit, au mouvement, à la couleur de l'eau. Mais il ira quand même. Il prendra son temps. Il est bâti pour résister, pour patienter. Son jour viendra, forcément.

Il a faim. Il a du pain, une boîte de sauce italienne, un ouvre-boîtes, un couteau. On parle de canifs à dix-huit lames ou accessoires : Julien ne sait seulement pas encore où ça se vole. Ni ce que sont ces outils escamotables.

Il voit devant lui quelques arbres, une étendue de genêts, des herbes. Le vent les fait crisser. Il se cache là. Il mange. Il a les joues chaudes de lumière, parce qu'il est parti à la plus mauvaise heure. Cette chaleur assomme, c'est agréable. Julien a peut-être envie de dormir par ici. Il ne manque même pas d'eau ; et, dans la gourde métallique entourée d'un chiffon mouillé, elle est bonne. Il n'est pas soiffard. Après son repas, il respire un peu d'acétone et s'endort, les yeux ouverts sur les branches qui bougent, la brise lumineuse et pointue, tout le bleu flou en bas. Il a revissé le bouchon à temps. Il sent doucement son estomac sous ses bras croisés.

Sœur Euthanase n'était pas une brute. D'ailleurs on observait, dans l'établissement, une stricte neutralité religieuse. Cependant, les catholiques pratiquants pouvaient assister au culte. Les autres aussi, bien entendu.

On avait séparé la Moraillon et la Fouilloux : sœur Euthanase en était désolée. La mère supérieure, le commissaire, le docteur, le psychologue, le psychiatre, le représentant des associations familiales, le délégué des unions de consommateurs, le délégué des partis d'opposition, le registre d'entrée et les lits disponibles en avaient décidé ainsi. Mais sœur Euthanase se rendait bien compte que les deux adolescentes, dans ce lieu nouveau pour elles, étaient un peu tristes. Dépaysées, en somme. Un rien perdues, qui sait ? Cependant, on ne pouvait pas les aider ensemble à franchir cette épreuve difficile, certes, mais nécessaire (comme elles le comprendraient plus tard !) : et sœur Euthanase courait d'une cellule à l'autre, et était si bourrée de consolations, de bonnes phrases à dire, qu'elle les prononçait toute seule dans les couloirs, prise d'impatience à cause du long trajet.

Il lui en restait assez pour les gamines, qui n'étaient guère sensibles à tant d'affectueux procédés. Elles ressemblaient presque au mal qu'on dit de leurs pareilles. Mais, intimement démocrate, sœur Euthanase ne s'y laissait pas prendre. Elle savait que les petites avaient été tripotées et dévirginées par des capitalistes monopolistes.

Le sexe entre les dents ou ce genre d'horreur historique. À désespérer du bon Dieu. Les enfants étaient innocentes. Comment le leur faire sentir tout en les gardant enfermées et soumises ?

Fouilloux, à la vérité, se réjouissait. Elle aimait les religieuses. Ça l'ennuyait horriblement d'être bouclée sans compagne : mais, comme elle s'était attendue à la prison, ce traitement-là (une initiative raffinée, quoiqu'un peu désuète, du sous-préfet en personne) l'avait réconfortée. La sœur Chose était une gourde pas croyable. Le lit était petit mais frais et immaculé. La fenêtre à barreaux montrait un jardin de pins, de buis, de fleurs raides, qui évoquait le plus convenable des paradis. On sonnait pour aller au cabinet. On avait mangé, à midi, des délices : du chou rouge en crudité, des carottes en crudité, des pommes à l'huile, un filet de hareng fumé, ensuite du chou rouge bouilli, des carottes bouillies, des pommes bouillies, tout cela plein de beurre ou presque, et un morceau de poitrine de porc fumée. La moutarde n'avait pas manqué, ni le pain du couvent, ni le vin presque rouge servi à volonté. À volonté aussi, le fromage des brebis du couvent, qui se vend des fortunes aux restaurateurs. Et une pomme de saison. Et ce soir on recommencerait tout.

Claire Fouilloux s'impatientait. Si seulement il y avait eu la télé, ou au moins la radio, dans les chambres. Mais on ne trouvait que des imprimés pleins de phrases écrites, des journaux professionnels pour curés etc., peu d'illustrations, pas un disque. Claire Fouilloux en était réduite, faute d'aimer lire, à penser.

Pourtant, les visites de sœur Euthanase ne la divertissaient pas. Selon Fouilloux, la religieuse essayait de lui tirer les vers du nez. On les connaît. Elles font semblant de vous câliner. Leurs visages trop blancs, trop lisses, qu'on croirait lavés à l'eau bénite glacée. Fouilloux n'avait pas confiance. Dommage : elle aurait adoré être une sœur, avoir une sœur pour amie, être entre sœurs. Elle envoyait la religieuse, mais sœur Euthanase ne lui proposait pas du tout de devenir sœur. Elle la jugeait sans doute indigne. Il était probable (pensa Claire Fouilloux) que sœur Euthanase n'avait jamais sucé de bite. Même pas celle d'un grand enfant de quatorze ans. Et elle prétendait venir vous consoler.

Fouilloux pensait souvent à Guillard, le fils. Quand elle avait appris la mort du père, ç'avait même été sa seule réaction : que va-t-il devenir, lui ? Marc ?

– Sa queue sentait. Elle sentait bon. Il m'a sucée aussi.

Elle aimerait dire ça à la volubile sœur Euthanase. À présent que les curés et les curettes ne vous parlaient plus de leurs idoles surchoix, d'époque et tout, il n'y avait plus aucun romantisme. Du lard et du

chou : on se demande vraiment. Ce n'était pas leur bon Dieu, au fait, qui défendait le cochon ? Ou non, celui d'après. Enfin, il y en avait un qui mangeait du lard, et pas les autres. Sœur Euthanase adorait donc un Dieu tolérant, qui aimait le cochon, les adolescentes dévotées, les sœurs. Il ne lui manquait que la parole.

Claire avait eu, un moment, l'idée excentrique d'écrire un mot pour Claudine Moraillon. Elle aurait besoin de... De papier et de... Ah, un bic, un feutre, un... Dans les romans, la sœur geôlière refuse toujours de prêter ces engins-là, comme s'ils coûtaient de l'argent. Sœur Euthanase, au contraire, tira aussitôt un calepin et un crayon de sa poche et les offrit gentiment à la Fouilloux, qui fut bien embêtée :

– Je sais pas quoi lui mettre, expliqua-t-elle à la religieuse.

– Ma petite Claire ! Quelle enfant, Notre Seigneur, quelle enfant, Notre Dame, que dites-vous ? À votre amie ? Oh ! Oh, oh !

– Surtout si vous r'gardez j'saurai pas ! dit Fouilloux, piquée.

– Notre très sainte Trinité, quelle défiance ! murmura la sœur.

– Ouao, je sais bien qu'c'est plein d'poulaille ici allez, fit Claire Fouilloux.

La sœur, bizarrement, comprit l'allusion. Fouilloux renonça à communiquer avec sa petite amie. Selon sœur Euthanase, Claudine se portait à merveille, exprimait à chaque instant mille bonnes pensées d'affection, de repentir ; elle exhortait sa camarade à prendre patience. Probablement elle lui proposerait bientôt d'assister à la messe ou d'aller à vêpres, si la sœur continuait de s'enhardir.

– Savez-vous, dit la sœur, que votre patronne a fondé un ordre célèbre et qu'on révère son crâne dans huit paroisses de France ? Il y a encore (sœur Euthanase eut un joli rire franc) onze autres crânes de sainte Claire en Italie, dont quatre dans la seule ville d'Assise ?...

Cet excès mutin, coquin, primesautier, avait une intention charitable : sœur Euthanase avait appris que ses jeunes pensionnaires allaient repasser la visite gynéco-psychiatrique.

– Mais, ajouta-t-elle, que de ferveur au fond dans ces innocentes supercheries ! Ne faut-il pas, au-delà des mensonges apparents, retrouver la profonde vérité du cœur ?...

Fouilloux pensa alors, en plissant le front, qu'elle n'aimait pas du tout Marc Guillard. Plus précisément, elle n'en était pas amoureuse. Le petit dégoûtant. Quelle grosse quéquette.

– Et même, finalement, de la foi ! dit, radieuse, sœur Euthanase. Onze et huit : dix-neuf crânes ! En sept siècles ! Votre sainte patronne, chère Claire, aura donc été...

Pas amoureux. C'était un gosse. Mais ça l'avait atrocement excitée. Elle l'aurait bouffé partout, ce mal lavé. Elle aurait déconné avec. Ils auraient inventé toutes les saletés. Fouilloux s'était branlée un tas de fois sur Guillard fils. C'était son plus grand sentiment, la chatouille. Elle n'eut l'occasion de le dire à personne. Sœur Euthanase souriait de toutes ses dents à ses propres plaisanteries de crânes. Les flics, les médecins attendaient. Le destin de Fouilloux était tout tracé, et pas pour un seul jour. Quand on tombe entre les pattes de ceux qui ont le droit d'être bons à vos dépens, on n'en sort plus jamais. Fouilloux risquait de se faire aimer et comprendre jusqu'au jour où elle préférerait se taillader les poignets, ou se jeter à l'eau, ou étrangler quelqu'un. Chacun sa nature.

– Et ces religieuses s'appellent des clarisses ! tintinnabula sœur Euthanase, les yeux en bille de joie.

Elle récitait toujours aux séquestrées du couvent la vie de leurs patronnes. Cela relevait les pauvres humiliées, qui étaient si à plaindre. On en avait de moins en moins, hélas, vu la sévérité des administrations pénitentiaire et sanitaire. Il fallait presque un passe-droit, désormais, pour que les enfants traumatisés (filles ou – qui l'oserait croire – garçons) par les grands capitalistes monopolistes multinationaux puissent goûter le réconfort inestimable non certes du message divin (ce n'était pas le moment), mais simplement de la bonté évangélique.

– Quoi ? Clarisses ? dit Fouilloux égayée. Attendez voir ma sœur : y a pas une vache dans *Mickey* qui s'appelle Clara... euh ?

– Clarabelle ! Mais oui ! répondit, enchantée, sœur Euthanase. Comme c'est amusant !... Mais c'est un joli nom aussi ! non ?... Clarabelle ! Claire, belle. C'est sûrement une sainte américaine.

– Une vache oui c'est une vache qui chante, inventa et gloussa Claire Fouilloux, survoltée.

La sœur l'abandonna dans cette euphorie. Elle avait à préparer l'autre gamine.

Guillard en a sa claque. C'est le troisième portage, de l'ancien repaire au nouveau. Il reste une quantité de choses à déplacer. Enfin, pour ce soir ça ira.

Le nouveau n'est pas une construction. C'est, dans le flanc d'une gorge, une grotte à auvent, très proche d'aspect de certains sites préhistoriques fameux. On y accède par une sorte de toboggan, partie en terre, partie en pierre usée, bossuée. Tout en bas, on a la meilleure eau, bruyante et toujours froide, impolluée, savoureuse. La gorge est

toute fourrée d'arbres bancals, de buissons touffus et difformes encombrés d'oiseaux.

Malgré cette sauvagerie, on est beaucoup plus près de Saint-Rémi qu'auparavant.

La grotte n'est jamais visitée. On n'y voit ni étrons ni papiers ou boîtes de conserve. Elle possède plusieurs vestibules et, sans compter le premier abri sous l'auvent, deux salles.

Les petits Gassé sont plutôt claustrophobes. Ils n'iront pas dormir au fond. L'auvent même les effraie un peu. Tout peut s'écrouler n'importe quand. François Boitard partage assez cette opinion. Les autres garçons s'en moquent.

On est étonné que Julien Roquin ne soit pas là. Est-il déjà parti pêcher (c'est sa manie) quelque part le long du torrent, ou a-t-il eu un accident ? Ses affaires n'ont été vues ni sur le trajet, ni dans la grotte. Pourtant, il n'a pas pu se tromper de chemin. S'il s'est trompé, malgré tout, où chercher, où appeler ? Il a aussi bien glissé jusque dans l'eau avec ses affaires. On explorera un peu le fond de la gorge, tout à l'heure. Il y a trop d'ennuis. Guillard a presque envie de rentrer en ville. Il pense à chez lui. Il a une brusque envie d'œufs au jambon, suivie de bouffées nostalgiques.

Monsieur Seignelet est d'humeur mauvaise. Il a eu une discussion désagréable avec ses collègues. Il ne s'agissait pas de leur métier mais de morale, d'éducation, à propos des événements antifamiliaux de ce mois de juillet. Quelqu'un soutenait que les mineurs, par principe, étaient toujours innocents et irresponsables : il fallait les absoudre, quoi qu'ils fassent. Un autre jugeait ce point de vue excessif : on devait, disait-il, adapter les châtements à l'âge des coupables et à la nature des délits, sévir intelligemment, déraciner le mal sans abattre l'arbre, le jeune arbre, le rejeton, c'était le cas de le dire. Monsieur Seignelet, quant à lui, n'admettait pas ces fausses tolérances :

- Tout ce qu'on fait, dans la vie, il faut le payer. C'est pas compliqué. T'as fait ça ? Bon, d'accord. Mais maintenant : paye. Y a pas à chiquer, faut payer. Gosse ou pas gosse. Tu fais ce que tu veux ? Mais très bien mon ami : mais paye. Non : sinon ce serait trop commode. *Paye* : c'est tout.

Cette opinion, rationnelle et qui, en sa logique, évoquait la balance à deux plateaux (un pour les actes, un pour l'argent) de la Justice, impressionna l'auditoire. Cependant, le collègue extrémiste riposta assez impoliment ; il se fit soupçonner d'abolitionnisme et la discussion, quittant l'enfance, aborda la peine de mort. Les esprits

s'échauffèrent. Monsieur Seignelet, selon son principe de débit et crédit, appliquait la loi du talion : il aurait seulement souhaité que les assassins périssent d'une mort identique à celle qu'ils avaient infligée. Pas plus, pas moins. Cela fit rire : quelqu'un parla des victimes de viol. On haussa les épaules.

Les choses s'envenimèrent surtout après le bureau, quand les pères furent au café. À cette heure-là, monsieur Seignelet était ordinairement très éméché : et, aujourd'hui, ses convictions et sa voix avaient besoin de renfort. Il but plusieurs ricards à peine dilués, affirma que la guillotine n'était pas douloureuse : il exigeait un vrai supplice. Sa verve bruyante semblait menacer tout un chacun d'exécution. Au reste, il jura que pour lui, face à l'horreur d'un crime, il n'y avait plus amis ni parents : mais seulement des hommes. Il ne transigerait jamais avec sa conscience et il serait le premier, oui, le premier, aussi déchirant que ce soit (car il se flattait d'être un ami véritable et un père authentique, qui ne vivait que pour les siens), il serait le premier à livrer à la justice son meilleur ami ou son fils s'il les savait coupables : et il exigerait même – qu'on l'entende : il exigerait – qu'on soit particulièrement sévère envers eux. C'était la base de la morale et de la société.

Cette intransigeance déplut. Monsieur Seignelet aurait voulu être en cas de prouver sur-le-champ la vérité de ses principes. Que n'y avait-il de justice à rendre aux alentours ! Où trouver quelque chose à juger, à punir sans délai sous leurs yeux : quelqu'un à faire payer, là, payer, payer, payer. Démontrer par l'exemple les supériorités de la rigueur.

D'ailleurs sa position était en béton armé. Sévère mais inattaquable. Il avait raison. Le patron du café lui-même, malgré sa prudence, ses hochements évasifs, était contraint d'approuver :

– Eh oui, c'est vrai... On paye toujours... Il faut payer...

L'élan justicier irrépressible de monsieur Seignelet continua de le tourmenter comme un rut, une colère inassouvie, tandis qu'il revenait chez lui. En période de vacances scolaires, il était trop souvent frustré. Ses descentes dans la vie de ses fils sentaient leur prétexte douteux, tiré par les cheveux, inondé de pastis. Même sa femme, en ce cas, renonçait à l'épauler. L'été, la chaleur, la rendaient bien assez nerveuse, et elle voulait un mari calme.

Pour produire malgré tout les délits qu'il cherchait, monsieur Seignelet improvisait à ses enfants des devoirs, des tâches, des buts. Il les mettait ainsi en mesure de fauter. Il fallait des trésors d'imagination : mais, à la fin, il réussissait bien à en coincer un et à le faire payer, payer, payer.

Sa manière d'inventer des lois parce qu'il avait besoin de coupables révoltait ses fils. Ils attendaient ce procédé-là de leur mère mais non de lui. Madame Seignelet avait des crises : l'arbitraire lui était donc naturel. Au contraire, monsieur Seignelet avait des systèmes : ils étaient repoussants, effrayants, mais on s'y était à peu près accoutumé ; on parvenait à s'y plier ou à passer au travers ; c'était un effort d'adaptation aberrant que monsieur Seignelet avait obtenu qu'on fasse ; il n'avait pas le droit, non, pas le droit de bricoler de nouvelles lois sous prétexte qu'on ne transgressait plus assez les précédentes.

Les années idéales avaient été (pour monsieur Seignelet) celles des devoirs de vacances. Jadis, il en mettait au point à l'usage de ceux de ses enfants qui avaient obtenu de mauvais résultats scolaires. Une fois, notamment, Dominique avait été condamné à redoubler sa classe. Monsieur Seignelet, à l'issue de longues palabres au lycée, avait arraché pour l'enfant un traitement de faveur. Dominique pourrait entrer dans la classe supérieure, en automne, s'il passait avec succès un petit examen qui porterait sur les matières où il était le plus faible – à peu près toutes, en vérité. Son père consacra plusieurs soirées à lui tracer un programme de travail qui couvrirait tout l'été : puis il s'adonna aux délices de la pédagogie à domicile. Dominique étudiait seul, dans la journée ; le soir après dîner, monsieur Seignelet remplissait les nobles fonctions du précepteur : il inspectait, contrôlait, critiquait, jugeait, punissait, glosait.

Ces joies-là, cependant, ne furent pas sans contrepartie : car Dominique, après avoir joué presque trois mois le rôle délirant d'élève de son père, resta ce garçon timide, terrorisé, passif, presque benêt, docile à toute autorité, et que la seule vue de ses parents recroquevillait et faisait transpirer, comme tremble et gémit un chien de laboratoire quand il aperçoit les appareils auxquels on l'a soumis. Dominique n'était plus du tout, semblait-il, un fils intéressant pour monsieur Seignelet : il était trop vide. Depuis cet été-là, on le laissait donc plutôt en paix : et, très lentement, très douloureusement, ses tissus martyrisés, son esprit encore mal réveillé du cauchemar, se régénéraient en secret. À présent, d'ailleurs, l'alcool avait trop désorganisé la cervelle de monsieur Seignelet pour qu'il puisse remettre en scène, autour d'un de ses fils, ce drame ou ces tortures pédagogiques. Un bonheur sans lendemain – les grandes heures de son rôle paternel.

Mais aujourd'hui, et grâce à sa femme, son talent de père et l'humeur néfaste où l'a plongé la conversation vont se trouver un aliment.

– Robert ! glapit la Seignelet dès qu'il entre.

Il sue, il a soif, il se défait. Il écoute.

– Regarde-moi ça. Regarde simplement. Je te dis rien, regarde ! répète madame Seignelet.

Elle tend un livre à son mari. La page de titre est arrachée, c'est un vieux bouquin maigrichon, gris jaunâtre. Monsieur Seignelet ouvre au hasard, et jette un coup d'œil.

« ... et abandonnons aux pervers de grande envergure l'exécrable soin d'orner leurs nuits de hideux sexes buccaux. »

– Bertrand, dit madame Seignelet pour tout commentaire.

– Bertrand ? fait monsieur Seignelet surpris, d'une voix sourde. Il a posé le livre sur la table de la cuisine et continue d'y regarder tout en se déchaussant.

« ... Chancres syphilitiques à la langue, au palais, blennorrhagies orales, gencives infectées et fétides, lèvres et gorge rongées de cancer vénérien, tel est le sort fréquent de celles qui, vénalité ou vice sensuel, se prêtent à ces fantaisies pathologiques de l'amour ou plutôt de ses grinçantes caricatures... Quant à l'Homme qui, par un dangereux délire de l'imagination qu'un excès de désir pour sa partenaire lui aura... »

– Je vois, murmure monsieur Seignelet.

Sa femme éclate enfin (cependant elle refrène un peu sa voix : le sujet est trop scabreux) :

– Non mais tu te rends compte ! À quinze ans ! À quinze ans ! Non mais tu te rends compte ! Mais il est malade ce gosse !

Monsieur Seignelet ne répond pas. Sa femme et lui sont pudibonds. Ils ne parlent jamais de « ces problèmes-là ». Il se doutait que ça arriverait un jour avec l'aîné. Il se verse un grand verre de vin rouge glacé et il le boit d'une traite. Puis il se prépare un ricard. Madame Seignelet dit : « Tiens, donne-moi donc un coup » et, galamment, son mari lui sert un guignolet-kirsch. Elle explique qu'elle faisait à fond la chambre de Bertrand et Jean-Baptiste et qu'elle a trouvé ça sous le lit de Bertrand, simplement.

Ce récit n'est pas exact : elle a fouillé. Ravie de sa découverte, ou s'imaginant qu'il ne peut pas exister pire, elle n'a pas cherché plus avant. Elle pique son mari, à présent, pour l'engager à une grande inspection générale quand les enfants seront de retour. Aucun problème : on dîne froid, tout peut attendre. Monsieur Seignelet accepte ; il boit gravement, avec une lenteur componctueuse, jusqu'à l'arrivée de ses fils.

Il prend d'abord Bertrand à part, sans brusquerie. Il n'y a pas lieu

de gifler ou de crier. C'est tout autre chose qu'il faut. Monsieur Seignelet s'y connaît. Bertrand, rouge foncé, tripote ses lunettes sur son nez et ne dit mot. Le motif de l'inspection ainsi posé, monsieur Seignelet passe aux actes.

Il a une expérience impressionnante de la fouille. On croirait qu'il n'ignore aucune des cachettes où ses enfants réfugient leurs secrets : mais que, par générosité, il dédaigne habituellement d'aller y voir et leur concède ces menus territoires. Jusqu'au jour, bien sûr, où un grave manquement...

La vérité est autre : dès l'instant que Robert Seignelet entreprend ses recherches, son imagination travaille sur ce qu'il aperçoit, elle suit le chemin même de celle de ses fils et atteint les mêmes buts.

Il a commencé par les affaires de Bertrand. Il trouve rapidement le jeu de cartes obscènes, qui lui paraît considérablement plus coupable que l'ouvrage médical. On peut admettre en effet, comme circonstance atténuante, qu'un adolescent, lors de certaines crises (qu'il a d'ailleurs grandement tort d'avoir dissimulées à son père), recherche des connaissances qui... quoique... Mais ces photographies, elles, n'ont rien de médical. Elles signalent, elles sous-entendent, elles...

Deux revues naturistes, maintenant, en couleurs. Mais parfait. Et, juste avec, un cahier, un gros cahier de classe.

Monsieur Seignelet devine qu'il tient là un prodigieux corps de délit. Il établit un silence solennel, il ouvre le cahier. Bertrand, pris de folie, se précipite et l'arrache aux mains de son père. Bertrand hurle et pleure de sa voix rauque. Le balourd est à bout de nerfs. Il en est déjà à s'excuser, à supplier, à demander pardon : mais il ne rendra pas le cahier, un journal intime. Monsieur Seignelet, suffoqué par la violence de cette révolte et l'humilité furieuse et pleurnicheuse avec laquelle Bertrand essaie d'effacer son crime, ne sait que faire. Il est dépassé. Impérialement, ou en pontife, il cède à Bertrand le droit de garder ses pensées pour lui ; il ajoute même, sur un ton de pitié froide : « Mon pauvre garçon, si tu crois qu'il y a une seule ligne là-dedans, à ton âge... pauvre type, va... » Il exprime de sombres et durables menaces, par contre, s'agissant de l'irrespect monstrueux, ébahissant, parricide, du geste de Bertrand. L'intention pouvait s'absoudre ou, mon Dieu, se comprendre, au moins : mais la façon, la façon, non. Ce qui s'est passé est d'une gravité qui excède même toute possibilité de verdict immédiat. Monsieur Seignelet se réserve de prendre une décision mûre et réfléchie à cet égard. Rien, rien de plus terrible ne...

Bertrand s'est effondré, piteux. Il serre son stupide cahier, rempli de projets professionnels et conjugaux, souvent chiffrés. Il avait craint la divulgation de ces laborieuses rêveries, ces pesantes projections, ces

dociles secrets, mêlées de pensées générales, de sentences sur ce qu'un homme, une épouse, un professeur, etc., doivent être, et dans quel style on doit se meubler, et quels titres et diplômes il..., et quelle grande entreprise internationale le... et si un mari et une femme ne peuvent vraiment pas se (il se sent assez libéral sur ce point), etc. Toutes ces misères sous son bras : soixante ans de sa vie à venir, et à condition qu'il réussisse, et atteigne chaque but. Il est mort de honte pour une décennie. Son père n'a rien lu, certes, mais c'est pire : il a compris, il sait. Le cahier est un exact équivalent du petit étui de cartes obscènes, et il a le même usage.

Monsieur Seignelet reste dans la chambre et étudie, assez distraitement, les biens de Jean-Baptiste. En général, les gamins (autrefois les quatre fils, à présent Philippe et Jean-Baptiste seulement) subissent avant tout une fouille corporelle. Leur père sait qu'à leur âge on n'a rien à cacher de bien volumineux : quelques sous volés à maman, ou les sottises qu'on a achetées avec. La moindre poche, le moindre coin de slip suffisent pour dissimuler ça. L'inspection des tiroirs, placards et boîtes n'est jamais fructueuse. C'est un préambule, une mise en condition, avant l'humiliation principale. Ce déshabillage, ce tripotage sont vexants ? Monsieur Seignelet n'est pas de cet avis. Un enfant n'est qu'un enfant : dès qu'il atteint l'âge où une certaine pudeur..., le développement..., monsieur Seignelet renonce. Mais, jusque-là, il est bon que les gamins ne considèrent pas leurs habits ou, plus largement, leur personne, comme un domaine auquel l'œil du maître n'aurait pas accès. Se retirer, intouchable, dans son propre corps ? Comme ce serait moche, et quelle méfiance injustifiable, quel quant-à-soi maladif, asocial, de la part d'un enfant – estime monsieur Seignelet.

Une catastrophe fait qu'aujourd'hui Jean-Baptiste échappe à la fouille corporelle. Son père déniche les couverts volés à *la Lycorne d'or*, voici plusieurs semaines. Une fourchette, une cuiller, en argent lourd et beau, marquées du signe du restaurant : une sorte de chèvre debout sur les pattes de derrière, le front garni d'une longue corne de narval. Jean-Baptiste ne conserve rien de ce qu'il vole à la maison : ces couverts-là, il les a oubliés, il n'y pensait plus.

Un fils parricide et masturbateur ; un autre voleur ; les parents Seignelet sont abasourdis. Jean-Baptiste, la figure fouaillée de gifles par sa mère hors d'elle, sera fessé par son père tout à l'heure, après dîner, en grande séance. Quant aux couverts, il les rapportera lui-même au restaurant dès demain matin, s'expliquera comme il pourra, recevra la punition qu'il plaira à MM. Baveut et fils de lui infliger.

Jean-Baptiste, malgré ce verdict d'une vigueur instantanée, ses larmes, sa condamnation à l'autodafé solennel, est plutôt soulagé. Ses

parents ont gobé sans soupçons l'explication qu'il a donnée du vol. Il avait pris les couverts pour s'amuser, il voulait les remettre juste après et n'a pas réussi.

– ... Et privé de plage pendant quinze jours, bien entendu, ajoute sobrement monsieur Seignelet, que tant d'aubaines submergent et rendent presque serein.

Raymonde Seignelet n'approuve pas l'idée de restitution des couverts. Trop théâtral. Ça lui ferait les pieds, mais finalement ce sont ses parents qui seraient compromis. On n'a pas d'enfant voleur, un point c'est tout : on est donc obligé d'être complice de celui-là. Elle l'expliquera, ce soir ou demain matin, à son mari. Pas devant eux, bien sûr.

Les parents Seignelet fouillent maintenant la chambre que partagent Dominique et Philippe. Maigre chère.

Sauf aujourd'hui. Monsieur Seignelet, en refermant brutalement un tiroir, sent une chose que ce choc décroche et qui se bloque derrière. Il rouvre, il cherche, il ramène des liasses de papiers à lettres en demi-format, studieusement calligraphiées : les poèmes de Dominique.

Le garçon n'a aucune réaction. Après la scène ridicule qu'a jouée Bertrand, il est plutôt fier, lui, de n'avoir que ça à cacher. Son père examine feuille à feuille, ironiquement, sans mot dire ; puis tend les liasses à Dominique qui répond merci. Un orage éclate juste à ce moment derrière eux. Madame Seignelet flanque une raclée féroce à Philippe en hurlant qu'il est fou et malade, fou et malade, fou, etc. Ce n'est pas vraiment une correction. C'est plutôt une explosion d'hystérie où la femme, au lieu de mordre l'air et de griffer le vide, s'acharne sur un amas de chair humaine : madame Seignelet enveloppe Philippe comme une araignée tient un insecte entre ses pattes et le roule en cocon. L'impression du petit garçon est d'être enfermé dans un tonneau rempli de clous, de lames de rasoir et de plaques chauffées à blanc qu'on ferait dévaler du haut d'une montagne. Variante d'utérus. Un instant, madame Seignelet lâche l'enfant et, avisant le tas des jouets qu'elle a sortis, elle les piétine, les bouscule, les écrase sous ses talons carrés et bas, en hurlant :

– Ah puisque toi tu m'as fait ça ben moi j'te fais ça !

explication qu'elle répète à s'en fendre la gorge jusqu'à ce qu'elle ait mis tous les jouets en bouillie. Puis elle reprend son fils sous elle et achève sa colère avec une violence à s'en retourner les ongles.

Plus tard, on apprend le crime du petit. À l'aide de sa descente de lit, un peu décalée de sa place normale, il cachait une tache grasse, grande comme une crêpe, qu'il a faite sur le parquet de la chambre.

En parlant tout seul, il avait joué au représentant de commerce : il se vendait des cires, assis par terre, et la cire en question était un vieux tube de liniment gras, lequel a imprégné le parquet. C'est cela qu'il a « fait à sa mère ».

X

Sur le banc, à gauche de Joachim, il y a des journaux, des magazines : mais il n'ose pas y toucher. Lentement, il déchiffre un titre. Puis il jette un coup d'œil rentré vers les flics qui dépassent au-dessus des bureaux, il se penche à droite et il chuchote à son cousin :

– C'est écrit, *Les fabricants de crache*. T'as vu ? Eh !

Il montre du doigt la couverture d'un journal de turf. Hervé Pellisson réprime un rire :

– Pas de crache, dit-il. De *cracks* !

– Hein ?

– Tu sais pas, chtt, chtt, tu sais pas ce que c'est des cracks Joachim toi ? Au tiercé ?

– C'est des mensonges les craques, fait Alain Viaud, dans l'angle à droite. Un coin en bois, jaune meubles.

– Non c'est des chevaux ! dit Hervé Pellisson.

– Des chevaux ? dit le petit Lescot, intrigué. Les craches c'est des ch'vaux ?

– Les cracks ! Cra-ques ! insiste Pellisson.

– Si vous en racontez vous des craques tout à l'heure, intervient madame Lescot, ces messieurs ils ne seront pas bien bien contents ! Il faut bien dire tout hein mon poussin, hein les enfants ? Tout tout tout !

– Comme y a rien du tout, grogne Hervé Pellisson.

– La crache ? dit Marie-Antoine, ses grands yeux riant.

– Quand même ! se lamente Mariette Péréfixe.

– Mais comment i z-en fabriquent des chevaux avec de la crache eh Hervé ? reprend Joachim Lescot.

Son cousin se tape la tête et les tifs, il se visse un doigt dans la tempe.

Un policier en uniforme, sans képi, traverse l'espèce de couloir où ils attendent. Il porte des dossiers.

– Eh z’avez perdu qu’qu’ chose ! fait rapidement Alain Viaud en montrant le sol du doigt.

Le flic se retourne, regarde par terre, fronce les sourcils :

– Quoi ?... Où ça ?... Hein. Quoi ?

– Ah ben non j’ai cru s’cuse, répond vite Viaud, qui a senti tout à coup de la gifle dans l’air.

Par respect pour les dames présentes, cependant, le policier s’abstient de commenter la plaisanterie du garçonnet. Il passe dans une autre pièce. Il claque la porte pour lâcher un vent.

On appelle Hervé Pellisson. Le commissaire va l’interroger. Ils sont là pour le vol chez madame Arnould. Elle a porté plainte. Un voisin dit avoir vu Pellisson et les autres enfants traîner autour de la villa. L’enquête même tendrait à montrer que seuls des gosses ont pu commettre le fric-frac.

L’idée que son petit Joachim, et son petit Hervé, et le petit Péréfixe, et le petit Viaud, puissent être des assassins, des voleurs enfin, fait sourire madame Lescot. La police se trompe de piste. Ce voisin, certainement un vieillard grincheux et myope qui déteste les enfants, est une vraie plaie d’Égypte. D’où les connaît-il, d’abord ? C’est quand même incroyable ces gens qu’on n’a jamais vus, qui n’habitent pas votre quartier, et qui savent jusqu’à votre nom. On a beau être commerçant, cela n’excuse rien, et ce monsieur se mêle de ce qui ne le regarde pas.

– Maman ? demande Joachim quand Pellisson est parti.

– Oui oui ma poule. Tu veux pas un peu de chocolat ? Les enfants vous voulez pas du chocolat ? Mais attention : j’ai juste rien à boire. Alors il ne faut pas en manger trop, trop, sinon vous aurez soif ! C’est pas que les noisettes !

Le petit rituel de distribution chuchotante s’organise. Madame Lescot aime beaucoup Alain Viaud, qu’elle n’avait jamais vu. Elle pensera à gronder les enfants de ne l’avoir pas encore invité au café, quand ils goûtent ou s’amusent tous trois. Il n’a pas l’air bien riche, le pauvre. Ni maman ni papa. C’est gentil la petite coquetterie dans l’œil, pourquoi ils appellent ça loucher. Cruauté innocente, les vilains. Hervé devrait, lui. Et ses parents qui n’ont pas pu libérer leur matinée. Eux, ils croient que leur fils a commis ce. Ils n’osent pas le dire clairement mais ça se sent. Leur travail rend si dur. Une disposition pour ça au fond. Si tous les ouvriers. Non son frère déjà enfant il. Et s’est trouvé une conjointe qui. Mais lui Hervé la douceur même. Comme il les embrasse ces petits et patient avec eux. Fabricants de crache ! Mon poussin. Ils le lui rendent. Quelle histoire révoltante. Ces

vols ces crimes la pauvre police perd les pédales. Malgré tout, embêter des enfants. Honte. Cette madame Arnauld et ses millions. Ma petite poule voler des millions dans des maisons. Elle est folle. Folle. C'est les sciences. L'enseignement. À force.

– Oui mon lapin ? C'est des chevaux mon chéri, oui.

– Mais pourquoi ? Hein ?... Maman ?

– Tu as qu'à regarder dedans, Joachim, on va pas te manger si tu le regardes le journal, sans l'abîmer, doucement. Ils te mangeront pas les messieurs ! Ma toute, mon mimi.

Madame Lescot n'en était pas si sûre. On n'était guère accueillant, au commissariat central. On se serait déjà cru guillotiné avant d'avoir dit ouf. Aimables comme des portes de prison, le dicton est bien juste. Mais toutes les administrations quand on y réfléchit. L'air du métier. Ce n'est pas la limonade, sans doute, on gagne peut-être moins. Des services de nuit ? Qu'écrivent-ils ? Ces papiers. Ces papiers. On ne croirait pas qu'il y ait tant d'assassins de nos jours. Le caractère s'assombrit à la longue, voilà.

– Ce ch'val-crache-là i coûte huit cents millions ! confie Lescot à Marie-Antoine Péréfixe en montrant une photo de cheval.

– Ah oui ? dit Marie-Antoine.

Sa maman regarde le cheval sans le voir. Cette affaire lui tourne les sangs.

– Oui, c'est écrit ! Huit mille millions ! dit Joachim.

– Alors c'est beaucoup ? demande Marie-Antoine.

– C'est un ch'val, forcément, dit Lescot. C'est un peu cher !

– J'ai soif, dit Marie-Antoine. En parlant, il a senti sa gorge.

– Ma poulette ! gronde madame Lescot. Tu as trop mangé de chocolat ! Oh ! Que tu n'es pas gentil !

– Moi aussi j'ai soif, dit Joachim.

– Ouais moi aussi, dit Alain Viaud.

Les dames se consultent et soupirent. Madame Lescot se décide à se lever. Quel policier déranger ? Ils n'ont point l'air galant. Pas même une attention pour une dame debout.

Enfin, un gratte-papier enseigne à madame Lescot l'emplacement d'un robinet d'eau potable. Les enfants vont y faire la queue. L'eau est tiédasse, à saveur métallique.

– Ne buvez pas trop mes canards ! conseille madame Lescot sinon après vous voudrez faire pipi, ça sera encore toute une comédie. Ah là

là. Buvez pas trop. Les éponges, les éponges !...

– Moi j'en ai envie, d'pisser, dit Viaud.

– Moi aussi, dit Marie-Antoine.

– Moi aussi, dit Joachim, moi pour aller au cabinet.

– Allons bon ! gémit Yvonne Lescot vers madame Péréfixe. Allons bon, nous voilà jolies toutes les deux avec ces pipis-là !

On leur indique bientôt des toilettes. C'est un cabinet à la turque d'une saleté et d'une odeur repoussantes. Les enfants font la queue. Madame Lescot écoute couler. Ça lui donne un peu envie. Mais des lieux pour hommes, et aussi abominables.

– Moi non plus, ah, je pourrais pas ! Quand même ! approuve Mariette Péréfixe.

Les enfants se rassoient. Ils commencent à s'ennuyer. Ils se tiennent moins bien. Ils se causent. Ils s'entendent à merveille. Madame Lescot pense au bonheur que ce serait, d'en avoir trois au lieu d'un. Mais qui les lui fera. Elle ne sait même plus quelle forme ça a au juste. Il faut dire que ça n'est guère beau. Sauf la petite biquette à son petit poussin qui est mignonne, mignonne, le coquin. Mais ça ne reste pas comme ça toute la vie, hélas. Ce serait si gentil de s'aimer avec des biquettes blanches, petites, douces, douces. Les Chinoises précisément dit-on le trou. Des lapins. Des rats. Vu la prolifération. Allons Yvonne toi méchante langue. Biquette amour.

Que font-ils à Hervé. Ont-ils seulement le droit de l'interroger comme ça, en tête-à-tête, sans parents, sans un... un quoi. On ne sait pas les lois. Sûrement pas eux qui vous les apprendront. Leurs cabinets quels cochons. Et tout pareil. Mégots. Crachats. Sueur de sale. Ménagerie. Que lui feront-ils.

– On se dirait au docteur ! murmure Mariette Péréfixe, morte d'anxiété.

Madame Lescot la rassure. Personne n'est malade, grâce au ciel, et personne n'est coupable.

– Si mon mari au moins il aurait pu être là ! soupire madame Péréfixe. Et celui-là qui veut sa calotte à la fin : Marie-Antoine ! Arrête de bouger et tais-toi ? L'imbécile !...

– Il faut bien, il faut bien qu'ils se détendent un peu, dit madame Lescot pour le modérer. C'est l'endroit qui veut ça.

Viaud est en train de jouer au singe menteur avec Marie-Antoine, devant Joachim qui étouffe de rire. Madame Lescot connaît aussi le jeu, mais elle n'y a jamais joué avec son fils car elle juge cela un peu

méchant.

De son coin, Alain Viaud, à angle droit de Péréfixe, lui fait des mines :

– Maint’nant j’gratte mon nez. Toi aussi.

Il se gratte une oreille. Marie-Antoine se gratte l’oreille.

– Maint’nant j’gratte mon g’nou. Toi aussi.

Il se gratte le nez. Marie-Antoine se gratte le nez.

– Maint’nant j’me gratte l’œil. Toi aussi.

Il se gratte le haut du crâne. Docilement, Marie-Antoine se gratte le haut du crâne.

– Alors c’est ton œil là ? ricane Alain Viaud en lui attrapant une touffe de cheveux.

– Non il est pas là ! rit, béat, Marie-Antoine Péréfixe.

– Alors tu t’grattes le... la biroute.

Viaud prend le bout de sa chaussure. Péréfixe a esquissé le geste, comme avant : pour suivre. Joachim et Alain crèvent. Un flic tourne la tête. Ils ne le voient pas.

– Alors, réussit à dire Viaud, tu t’touches les pieds !

Et il se met un doigt dans chaque oreille. Marie-Antoine, qui commence à comprendre le jeu, se touche à la fois une oreille et un pied. Cette attitude ridicule attire le regard de sa mère.

– Ébin Marie. Ébin. T’as pas fini, que t’es bête. C’est un fait. T’as pas fini ? Où tu vas, toucher tout. Allez. T’as pas fini, arrête ?... Mais quand même, c’est un sacrifice, mais quand même, et tais-toi !... Et vous bêtes assez.

– Eh tu t’touches les fesses, chuchote Viaud : et il s’enfonce l’index dans la bouche. Il suce, suce, l’index en sucre.

Marie-Antoine, hilare, ne réagit pas. Il guette sa mère, dont madame Lescot détourne l’attention.

Une porte s’ouvre. Le commissaire Lorge et Hervé Pellisson apparaissent. Hervé va s’asseoir à côté de madame Lescot. Le commissaire réclame Joachim. Non, sans sa mère. Il n’y en a que pour cinq minutes, une vérification, rien de, voyons.

Hervé confie à madame Lescot :

– Tante ils sont fous.

Madame Lescot rectifie la tenue de Joachim, tire sur son pull-over, tire sur ses chaussettes, tire sur sa fermeture éclair de braguette, range

à leur place deux ou trois cheveux. Elle se lève et accompagne l'enfant jusqu'à la porte du bureau. Elle découvre, d'un regard, que monsieur Lemazier, le fameux témoin, est dans la pièce. C'est un vieillard gris, petit, chafouin, osseux dans des pantalons flottants. Il a l'air maniaque. Elle a beau être douce, elle le mordrait volontiers. Croirait-on que ça peut exister des sales vieux comme ça. Qu'il ose donc mettre les pieds dans son café, le cafard. Elle vous l'écrabouillera comme un bestiau venimeux et piqueux.

– ... Mais non, rien, tante, répond Hervé à voix basse. Rien. C'est ce type qui est fou. Ils devraient l'enfermer. Ils peuvent rien prouver. À l'asile oui. Non si tu voyais c'salaud.

Madame Lescot en est convaincue, elle aussi. Mettez donc côte à côte son Joachim et cette monstrueuse vipère griffue et ricanante, ce monsieur Lemazier : l'innocence et la méchanceté, la beauté et la laideur, la bonté et la haine de tout. Sale type. L'asile, Hervé Pellisson a raison. Quelques bonnes gifles. Vieux fumier. Et il est satisfait de lui, encore.

– ... Parce qu'il a l'air content de lui, en plus ! fait Hervé, indigné, dédaigneux et cramoisi.

Jean-Michel Cras affirmait qu'il valait mieux tirer d'abord. Guillard préférait menacer. Cras insistait :

– Non pasqu'on est pas assez vieux. Même les bas sur la figure i comprendront qu'on a pas l'âge, ils réagiront.

– Alors on peut tirer en l'air, dit Guillard.

– Non. Ils se diront qu'on a peur.

– Merde, mais si on tire dedans, de l'autre côté des comptoirs, c'est le haut qu'on vise. Dans le cœur, la figure.

Cras et sa bande ricanèrent :

– Eh ben Marco t'as les j'tons ?

Boitard écoutait ça d'un peu loin, avec les frères Gassé.

– Marc il a peur d'en descendre des salauds la chouchoute.

– Pourquoi tu dis des salauds, dit Guillard. Tu crois qu'i gagnent tant que ça.

Roland Baudière, une brute à voix aiguë, cria :

– Non ! Justement ! Non. Ben justement ! Non ! Ben justement !

On approuva à la ronde. On pensait que rien n'était pire que de se vendre, pour trois sous, aux riches. Trois millions de sous, peut-être...

Mais à qui les riches donnaient-ils ça ? Non ! plus ils en exigent de vous, moins ils le paient. Devenez leur copie, leur torche-cul : vous gagnez des fortunes à jouer les galeries des glaces. Soyez leur employé : on vous paie en pâtée de chien pour faire ce que le plus fin d'entre eux est même incapable de juger et d'aimer. C'est qu'en toute chose de talent, il y a une gifle à la figure de ceux qui ont pour seul talent le pouvoir d'acheter du travail. Voilà ce qu'on pensait, en matière de crime, quand on était un voyou de Roche-Notre-Dame : et on envisageait de tuer des employés de banque (car les patrons, chose étrange, se cachent) parce qu'ils n'étaient que ce qu'un exécuteur des basses œuvres est à la justice : une machine imbécile, mesquinement cupide, égoïstement vertueuse, qu'il faut, si on veut se libérer des salauds et de leur innombrable piétaille, jeter au feu d'un coup dans les reins. Sans presque les toucher : ils puent aussi fort que leurs employeurs. Il faut des années de bains, de brossages, d'étrillements, pour enlever de soi l'odeur et la marque que, en moins d'une seconde, la main d'un nanti y imprime. Les garçons du bourg étaient de naïfs partisans de l'assassinat de masse – sinon qu'ils auraient pris, eux, leurs masses *en haut*. Ils se croyaient sincèrement minoritaires ; et, pour purifier la planète de ses tyrans, ses possédants, ses gras, ils n'espéraient plus en une révolution, mais en des chambres à gaz ou des bombes atomiques. Ces opinions indignaient Marc Guillard. Lui aussi énonçait des idées trop simples : mais il n'aimait pas celles des autres. Les gosses de Roche-Notre-Dame lui parurent être de dangereux anarchistes – de ceux qui assassinent sans égard pour les mérites que leurs victimes ont par ailleurs ; et de ceux que la police suicide avec une satisfaction dont tous les journaux, béatement, retentissent. Marc avait peur des opinions qui vous changent (que vous soyez le bourreau ou la victime) en homme à abattre. Les garçons allaient le mépriser, l'abandonner. Après tout Guillard ne leur servait à rien.

– Non, répéta-t-il, faut pas tirer tout de suite.

– Et alors ? dit Cras. Tu veux attendre qu'ils aient appelé les flics ?

– Quoi. On l'verra.

– Quoi. Tu crois qu'ils ont pas un système pour appeler en direct hein sans que tu voies rien ? Ducon eh pédé.

– Ta gueule, fit Guillard. Le mouvement de colère qu'il retenait depuis un instant le submergea :

– Et pourquoi tu m'traites de ça ? Est-ce que je t'ai encore enculé, eh, puceau ? Tu t'la veux au rondibé ?

– Non dis donc toi, intervint le gorille enfant à voix suraiguë, avec tes pédales là dans ton dos tu crois qu'on comprend pas ? Qui c'est

qu'en prend dans la rondelle non mais eh dis.

Il montra, d'un coup de menton, Boitard et les Gassé.

– Ça tu vas le regretter, cria Marc Guillard. Il arracha de sa poche le revolver qu'il y gardait, et il l'arma.

La bande de Roche-Notre-Dame recula aussitôt à l'extrême bord de la terrasse qui s'étendait devant la grotte, et d'où on tombait dans le torrent, très loin dessous. Ces garçons étaient une demi-douzaine.

La suite se déroula très vite. L'un des garçons sortit un revolver et tira dans la grotte. Tous ceux de Roche-Notre-Dame escaladèrent le talus et, en s'agrippant aux herbes et aux buissons, ils rejoignirent le plateau. Guillard tira aussi, mais à côté. Il y eut des injures, des cris haletés, de la poussière et des menaces. À la fin, Marc Guillard se montra entièrement et hurla aux fuyards :

– Salauds vous avez eu un mec !

– Ça fera une pédale de moins ! répondit Jean-Michel Cras, qui, en bon chef, surveillait la retraite.

Il n'y avait, à vrai dire, aucun mort. Cependant, Camille Gassé avait reçu une balle dans la poitrine. Il s'était évanoui. Personne ne savait quoi en faire.

Son frère Benoît retrouva instantanément le ton grand-bourgeois, et il s'indigna dignement contre Guillard comme il se serait plaint au directeur d'une agence de voyages dont le programme a mal tourné. Pour un peu, il l'aurait menacé d'un avocat, de poursuites, ou l'aurait traité de fils d'ouvrier. Il sentit, à temps, l'hostilité qu'inspirait son genre d'en haut ; on était plus de dix dans la grotte ; même François Boitard ne se ralliait pas à ces protestations prétentieuses ; Benoît eut donc une crise de larmes intéressantes comme si quelqu'un de son milieu, par-dessus le toit, avait pu voir, apprécier, évaluer sa prestation sociale. On devêtit Camille. Benoît bouda. Il y avait vraiment une blessure, avec un vrai trou rond, qu'on regarda. On écouta le cœur. Ça marchait. Mais comment arrêter ce sang, et où trouver, sans conséquences, un médecin ? Guillard appuya sur la plaie avec un chiffon. Dommage, pensait-il, que la balle n'ait pas atteint l'autre Gassé. En ce cas, est-ce que Camille, lui, aurait fait la chipie ? Marc en douta. Camille n'avait pas du tout le style je-ne-tolérerai-pas-que et comment-osez-vous. C'était vraiment injuste. Le sort des armes, hein. Julien déjà qui était mort, sans doute. Et maintenant l'autre petit. On finirait par rester entre brutes. Tout était fichu.

– J'te l'avais dit, tante ! répète Hervé avec satisfaction. Ils

pouvaient pas !

– Quand même !... Mais ils avaient pas l'air contents avec ça en plus ! dit Mariette Péréfixe. Ils nous auraient bouffés !

– Moi j'ai faim, dit Joachim.

– Oui, dit Marie-Antoine.

– Mon petit Alain, tu viens à la maison avec nous, on va tous manger ? propose madame Lescot.

– Ah non, ment Viaud, y a ma grand-mère elle m'attend.

– Mon Dieu mais oui ! gémit Yvonne Lescot. Mais on va t'appeler un taxi mon chéri. Cette pauvre madame Viaud !

– J'ai pas d'sous ! fait Alain.

Madame Lescot et madame Péréfixe haussent les épaules. Allons, allons : pour une grand-mère qui se ronge les sangs, on ne sera pas à dix ou vingt francs près.

Alain Viaud donne une adresse fausse, vers le nord, au taxi. Ça lui permet de garder un billet et ça le rapproche du nouveau repaire, où il veut faire un tour. Dans la première épicerie qu'il rencontre sur son chemin, et juste avant la fermeture de midi trente ou treize heures, il s'achète un tube de mayonnaise, un sachet de lard fumé, une bouteille de limonade rafraîchie. Puis il mange et boit en marchant – il est gai.

– Alors on y ira pas, en prison ? soupire Joachim.

– Ma puce, ma cocotte ! gémit Yvonne Lescot en couvrant son enfant de baisers.

La fatigue, qui a gonflé Marie-Antoine, a efflanqué Joachim.

– Ah dis donc ! Ben dis donc ! Quand même ! répète Mariette Péréfixe, qui étreint nerveusement Marie-Antoine ballonné.

Hervé Pellisson a voulu être chargé de préparer le repas. Les dames vont boire un bon petit apéritif (madame Péréfixe préfère une côte ou deux), Joachim et Marie-Antoine se gaveront de cacahuètes et de sodas (Yvonne Lescot n'ose pas verser de la bière à son fils devant l'autre maman), Hervé cuisinera : et il boira, selon son habitude, du lait glacé, nature. Sa tante a fait des achats spéciaux. Elle s'était dit que, si ça tournait mal, il faudrait se réconforter : et qu'il faudrait se remplumer si, après mille efforts certainement héroïques et affreux, les choses finissaient bien.

Au frigo, Hervé Pellisson trouve ce qu'on lui a dit. Il n'en revient pas. Il gratte, il lave, il épluche. Madame Lescot est une personne toute franche : depuis qu'elle a eu la convocation, elle a raconté son affaire à tous les habitués. Elle a expliqué pourquoi elle était obligée

de fermer jusqu'à deux heures – ou peut-être, si ces monstres-là, on ne sait jamais, jusqu'à demain. À présent, elle est impatiente de dire à chacun sa victoire et de prouver la bêtise cruelle des flics. Mais c'est qu'ils vous tueraient cent innocents pour garder un coupable, dans leurs commissariats ! (Madame Lescot, comme tous les Français sans fortune, a la conviction réaliste que la justice est le passe-droit des flics, et non le métier des tribunaux.)

– Pour des gens qui gagnent comme nous, il faut dire ce qui est, ils pourraient être convenables !... geint madame Péréfixe après quelques gorgées. Mais non ! Mais non ! Ça se prend tous pour le bon Dieu et ses saints ! Ça s'y prend pour ! Mais on se croirait à la guerre ! C'est encore les Allemands ! Mais ça y est ! Madame Lescot ! Mais ça y est ! I r'commencent !... Et on était même pas grandes comme ça ! Quand même !...

Yvonne Lescot se lève et va voir si Hervé se débrouille. Il sait travailler. Il s'organise dans sa tête, il est soigneux, propre, régulier, vite et sûr de soi. Peut-être la vocation de bistrot. Madame Lescot en serait ravie. Elle se voit bien, restauratrice. Nourrir sans sein : juste l'esprit de la maternité. Surtout quand Joachim aura grandi. Oh ça ne l'intéresse pas encore de cuisiner, le chaton, pas encore ! Mais il mange déjà bien, oh là. Qu'il m'a craché du foie de veau parce que sur un côté ça avait été oublié une seconde dans la poêle ! Le fin museau. Un jour, il donnera des ordres.

Les dames et les enfants ont compris qu'il fallait laisser Hervé tranquille : sûrement, pendant le repas, il raconterait son interrogatoire. C'est lui, au fond, qui a tout subi. Le commissaire a posé aux benjamins des questions terrorisantes ou vicieuses auxquelles ils n'ont rien su répondre. Le témoin, ce diable Lemazier, n'a quand même pas osé jurer qu'il reconnaissait les trois petits (par contre, il avait très souvent vu Hervé, lorsque celui-ci venait prendre ses leçons chez madame Arnould). Cependant, et selon le commissaire Lorge, le vieillard avait fait son enquête : une fois assemblés son souvenir des gosses qui tournaient autour du pavillon de madame Arnould et la nouvelle du cambriolage, il avait joué au détective, et déniché l'identité des amis de Pellisson. Lequel se montrait partout et toujours, en fausse innocence, avec des plus petits que lui. Très reconnaissables. Très connue, la bande à Pellisson. Et l'enquête officielle avait confirmé ces concomitances coupables.

– On l'a dû salement cuisiner, quand même ! dit avec compassion Mariette Péréfixe ; elle sent les premières fumées du carré d'agneau que Pellisson a mis au four, truffé d'ail rose.

Viaud dévale sur ses fesses la glissoire qui descend au repaire. Il lui

reste une demi-bouteille de limonade ; il la tient d'une main ; elle est encore assez froide.

Un type, à cause du bruit, sort sur la terrasse de la grotte : c'est Thomas Sermaisse, le gros salaud dégueulasse avec ses parents rois des cons, Viaud le déteste, qu'est-ce qu'il fout là ? Depuis quand il en fait partie ? À l'école on lui cassait la gueule l'ordure, il vous fout toujours la main. Gros cul.

– T'es dans quel camp ? glapit Sermaisse avec sa voix d'énervé châtré obsédé affolé enculé, il se prend pour qui.

– ... Ton cul tu l'mets d'avant ou derrière ? grogne Alain Viaud, dédaigneux. Il empoigne un peu sa bouteille.

– Ça va, passe, dit Thomas. Il est froussard, l'obèse.

– Et tes parents, sont là-d'dans ? fait Viaud.

– Eh Mille-pattes le toc-toc qu'est-ce qu'ils z'y foutaient.

– Mille-culs pédale tiens si t'as soif louche ça.

Alain Viaud abandonne richement sa limonade. Le gros s'assoit sur une pierre, ce qui boudine parallèlement les bourrelets nombreux de son ventre ; puis il boit au goulot, ce qui efface provisoirement son double menton. C'est bon la limonade. Ses parents sont marchands de laisses, colliers, fouets, couteaux. Pour compenser, on mange gras, on boit lourd.

– L'est pas là Julien ?

– Ah Mille-pattes t'arrives bien. Viens voir.

On montre à Viaud Camille Gassé, qui est toujours évanoui et continue à perdre du sang.

– C'est toi ? demanda Viaud à Guillard.

Marc explique ce qui s'est passé. Chacun sait, à présent, qu'il avait un pistolet : et on lui en veut de ne l'avoir pas dit.

Viaud aperçoit le petit Seignelet, Jean-Baptiste. Ça l'étonne. Jean-Baptiste lui raconte pourquoi il est là. Quel tas d'histoires, pense Viaud. Y a plus de limonade ?

Jean-Baptiste s'est enfui de chez lui la semaine dernière. Philippe était tombé sérieusement malade. Madame Seignelet dut le coucher et, bientôt, appeler le docteur. L'enfant souffrait sans qu'on sût de quoi, il refusait de s'alimenter, gémissait, avait la fièvre. Un supplice ce gosse, même pas les vacances tranquilles. La Seignelet ne décolerait pas.

Le médecin ne réussit pas à formuler un diagnostic. Il n'en montra

rien. On couvrit Philippe de prescriptions impératives, on le gorgea de médicaments drastiques. Madame Seignelet avait confiance en ce docteur-là, qui ne se serait pas permis un mot de trop : il respectait les familles.

Peu de temps après, Philippe alla si mal que, sur huit heures du soir, les parents Seignelet durent appeler un nouveau médecin, comme l'autre n'était pas libre dans l'immédiat.

Selon ce praticien (un vague métèque antipathique, on sentait bien quoi, jugea Raymonde Seignelet), il fallait hospitaliser et opérer d'urgence le petit garçon. Monsieur et madame Seignelet, d'abord offensés par une accusation aussi énorme, répondirent vertement. Le médecin, ahuri, insista, devint dur, menaça presque d'appeler la police. Les parents Seignelet, l'un indigné et muet, l'autre glapissante, durent s'incliner. Un fou : ce devait être un docteur fou.

Une ambulance emporta bientôt Philippe. La voiture familiale suivait : on avait emmené Bertrand aussi, à toutes fins utiles. Mais qu'est-ce que c'était que ce toubib-là ? Mais d'où ça sortait ? Mais les lois permettaient-elles...

– C'est simple, répétait à mi-voix monsieur Seignelet, admettons ! mais s'il s'est trompé je l'attaque en justice. C'est simple. Il est allé trop loin. Trop loin. Je l'attaque : c'est tout. Et il paiera. Il paiera !

– Ah ben oui ! Alors là alors oui ! glapit sa femme ânonnante. Parce que là vraiment alors il exagère !... Mais c'est... mais c'est un quoi au juste ? D'où i sort ? Ah non alors là non ! Ah non !

Philippe était bien tranquille, couché dans l'ambulance sans ses parents. Il avait moins mal. On ne l'embêtait pas.

La voiture s'arrêta. Quelqu'un souleva le petit et le porta. Philippe regarda le trajet dans les couloirs comme s'il était quelqu'un d'autre.

On le posa quelque part et on le déshabilla complètement. On le toucha, on lui fit d'autres choses. Ses parents n'étaient toujours pas là. C'était peut-être interdit. On lui fit mal, mais pas exprès. Ensuite, il fut encore porté autre part, et couché sur un endroit dur et froid. Il eut au-dessus de lui un disque de lampes, très grand mais qui n'éblouissait pas.

On lui mit quelque chose contre la bouche et le nez : il respira de l'air très fort qui sentait une bonne odeur de médicament. Ce fut sa dernière impression, car il s'endormit aussitôt. Il mourut pendant l'opération. Madame Seignelet, dans la salle d'attente, était assise près de son mari. Elle serrait les dix doigts sur ses gants et son sac à main. On lui apprit la mauvaise nouvelle sans beaucoup d'égards. Elle produisit les mimiques appropriées et joua les effondrées, afin d'être

déchargée de tout devoir. Son mari, devenu vert, tremblait ; ses yeux égarés semblaient chercher un verre d'alcool dans la pièce nue au carrelage gris. Cependant, il prit sur soi, abandonna sa femme aux consolations d'usage, assumait les formalités. Bertrand boutonneux rougit.

Ils n'étaient pas loin de penser que ce docteur était un assassin. On ne vous injurie pas et on ne vous rend pas votre enfant mort, lui qui était vivant juste avant : on n'allait pas se laisser avoir ! Les pontes de l'hôpital couvraient leur confrère, ça, rien d'étonnant. Et on vous réclamait des chèques, par-dessus le marché. Madame Seignelet suffoquait. Les sauvages. Les brutes. Et sa sensibilité de mère, salauds.

Les obsèques de Philippe eurent lieu le surlendemain. Il faisait beau, avec du vent. Le cimetière de Saint-Rémi, rustique et maritime, avait une grande réputation touristique. L'été, les visiteurs, les curieux l'envahissaient. On photographiait les tombes anciennes, les croix de pierre sculptée, les fleurs sauvages, l'océan bleu foncé aux brisants écumeux. Aux heures d'enterrement, le matin, on sentait le pain cuit d'une boulangerie voisine : ce parfum dans l'air frais émouvait les Parisiens cultivés ou romantiques. Les insulaires, quant à eux, jugeaient plutôt cela choquant. Ils n'y auraient pas touché, à ce pain.

Les enfants Seignelet, la tête vide, suivirent passivement la cérémonie. Le cercueil sans poids manquait de réalité. On n'imaginait personne dedans. On était habillé en raide, un crêpe cousu aux vêtements du dimanche, trop chauds pour la saison mais qu'on supportait, avec ce vent. Jean-Baptiste observa longuement, au loin, un bateau pour l'Amérique. Alors il s'intéressa aux gens qui assistaient à la mise en terre, et il aperçut Marc Guillard dans un groupe à l'écart. Pourquoi donc était-il venu ? Où avait-il lu l'annonce ?

Guillard n'était pas seul : il y avait aussi l'autre idiot, Cormaillon, deux grands et un petit moins connus de Jean-Baptiste, qui éprouva soudain l'envie irrésistible de les rejoindre.

Il vérifia que personne ne le surveillait. Il fit un signe à Guillard, s'approcha de Dominique qui pleurait et lui demanda s'il voulait partir avec eux. Dominique, peut-être, comprit mal : il répondit non. Jean-Baptiste n'insista pas : on ne pouvait pas parler. Il s'éclipsa. Le groupe des garçons quitta aussitôt le cimetière en entourant Jean-Baptiste pour le cacher.

Dehors, Cormaillon l'aîné proposa de voler l'une des voitures qui étaient garées le long du mur. Simplement pour se marrer, faire du tapage. On la laisserait un peu plus loin.

– Non, ordonna Guillard. Ce n'était pas le moment de s'amuser ou de prendre des risques.

– Quand j’ai su ça j’ai été sûr qu’t’allais partir, dit Guillard au petit Seignelet, qu’une telle intuition ne surprit pas. Il avait souvent parlé de cette envie de fugue : il ne manquait que l’occasion, la circonstance qui le déterminerait.

Madame Seignelet était vexée de n’avoir pas de caveau. On aurait descendu le cercueil dans un machin là, convenable, une croix moderne, une pierre avec « Famille Seignelet » gravé dessus, on aurait fait meilleure impression. Mais on avait été pris de court. Monsieur Seignelet n’avait pas prévu d’accomplir ce genre d’achat avant que toutes les traites de la maison soient payées. Pour Philippe, en attendant, une concession de vingt ans suffirait, dans le coin des enfants, qui avait bonne mine. Tout de même, Raymonde Seignelet trouvait ce genre d’inhumation un peu sauvage, un peu débraillée, honteuse. Le prix était déjà très élevé, pourtant. Ça fichait leurs vacances en l’air cette histoire, et leur budget du semestre. Ah on peut dire qu’il leur en avait fait baver jusqu’à la fin celui-là. Elle l’avait mille fois répété à son mari : quatre c’est trop.

– Ben où qu’il a foutu le camp Jean-Baptiste ? murmura-t-elle à l’oreille de Bertrand quand elle eut décompté sa progéniture.

Simone Roquin s’est décidée à avouer. Le commissaire Lorge, à qui on restitue l’affaire, est ravi. Elle était jalouse, bien sûr. Mais quelle étrange manière de tuer. Simone Roquin raconte. Elle a assassiné tranquillement son mari à la maison. Elle l’a eu par surprise, avec un petit couteau à légumes ; puis elle a continué à piquer un peu partout, parce qu’il a bougé longtemps. Elle est forte : elle a enfilé ses chaussures à lui et l’a transporté dans la saline, où elle s’est rendue en voiture. Bon, bon. Le commissaire Lorge apprécierait seulement qu’elle prouve tout cela. N’a-t-elle pas échafaudé un roman pour sauver quelqu’un ? D’abord, a-t-elle agi réellement seule ? Monsieur Roquin était haut, lourd, vigoureux. Et ce couteau ? À propos, consent-elle à dire ce qu’elle a fait de son plus jeune fils, Julien, le prétendu fugueur ? Où est le cadavre ? Allons, un petit effort. Ça ne disparaît pas comme ça, un enfant, ça ne s’évapore pas.

– Non c’était pas embêtant, affirme Joachim Lescot. Selon lui, la matinée au commissariat a été très distrayante. Ça ne l’a pas impressionné.

– Non ! dit-il. Maman !... On s’est bidonnés comme des p’tits poux ! Oui ! Avec Alain ! C’est lui qui l’a dit, même !

Cette expression a le don d’amuser exagérément Marie-Antoine

Péréfixe, malgré la rectification que prononce Hervé :

– Des fous, pas des poux, eh Joachim.

Il est un peu nerveux, mais sa viande est très bien rôtie. Il souhaiterait ne pas raconter l'interrogatoire, qui l'a secoué. Ce vieux monsieur surtout, ce Lemazier, était effrayant. Les mères partagent l'avis de Pellisson. Elles n'en sont pas encore revenues qu'on ose accuser des enfants. Madame Lescot déclare que si un gamin la volait, là, sous ses yeux, elle préférerait être dépouillée nue que de mêler la police à ça. Quelle inhumanité.

– Tu l'laisserais nous voler ? demande Joachim, l'imagination excitée. Tout l'café ?... Il rit de plaisir. Sa maman l'embrasse.

– Il faut pas exagérer dans un sens, quand même, madame Lescot ! répond Mariette Péréfixe. Sinon c'est pareil ! Il faut pas !

– Mais je vous dis pas vraiment me voler me voler ! Mais je peux bien m'arranger avec le gosse sans passer par ces messieurs !

– Qui c'est qui l'a volée ta mère ? fait Marie-Antoine, étonné : il ne trouve pas qu'il manque des choses autour de lui.

– Attention mon poussin, pas trop de cette moutarde-là, elle est très très forte ! dit Yvonne Lescot. Prends l'autre dans le bocal rouge ! Je vous dis que moi, par exemple, je suis ce voisin, ce Lemazier. Bon. Je crois avoir vu des enfants traîner autour de la maison où, justement, un cambriolage...

– Marie-Antoine bois donc pas comme un trou ! Hein ?

– Ben voilà, le sale type, dit Hervé.

– Voilà, confirme madame Lescot : si je suis vraiment sûre de moi, supposons, je sonne chez cette madame Arnould, je lui explique c'est très grave, je crains que des enfants soient...

– Mais voilà ! C'est un fait ! approuve Mariette Péréfixe. Il faut être des gens quand même ! On est pas des bêtes.

– Et je vous le disais ! conclut madame Lescot. Une brute !

– Et qui c'est qui lui a volé alors son argent à la dame ? demande soudain Marie-Antoine.

On a rougi son eau d'un peu de vin. Hervé lui lance un coup de pied sous la table. Ah ce serait malin qu'il raconte tout maintenant ce crétin. Hervé est résolu à ne plus voler avec les petits. Ou seulement Viaud, s'il faut absolument un deuxième. Et peut-être jamais. Il a trop eu chaud. Les mères mangent de grand appétit.

– Ils restituent l'argent et on efface tout, dit madame Lescot.

– Voilà, une bonne fessée pour marquer le coup et voilà ! renchérit madame Péréfixe. Quel sauvage, voyez.

– Mais il t’a dit que c’était complètement fini-fini, tante ? demande Hervé.

– Penses-tu, mon grand, rien de rien, dit madame Lescot. Il continue son enquête. Vous vous rendez compte ! Son enquête !

– Alors on va y raller ? dit Joachim.

– Chez madame Arnauld ? dit Marie-Antoine, distrait.

– Mon pauvre chat, lui répond madame Lescot d’un ton ému, tu ne crois pas si bien dire ! Savez-vous madame qu’il m’a parlé de reconstitution ce monsieur Lorge ?

– Reconstitution ! s’écrie Mariette Péréfixe. Ça ! Madame ! Là je suis sidérée ! Sidérée ! Vous me sidérez madame Lescot !

– Parfaitement ! Figurez-vous qu’il aurait voulu jeter nos enfants dans la cave par le soupirail, pour voir si ça passe !

– Mon Dieu ! Pour voir si ça passe ! Quand même ! glapit madame Péréfixe. Les barreaux, vous voulez dire ?

– Les barreaux. Mais oui. Dans la cave de cette dame.

– Quelle horreur !

– Il était pas dans la cave l’argent, remarque Marie-Antoine. Aïe ! Arrête Hervé ! Aïe !... C’est lui, m’man ! Aïe.

Madame Lescot, par chance, pense que l’enfant posait seulement une question ; elle attend que Mariette ait fini la gifle, puis elle répond :

– Ça il ne me l’a pas dit où elle le mettait mon chéri, je sais pas. Mais garde-t-on des millions chez soi madame ?

– Des millions, quelle horreur ! répète madame Péréfixe.

– Oui si ça se trouve c’est lui, c’est le vieux qui a tout raflé, insinue Hervé Pellisson, subitement inspiré.

Sa tante lui fait un hochement de tête lourd de signification.

– Sait-on, sait-on, commente madame Péréfixe.

Elle n’aurait pas inventé cela elle-même. Elle est bien heureuse qu’on tienne un coupable. Ça détend l’atmosphère du repas.

Alain Viaud propose à Guillard de prévenir la doctoresse Ambreuse. Il lui jure qu’on peut avoir confiance en elle. Marc hésite. Si seulement on osait transporter Camille. Mais impossible. Il paraît qu’un blessé grave risque d’en mourir. Et il faudrait rudement le

secouer pour le remonter jusque là-haut. En contrepartie, dévoiler tout à cette doctoresse...

Les garçons tiennent conseil. Ils s'accordent sur l'unique solution raisonnable. Ils vont quitter le repaire, déménager une nouvelle fois. On ne laissera ici que Camille Gassé. Son frère Benoît le veillera. Ils auront à boire, à manger, et de l'argent. Viaud avertira la doctoresse Ambreuse. Il lui racontera le minimum. Il la conduira à la grotte. Puis on la filera pour savoir ce qu'elle fait et parer aux ennuis.

Benoît a le choix : il peut rejoindre les autres, ensuite, ou au contraire accompagner Camille et donc retourner chez ses parents. Mais ils risquent de le cuisiner salement. Jure-t-il au moins de ne révéler aucun nom ?

Benoît Gassé dit qu'il sera forcé de désigner, inévitablement, François Boitard, puisqu'ils s'étaient enfuis tous trois. François répond que ça lui est égal. D'ailleurs, si les Gassé abandonnent la partie, il a un peu envie de profiter de l'occasion. Ou peut-être non. Il réfléchit.

Le déménagement s'entreprend sans délai. On se replie sur le repaire précédent, afin d'entreposer au moins les choses indispensables. On jettera le reste à l'eau.

L'état de Camille est critique. On appréhende qu'il meure.

Dès que la grotte est assez déblayée, Viaud s'en va. Il n'est pas très inquiet. Si le garçon meurt, lui ça ne l'intéresse pas. Quant à la bande, ce n'est pas la sienne. Personne ne sait rien au sujet de Julien Roquin, et aucun autre type ici n'intéresse Alain Viaud.

Il passe d'abord chez sa grand-mère : il ne connaît pas bien l'adresse de la doctoresse Ambreuse. Est-ce que les docteurs sont chez eux à cette heure-ci ?

– Et qu'est-ce que tu lui veux à la docteur ? glapit madame Viaud. Et t'as mangé, d'abord, salopiot ?

– Oui, fait Viaud. Sinon quoi qu't'avais à grainer ?

– Y a du thon, j'ai cuit du thon. Et alors c'est tout sec main'nant, tu vas pas vouloir de ça. Merdeux va pendard.

– J'regarde.

Il s'approche de la cuisinière, étudie la marmite, renifle.

– I pue ton poiscaïl il est pourri ! dit-il.

– Pourriture toi-même, vaurien, que j't'attrape !

– Morue tu bouffes d'la morue ! crie Viaud en grimpant dans son grenier.

Ces échanges de mots sont habituels entre sa grand-mère et lui ; ils ne s'en émeuvent pas.

– ... Et pourquoi i t'la faut son adresse à la docteur ? reprend madame Viaud. T'es malade ? C'est pas la saison !

– J'suis malade, ouais, rit Alain Viaud. J'ai mal au cul ! C'est une dent qui pousse ! Une grosse dent !

Il dévale l'échelle et s'enfuit. Après tout, il la dénichera facilement à la poste, l'adresse. Il n'a pas le temps de lire lui-même, mais il demandera.

La doctoresse Ambreuse est chez elle. Viaud s'explique. Il en raconte un peu trop, parce qu'il ne sait pas s'y prendre avec cette affaire de coups de revolvers. Pauline Ambreuse dissimule son émotion. Elle dit que le blessé doit être secouru immédiatement : il faudrait du sang, du sérum. Indispensable de prévenir l'hôpital. Alain Viaud va attendre ici et il les conduira.

L'enfant refuse. Il jure qu'il n'est pas leur ami à ceux-là. Il ne veut pas être mêlé à cette histoire. Il n'y est pour rien. Ça n'est pas de sa faute si un con de la bande l'a chargé, lui, de la sale corvée. Il paiera pour les autres, alors ?

Madame Ambreuse le rassure. Elle promet de le disculper. Elle comprend, elle sent qu'il n'est pas responsable, et qu'il n'a rien de commun avec ces malheureux enfants égarés. Mais il faut absolument sauver le petit blessé. Chaque minute compte. Les gens de l'hôpital ne peuvent pas s'amuser à chercher la bonne grotte le long de la gorge : Viaud doit les accompagner.

Le garçon ne la croit pas. Il n'avait pas réfléchi. Il se trouve coincé maintenant. La doctoresse a déjà appelé l'hôpital.

– Oh non oh non ! dit Mariette Péréfixe, vous êtes bien gentille ! Mais il lui faut sa p'tite sieste lui-là ! Oh oui oh oui. Et je me demande si je vais pas ouvrir, cet après-midi. Cette dame avec cet argent c'est qu'elle nous en fait perdre aussi. On compte pas ça hein mais ça compte quand même ! La caisse elle se remplit pas à dormir ! Et lui aussi il la lui faut oh oui !

Les mamans se donnent l'accolade. Elles sont un peu ivres de nourriture et de vin. Rentrée dans sa cuisine, madame Lescot se reverse un café. Il n'a pas sommeil lui son biquet ? Ah si, bien sûr. Ah, Hervé est bien gentil de le coucher. Il devrait en profiter pour s'allonger un peu. Elle-même, malgré le café, au fond... Toutes ces émotions, on digère mal. Les glaces de chez Gorin sont trop grasses,

aussi. Ça, moelleuses, légères, oui : mais justement. On en mange trop, et ensuite on a quand même toute cette crème dans le ventre.

Hervé dit qu'il se reposera en compagnie de Joachim, dont le mobilier compte un grand fauteuil.

Depuis plusieurs jours, Hervé Pellisson a renoncé à caresser sournoisement son cousin. Il se sent protégé par leur délit et le danger qu'ils partagent. L'autre fois, il a donc ouvertement provoqué Joachim. Il l'a embrassé sur la bouche et même dans la bouche. Ils se sont déculottés et tout ce qui s'ensuit. Joachim s'est révélé très friand de ces amusements. Il a imaginé qu'ils se servent des fesses. Il a ri, il a ri. Il veut recommencer tous les jours, et on sera tout nus. Dans la chambre, Hervé, une fois les volets clos, pousse doucement le fauteuil contre la porte.

– Pourquoi tu fais ça ? demande Joachim, qui est couché habillé sur son lit.

Hervé le rejoint et dévoile ses projets.

C'est vraiment difficile, ces choses-là, sans faire aucun bruit. Joachim ne sait pas se retenir.

– Coquin ! Il faut pas rire, il faut faire dodo ! réprimande madame Lescot depuis sa propre chambre. Suce ton pouce et fais bien dodo ! Après vous irez vous baigner ! Hein Joachim ?

– T'entends ? chuchote Hervé, qui lèche le ventre du garçonnet.

Joachim s'étrangle de rire et lui pousse la tête plus bas. Sa peau sent une légère odeur de lessive, qui provient de son linge. Madame Lescot n'a pas dû le rincer suffisamment, ou bien elle emploie une marque trop parfumée – sans doute à cause des petits cadeaux en plastique qu'on trouve dans les paquets et que réclame Joachim. Il n'a jamais assez de jouets.

– Mets-moi comm'ça ! dit Joachim : il aime quand Hervé le couche sur lui et lui passe la bite entre les cuisses, et ensuite, on s'embrasse, on bouge et on se marre, nez à nez, dents à dents.

– Pas encore, attends ! chuchote son cousin en suçant le devant et en chatouillant le derrière.

Joachim soupire béatement et prend son pouce. De temps en temps, il s'arrête, le lâche et glousse, les pommettes vermillon de chaleur : c'est si Pellisson chatouille vraiment trop.

L'ambulance de la réanimation a transporté Camille Gassé à l'hôpital. Il sera probablement sauvé. La doctoresse Ambreouse a tenu

parole : au retour, elle a escamoté Viaud, qu'elle avait pris dans sa voiture. Non, elle ignore son nom, son domicile, il a sonné chez elle par hasard, elle ne peut rien dire qui aiderait à l'identifier. Au reste, c'est un mioche, il était certainement étranger à l'affaire.

Prévenue par les médecins de l'hôpital, la police épluche chaque centimètre de la grotte. La récolte est fructueuse : les garçons ont abandonné beaucoup plus d'objets compromettants qu'ils ne s'en doutent. De nombreux recoupements sont déjà possibles. On étudie l'inventaire des vols et cambriolages commis depuis le printemps. On a peine à croire que la fameuse bande aux frères Gassé ait réussi tant de coups. Une histoire pareille va être empoisonnante à instruire. Un guêpier. On souhaite qu'il n'y ait pas trop de fils de famille impliqués, et qu'on tiendra solidement les coupables.

Le président Gassé a obtenu du sous-préfet en personne la permission d'être le premier à interroger son fils Benoît, et sans nul témoin.

Il conduit ce tête-à-tête gravement, dans les règles. Au début, Benoît raconte sans rien dissimuler leur aventure, à Camille et à lui. Les visites de villas avec François-Gérard, les souïeries, les menus chapardages, la fugue, etc. Il éprouve un remords atterré, il a certes mûri de deux ou trois ans en une demi-journée. Son père écoute, pardonne, efface, néglige, comprend, admet, patiente.

Puis il en vient à l'essentiel : il faut que Benoît dise tout ce qu'il sait sur les voyous : les noms, les actes, les projets, les cachettes. Benoît Gassé, naturellement, met en avant sa loyauté : il a juré de garder le silence et de ne livrer personne. On pourrait le torturer, l'emprisonner, il se taira.

Le président Gassé connaît cela. Il a une longue expérience du combat contre les scrupules, tant ceux d'autrui que les siens propres. Il ne prend pas son fils de front. Il n'y a rien de déshonorant pour Benoît, n'est-ce pas, à désigner les assassins de son frère, ces garçons d'une bande rivale ? Il n'a pas engagé sa parole envers eux aussi, non ?

Benoît cède très vite. Ce qu'il sait est vague. Il se ment un peu : la police, quand elle tiendra ceux de Roche-Notre-Dame, n'aura aucune piste pour retrouver les autres. À moins que la bande à Cras mange le morceau : mais ce ne sera pas de sa faute à lui, Benoît, et il faudrait être une cervelle tordue pour le lui reprocher. Comment cacherait-il l'identité des gosses qui ont failli tuer son propre frère ? C'est trop sérieux, et il est légitimé. Blanc comme neige : déjà hargneux et furieux contre quiconque aurait la mauvaise foi d'en douter.

Doucement, son père l'encourage. Benoît a fait un grand pas, mais

cela suffit-il ? Se rend-il compte que s'il a, lui, commis un acte de la plus haute gravité, c'est de s'être solidarisé avec ces jeunes délinquants ? N'a-t-il pas, par cette alliance contre nature, mis en danger la vie de son frère, la sienne propre, la réputation de sa famille, et, par là même, la vie de son père, lui, Henri Gassé ? Broutilles que les délits, plus ridicules que coupables, auxquels il a participé. Mais s'être associé à des... des... D'ailleurs, prétendra-t-il qu'ils l'ont réellement intégré à leur groupe, et qu'ils n'ont pas senti la différence essentielle qui les séparait ? Que Benoît ose affirmer qu'il a éprouvé pour eux la moindre sympathie, la moindre amitié ; et qu'on lui en a manifesté, si peu que ce soit.

Le président Gassé continue jusqu'au soir de grignoter les résistances de l'enfant. Le sentiment familial et le sentiment de classe sont ses armes infaillibles. Il a eu l'intuition que son fils haïssait profondément ses complices, exécrait les petites gens, se préférait – ainsi qu'on lui a enseigné à le faire. Il ne s'obstinera pas longtemps dans une prétendue loyauté qui le conduit, en fait, à trahir ceux pour qui seuls il est quelque chose : son milieu, ses parents. Monsieur Gassé, avec une patience et une souplesse parfaites, atteint son but : Benoît dénonce tous les garçons. Il est absous, nul ne l'inquiétera jamais.

Dès le lendemain, plusieurs escouades de police prennent d'assaut les caches que Benoît a indiquées et quadrillent la région. Le sous-préfet a supplié qu'on soit discret : mais les flics ont leurs traditions. Ils ne feront cependant pas de victimes : et, si l'on excepte quelques voyous injurieux un peu trop secoués, on ne déplorera aucune bavure. La presse, Maurice Glairat en tête, félicitera les forces de l'ordre. Les familles terrorisées reprennent sérieusement en main leurs marmailles, qu'elles ne tournent pas bandits elles aussi. Les vacances continuent, bien dressées, heureuses au doigt et à l'œil.

Julien souleva le coin de grillage décollé du poteau et se glissa en dessous. Caché par les arbustes odoriférants, il épia l'intérieur du jardin. Les gens dinaient devant, sur une terrasse, à la lumière papillotante de deux ou trois lanternes électriques. Portes et fenêtres de la maison étaient ouvertes. Le bruissement des vagues couvrait presque les conversations.

Julien s'était aperçu que c'était une heure excellente pour voler. Dans cette partie de l'île, au nord-ouest, les propriétés étaient petites-bourgeoises, les vacanciers menaient une vie confiante et prévisible. Solitaire, Julien entraît à sa guise là où il voulait. Il ne craignait que les enfants et les chiens.

Il repéra vite la cuisine. Il analysa les gestes des gens, et devina à

quel moment du repas ils en étaient. Avec l'extrême chaleur de ce mois d'août, on mangeait tard dans la soirée : ainsi, les maisons restaient longtemps ouvertes et y pénétrer à la barbe des habitants devenait un jeu.

Le garçon rampa jusqu'à une fenêtre qui devait être celle de la cuisine. Il écouta les voix plus proches. Ils bâfraient, buvaient : Julien serait en sécurité. Il grimpa à la fenêtre et sauta silencieusement dans la cuisine. Il déplaça un petit sac qu'il pouvait, ses larcins accomplis, s'accrocher dans le dos pour garder les mains libres.

Son aspect n'était pas négligé. Il était même allé récemment chez le coiffeur : en saison touristique, l'île entière est peuplée d'enfants inconnus, personne ne vous demande rien. Julien en profitait aussi pour accumuler des réserves un peu importantes. Il avait établi sa tanière sur la pointe sauvage d'une côte, où il avait découvert la ruine d'un ancien phare désaffecté. Il l'avait épié pendant des journées, des nuits ; il avait mille fois parcouru les environs ; la place était sûre ; le point d'eau excellent.

Il grappilla délicatement de la mangeaille. Ces gens-là étaient gourmands ! Il ouvrit le réfrigérateur. Et ils buvaient sec ! Julien fit ses provisions, l'oreille tendue.

Juste avant de filer, il aperçut un flacon sur le buffet : il l'escamota et sourit. C'était de l'éther. Il repassa la fenêtre, se coula à travers le jardin, franchit à nouveau la clôture et reprit la route sablonneuse. La nuit était douce, tranquille : il n'avait pas besoin de chercher un abri. Il s'engloutit dans les roches et les broussailles.